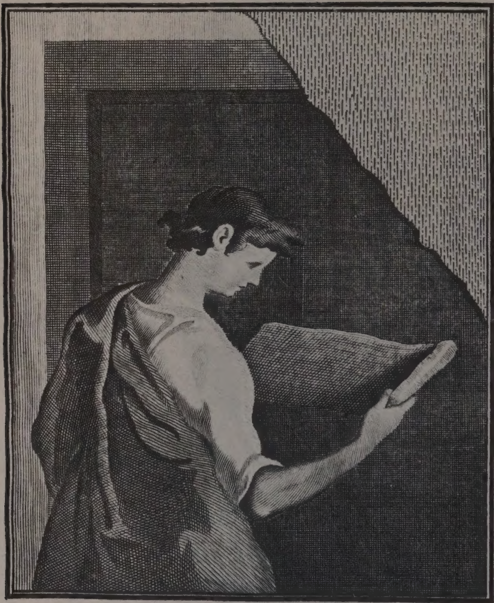


THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Juin 1738.

Seconde Partie.

DOMUS LUGDUNENSIS SOC. JESU

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dediés à Son Altesse Seréniſſime Monſeigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Juin 1738.

Seconde Partie.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Auguſtins, du côté du Pont S Michel, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9. vol.	1720.	5. v.
1702.	12. v.	1721.	12. v.
1703.	12. v.	1722.	12. v.
1704.	13. v.	1723.	12. v.
1705.	12. v.	1724.	12. v.
1706.	12. v.	1725.	12. v.
1707.	12. v.	1726.	13. v.
1708.	12. v.	1727.	12. v.
1709.	12. v.	1728.	12. v.
1710.	12. v.	1729.	12. v.
1711.	12. v.	1730.	12. v.
1712.	12. v.	1731.	12. v.
1713.	12. v.	1732.	12. v.
1714.	12. v.	1733.	12. v.
1715.	12. v.	1734.	12. v.
1716.	12. v.	1735.	14. v.
1717.	12. v.	1736.	15. v.
1718.	12. v.	1737.	13. v.
1719.	12. v.	1738.	7. v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Juin 1738.
Seconde Partie.

ARTICLE LXXI.

*EXPLICATION PHYSIQUE de la noirceur des Negres. Par le P. M** J. à S. Domingue.*

A Monsieur ***.

MONSIEUR,

La couleur des Negres a été de tout tems une énigme. Qui pourroit croire, dit Pline, qu'il y eut au mon-

de des hommes faits comme le font les Ethiopiens, si on ne le voyoit? Cette noirceur est-elle l'effet de la nature, ou d'un châtiment divin? Le grand nombre incline pour cette seconde opinion.

En effet la noirceur des Negres, la difformité frappante de leur physionomie, la stupidité de leur esprit, la malignité de leur caractere, la misere de leur état, enfin l'esclavage si commun parmi eux, sont des préjugés qui semblent annoncer un châtiment du Ciel, subsistant de tems immémorial sur cette malheureuse Nation. De-là les différens systêmes qu'on a imaginés pour assigner la véritable source de ce prétendu châtiment.

Quelques-uns ont remonté jusqu'à Caïn. L'Auteur d'une Dissertation insérée depuis quelques années dans les *Mémoires des Sciences & des beaux Arts* a renouvellé cette opinion. Il prétend que Dieu pour punir le fratricide de Caïn le métamorphosa tout à coup en Négre, & que cette noirceur fut le signe donné par le

Tout-puissant, afin que chacun le connut & l'épargnât. Ce sentiment qui suppose une métamorphose si extraordinaire, dont l'Ecriture ne parle point, est d'abord d'une singularité qui inspire beaucoup de défiance. Mais il va plus loin, en ce qu'il suppose que la postérité de Caïn devenue noire, a échappé au déluge universel, aussi bien qu'une grande partie de l'univers, il est formellement contraire au texte sacré, & par là il ne doit trouver aucune croyance. C'est ce que fit voir avec autant de force que de précision le R. P. *Tournemine*, dans une courte réfutation de ce systême, insérée dans les mêmes *Mémoires*.

D'autres attribuent la cause de ce châtiment à Cham qui fut maudit de son pere, pour l'action que chacun sçait. Ce sentiment paroît d'abord avoir quelque fondement dans l'Ecriture. Car en premier lieu, *Cham* a été maudit avec sa postérité par *Noë* son pere, *Maledictus Chanaan.* On sçait que cette malédiction donnée par les Patriarches à quelques-uns de

leurs enfans criminels, ou peu respectueux, n'étoit pas donnée en vain. 2°. Il est sûr qu'une partie de la postérité de *Cham* s'est établie dans l'*Afrique*, & que *Chus* en particulier est le pere des *Ethiopiens* qui sont noirs. Il est constant 3°. que la partie la plus considérable de cette malédiction, étoit d'être l'esclave de ses propres fréres, *Servus servorum erit fratribus suis*. Gen. 9. 25.

Toutes ces circonstances ramassées, forment un préjugé favorable pour l'opinion de ceux qui rapportent à *Cham* l'origine des Negres, & la source de la noirceur de cette Nation, à l'effet du châtiment divin sur la postérité de ce fils si peu respectueux. Mais un peu d'attention suffit pour dissiper ces préjugez. 1°. Il faudroit supposer que *Cham* maudit, fut transformé en Negre, & que par conséquent toute sa postérité eût été noire; ce qui n'est pas. Les Chananéens & les Jébuséens furent une partie de sa postérité; or ni les uns ni les autres n'étoient noirs. 2°. Le fort de la malédiction tombe sur

Chanaan un des fils de *Cham*, parce que ſuivant les Interprêtes ce fut lui qui avertit ſon pere *Cham* de la nudité indécente de *Noë*: & il faut que ce *Chanaan* ait encore été plus coupable en ce point que ſon pere *Cham*, puiſque *Noë* ſans faire mention de *Cham*, fulmine juſqu'à deux fois l'arrêt de malédiction contre *Chanaan*.

30. Cette malédiction lancée contre *Chanaan*, dont l'effet particulier devoit être l'aſſerviſſement de *Chanaan* ſous ſes freres, fut accomplie dans la ſuite par la ſervitude à laquelle les *Chananéens* furent réduits par les enfans d'*Iſraël*. Ainſi la prédiction étant accomplie par ce châtiment public & éclatant, il n'en faut point chercher un autre, ni confondre les Negres avec les *Chananéens*.

Mais pourquoi s'obſtiner à attribuer la noirceur des Negres à un châtiment divin? La noirceur n'eſt après tout qu'un accident. Nous autres Européans nous trouvons un teint noir effroyable; préjugé tout pur, effet de l'habitude. Les Nations noires trouvent la blancheur Euro-

péanne tout à fait fade, & même ridicule. Nous faiſons le Diable noir, & les Américains le font blanc. Un teint de lys & de roſes, des traits délicats & réguliers, voilà ce qui parmi nous fait une beauté. Un noir bien luſtré, de groſſes lévres, un nez gros & écraſé; voilà ce qui fait la beauté chez toutes les Nations d'Afrique. Où trouver des Juges? Sera-ce chez le Chinois, le Tartare, l'Indien, le Maure? Chacun a ſes idées.

Mais la pauvreté, la miſere, la ſervitude des Negres, jointes à leur difformité ne ſont-ce pas des ſignes aſſez parlans d'un châtiment divin? Préjugé tout pur. Nous appellons pauvres & miſérables ceux qui ſe croyent cent fois plus heureux que nous. Félicité ou miſere dans la vie préſente, termes tout à fait arbitraires. Rien de plus vrai que la réponſe du Sage de l'antiquité: L'homme le plus heureux eſt celui qui croit l'être. Ce n'eſt point une Philoſophie dans la pointe de l'eſprit, c'eſt la réalité même, dont un homme qui ſçait penſer ſera toujours le garand.

Voyons-nous bien de ces peuples que nous appellons ſauvages & barbares, en Guinée & ailleurs, envier beaucoup le ſort des Nations Européanes?

Quant à la ſervitude, rien de moins concluant. L'eſclavage n'a-t-il pas été en uſage chez la plupart des Nations depuis le déluge? Y a-t-il bien des ſiécles qu'il a ceſſé en France, & n'en voit-on pas encore des veſtiges dans les corvées qui ont retenu le nom de *ſervitudes?* Les blancs ne ſont-ils pas encore aujourd'hui eſclaves chez les Turcs & chez les Maures? Si la ſervitude eſt un châtiment divin, comme il n'y a pas lieu d'en douter, convenons qu'il n'a jamais été particulier aux Negres, & que toutes les Nations du monde l'ont ſucceſſivement éprouvée, plus ou moins, ſuivant qu'il a plu à la juſtice divine.

Rien ne nous oblige donc à recourir à un châtiment divin pour y chercher la cauſe de la noirceur des Negres. Ce n'eſt point ici la Religion qu'il faut interroger, c'eſt la nature,

c'est-à-dire, comme il faut toujours l'entendre par ce mot, la Providence qui s'est jouée dans les nuances des couleurs du corps humain, de la même maniere qu'elle l'a fait dans cette diversité étonnante des traits des visages. *Ludens in orbe terrarum.*

Mais par qui a commencé cette noirceur? Quels en ont été les principes, & les progrès, & comment enfin s'est formé ce peuple immense de noirs, aujourd'hui répandu dans la plus grande partie de l'Afrique, & partagé en tant de Nations. Voilà ce que je me suis proposé d'expliquer dans cette Dissertation, où sans avoir recours au miracle, ni à un châtiment divin, j'espere par des conjectures au moins fort probables faire voir qu'il peut n'y avoir rien que de physique & de naturel dans cette espece de phénomene.

Reconnoissons d'abord avec le texte sacré que *Chus* fils aîné de *Cham*, est le pere ou la tige des peuples noirs. *Chus* en hébreu signifie la même chose qu'*Æthiops*, en grec *noir* ou *brulé* du soleil. Les Ethiopiens re-

connoiſſent pour leur pere ou fondateur *Chus*, ſoit immédiatement par lui même, ou, comme je ſerois plus porté à le croire, par quelqu'un de ſes enfans. La Geneſe chap. 10. v. 7. dit que *Chus* eut pour fils (*filii*, Chus) *Saba & Hevila, & Sabatha, & Regma, & Sabathaca, filii Regma: Saba & Dadan.*

Je ferai une obſervation ſur ce mot *Dadan* que perſonne, que je ſçache, n'a fait avant moi; c'eſt que tous les Negres qui nous viennent de Guinée, s'appellent tous eux-mêmes ſans diſtinction de pays *Dandas*. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſçachent fort bien différencier leurs pays, *Senegal, Arrada, Congo* &c. Différences ſi conſidérables que la plupart n'entendent point le langage les uns des autres, mais ils ſe reconnoiſſent tous *Dandas*; & ce terme eſt pour eux en général comme un ſigne expreſſif de leur origine. Ne ſeroit-ce point là le fruit d'une érudition conſervée parmi les Nations noires, & une preuve qu'elles tirent leur origine de ce *Dadan* ſecond fils de

Regma & petit-fils de *Chus?* Cette étymologie ne seroit au moins pas si forcée que quantité d'autres hazardées par les Grammairiens & les Critiques.

Mais sans faire fond sur cette observation que je ne donne qu'en passant, je m'arrête à *Chus*, que tous les Interprêtes, & ce qu'il y a de plus habiles Historiens font pere des Ethiopiens. Or par ce mot d'Ethiopiens non-seulement le texte sacré, mais tous les anciens Auteurs profanes comprennent généralement les peuples noirs.

Voilà donc un Chef du peuple noir assigné & reconnu; mais c'est ici que commence la difficulté; car comment *Chus* fils de *Cham* dont le pere étoit blanc, & par conséquent blanc lui-même, du moins autant que le sont les peuples orientaux, a-t-il pu être le pere d'une postérité noire? Est-il venu au monde noir lui-même? Rien n'oblige à recourir à cette supposition? Mais qu'est-ce qui empêche de croire que ce changement du blanc au noir se soit

opéré par degrés comme insensibles, & soit enfin parvenu depuis la premiere nuance du clair obscur, jusqu'au noir le plus foncé, tel que nous le voyons sur le visage de certains Peuples de Guinée. En convenant que *Cham* fils de *Noë* ait été blanc, qu'est-ce qui empêche que son fils *Chus* ait été un peu plus basané que lui & ses autres enfans? Ne voit-on pas tous les jours la même chose dans une même famille? Parmi les enfans d'un même pere & d'une même mere, n'y en a-t-il pas quelquefois de fort bruns, tandis que les autres sont très-blancs? *Esaü* & *Jacob* tous deux freres jumeaux étoient aussi différens en couleur & en physionomie qu'en inclinations.

Que *Chus* dans la suite des tems, après avoir mis au monde *Nemrod*, ait passé dans l'*Afrique* où l'histoire & la Tradition, le déclarent fondateur & pere des Ethiopiens: Rien qui repugne & qui fasse la moindre difficulté. Ce fut sans doute dans le séjour de ce climat plus chaud & plus méridional que la couleur com-

mença à dégénérer, & acquit avec le tems les différens degrés de noirceur qui se sont ensuite répandus sur les visages des différens Peuples de l'Afrique.

Je remarquerai à ce sujet que les Peuples de l'*Ethiopie* proprement dite, ne sont pas tout à fait noirs. Les relations nous apprennent que ces Peuples sont d'un teint olivâtre, ce qui sert à appuyer ma conjecture, en ce qu'il paroît naturel que les premiers descendans de *Chus* qui sont les Ethiopiens, ne soient pas devenus d'abord les plus noirs, comme participans un peu plus à la couleur de leur pere *Chus*. Cette couleur brune olivâtre des Ethiopiens aura donc été pour ainsi dire la matrice des couleurs noires du peuple Africain : à mesure qu'il a passé d'*Ethiopie* dans les autres parties d'Afrique, elles s'y sont foncées, éclaircies ou nuancées, suivant les dispositions particulieres du climat, de l'air, des eaux, des alimens. Car qu'on y prenne garde, & l'on conviendra que ces circonstances, pri-

ſes en tout, ou en partie, concourent phyſiquement à former ſur les viſages des hommes cette différence preſqu'infinie de couleurs, depuis le blanc le plus ébloüiſſant, juſqu'au noir le plus foncé.

C'eſt une remarque univerſelle que tous les Peuples plus méridionaux les uns par rapport aux autres ſont auſſi reſpectivement plus bruns, & moins blancs. Les Eſpagnols ſont plus bruns que les François; les Portugais plus baſanés que les Eſpagnols; les Maures de Barbarie plus que les Eſpagnols & les Portugais. Les Turcs ſont plus blancs que les Arabes; les Perſans plus que les Mogols; les Tartares plus que les Chinois. Plus on avance vers le midi, & plus on trouve de noirceur dans le teint des Peuples.

Comme de toutes les Parties du monde l'Afrique eſt la plus méridionale, il y a auſſi plus de peuples noirs dans l'Afrique que par tout ailleurs; & dans l'Afrique elle-même, plus les peuples qui l'habitent ſont près de l'Equateur, & plus

aussi sont-ils noirs ; (cela s'entend avec les proportions que j'indiquerai dans la suite.) Je conclus de-là que plus les Descendans de *Chus* se sont enfoncés dans l'Afrique, & se sont répandus aux environs de l'Equateur, plus ils ont acquis de noirceur, & que c'est enfin de cette maniére, & par ces différens progrès que se sont insensiblement formez tant de peuples d'un noir si différencié, tels que nous les voyons aujourd'hui.

Il ne faut donc point remonter jusqu'à Caïn pour trouver l'origine des Negres. L'Ecriture nous assure en termes formels, que Noë est la souche de tous les hommes sans exception, & que ce n'est que par ses trois fils, Sem, Cham & Japhet que tout le genre humain s'est répandu, & multiplié sur la terre : *Tres sunt isti filii Noë : ab his disseminatum est omne genus humanum super universam terram*, Gen. 10. 19. Il n'est pas non plus nécessaire, pour trouver l'origine du peuple noir, de croire que *Cham* ait été transformé

en Negre : il suffit que son fils *Chus* ou quelqu'un des enfans de celui-ci, tel que *Dadan* ait été fixer son séjour dans l'Ethiopie : c'est là que l'ardeur du soleil, la nature des alimens, les qualitez peut-être vitrioliques de l'air, la nudité, la fatigue du travail, & d'autres circonstances auront peu à peu alteré son tempéramment & frayé les voyes à un changement dans toute la couleur du corps. Cette altération commencée dans sa personne aura continué & augmenté dans tous ses descendans. Ceux-ci dans la suite se répandant à droite & à gauche dans les différentes parties de l'Afrique, y auront fondé des postéritez encore plus noires, suivant l'assemblage de toutes les circonstances qui concourent à la formation de cette couleur. C'est ce qui s'éclaircira encore à mesure que je repondrai à ce qu'on peut objecter contre ce systême.

On oppose d'abord comme un argument insoluble, que d'un blanc, & d'une blanche il ne naîtra jamais qu'une postérité blanche; & que puis-

que je ſuppoſe que *Cham* a été blanc auſſi bien que les autres enfans de Noë ; il eſt impoſſible que ni lui ni Chus ſon petit fils ayent été la ſouche d'une Nation noire.

Avant que d'aller plus loin je demanderois volontiers, s'il eſt bien conſtaté que d'un blanc & d'une blanche il ne naîtra jamais que des enfans blancs. Eſt-il impoſſible qu'elle ait des enfans très-bruns & même tout à fait noirs ? Je ſçai que le fait eſt très-rare, & en quelque façon monſtrueux ; mais qui ne ſçait les effets de l'imagination des femmes, & les ſuites que cette imagination produit ſur leur fruit, lorſqu'il eſt encore enfermé dans leur ſein ? L'hiſtoire d'Ethiopie ne fait-elle pas mention d'une Reine très-noire qui eut une fille fort blanche, & ne ſçait-on pas qu'une Princeſſe d'Europe des plus vertueuſes mit au monde un enfant très-noir ? Peut-être pourroit-on avoir recours aux effets de l'imagination pour expliquer l'origine du peuple noir ; mais ſi on y a recours pour les noirs, il faudra

aussi y recourir pour les rouges, pour les bronzez, & c'est ce qui n'est nullement nécessaire pour l'explication de ce Phenomene.

Je reviens à l'objection. Comme elle est la plus forte qu'on puisse proposer contre mon système, il est juste de l'approfondir. Il faut pour cela se rappeller d'abord ce que j'ai dit sur les Peuples méridionaux, lesquels sont constament plus noirs que ceux qui habitent les païs plus éloignez de l'Equateur. Nos François transportez d'Europe dans les Isles d'Amerique, ou demeurant en Guinée, ne démentent point ce fait. Tous ont une grande disposition à tendre à la noirceur. En arrivant de France dans nos colonies, on est tout étonné de voir tant de visages bruns, pâles, olivâtres, brûlez, ce spectacle ne prévient point un nouveau venu en faveur du païs, où effectivement la couleur dominante est une pâleur, qui dégenere avec l'age dans un brun plus ou moins foncé; le nouveau venu qui s'en moque en lui-même, n'a pas long-tems

à triompher. Après six mois de séjour, ou tout au plus un an ou deux, qu'il a essuié les rudes maladies, qui ne font quartier à personne, il est tout étonné à son tour de ne se presque plus reconnoître. Son teint vermeil a disparu ; & il se voit enfin marqué au coin du païs. Il y a cependant de plus forts temperamens, qui conservent le teint naturel ; mais cela est rare : on les regarde comme des prodiges, & tôt ou tard on les voit se ranger sous la banniere des teins basanez, qui comprend la classe plus nombreuse.

Mais enfin, me dira-t-on, nos Américains ne deviennent pas noirs, & il y a toujours une difference infinie de leur couleur à celle des Negres. J'en conviens ; mais cela ne fait rien contre mon systême ; en voici les raisons, qui seront du goût de tout esprit attentif. 1°. Il n'y a point assez long-tems que nos François habitent dans les Isles, pour qu'il y ait à craindre qu'ils passent si vite du blanc au noir. Cette raison détachée de celles que je vais

rapporter, ne paroît pas d'un grand poids ; mais considerée dans le total, elle fait corps avec elles, & paroîtra plus importante par la suite.

Car effectivement, je n'ai pas prétendu que les descendans de Chus, ou les Negres ayent acquis tout à coup cette noirceur, qui les rend si difformes. Je croi, au contraire, qu'ils n'en sont venus là que par degrez, après plusieurs génerations dans l'Ethiopie, & après un séjour considerable dans les païs plus méridionaux. Qui oseroit assûrer, qu'après une longue suite de génerations, nos Européans du Mexique, du Perou, du Bresil, même de nos Isles, ayant déja une si forte dose de couleur basanée, ne parviendront pas insensiblement jusqu'à la couleur des Negres ?

Mais voici d'autres raisons à mon avis sans réplique, qui prouvent que ce progrès doit être insensible & lent.

1°. Ils ne donnent pas le loisir à la couleur noire de s'accroître ni de se fortifier ; ils contractent des ma-

riages, qui en interrompent les progrès, & en affoiblissent les principes. Un Habitant basané & halé par le climat épousera une femme qui sera nouvellement arrivée d'Europe, ou qui aura conservé son teint, ce que les femmes d'ici font comme ailleurs, si-non avec tout le succès, du moins avec autant de soin & d'attention. Il en est de même des femmes, quant au choix des maris.

Et qu'on ne dise point, que, par exemple, le pere étant brun & la mere blanche, les enfans devroient naître d'une couleur mitoïenne: cela n'arrivera que dans les cas, où le pere & la mere seront naturellement & foncierement bruns & basanez; car si l'un ou l'autre ne le sont que par accident, c'est-à-dire, que si étant blancs naturellement ils ne sont devenus bruns ou basanés qu'à la suite d'un long séjour dans un païs chaud, cette couleur brune n'étant qu'extérieure, & les principes n'ayant pas eu le tems de passer dans le sang & dans les humeurs, leurs enfans n'en seront pas moins blancs.

20. Les Américains, Habitans

des

des Isles sont assez dans l'usage d'envoyer leurs enfans creoles en France, & cela dès l'âge le plus tendre : ils ne les font revenir aux Colonies, que quand ils sont en âge de faire des établissemens ; or ces enfans ainsi transportés de bonne heure dans un climat froid, nourris & élevés à la françoise s'y naturalisent peu-à-peu. Le sang & les humeurs qui sont les principes primitifs de la couleur exterieure & du teint, s'y purgent de tout mauvais levain, & acquierent cette louable disposition qui produit l'embonpoint & le beau coloris.

Ainsi retournent-ils dans ces Colonies peu differens des François naturels, ils y prennent parti peu de tems après leur arrivée, & les enfans qui naissent de ces mariages participent, au bon temperament de leurs peres, & ne courent ainsi aucun danger de degénerer eu égard à la couleur.

3°. Ajoutons enfin qu'on a dans les Colonies Françoises d'Amerique un soin tout particulier des enfans ;

qu'on ne leur permet guéres de s'exposer au Soleil, qu'on les tient dans une propreté extraordinaire, qu'on ne leur donne que de bons alimens; moins ſucculens à la vérité qu'en Europe, mais après tout les mêmes en nature; qu'on eſt en état de s'y procurer toutes les commodités & même les délices de la vie; qu'on ne s'y expoſe plus comme autrefois au grand air; qu'on n'y voyage preſque plus autrement qu'en chaiſe; préſervatifs qui empêchent les principes de la noirceur de s'accroître & ſe fortifier, & qui ſont cauſe, que quand les Europeans demeureroient durant une longue ſuite de ſiecles dans les pays chauds, s'ils continuent toujours dans leur même maniere de vivre, il n'y a pas d'apparence que leur poſtérité y dégénerât beaucoup en couleur.

Il n'en a pas été de même par rapport aux deſcendans de *Chus*, & il n'y a à cet égard aucune comparaiſon à faire entre les Européans & eux. Les premiers de cette famille qui ſe tranſporterent dans la

Nubie, dans l'Abissinie & les autres régions comprises sous le nom originaire d'Ethiopie, y acquirent en peu de tems cette couleur brune & olivâtre qui est si commune à ce climat. Leur misere, leur nudité, la chaleur du pays, y contribuérent dès-lors ; ils n'eurent presque plus de commerce avec les nations blanches. Leurs plus proches voisins étoient les habitans de Sennaar, & les Egyptiens, qui ne sont pas trop blancs. Ils n'avoient donc plus aucune ressource pour revenir à leur premiere couleur, à celle de leur pere Chus ou Cham.

Ce fut encore bien pis pour ceux qui se répandirent dans les differentes parties de l'Afrique la plus méridionale, alors inhabitée : ils trouverent un pays encore plus chaud, plus stérile & plus sauvage, de sorte que leur teint, au lieu de s'éclaircir, y devint encore plus noir & plus enfumé. Leur physionomie, que les Ethiopiens ont d'ailleurs assez fine dans la haute Ethiopie, devint grossiere & truculente, dans un pays

plus barbare; leurs traits grossirent, les pores de leur tête toujours découverte & exposée aux plus âpres chaleurs du Soleil se resserrerent: par-là leurs cheveux devinrent courts & cottonez tels que les ont tous les Negres.

Ces barbares eurent encore moins de ressource que les Ethiopiens pour revenir à la couleur ordinaire, outre que les principes physiques de la noirceur s'étoient naturalisés chez eux à la longue, ils n'eurent dès lors aucun commerce avec les Nations blanches. L'on sçait que l'Afrique a été des trois parties du monde ancien, la moins connuë, & la moins fréquentée, la chaleur de son climat, la sterilité de son terrain, la pauvreté & la stupidité de ses habitans, la quantité de ses animaux féroces, enfin ses hautes & âpres montagnes l'ont toujours fait regarder comme une terre barbare & propre seulement à nourrir des monstres. La navigation en a donné plus de connoissance depuis le quinziéme siécle: encore, n'est-ce guéres que des côtes; presque tout l'in-

térieur n'eſt pas aujourd'hui trop connu, & encore moins frequenté. Ainſi les Negres depuis tant de ſiecles, n'ayant eu ni commerce ni alliance qu'avec gens de leur couleur, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ſe ſoit ſi bien établie. Ils n'y a donc à ce ſujet aucune comparaiſon à faire entre-eux, & les Européans, ni aucune conſéquence raiſonnable à en tirer contre le ſiſtême en queſtion.

Cette ſolution qui me paroît à la portée de tout le monde, peut ſervir de réponſe à l'argument inverſe, qu'on peut former. L'argument directe eſt celui-ci. Les blancs tranſplantés dans un pays de noirs n'y deviennent pas noirs, donc &c. J'y ai répondu : l'argument inverſe eſt tel ; les noirs tranſplantez dans un pays parmi les blancs, n'y deviennent pas blancs, quelque long ſéjour qu'ils puiſſent y faire. C'eſt ce que l'experience nous fait voir.

C'eſt donc inutilement qu'on a recours à Chus, ou à quelqu'un de ſes enfans pour y trouver l'origine des Negres ; il faut de toute

nécessité recourir à un germe particulier & avoüer une transformation subite ou monstrueuse pour rendre raison de la propagation d'un Peuple si différent : voila l'argument dans toute sa force.

En donnant la solution à l'argument direct, j'ai aussi donné celle de l'argument inverse : car pourquoi les Négres esclaves ne deviendront-ils point blancs dans nos colonies ? C'est 1°. qu'ils y trouvent un climat à peu près tel que celui où ils sont nés, & chaud presqu'au même degré. 2°. Ils y sont nourris des mêmes alimens, cassave, ignames, patates, boüillie de grains, tous alimens grossiers qui contribuent beaucoup, comme je le ferai voir toute à-l'heure, à la formation du mauvais coloris. C'est 3°. Qu'ils y ménent le même train de vie que dans la Guinée, qu'ils y sont à peu de chose près, aussi misérables, qu'ils y travaillent tout le jour pendant la plus âpre chaleur, & tous nuds dans les Campagnes. C'est enfin 4°.

parce qu'ils ne s'allient ici qu'avec des gens de leur couleur, & autant qu'ils peuvent de leurs Cantons : il n'eſt donc pas étonnant qu'ils conſervent fidélement leur couleur ; & ils pourroient bien ſubſiſter mille ans & plus dans les Iſles, & parmi les François, que s'ils conſervent toujours ce genre de vie, il n'y a ni apparence de changement dans leur coloris, ni conſéquence à tirer contre moi à cet égard.

Afin qu'elle pût avoir quelque force, il faudroit changer l'hipotèſe : au lieu de prendre les Negres dans l'Amérique, il faudroit en tranſporter une ou deux familles ; par exemple en France, ou en Angleterre, il faudroit ſuppoſer qu'on les met en liberté, qu'on leur procure toutes les commodités dont joüiſſent des gens aiſés ; qu'ils ne contractent cependant d'alliances que dans leurs familles, que ces familles augmentées & multipliées, paſſent ainſi pluſieurs Siécles. Croit-on qu'après

plusieurs Générations successives de quatre ou cinq Siécles ou davantage, si l'on veut, on ne remarqueroit aucun changement, ni aucune alteration dans le teint de ces familles originairement Negres ? N'y a-t-il aucune apparence que le teint de leurs Descendans ne se débroüillât, & ne s'éclaircît peu-à-peu, quils ne fussent dabord un peu moins noirs, ensuite bruns, & enfin qu'ils ne parvinssent jusqu'à n'être point différens des Espagnols ou des Portugais ? Y a-t-il un Physicien, un Naturaliste, un Médecin qui osât assurer que ce progrès du noir au brun par degrés succesifs fût absolument impossible ? C'est à eux que j'en appelle, & je m'en tiendrai à leur jugement après que je leur aurai fait faire l'observation suivante.

C'est qu'il y a bien plus loin du noir au blanc, que du blanc au noir ; cette proposition a tout l'air d'un paradoxe, rien cependans de plus vrai : une muraille bien blanchie, si l'on n'a soin de

la nétoyer, dégenére insensiblement; elle deviendra jaune & noiratre, aulieu que si elle est noire, elle ne deviendra jamais blanche par elle même. On teint aisément une piéce de drap blanc en noir: mais peut-on bien aisément teindre un drap noir en blanc; enfin combien en coute-t'il de peine aux Dames curieuses de leur beauté pour conserver cette blancheur du teint dont elles sont si jalouses: l'on peut s'en rapporter à leurs soins, & au succès. Pour aller du blanc au noir en fait de coloris, c'est le penchant de la nature; il ne faut point se peiner: ainsi voit-on qu'à mesure que l'age panche au déclin, l'éclat de la blancheur diminnuë & aboutit enfin à une pâleur noirâtre qui est la couleur dominante de la vieillesse.

Aulieu que pour monter du noir au blanc, il faut lutter contre le torrent, combattre sans cesse contre la nature, & encore souvent sans succès. Je conçois donc

une difficulté bien plus considérable à ce qu'une famille de Negres devînt l'origine d'une postérité blanche, qu'il n'a dû y en avoir à ce qu'une famille blanche, telle que pouvoit l'être celle de Chus, soit devenuë par la suite du tems l'origine de la nation noire des Ethiopiens & des Négres. Toute proportion gardée, je m'imagine que s'il n'a fallu que deux Siécles, ou six Générations pour descendre du blanc au noir, il en faudroit six fois davantage, pour que l'on pût remonter du noir au blanc; mais comme je tiens le premier très probable, je ne crois pas le second impossible.

Le coloris du corps humain est un accident de la lumiere réfléchie, qui résulte de la disposition interne du corps humain. C'est une chose hors de doute, que la bonne ou la mauvaise habitude du corps contribuë tellement à la qualité du teint, que l'on voit du premier coup d'œil à la couleur du visage, si une personne est malade ou en santé; si elle

eſt d'une forte ou d'une foible conſtitution. C'eſt encore par le teint qu'on diſtingue le caractere particulier du temperament, & même des inclinations; par exemple, ſi l'on eſt ſanguin, bilieux, flegmatique, &c.

Outre le temperament particulier que chaque homme a reçû en naiſſant, il y a encore une quantité de cauſes, qui dans tout le cours de la vie animale ou le changent, ou l'alterent, ou le perfectionnent. Ces cauſes ſont le climat où l'on vit, l'air que l'on reſpire, les alimens dont on ſe nourrit, les eaux que l'on boit. Je ne fais que copier Hippocrate, livre *de Aëre, Locis & Aquis.*

La raiſon & l'expérience concourent en effet à nous faire voir, que ce ſont là les cauſes phyſiques des complexions reſpectivement differentes, & par conſéquent d'une varieté pareillement reſpective de coloris, qui y a un rapport eſſentiel.

Je ne dirai rien du climat ni des alimens; tout le monde ſent com-

bien ils contribuent au coloris. On aura peut-être plus de peine à croire, que l'air ou les eaux y entrent pour quelque chose ; rien cependant de plus aisé, que de convaincre ceux qui auroient quelque doute là-dessus. L'air est rempli de corpuscules volatiles insensibles, qui s'exhalent sans cesse des entrailles de la terre, & qui sont continuellement dans un mouvement très-violent. Sans compter ce que nous avalons à chaque respiration, ces corpuscules nous percent, nous pénetrènt en mille manieres, & se mêlent dans notre sang & dans nos humeurs. Or ces corpuscules sont ou nitreux ou sulfureux ou metalliques, &c. suivant la nature des lieux. De-là doit naître une grande varieté dans l'habitude interne des corps, & par conséquent une grande diversité respective de coloris.

J'ai observé souvent cette difference en France & dans l'Amérique ; par exemple, dans le Nivernois, qui est un Païs plein de mines de fer. Les personnes qui de-

meurent aux environs de ces mines, ont toutes un teint brun tirant sur le rouge. Dans nos colonies Françoises de l'Amérique, les habitans, qui demeurent aux environs des souffreries, ont un teint jaune, qui les distingue des habitans d'un autre quartier, dont souvent ils ne sont pas éloignez de plus d'une lieuë.

La même raison est pour les eaux, qui circulent dans le sein de la terre, & se chargent dans leur circulation des parties les plus légeres des terres par où elles passent. De là viennent les differentes qualitez des eaux, qui sont ou salineuses ou ferrugineuses, suivant la nature des lits qu'elles parcourent. Or ces eaux mêlées aux alimens doivent influer beaucoup dans l'habitude interne du corps, & par conséquent au coloris. Ne sçait-on pas que la teinture elle-même dépend infiniment de la qualité des eaux où l'on trempe les laines, le fil & les soyes?

Je ne me suis un peu étendu là-dessus, que pour établir des princi-

pes d'une ſolution ſans réplique, à une grande difficulté (du moins en apparence) que l'on peut oppoſer contre mon ſentiment ſur l'origine des Negres. Les Negres, dit-on, ne doivent point leur couleur aux païs méridionaux, ni aux climats brûlans de l'Afrique; car ſi cela étoit, tous les autres peuples du même climat ou aux environs des mêmes degrez de l'Equateur, devroient pareillement être très-noirs; or ils ne le ſont pas. Par exemple, dans l'Amérique ils ſont rouges, ou bruns cuivrés; d'ailleurs il y a des peuples noirs, habitans d'autres climats que l'Afrique; car il y en a dans l'Aſie en quelques Iſles. Donc ce n'eſt ni le climat, ni la chaleur qui ſont les Negres; donc ils tirent leur origine d'une autre race, que celle des Enfans de Noë.

Je pourrois répondre à tout ce raiſonnement, ce qu'on répond ſouvent dans les diſputes ſur les bancs, *concedo totum*, ou pour mieux dire, j'accorde le principe, & nie la conſéquence. Effective-

ment ceux qui forment cette difficulté, font-ils attention, que je n'ai point prétendu que le climat ſeul ou la ſeule chaleur fût cauſe de la noirceur des Negres? Il eſt vrai que je la regarde comme une cauſe très-puiſſante & très-efficace & même pour cauſe principale; mais non pas comme cauſe unique; puiſque j'y joins tant d'autres circonſtances, qui ſont celles de l'air, des alimens, des eaux, de l'éducation même & des exercices. Qu'on me faſſe donc voir, que dans tous les autres endroits, aux environs de l'Equateur, toutes choſes y ſont pareilles à la ſituation de l'Afrique; c'eſt ce qu'apparament on ne pourra pas.

Pourquoi donc les Negres ſont-ils noirs en Afrique ou en Guinée? c'eſt parce qu'ils habitent ſous la Zone Torride, & ſous des climats brulez; c'eſt qu'ils vont tous nuds, & qu'ils ſont occupez à des travaux pénibles, pendant les plus âpres chaleurs; qu'ils ſe nouriſſent d'alimens groſſiers, qui leur rendent la peau rude, inégale & raboteuſe;

qu'apparament l'air qu'ils respirent & les eaux qu'ils boivent ont des parties ferrugineuses & vitrioliques; c'est enfin parce que plusieurs d'entr'eux augmentent leur noirceur, qu'ils trouvent belle; ils se frottent de *Genipa*, d'huile de Carapat ou de Palmiers, &c. tout cela est de fait.

Et pourquoi d'autres Nations, sous la même Zone Torride ne sont-elles pas si noires (car il est important de remarquer, qu'elles le sont toutes plus ou moins) c'est sans doute, ou que la chaleur est moins violente, ou que les alimens sont d'une autre nature, ou enfin que les eaux & l'air n'y sont pas tout-à-fait de la même temperature; voilà tout le mystere, & je suis convaincu que tout Physicien, & tout Naturaliste attentifs, n'apporteront jamais d'autre raison, de la difference presque infinie du coloris des visages, parmi tant de Nations differentes, qui habitent l'Univers, que les differentes combinaisons de

tous les principes Phyſiques dont j'ai fait mention.

Pour battre tout-à-fait en ruine l'opinion dangereuſe & erronée de ceux qui croiroient que les Negres ne deſcendent pas comme les autres hommes d'un des Enfans de Noë, ou le ſyſtême chimérique de ceux qui ont recours à une transformation monſtrueuſe de quelqu'un de ſes deſcendans, j'imagine une induction, qui montrera au doigt & à l'œil la liaiſon, ou le rapport réciproque, que tous les hommes, de quelque couleur qu'ils puiſſent être, doivent avoir entre eux. Je formerai de cette induction un argument puiſſant, & enfin je le terminerai par une eſpece de démonſtration géometrique, qui le portera juſqu'au dernier degré de l'évidence, en fait de raiſonnement.

Perſonne n'ignore la méthode des Peintres & des Teinturiers. Lorſqu'ils veulent étudier les coloris, & s'exercer à le mettre en uſage, ſuivant les beſoins journaliers qu'ils ont chacun dans leur profeſſion,

ils dressent ce qu'on appelle une échelle de couleurs. Cette échelle comprend un certain nombre de degrez, qui vont en descendant depuis le clair jusqu'à l'obscur, ou qui montent depuis le plus obscur jusqu'au plus clair, c'est-à-dire, depuis le blanc jusqu'au noir, & réciproquement. Or j'imagine de dresser une espece d'échelle de coloris, qui formera autant de degrez successifs, depuis l'Anglois le plus blanc, jusqu'au Senegalois le plus noir.

Je commence par les Anglois, parce qu'ils passent constamment pour les plus blancs, & les plus blonds de tous les peuples connus : Mais comme il y a parmi eux comme partout ailleurs, differens degrez respectifs de blancheur, je choisis les premiers degrez, depuis le plus blanc, jusqu'à celui qui l'est le moins. Delà je passe en France où je compare le moins blanc des Anglois, avec un François à peu près de la même couleur, cela ne sera pas difficile. Il ne le sera pas non plus de trouver un François qui approche beau-

coup de la couleur de l'Espagnol. Je passe d'Espagne jusqu'au Portugal, de-là je descens sur la côte de Barbarie. Là j'y joins le Portugais le moins blanc, & il y en a deja de passablement noirs; je le joins, dis-je, au Maure le moins basané.

Je trouverai parmi les Maures de Barbarie de quoi pousser mes degrez bien loin, en descendant toujours du clair vers l'obscur. Nous ne sommes pas encore au Negre, mais il ne s'en faut guères, s'il y a des Negres bien noirs, il y en a aussi de bien rouges; & si le gros de la Nation Moresque n'est pas noir, il y en a de terriblement enfumez. Je ne sçai, s'il seroit nécessaire d'avancer ailleurs, pour chercher des Nuances, qui approchent le plus de la couleur des Negres. Mais si l'on veut, nous n'avons qu'à passer dans les Indes orientales, de-là rabbatre sur les occidentales, nous y trouverons depuis le jaune olivâtre, & le rouge le plus brun, jusqu'aux confins les plus limitrophes du noir.

Afin qu'on ne se plaigne point,

que les degrez de notre Echelle de l'Américain au Negre ſoient trop éloignez, nous prendrons d'abord un Negre *Poulard*, qui eſt preſque rouge, enſuite un *Arrada*, dont la plûpart ont l'air mulâtre, de l'*Arrada* nous paſſerons au *Foüeda*; du *Foüeda* au *Tymbon*, du *Tymbon* au *Bambara*, du *Bambara* au *Congo* ou au Senegalois, qui de tous les Negres ſont les plus noirs. Ce ſera à ceux-ci que je terminerai mon Echelle. J'aurois pû lui donner plus de degrez, & l'on trouveroit par conſéquent, que le paſſage du blanc au noir & du noir au blanc eſt ſi inſenſible, qu'il faudroit de bons yeux pour connoître la difference d'un degré, pris au haſard, avec celui qui le précede, ou avec celui qui le ſuit.

De cette Echelle, il ſuit évidemment, que ſi l'on reconnoît les Enfans de Noë pour être la ſouche de la poſterité des blancs, des bruns & des baſanez, tels que les Anglois, François, Eſpagnols, Portugais, Maures & Saraſins, il faut par une conſéquence néceſſaire, les

reconnoître auſſi pour la ſouche des olivâtres, des rouges & des noirs.

Ici qu'on ſe rappelle la diſpute du Manichéen avec un Chrétien, rapportée par S. Auguſtin, dans ſon Traité ſur S. Jean. Un Manichéen voyant un Catholique fatigué des mouches, en prit occaſion de l'amener inſenſiblement au faux ſyſtême de Manés, touchant les deux principes, l'on ſçait comment il l'y conduiſit par gradation, en remontant de la mouche incommode, à l'abeille, à la ſauterelle, au lézard, à l'oiſeau, au mouton, au bœuf, à l'élephant, à l'homme enfin, pour lui faire avoüer que Dieu n'avoit pas créé l'homme.

C'eſt là ce qu'on appelle un argument d'induction, qui eſt une eſpece de chaîne, dont les anneaux ſe tiennent les uns aux autres; argument puiſſant, quand il eſt bien manié. Le Catholique eut tort d'avoüer dans ſa colere, que Dieu n'avoit pas fait la mouche; mais ayant une fois paſſé la premiere demande, il ſe trouvoit abſolument

engagé à en soûtenir les conséquences.

Pour moi, je trouve un avantage bien plus solide dans mon induction, en ce que le premier terme, ou le principe n'est disputé de personne, & qu'on avoüe sans peine, que les trois Enfans de Noë sont les souches de tout le genre humain : *Per hos tres disseminatum est genus humanum per totam terram*, depuis le plus blanc des Anglois, jusqu'au plus basané des Indiens; donc on doit les croire aussi la tige de tous les peuples, qui commençant au plus basané des Indiens, finit au plus noir des Negres, ou revenir à nier l'antécedent dont on est convenu.

Car si quelqu'un vouloit s'engager à disputer là-dessus contre moi, je le menerois d'abord à monEchelle, & le prierois de considerer bien attentivement le progrès, presqu'imperceptible, du declin du blanc vers le noir. Ne vous arrêtez pas, lui dirois-je, à comparer immédiatement le blanc avec le noir: mais compa-

rez chaque degré avec celui qui le précede, & avec celui qui le suit. Quand après avoir parcouru l'Anglois & le François, nous en viendrions à l'Espagnol, je demanderois, si l'on n'avoüe pas, qu'il sorte aussi d'une tige blanche ? En voici pourtant de bien basanez, lui dirois-je. Il commenceroit un peu à s'étonner; nous irions de suite aux Portugais, puis aux Maures de Barbarie. Là il se trouveroit fort déconcerté; parce qu'en jettant les yeux sur le dernier degré de la couleur basanée du Maure, il le verroit si voisin du Negre, qu'il seroit tenté de les prendre l'un pour l'autre. Eh bien, lui dirois-je, si vous croyez qu'un pere blanc a pû être la tige de cette postérité si basanée, quelle difficulté faites-vous de croire, que toute cette suite de noirs graduez, ait pû pareillement en sortir ? Il y a moins de distance entre le plus basané des Maures, & le moins noir des Negres, qu'il n'y en a entre le plus blanc des Européens, & ce Maure que je suppose si basané. Il n'y a

ici que deux partis à prendre; ou croyez, que non seulement le Negre, mais encore le Caraïte, l'Indien, le Sauvage de l'Amérique, le Chinois & même le Portugais & l'Espagnol ne descendent point de Noë, ni d'aucun de ses trois Enfans, ou avoüez, que tous les Negres en descendent aussi bien qu'eux & vous.

J'ai promis à ce sujet une démonstration géometrique, la voici. C'est la récapitulation de mon raisonnement. Je considere cette Echelle que j'ai dressée comme une serie continuë, & je dis: dans une serie continuë, tous les termes sont en raison réciproque les uns des autres. Soit donc la serie continuë de l'Echelle supposée A. B. C. D. E. F. Ce qu'A est à B. B. l'est à D. & D. l'est à E. &c. donc si le dernier terme de la serie proposée est F. F. est en raison réciproque à A. & par conséquent ce qu'on affirme de A. doit s'affirmer de F.

Il ne manque plus pour terminer cette question que de donner les caracteres de la noirceur des

Negres

Negres & de tâcher d'aſſigner la cauſe efficiente de cette noirceur. 1°. Tous les Negres ne ſont pas également noirs ; il y en a depuis le rouge obſcur, jusqu'au noir le plus luſtré. Il y a parmi eux un noir qui eſt comme national, c'eſt-à-dire, qui eſt dominant dans chaque Nation, & qui les diſtingue très-ſenſiblement les uns des autres, pour peu qu'on y ſoit accoutumé, & qu'on les ait pratiquez, on diſtingue du premier coup d'œil un *Arrada* d'un *Mine*, un *Bambara* d'un *Congo*, & celui-ci d'avec un Senegalois & ainſi du reſte.

2°. Ils ne viennent pas au monde avec cette couleur d'un noir formé : la plûpart des enfans qu'on nous apporte pour baptiſer, ſont plus rouges que noirs. On a ſouvent de la peine à les diſtinguer des mulâtres ; à meſure qu'ils croiſſent leur couleur ſe fonce, & après la premiere & la ſeconde année de leur naiſſance, ils acquiérent la couleur fixe, qu'ils conſervent durant leur vie.

3°. Elle n'est pas tellement fixe qu'elle ne s'altére par divers accidens : le visage d'un Negre malade n'est plus si noir, que lorsqu'il jouit d'une pleine santé, les indispositions leur change le teint, tout comme aux blancs. Une longue maladie, & surtout des remedes violens, les font quelquefois de noir devenir couleur de buis. Ce changement est particulierement sensible, lorsqu'ils ont passé par les remedes, pour les maux vénériens ausquels leur intempérance les rend fort sujets : ils sont longtems à reprendre leur couleur naturelle, & leur noir ne redevient éclatant & lustré, que quand ils ont de l'embonpoint & qu'ils jouissent d'une bonne santé.

4°. La paume de leur main, & la plante de leur pied ne sont presque pas noirs. Tout le dessous de la plante de leurs pieds, quand ils sortent de l'eau, ou quand ils marchent sur l'herbe mouillée n'est guére moins blanc que celui des blancs.

5°. Tant que les Negres de l'un & l'autre sexe, ne s'allient qu'avec

gens de leur Nation, leur enfans ne degénérent point en couleur ; les créoles d'un pere & d'une mere Senegalois sont noirs ; ceux des Arradas sont un peu rouges, &c. si le pere & la mere sont de diverses couleurs, les enfans en participent, & il en résulte un teint mêlé de l'une & de l'autre couleur ; enfin le mélange illégitime ou légitime des blancs avec des Negres, engendre des mulâtres.

On demande d'où vient précisément aux Negres cette couleur noire ; qu'elle en est la cause physique & efficiente : est-ce l'Epiderme seul, autrement la surpeau qui est noire chez eux ? Est-ce une liqueur intermediaire entre l'Epiderme & le Reseau cutané ? Ou enfin sont ce des principes physiques qui ayant passé avec le sang & les humeurs, se soient mêlez avec toute l'habitude interne, & se produisent ainsi au dehors, avec les dispositions qui les font paroître noirs à nos yeux ?

Je répons à cela suivant mon sentiment, que je ne donne pas pour

regle. 1°. Que je ne crois point qu'il y ait aucune liqueur intermediaire qui noirciſſe la peau du Negre. Leur ſang eſt à l'œil ſemblable au nôtre, & en faiſant la diſſection des cadavres des Negres, ce qui eſt commun dans ces Colonies, on ne trouve aucune liqueur ſemblable, entre le Reſeau cutané & l'Epiderme. 2°. Quant à l'Epiderme, l'expérience convainc qu'il eſt auſſi blanc chez les Negres que celui des autres hommes. Beaucoup d'habiles Phyſiciens & Anatomiſtes, entr'autres M. Malpighy, ont crû qu'il n'y a que la membrane reticulaire, ou le Reſeau cutané, qui ſoit noir chez les Negres, & Monſieur Malpighy attribuë la noirceur de la Membrane reticulaire des Negres à un ſuc épais & glutineux qu'elle contient & qui eſt noir. Quelque reſpect que j'aye pour les ſentimens d'un ſi habile homme, je crois la ſuppoſition de la noirceur du Reſeau cutané des Negres auſſi fauſſe que la raiſon même qu'il en rapporte, voici ſur quoi.

M. Littre suivant l'histoire de l'Academie des Sciences 1702. p. 30. ayant eu occasion de disséquer un cadavre Negre, voulut éprouver si la supposition de M. Malpighy étoit vraie; il laissa durant sept jours un morceau de la peau du Negre dans de l'eau tiéde, & un autre dans de l'esprit de vin. Ni l'un ni l'autre de ces puissans dissolvans, ne put tirer ce prétendu suc noir, ni en prendre aucune teinture. De plus M. Littre mit un morceau de peau dans de l'eau bouillante, & peu de tems après il s'éleva sur la superficie exterieure de cette peau quantité de bouteilles grosses comme de petits grains de Chenevi, qui toutes étoient pleines d'une liqueur très claire & très-liquide : cette liqueur refroidie, formoit une espece de gelée fort transparente; il n'y a rien en tout cela qui ressemble au suc noir & glutineux ni qui nous en donne le moindre indice; d'où M. Littre conclut qu'il falloit rapporter la noirceur en partie au tissu particulier de la membrane reticulaire, & en partie à l'ac-

tion d'un air très-échaufé.

Cette conclusion de M. Littre me paroît plus juste que le sentiment de M. Malpighy ; cependant elle n'explique pas encore suffisamment la cause de cette noirceur ; parce que cette *action d'un air échauffé* ne présente encore qu'une dée vague ; c'est ce que je vais tâcher de développer d'une maniere un peu plus physique en faisant observer que, supposé même la noirceur du Reseau reticulaire de la peau des Negres, (supposition de M. Malpighy qui n'est pas encore bien averée) on ne doit regarder ce Reseau & l'Epiderme même, que comme des causes partielles de la noirceur des Negres, & non comme causes primitives & principales.

Effectivement la peau étant l'enveloppe exterieure du corps humain, c'est particulierement sur elle que tombent les rayons de lumiere dont les refléxions differemment modifiées, font suivant le sentiment le plus commun, les différentes especes de couleurs ; ainsi une peau fine ,

ſerrée, ferme & unie doit, toute proportion gardée, reflechir une plus quantité de rayons de lumiere, & par conſéquent paroître reſpectivement plus blanche; au lieu qu'une peau rude, raboteuſe, inégale, dont les pores ſont plus larges, ou moins ſerrez, doit par une raiſon contraire, moins reflechir de rayons lumineux, & par conſéquent paroître plus noire. Or la peau des Negres eſt de cette derniere qualité.

Suivant ce principe, on rend aiſément raiſon pourquoi la peau du dedans des mains, & ſurtout le deſſous de la plante du pied des Negres paroît plus blanc que celle du reſte du corps. La raiſon en eſt que les travaux rudes de la main, & le frottement continuel de la plante des pieds nuds ſur la terre, abbatent les inegalitez de ces parties, les rendent plus fermes, & plus compactes, & par conſéquent les diſpoſent à réflechir plus de rayons lumineux que le reſte du corps.

Mais du reſte la qualité de l'Epiderme, ou même celle du Reſeau

cutané ne ſont que des cauſes très-partielles de la noirceur ; il faut aller plus loin pour en trouver la ſource, qui n'eſt autre que les principes phyſiques qui ont paſſé avec le tems & les circonſtances que nous avons marquées ci-deſſus, dans le ſang, dans les humeurs, dans la temperature & toute l'habitude interne du corps des Negres.

On peut concevoir ces principes phyſiques comme une infinité de petits corps pointus, heriſſés, tortus & raboteux, ſemblables aux poils qui compoſent la ſuperficie du velours, mêlés d'une maniere inexplicable avec toute la maſſe animale du Negre, & qui en ſe produiſant au dehors, font que les rayons lumineux s'embarraſſent, & s'émouſſent entre ces petites pointes, comme en autant de labyrhintes, & n'en ſortent qu'avec peine & en petit nombre, ce qui en bonne phyſique conſtitue la noirceur de tout corps naturel ou artificiel.

Suivant ces principes que je crois avoir aſſez ſolidement établis, il ſera très aiſé de rendre raiſon de tou

les ſimptômes, & de toutes les alterations accidentelles dans la couleur du Negre. Si donc les enfans des Negres ne paroiſſent pas tout-à-fait noirs, on verra que c'eſt parce que les principes phyſiques n'ont pas eu encore le tems de ſe développer, & d'ailleurs que la peau des enfans étant plus unie, doit réflechir plus de rayons, & paroître moins noire. Et ſi la couleur noire eſt ſi alterée dans les Negres malades, c'eſt que la bile, ſe mêlant aux principes phyſiques de la noirceur les déconcerte, & prend le deſſus, & ainſi du reſte.

Je ſuis &c.

ARTICLE LXXII.

DE L'ATTAQUE ET DE LA défense des Places, par M. de Vauban, Marechal de France, & Directeur Général des Fortifications du Royaume, à la Haye, chez P. de Hondt 1737. in 4°. pp. 216. avec nombre de planches gravées.

LE monde est plein de livres sur le génie, sur l'Art des Ingénieurs, sur la maniére de construire, d'attaquer, & de défendre les places. Ce n'est pas le nom seul de l'Auteur qui met celui-ci fort au dessus de tous ceux là : c'est sa grande perfection, sa plénitude, son mérite propre ; c'est l'infaillibilité démonstrative de l'Art Héroïque qui y est développé avec un ordre, une précision, une netteté qu'on ne trouve dans aucun livre de cette espèce ; c'est une certaine énergie, une naiveté, une vérité qui met les choses à la por-

tée des moins entendus au metier de la Guerre, & qui semble transporter un Lecteur comme sur les Lieux, à la tête d'un Siége, dans une Tranchée, dans une Sape, dans une Batterie, dans une place d'Armes, dans tous les travaux, & dans le Conseil & les déliberations mêmes d'une opération aussi vaste & aussi délicate que l'est celle d'un Siege, ou d'une défense, poussés l'un & l'autre aussi loin qu'ils peuvent alller par l'Art & le genie du grand Vauban.

Nous ne craignons pas d'exagérer en avançant qu'on retrouve ici tout cet Art & ce génie, avec ce fonds d'expérience, & cet richesse de pratique consommée, & de ressources abondantes qui ont pris tant de places, & qui en auroient rendu tant d'autres imprénables; s'il y en avoit de ce caractere, ou si le même génie & la même capacité qui avoit présidé à leur construction, pouvoit survivre pour leur défense.

Cependant comme nul n'est

parfait en tout, & que nous tachons de fonder nos jugemens purement littéraires; si non sur la connoissance, du moins sur l'examen des choses dont nous rendons compte au Public; nous avoüons que la Partie de *l'Offensive* nous paroît ici la plus complete, comme la plus étenduë, & la mieux détaillée. C'étoit la Partie propre de M. de Vauban, sans en exclure néanmoins la *Défensive passive*, qui consiste dans la construction & dans la fortification des places, où ce grand homme n'a pas moins excellé que dans la maniére de les attaquer, ayant eu du reste peu, ou point d'occasions de faire briller le génie également heureux qu'il paroît avoir eû pour les défendre.

Cela n'ôte pourtant rien au mérite de la seconde partie de cet ouvrage qui roule sur cette défense: celle ci étant toute relative à l'attaque, & un si habile homme qui interroge sachant toujours mieux ce qu'il faut lui répondre, que le

répondant même ; mais c'est qu'on possède pourtant plus pleinement ce qu'on a soi même vû, pratiqué, & manié mille fois, que ce qu'on n'a que prévû, & simplement compris, sans l'essayer hors de son esprit & de son jugement spéculatif.

Malgré cette perfection d'ouvrage, malgré l'estime même & le cas infini qu'on a toujours fait du manuscrit, qui avant cette Edition rouloit dans un petit nombre de mains ; comme en France, & sans doute partout, la plûpart des gens ne lisent que pour lire, pour s'amuser, pour diversifier le spectacle de la vie, ce livre admirable ne laisse pas de passer pour un peu pesant, & fort médiocrement écrit, au gré de bien des personnes du métier, qui auroient souhaité qu'on l'eût un peu remanié, avant que de le donner, ou qu'on l'eut au moins accompagné de bons Commentaires, de Notes, de Citations, & d'un plus grand nombre de Plans, de figu-

res de Géométrie & de fortification.

Pour l'honneur de la Nation nous dissimulerions ces frivoles maniéres de penser, sur-tout la premiére, si l'utilité de la Nation ne l'emportoit dans notre esprit sur un prétendu point d'honneur. L'utilité dont nous parlons, consiste à nous défaire d'un préjugé dangéreux qui nous gagne tout à fait, par l'endroit même d'où devroit naturellement venir le remède à tous nos préjugés.

On ne parle en France que de goût : toute notre Littérature retentit de maximes, de préceptes, de critiques, d'invectives contre le mauvais goût; & le Public attiré par la malignité de la critique, ébranlé par le ton, persuadé par le nombre, car le nombre est toujours pour les metiers faciles; & n'en sçachant souvent pas au de-là de ce qu'on lui en dit, s'imagine que toute la science, & tout le sçavoir consiste dans le goût, qu'il n'y a qu'à avoir du goût,

qu'il ne faut lire que pour ſe former le goût; écrire que des livres de goût, faire dans tous les genres que des ouvrages de goût : & là-deſſus on fait le Procès au grand Vauban & à ſon livre, comme à un Auteur qui ne ſçait pas écrire, comme à un livre mal écrit, d'un mauvais goût, d'un goût peſant, fade & ennuyeux ; livre qu'il faudroit remanier, traduire en françois, commenter aſſortir, ſtiler, façonner à la moderne pour qu'il fût bien.

On voudroit ſur tout le rendre plus léger, plus diverſifié, plus intereſſant; plus léger de Doctrine, de choſes, plus diverſifié d'Images de traits, de ſtile, d'expreſſion, plus intereſſant ſur-tout : car on veut de l'interêt, on en veut ſur le Théatre, le Théatre eſt une grande école, école de goût : on veut de l'interêt par tout ; & l'interêt de la ſcience, l'interêt de la vie des Citoyens, du ſervice du Roi, du bien de l'état eſt donc compté pour rien.

On veut s'amuser, disions nous, & la maniére dont la littérature est servie, entretient ce goût, ou ce dégoût pour les bonnes lettres, pour les Sciences solides, pour les Arts utiles : qu'on ne s'y trompe pas, le goût dont on parle, & qu'on recommande tant, n'est qu'un goût de Grammaire & de petite littérature, un goût d'oreille, de sentiment, d'instinct, un goût de brochures, de petites poësies, de contes, de Romans, un goût de stile, de phrases, d'expressions, de mots, de riens amusans : avec ce goût-là, on est fort digne de ne point goûter l'Ouvrage dont il s'agit, & de le trouver pesant & mal écrit.

Il n'est qu'instructif, chargé de bonne doctrine, & intéressant pour l'esprit. Il ne va qu'au fait d'attaquer une place, ou de la conserver, & il n'y va que par raison Géométrique, & par une chaine d'opérations liées, que la seule supériorité de résistance ou de force peut éluder. C'est un stile purement in-

telligible, une eſpèce de Journal de tous les Siéges que M. de Vauban a faits, & un vrai mémorial de tous ceux qu'on peut faire ou ſoutenir d'après ſa pratique conſtante & éprouvée. L'Auteur va pas à pas d'abord, depuis la ligne de circonvallation par tous les labirintes de la Tranchée, de la Sape & de la Mine, juſques dans le vif & dans le cœur même de la Place : il revient enſuite ſur lui même par des contre-tranchées, des contremines qui ſuſpendent ſes premiers travaux ; le tout ſuivant qu'il eſt aſſiégé ou aſſiégeant.

C'eſt un Général qui penſe, qui délibére, qui réſout, qui exécute tout haut. Il ne vous cache rien, il ne vous embroüille ſur rien, il dit tout, il ne dit pas un mot de ſuperflu, & du reſte, il le dit dans les bons termes, termes François & non Barbares ; termes de l'Art, il eſt vrai quelquefois ; mais ſans les affecter, ſans trop les prodiguer ; termes auſſi quelquefois de Campagne & de Village : car ces

bons Militaires y paſſent la moitié de leur vie, & ont ſouvent affaire à des Payſans. Auſſi notre Général nous parle-t-il ici ſouvent de bêche, de pioche & de hoyau.

Et voilà ce qui révolte étrangement la délicateſſe de nos oreilles, le puriſme de notre langue, la fineſſe de notre goût, la nobleſſe ſurtout de nos ſentimens : car auprès d'un Puriſte, un Maréchal de France en a de bien Villageois. C'eſt donc bien pis, lorſqu'on lui voit prendre, & conſeiller au Général, au Prince, au Roi de prendre, pour donner l'exemple, cette pioche & ce hoyau, foüiller dans les terres, & ſe barboüiller de poudre ou de boüe, au ſon du Tambour ou du Canon.

Ce livre eſt donc bien écrit, puiſqu'il l'eſt comme il doit l'être, par un Maître de l'art, par un Militaire, par un Maréchal de France, & le Public peut ſe paſſer de tout Traducteur à élégances, & de tout Commentateur ſubalterne qui voudroit par des raiſons de Librai-

rie & d'assortiment personnel, plus que par la nécessité de la chose, mêler son nom & sa maniére, avec une maniére si relevée & si vraye, & avec un si grand nom : & *M. le Chevalier de Lussan* est loüable, non-seulement d'avoir concouru à l'édition d'un si bon ouvrage ; mais d'avoir eû la sagesse de n'y mêler rien d'étranger, si ce n'est tout au-plus une courte Préface, qui peut passer, ou qu'on peut passer tout au moins.

Les Commentateurs pourront avoir lieu dans la suite, si le Public le veut bien. Un tel original peut servir de texte & de modelle à des milliers de Commentaires & de copies On se lasseroit d'un livre unique sur une matiére, quelque suffisant & quelque parfait qu'il pût être ; mais il est toujours bon que nous ayons la chose de la premiére main. Comme c'est même un livre Classique à avoir toujours sous les yeux, il seroit bon, loin de le condamner d'abord au repos des Bibliothéques, de le réduire au pa-

ravant à *l'in-douze* portatif, ou à *l'in-seize* même, comme *le parfait Capitaine du Duc de Rohan*, comme le *Montécucully*, comme le *César*, *l'Horace* & les autres livres Classiques de la bonne antiquité.

Tout Général au moins qui entreprend le Siége d'une Ville, ou qui préside à sa défense, doit avoir toujours ce livre à la main, oú étalé dans l'endroit le plus remarquable de sa tente, ou de son cabinet, jusqu'à ce qu'il le sçache, ou même le sçût-il par cœur. La pratique suivie d'un si grand homme, le seul souvenir de son nom, est capable de le diriger dans ses entreprises, & de l'aiguilloner aux plus grands exploits : car voici enpeu de mots le précis de cette pratique qui méne à l'Héroisme & à l'immortalité.

Le Siége est résolu, ou dumoins il s'agit de le résoudre tout à fait : c'est le sujet du premier *Chapitre*; cette résolution, dit l'Auteur, est une affaire de Cabinet. Le succès en dépend. 1°. du secret, 2°.

Des forces qu'on a ſur pied pour attaquer, en ſe défendant préalablement toujours. 3°. de la diſpoſition préſente ou prochaine des Ennemis, dont la réunion eſt un obſtacle. 4°. De l'état des Magaſins les plus à portée du Siége prémédité. 5°. Des ſaiſons, l'hiver & les pluyes étant de grands Ennemis. 6°. Des fonds néceſſaires pour une entrepriſe où l'argent, les munitions, les proviſions, le ſang même & la vie doivent couler avec une ſorte de profuſion. Le pour & le contre de tout cela, M. de Vauban le définit avec préciſion, le balance avec juſteſſe, & le decide avec la derniére évidence.

L'eſſentiel eſt d'être ſûr d'une bonne défenſive, avant que de tenter l'offenſive ; celle-la étant de néceſſité, & celle-ci n'étant que de ſurérogation, & l'effet d'une ſurabondance de droit ou de force : il faut ſur-tout bien prendre ſon tems, & gagner quelques jours d'avance pour s'établir avant que d'avoir aucun Ennemi ſur les

bras : Le mieux est d'avoir deux Armées, l'une d'attaque & l'autre d'obſervation.

Une bonne maxime, c'eſt d'attaquer les Places, s'il eſt poſſible, avant la ſaiſon, ou dans l'arriere ſaiſon, l'Ennemi n'étant point encore en force, ou n'y étant plus. Cette maxime regarde ſur-tout la France qui n'ayant qu'un chef, qu'un Roi, peut réunir ſes forces au lieu marqué, & au moment précis ; au lieu que ſes Ennemis plus faciles à liguer contr'elle qu'à réunir entr'eux, & toujours diviſés de langues, de chefs, & même d'interêts particuliers, n'arrivent jamais juſte au rendez-vous, ſur-tout avant ou après la ſaiſon. Le plus difficile dans ce cas, eſt d'avoir des Magaſins extraordinairement fournis de fourages & de tout ce que la Campagne ne fournit pas alors : c'étoit la grande métode de Louis XIV. de M. de Louvois & de M. de Vauban ; & ce fut là ce qui prit Mons, Namur, Maſtricht, la Hollande, la Franche-Comté &c.

CHAPITRE II.

des Magazins.

Notre Auteur n'eſt Géomêtre que parce qu'il ſçait compter & qu'il ne parle vaguement de rien : il compte 8,ou 900. milliers de poudre pour un Siége ordinaire, 80. mille Boulets, les 3. quarts de la premiére grandeur, environ 120. piéces de Canon, gros & petits, 15. ou 16. mille Bombes, 40. mille Grenades, 100 mille pierres à fuſil; le reſte à proportion. L'Auteur détaille tout, juſqu'à 40. mille outils bien emmanchés, pour remuer la terre des Tranchées, & juſqu'à 6. ſols qu'il faut donner par jour, & le pain double à 15. ou 18. mille Païſans commandés pour la ligne de circonvallation.

CHAPITRE III.

Des investitures.

Il faut les dérober à l'Ennemi, le dérouter, lui donner le change, le tenir écarté, l'endormir, en un mot gagner le tems de cette circonvallation. Au moment pris, on fait des détachemens qui vont balayer tous les environs de la Place, roder, escarmoucher, tout enlever : à ce signal l'Armée s'ébranle, les munitions, les vivres, tout marche au rendez-vous, & prend en arrivant les postes destinés par les chefs de l'investiture. On trouve ici les plus menus détails ? Y a-t-il rien de menu dans des manœuvres aussi sçavantes & aussi Héroïques que celle-ci ?

CHAPITRE IV.

De la construction des Ponts, pour la communication des quartiers, & de la disposition & façon des lignes.

Ces

Ces lignes ſont les retranchemens, Paliſſades, Parapets & forts en redans ou en angles ſaillans & rentrans, en demi lunes mêmes dont on rempare une Armée aſſiégeante du coté de la Campagne par où l'Ennemi peut attaquer. Quelque grande que ſoit une Armée, elle eſt comme noyée & diſſipée dans l'immenſe circonférence où elle eſt obligée de ſe diſtribuer. L'unique reſſource en cas d'attaque, eſt la facilité que les divers quartiers peuvent avoir de voler les uns au ſecours des autres.

Souvent une riviére, un ruiſſeau un marais, un ravin coupe la communication des quartiers. Maxime indiſpenſable ; un pont, deux, trois, quatre ponts biens faits, abordables, larges, aſſurés doivent rétablir cette communication, la rendre intime, conſtante, aiſée à toute heure du jour & de la nuit.

La diſpoſition des Lignes eſt une operation délicate ; trop vaſtes, elles coûteroient plus de tems & de

façon, & l'armée y seroit plus noyée qu'il ne faut. Trop resserrées elles presseroient les quartiers, qui ont besoin d'une certaine aisance, & elles rapprocheroient trop le Camp du Canon de la place. La précision géometrique, on ne le croit pas, a plus de lieu dans le Métier de la Guerre que dans aucun autre métier, & le grand talent de M. de Vauban a été d'avoir, comme on dit, le Compas dans l'œil & le calcul sur-tout, calcul de routine & d'estime, mais calcul, vrai calcul enfin, dans l'esprit. Une Ligne tirée un peu plus, un peu moins à droite ou à gauche, un Angle un peu plus ou un peu moins ouvert fera tuer son homme, & cent & mille hommes, ou les sauvera, & une Tranchée, une Place, une Armée dépend d'une ligne *rasante* ou *fichante*.

Suivent les préparatifs prochains des Attaques. L'Auteur entre dans tout le détail de la façon des Piquets mêmes, des Fascines, des Gabions, jusqu'à définir la longueur

& la grosseur des Branchages, dont la réunion forme la Fascine & le Gabion, qui ne sont dans le vrai que des fagots bien faits, les uns pleins, les autres vuides comme une barique ou un panier. Est-ce bien là l'ouvrage d'un Géneral? est-ce à lui de s'informer de la façon des Gabions & des Piquets? M. de Vauban l'a fait, son Livre n'en omet pas une syllabe, & nous sçavons par l'Histoire, que dans un siége il vouloit voir tout cela, & le conduire de l'œil, & souvent de la main, jusqu'à remontrer leur métier à un Soldat ignorant ou à un Païsan mal adroit, en effeuillant lui-même une branche, en cernant les nœuds, en la ratissant & en la coupant de longueur pour leur servir de modele. Et qui est-ce qui osera dire, que c'est là un trop petit objet pour un Géneral, Vauban n'ayant pas cessé d'être Vauban, & l'étant peut-être devenu pour l'avoir fait?

On prépare ensuite *le Parc de l'Artillerie*, c'est-à-dire, les Magasins à Poudre, à Boulets, à Bombes, à

Grenades. La position, la distribution de tout cela demande bien de l'attention, & l'attention du Géneral. Ce n'est pas dans un siége qu'il faut avoir l'esprit de dérangement, & mettre les choses pêle mêle, par tas à l'avanture. Le Affuts, les Plateformes, les Fronteaux de mire, les Portieres, les Blindes, les Roulettes de Charuë, les Madriers pour les Mantelets, les Croix, les Fourches de fer, les Brouettes, les Sacs-à-terre, les Paniers, tout cela s'arrange ici à sa place, & les Formes, les Dimensions, les Proportions n'en sont pas oubliées, non plus que leur nombre.

Le Géneral commande tout cela, mais comment le commandera-t-il s'il ne le sçait pas? Et qui est-ce qui l'executera s'il n'en possede pas lui-même l'exécution? Le Soldat ne sçait rien de rien, il n'a que des bras; l'œil, l'esprit, la tête font le Géneral. S'il ignore la façon, la précision, le vrai des choses, le Soldat le fera mal sous ses yeux, sans qu'il puisse le redresser. L'Officier

ſubalterne le fera-t-il au défaut du Géneral ? Mais ſi par mille raiſons l'Officier l'ignore, ou n'y prend pas garde ou le diſſimule, que deviendra l'ouvrage commandé par le Géneral ? & puis celui-ci a été Subalterne en ſon tems, & a dû ſçavoir tout. Heureuſement M. de Vauban avoit été ſimple Ingénieur, avant que de gagner la tête du Génie ? Quand la tête veille, les bras & tous les membres font bien leurs fonctions.

CHAPITRE V.

Obſervations à faire ſur la reconnoiſſance des Places.

Il n'y en a guères en Europe, dont on n'ait les Plans, & dont on ne connoiſſe à peu près le fort & le foible géneral. Mais qu'il y a loin d'une Place ſur le Papier, en relief même, ou décrite par le Diſcours le mieux détaillé, à la même Place, vûë de près, & par l'œil d'un Géneral habile, qui veut en faire le

siége. C'est cette intention d'en faire le siége, soi-même, tout à l'heure, qui en rend l'aspect si different dans la peinture & dans la réalité.

C'est alors qu'on trouve, comme on dit, à qui parler, alors que tout paroît hérissé, que toutes les difficultez de détail se font sentir, qu'il faut se décider, & décider jusqu'au moindre coup de Pioche. L'Auteur expérimenté met ici tout ce détail de difficultez, qui constituent le fort & le foible d'une Place, & qui déterminent un Commandant de siége à le former du côté qu'il a reconnu le plus convenable à ses forces & à ses desseins.

Ce point étant réglé, le génie élevé de M. de Vauban se déclare dans le mépris qu'il fait de tous ces lieux communs de guerre, de ces petits artifices surannez, de ces fausses attaques, qui consument inutilement le tems & toutes choses, l'ennemi s'y attendant toujours, & s'en appercevant bien-tôt. Il ne veut point non plus de doubles attaques détachées. Il veut que l'Assiégeant ramasse ses

Forces dans une ſeule bonne attaque, ou dans deux attaques liées, qui n'en faſſent qu'une un peu renforcée.

Il traite ici la queſtion du nombre proportionné des Troupes, qu'il faut pour le ſiége d'une Place. Autrefois le mieux étoit, que les Aſſiégeans fuſſent dix contre un ; enſorte que pour une Place de 1000 Défenſeurs, il falloit une Armée de 10000 Agreſſeurs. Dans la ſeule diſcuſſion de cette maxime, M. de Vauban fait éclater le double génie de Guerrier & de Géometre, qui l'a toujours caracteriſé.

Il diſtingue les grandes & les petites Places, & fait voir géométriquement, que les circonferences des choſes n'augmentent pas à proportion de leurs *aires*, ou de leurs capacitez ; puiſqu'une capacité quadruple ; n'a qu'une double circonference, une capacité noncuple n'a qu'un contour triple, une capacité centuple ne demande qu'un décuple contour ; il faut auſſi à proportion moins de monde pour attaquer une grande Place que pour en

attaquer une petite. Car le nombre des Assaillians doit être à raison du contour de la circonvallation.

Le calcul en est décisif. Une Place de 1000 hommes de défense a bien 400 toises de diametre avec ses fortifications. De là aux lignes il faut environ 1500 toises, pour les mettre, comme il convient, hors de la portée du Canon de la Place. Ce qui donne à la circonvallation 3400 toises de diamétre complet, & pour le moins 12000 toises, c'est-à-dire, 5 lieuës communes de France de contour & d'étenduë. Or 10 ni 12 mille hommes ne suffiroient pas pour la garder.

Mais aussi 20, 22, 24 mille hommes, c'est à-dire, 7 à 8 contre un, garderoient fort bien les lignes d'une Attaque de Place de 300 hommes de garnison, sur-tout aujourd'hui que les Attaques sont plus sçavantes & plus pleines de Génie & d'Art géométrique qu'elles ne l'étoient autrefois; qu'elles vont plus vîte au fait, & qu'elles poussent par conséquent moins à bout la patience &

les forces du Soldat. Ce Chapitre finit par les devoirs géneraux des Ingénieurs, sur qui doit rouler, après toutes ces dispositions préliminaires, la conduite ou la direction des travaux projettés.

Il convenoit tout à fait à M. de Vauban, de remarquer ici comme il le fait, sans aucun retour de sa part, sur lui-même, mais non sans un retour naturel de reconnoissance & d'Eloge pour lui de notre part, que ce qui rend aujourd'hui les attaques plus sçavantes, plus expeditives & moins onereuses aux Troupes; c'est le nombre des Ingénieurs, qui abondent aujourd'hui dans nos Armées, & qui y étoient si rares, & si peu dignes d'un nom si brillant autrefois, c'est-à dire, avant que notre Auteur eût réduit le génie en Régles & en Art démonstratif.

CHAPITRE VI.

De l'Ouverture de la Tranchée.

Tout le reste n'est que préparatoi-

re. Par la Tranchée on va droit au but, ou bien *on y va* tout court. Car c'est en biaisant, comme qui bouline sur Mer. Si on alloit droit, on seroit vû & enfilé. Le grand Art de la Tranchée & des Ingénieurs, qui seuls la dessinent sur le terrain comme sur le papier, est de la défiler de toutes parts; ce qui n'est pas toujours aisé de la part des Ouvrages collateraux&avancez. Alors on commence par aller à eux, & par les prendre, ou par éteindre leur feu; ou les masquer.

C'est aux Angles les plus saillans dss Bastions qu'on dirige ses Approches. De toutes les Directions c'est la moins exposée; & où l'on s'y prend de plus loin. Dans tous les ziczacs de la Tranchée, qu'on ne multiplie pas sans nécessité, on se régle toujours sur la direction de la Capitale, qui est la ligne la plus courte, & qui va le plus droit au Cœur de la Place. Quand au reste, par l'impossibilité de faire mieux, par raison d'expédition, ou par la maladresse d'un Ingénieur, on se trou-

ve énfilé dans la Tranchée, on s'épaule par des traverses ou par des Boyaux de retour.

L'ouverture de la Tranchée se fait, autant qu'on peut, à petit bruit; on pose les Gardes sans Tambour ni Trompette. On se sert du déclin du jour. On se glisse d'avord ventre à terre. Il est de conséquence de dérober ce premier moment, où l'on n'est encore ni épaulé, ni enterré. Cela une fois fait, & l'Ennemi étant désormais bien éveillé, on releve les Gardes en plein jour, & au bruit des instrumens militaires. Si on pouvoit tout derober, on n'y manqueroit pas, & toujours on y vise de son mieux. Au milieu même des operations les plus publiques, un Chef habile glisse quelque petit tour de main imprévû, qui fait toujours bien.

Le travail de la Tranchée s'entend facilement, sur-tour avec le détail qu'en donne ici l'Auteur. La Tranchée n'est après tout qu'une fosse allongée en ziczac, dans laquelle on pratique mieux que par-tout ailleurs

la maxime de faire de la terre le fossé. Car on l'y pratique doublement. 1°. On creuse 3 pieds de profondeur. 2°. Et avec la terre qu'on en tire & qu'on rejette sur le bord de la fosse du côté de l'Ennemi, on se donne l'équivalent d'une profondeur de 6 pieds au moins.

CHAPITRE VII.

De la Sape.

Ce n'est qu'une maniere plus précautionnée de pousser la Tranchée à mesure qu'on se trouve plus près de la Place. La précaution consiste à s'épauler de sacs à-terre, de fascines & des gabions, en guise de parapets, en attendant que les vrais parapets soient faits. On se couvre même souvent tout à fait, de *Belindes*, qui forment un toit, lorsqu'on est plongé par l'Ennemi. Le travail de la sape est très-mesuré. Un premier Sapeur pose le sac-à-terre, la fascine, le gabion, se découvrant le moins qu'il peut, se servant même d'une

fourche pour poſer & arranger. Il creuſe enſuite, étant à genoux, une profondeur d'un ou deux pieds; poſe un nouveau ſac & creuſe en avant. Un ſecond Sapeur enfonce l'excavation du premier. Un troiſiéme ſuccede au ſecond, qui ſuccede au premier. Un quatriéme perfectionne l'ouvrage du troiſiéme, & ainſi de ſuite.

CHAPITRE VIII.

Des Paralleles.

Voici l'ouvrage favori & déciſif de M. de Vauban, qui a pourtant la modeſtie de n'en parler que comme d'un ouvrage ordinaire, auquel il ne prend point d'intérêt particulier. La Tranchée eſt un ouvrage ancien, & dont on s'eſt probablement ſervi toujours pour approcher d'une Place bien défenduë: Ouvrage cependant médiocre & de peu valeur, à cauſe de la foibleſſe de ſa défenſe: admirable & abſolument néceſſaire pour aller, elle ne vaut

rien pour soûtenir. Or à la guerre ce n'est rien que d'aller, de percer, d'attaquer, si l'on ne soûtient le contrechoc, si l'on ne reste, si l'on ne défend le terrain qu'on vient d'acquerir.

Peu de gens non militaires sentent la vraye force d'une Armée ou d'une Troupe quelconque de gens réunis pour défendre ou pour attaquer. Il n'est pas question de les camper là en Troupe, sur un terrain quelconque suffisant pour les contenir. Il y faut de l'ordre & de l'ordre précis. Il leur faut sur-tout une tête, un front, un étalage de gens, qui font face à l'Ennemi. Car de 100 hommes ainsi attroupez, il n'y aura en valeur que les 10, les 20, les 40 premiers, qui forment la surface ou la ligne extérieure du côté de l'attaque ou de la défense.

Ceux qui sont derriere en dedans de la Troupe sont comme inutiles, & souvent propres à embarasser. Il y en faut pourtant toujours un nombre pour appuyer les premiers & les remplacer au besoin; mais il en faut

avec mesure, & quatre de file à la queuë les uns des autres suffisent communément ; ce qui, par exemple, pour une Troupe de 100 feroit 25 de rang ou de front, & 4 de file ou de hauteur.

La Tranchée ancienne avoit le défaut ruineux d'une petite tête sans front, allongée sur un corps effilé; admirable, comme nous avons dit, pour se glisser, pour avancer, pour percer, mais sans force comme sans soûtien. L'Assiégeant n'avoit qu'à sortir un peu en force par la tête & par les flancs, aussi tôt son grand front culbutoit de la tête à la queuë, repoussoit les Travailleurs, balayoit la Tranchée, y rejettoit la terre, la combloit & vous laissoit à recommencer. En ce tems là la condition de l'Assiégeant étoit en ce point la meilleure, & la défense étoit de soi supérieure à l'attaque.

Aujourd'hui le systême est changé par l'Art de M. de Vauban, qui ayant mené plusieurs têtes d'attaque a rendu celle-ci supérieure à la défense. Peut-être que s'il avoit dé-

fendu autant de Places qu'il en a attaqué, il auroit rendu à la defense la supériorité qu'elle tient de sa propre nature, étant naturellement couverte, & en possession pleine de son propre terrain.

Un Auteur moderne, qui a de la célébrite, demande pourquoi les Assiegeans ne font plus de sorties; les anciennes défenses des Places ayant toujours brillé par ces coups de mains hardis & concertez? Tout militaire qu'est cet Auteur, nous, qui ne le sommes que par la Géometrie & par l'Histoire, nous prendrons la liberté de nous faire un peu les apologistes d'un grand nombre de grands Militaires, sur qui celui dont nous parlons voudroit faire rejaillir un soupçon sans doute trop fort, de peu de capacité, de courage ou de fidélité. Chacun son métier, nous répond cet Auteur, & lui répliquons nous:

S'il avoit possedé la guerre des siéges, comme nous sommes persuadez qu'il possedoit la guerre de Campagne, il auroit vû & vû démonstra-

tivement, qu'on ne fait plus, ou qu'on fait peu de ſorties, de grandes ſorties au moins ; parce qu'il eſt déſormais extraordinairement difficile, pour ne pas dire impoſſible d'en faire, dans la nouvelle maniere d'appuyer les Tranchées de paralleles, qui non ſeulement barrent le chemin à la ſortie, mais la rendent de nul effet contre un front de bataille retranché, auquel l'Aſſiégé ne ſçauroit jamais en oppoſer d'égal au milieu d'une Campagne, où il n'a plus l'appui des Retranchemens, qui le rendoient ſi fort chez lui.

Cette méthode de Paralleles vient originairement des Turcs, que l'abondance de Travailleurs Eſclaves, met en état de pouſſer devant eux dans un Siége, comme des montagnes de terre, qui les épaulent, & qui ſont capables de combler tous les foſſez, & d'enterrer preſque une Place ennemie avec tous ſes retranchemens. M. de Vauban bien inſtruit par la lecture de tout ce qu'on avoit écrit, & pratiqué avant lui, & plus inventeur en ſyſtême qu'en

détail, réduit d'ailleurs à un petit nombre de mains, & par un esprit géometrique d'épargne, épargne de mains, de tems, de dépense, a converti ces épaulemens immenses à la Turque en une Tranchée parallele au front attaqué, & qui le déborde même un peu en courbe, pour mieux l'embrasser.

Ce fut au fameux siége de *Mastricht*, où le Roy commandoit en personne en 1673. & où M. de Vauban conduisoit les attaques, M. de Louvois faisant de son côté joüer les nerfs de la guerre, les vivres & l'argent, qu'on vit pour la premiere fois cette méthode victorieuse de faire tomber une Place en peu de jours, comme par raison démonstrative. Toutes sortes de Militaires n'ont pas la clef, & ne prennent pas l'esprit profond de tout ce qui se pratique le plus souvent sous leurs yeux. C'est la Géometrie qui est cette clef, mais entre les mains d'un Vauban.

A peine a-t-on donc poussé un peu la Tranchée, qu'on commen-

ce ſouvent après le travail d'une premiere nuit, à étaler ſes Gardes & ſes Bataillons dans une premiere parallele, qui aſſûre tout le terrain gagné, & qui concilie tous les travaux, toutes les attaques, toutes les tranchées. On débouche enſuite cette Parallele par de nouvelles Tranchées. On perce, on avance, on multiplie les Ziczacs, on ſe gliſſe comme le ſerpent ſous l'herbe. Mais dès qu'on commence à perdre l'appui de la Parallele, on s'en donne un nouveau par une ſeconde Parallele, & enfin par une troiſiéme, qui ſuffit ordinairement; parce qu'elle ſe trouve, ſelon les meſures de notre Auteur, au pied même du Glacis de la contreſcarpe, & qu'on part de là pour l'attaque du chemin couvert.

Ces Paralleles ſe nomment auſſi des *Places d'Armes*, non ſeulement parce qu'elles tiennent la place des anciennes, & qu'elles valent mieux, mais parce que ce ſont même de vrais champs de Bataille, où les Troupes ſe trouvent naturellement

à chaque instant formées en lignes par Bataillons, par Brigades, par Corps d'Armée, prêts à défendre, & même à attaquer, n'y ayant qu'un saut à faire sur le revers du Parapet pour faire face à l'ennemi.

L'Auteur estimable dont nous parlions tout à l'heure, étoit si éloigné de sentir, que l'on avoit par ces Paralleles, transporté dans un siége tout l'avantage, toute la force d'une Armée de Campagne, qu'il vouloit lui-même dans la Guerre de Campagne, & de la plus belle Plaine, transporter tout le désavantage, tout le foible d'une Armée qui assiége, des Gens bien retranchez jusqu'aux dents. Il réduisoit une Armée à une ou plusieurs petites têtes, presque de Tranchées, uniquement bonnes pour aller, pour percer, pour un coup de main passager.

C'étoit bien son intention précise, brave & vif, comme il l'étoit, d'aller, de percer & de brusquer la Bataille ; mais il nous semble, d'après tous les Militaires, que nous avons lûs ou consultez, qu'à la guer-

re il n'y a point de bonne attaque ſans défenſe, & qu'abſolument il eſt plus eſſentiel même en attaquant de défendre que d'attaquer, de ne point être battu que de battre, de conſerver ce qu'on a que d'envahir ce qu'on n'a pas.

Ces attaques bruſques & légéres, dénuées de défenſe peſante, maſſive & ſolide ſentent un peu l'avanture. Les Romains avoient leurs *Armes à la légere*, vrais avanturiers, ou enfans perdus, comme on les a appellé depuis, qui préludoient au combat, ſans trop l'engager. Mais le fort de la bataille & la bataille tout court rouloit ſur les *peſament armez, Haſtates, Princes & Triaires*, formant trois lignes, qu'on comparoit à trois murs de fer, & dont la maxime unique étoit *nec cedere nec ſequi.* La *Phalange* même des Grecs étoit bien peſante, & n'étoit Colonne, en vérité, qu'à contre ſens.

Pour ne pas trop allonger nos Extraits, ce Livre étant original & de conſéquence, nous en renvoyons la ſuite au mois prochain

ARTICLE LXXIII.

OBSERVATIONS SUR LA construction de la nouvelle Carte de la Mediterranée, dressée au Depôt des Plans de la Marine, par ordre de M. le COMTE DE MAUREPAS, *en* 1737.

LA Carte réduite de la Mer Méditerranée qu'on vient de dresser au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine, quoique bien éloignée de l'exactitude & de la précision que demanderoit un pareil ouvrage, est cependant plus exacte que celles qui ont parû jusqu'aujourd'hui, soit Françoises, Angloises ou Hollandoises; on croit qu'il suffira pour le prouver de rapporter le plus succinctement qu'il sera possible les observations & les remarques dont on s'est servi.

Les Cartes réduites étant les seules sur lesquelles on peut pointer les Routes avec précision, on a cru devoir changer l'usage qui n'avoit donné jusqu'à ce jour, que des Cartes

Plates pour la Mer Méditerranée ; & on a mis le premier Méridien à l'Obſervatoire de Paris, pour profiter plus aiſément des obſervations de Meſſieurs de l'Academie des Sciences.

On ſe ſert par préférence & avec raiſon de la Carte de Berthelot, cependant elle eſt connuë défectueuſe dans beaucoup d'endroits, & ce ſont ces deffauts qu'on a tâché de corriger, lorſqu'on a eu des obſervations que l'on a crû ſûres ou ſuffiſantes.

Berthelot donne à cette Mer 25. lieuës de longueur de plus qu'elle n'en a réellement, ce qui eſt déterminé par les deux obſervations Aſtronomiques, l'une près du détroit de Gibraltar, & l'autre aux Côtes de Sirie; mais outre ces deux points de Cadix & d'Alexandrette, il s'en trouve pluſieurs répandus dans toute ſon étenduë qui en fixent les principales parties ; l'on en a encore de la hauteur du Pole ſeulement, faites avec toutes les préciſions Aſtronomiques dans pluſieurs lieux ; elles ont ſervi à placer les côtes du Nord & du Sud dans leur vraye latitude.

Quoique de pareilles obſervations & en aſſez grand nombre, comme on le peut voir à l'inſpection de la Carte, paruſſent ſuffiſantes pour ſa correction, on a regardé comme un point eſſentiel de conſtater le Giſſement & les diſtances des principaux Caps, preſque toujours négligés ou peu connus des Géographes, lorſqu'ils ſont éloignés des grandes Villes, ou qu'ils ſe trouvent placés ſur un terrain qui leur paroît inutile. Ces principaux Caps qui ſont les guides les plus certains des Navigateurs, ne peuvent être bien connus que par eux; c'eſt de là qu'ils prennent leurs Points de Partance, & ils vont les reconnoître pour rectifier leurs Routes; la précaution d'en conſtater la poſition étoit même d'autant plus néceſſaires que le détail particulier entraîne inſenſiblement à des erreurs qui deviennent conſidérables, & qu'on ne peut éviter, qu'en les aſſujettiſſant à des points fixes.

Pour cet effet on a dépouillé avec ſoin les Journaux, on en a tiré les airs de vents, & les diſtances que les

plus

plus habiles Navigateurs ont trouvé d'un lieu à un autre, & l'on a eu la ſatisfaction de voir que la plus grande partie portoient au point des Obſervations Aſtronomiques.

Le détail particulier des Côtes, eſt plus exact auſſi que celui de Berthelot. Il a été dreſſé ſur les viſites & Deſcriptions que l'on a de diverſes parties de ces mêmes Côtes; conciliées avec les Routiers ou Portulands, & ſur des Cartes & des Plans levés par des Ingenieurs envoyés pour cet effet, auſſi bien que ſur les remarques des meilleurs Navigateurs & Pilotes.

Analyſe de la Carte.

On a commencé par placer les lieux dont on avoit des Obſervations Aſtronomiques de latitude & de longitude. Ces lieux, ſont, Cadix, Collioure, Narbonne, Agde, Cette, Niſmes, Marſeille, Toulon, Porquerolles, Antibes, Genes, Rome, Calvi, Naples, Palerme, Veniſe, Malthe, Tripoly de Barbarie,

Candie, la Canée, le Mile, Saloniques, Smirne, Constantinople, Alexandrette, Alep, Jerusalem, le Caire, Alexandrie. Voilà ce qui a déterminé la position générale de la Méditerranée, & servi de base à la Carte.

Ainsi l'observation Astronomique de Cadix, jointe à la latitude certaine de Tanger, détermine la position du Détroit de Gibraltar.

La Côte d'Espagne depuis Gibraltar jusqu'à la Catalogne a été dressée sur les différens Routiers, sur plusieurs descriptions & visites de Côtes; en particulier sur celles de M. de Pallas en 1699. & de M. Ayrouard en 1733. qui les ont parcourues & examinées avec soin, tant pour les airs de vent, que pour les distances d'un lieu à un autre, & sur beaucoup de Cartes & de Plans qui sont au Dépôt, les uns par des Ingenieurs les autres par des Pilotes; le tout assujetti aux observations de latitude faites à Estampone, à Almerie, à la Roquette, à Cartagene, au Cap Martin, à Valence, à Barcelone & à Palamos.

Il auroit été à ſouhaiter qu'on eût eu quelque obſervation pour la longitude des Iſles Majorque, Minorque & Yvice, comme on en a de leurs latitudes, mais on les a placées ſuivant que les meilleurs Routiers, & les plus ſûres remarques les mettent, eû égard à la côte d'Eſpagne.

On a trois obſervations de latitude pour l'Iſle d'Yvice, une au Port S. Antoine, une ſur le Fromenton, & l'autre près le Védran.

On en a une faite à la maiſon conſulaire de la Ville de Majorque ; & pour l'Iſle Minorque, on a celle qui a été faite à Port-Mahon.

Le Plan particulier de ces Iſles, eſt tiré de ceux qui ont été levés par le S. Pene Ingénieur, conciliés avec ceux de Michelot, & de Maſſi, habiles Pilotes des Galeres.

La juſteſſe de la poſition de ces Iſles, eû égard aux côtes d'Eſpagne & de France, ſe peut encore prouver par les airs de Vent, & les diſtances trouvées d'un lieu à un autre par les Navigateurs, & tirés de leurs Journaux. Comme les routes du Cap

Ciciés près de Toulon, au Cap Fromentelly de l'Isle Majorque, par le Vaisseau le Solide, dans deux différentes campagnes des années 1724. & 1734. du Cap Ciciés, à l'Isle Cabraire par le Rubi en 1708. du Cap Fromentelly, à Blanes par l'Alcion 1735. de la Dragoniere, à Blanes par l'Aquilon 1735. d'Yvice, à la Dragoniere par le Leopard 1735. du Cap de Pales, à l'Isle Fromentiere par l'Aquilon 1735. du Cap Martin à la Dragoniere par deux Navigateurs differens, le Leopard en 1734. & l'Aquilon en 1735. sans parler de plusieurs routes Angloises & Hellandoises qui concourent toutes à prouver la position de différens points de ces Isles.

A l'égard de leur situation avec la côte de Barbarie, il y a cinq routes tirées des Journaux de cinq Vaisseaux du Roy en 1734. qui s'accordent avec la distance, & l'air de Vent qui se trouvent sur la carte, depuis l'Isle de Fromentiere, jusqu'au Cap Caxine près d'Alger, où l'on a une observation Astronomique de la hauteur du Pole.

Les Côtes de Rouſſillon, Languedoc & Provence ſont déterminées par des obſervations de latitude & de longitude faites de proche en proche, à Collioure, à Narbonne, à Agde, à Cette, à Maguelone, à Montpellier, à Arles, à Marſeille, à Aix, à Toulon, à Porquerolles & à Antibes : ce qui eſt ſuffiſant pour aſſujettir les cartes & les deſcriptions que l'on a de ces Côtes.

La Côte de Genes, & les Iſles de Corſe & de Sardaigne, ne ſont pas celles où il y a le moins d'obſervations : outre celle de latitude & de longitude de la Ville de Genes, on a des hauteurs au Cap Melle, à Savone & à Portfin : le détail eſt tiré d'une grande carte de cette Côte faite par le S. Petré, Ingénieur ordinaire du Roy, de celles des Pilotes Michelot, Royer & autres, conciliées avec divers Routiers & remarques particulieres.

L'obſervation de latitude & de longitude faite à Calvy en Corſe, emporte la juſte poſition de cette Iſle & de celle de Sardaigne : leur lon-

gueur du Nord au Sud est déterminée par des observations de latitude faites dans plusieurs endroits de ces Isles, comme au Cap de Corse dans l'Isle de ce nom, à la Yasse, à Portevechio, à Boniface, & celle de l'Isle de S. Pierre en Sardaigne. Elles sont toutes de M. Chazelles, de l'Academie des Sciences ; leur contour est tiré des Plans des Ingénieurs, envoyés par le Roy en 1680. & années suivantes, lors du projet formé pour la construction d'une carte de la Méditerranée, qui n'a pas été suivi.

Un grand nombre des Routes de nos Navigateurs, se sont trouvées conformes à ces observations, comme la route de l'Isle de Portecros au Cap Roux, en l'Isle de Corse, faite par le Tigre en 1734. de Portecros au Cap de Casse en Sardaigne, par la Legere en 1735. du Cap Roux Côte de Provence, aux Anaires, par l'Heureux 1732. de Portecros aux Anaires par la Sibile 1734. de l'Isle de Levant Côte de Provence, à l'Isle S. Pierre, par l'Heureux Retour 1696.

du Cap Ciciés, à l'Isle S. Pierre, par l'Alcion en 1728. du Cap Ciciés, au Cap Carbonaire, par l'Aquilon en 1735.

La Côte d'Italie, depuis Genes jusqu'à la Sicile, est aussi déterminée par des observations de latitude & de longitude, faites à Genes, à Rome, à Naples & à Venise, & l'on a les latitudes Astronomiques de Montargentar, Civitaveche, Gaëte, Isle de Ponce & Cantasaro.

Le détail & le contour de la Côte, est tiré de plusieurs cartes qui ont été faites par les mêmes Ingénieurs dont on a parlé, chargés de les lever en 1680. & 1690.

On a pour la Sicile, une observation de latitude & de longitude, à Palerme, & des latitudes au Maretimo, à Trapano, à Mondelle & à Messine. La Côte du Nord, & les Isles voisines sont suivant les observations, remarques & Plans de M. de Chazelles, dans la campagne qu'il fit sur les Galeres en 1699. & sur celles que fit le Pilote Michelot dans la même campagne. Le contour des

Côtes du Sud & de l'Eſt, eſt tiré de la carte de Berthelot comparée & aſſujettie à quelques Routiers & remarques particulieres.

On a conſulté également les routes des bons Navigateurs, pour cette partie, & elles ont donné occaſion de faire la remarque ſuivante.

M. de Chazelles dans ſon Journal de 1699. dit, que partant d'Uſtica, qui eſt une petite Iſle au Nord de la Sicile, & voulant aller à l'Iſle d'Iſchia près de Naples, ſe ſervant de la carte de Berthelot qui marque la route de ces deux Iſles, Nord & Sud; ayant navigué par le Nord, auſſi juſte qu'il eſt poſſible de le faire; les Galeres atterirent ſur l'Iſle de Ponce qui eſt à 11. lieues au Nord Oueſt Quart-d'Oueſt de celle d'Iſchia, ce qui lui fit connoître, ajoûte-il, la fauſſeté de la carte en cet endroit. Il y en a pluſieurs autres qu'il feroit trop long de rapporter, on a ſeulement pris cet exemple pour faire voir que les bonnes routes de Navigation, ſervent infiniment à dreſſer les cartes, & placer les Caps

& les Isles dans leurs véritables airs de Vents, & gissements les uns avec les autres.

La position de l'Isle de Malthe est déterminée par une obsérvation de latitude & de longitude ; son gissement & sa figure, de même que celle de Gose, est tirée d'une carte de cette Isle en grand point, & très-exacte; copiée sur celle des Ingénieurs chargés par la Religion des Fortifications pour la défense des débarquemens dans l'Isle, & donnée au dépôt en 1736. par M. le Chevalier d'Albert.

Le Golphe de Venise n'est pas à beaucoup près aussi rempli d'obsérvations qu'il eût été nécessaire ; on n'en a de longitude, que celle faite à Venise, une de latitude à Lorette, près d'Anconne, & deux autres de latitude à l'Isle d'Augouste, & à celle de Mélède, qui ont servi pour assujettir le reste du Golphe. Toute la Carte d'Italie jusqu'à Venise, est prise sur les cartes & les Plans dont on a parlé ci-devant, dressés par des Ingénieurs du Roy en 1680. jus-

qu'en 1690. La Côte Istrie & les Isles voisines, sur une carte particuliere Italienne en très grand point, communiquée au dépôt en 1733 par M. le Comte de Maurepas; celle de Dalmacie & d'Albanie a été prise sur celle de Berthelot, comme s'accordant la mieux avec les diverses remarques qu'on a sur le Golphe.

Pour les Côtes de Grece & de la Morée, depuis Corfou jusqu'au Cap S. Ange, on a lieu de croire qu'elles sont exactes, quoiqu'extrêmement différentes de tout ce que l'on en a vû jusqu'aujourd'hui. M. le Chevalier d'Albert ayant longtems croisé sur ces Côtes, & mouillé dans ces différens Ports, commandant le Vaisseau l'Aquilon en 1735. en a fait dresser une carte dont beaucoup de parties ont été lévées géométriquement; on n'a donc fait que la copier en l'assujettissant au reste de la carte réduite, ce qui a été d'autant plus facile, qu'elle s'accordoit avec les observations de latitude & de longitude que l'on a à la Canée, & à la hauteur du Pôle de l'Isle de Sérigo

& de celle du Zante prises par M. de Chazelles.

On a trouvé plusieurs routes de Navigateurs qui s'accordent aussibien avec ces parties de la Carte qu'avec les précédentes, ce qui semble lier le tout ensemble, & en assurer en quelque façon la justesse ; comme la Route de Malthe à l'Isle Sapiance par le Tigre en 1728. de Navarins à Malthe, par le Tigre 1734. de l'Isle Sapiance, au Cap Passaro, par l'Aquilon 1735. de l'Isle Sapiance, au Cap Matapan, par l'Aquilon 1735. du Cap Matapan au Cap Passaro par la Parfaite en 1716. de Modon à Malthe, par le Tigre en 1728. de l'Isle de Malthe au Zante, par deux Navigateurs différens ; l'Heureux en 1732. & l'Aquilon en 1735. des Goses de Candie à Malthe, par le S. Louis en 1699. & beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de rapporter, indépendamment des routes Angloises & Hollandoises.

L'Archipel mériteroit un tout autre détail que celui qu'il a été possi-

ble de lui donner par la petiteſſe du point de la carte ; en attendant qu'on faſſe graver une quatriéme planche de l'Archipel en plus grand point, on ſe contentera de rendre compte ici, de la poſition génerale des principales Iſles.

L'Iſle de Candie eſt déterminée par deux obſervations Aſtronomiques de latitude & de longitude, faites à la Canée, & à la Ville de Candie, & le contour de l'Iſle eſt tiré d'une grande carte levée par le S. Rouſſin, Ingénieur & Hidrographe en 1693. comparée avec les détails particuliers du S. Guerrier, Hidrographe.

L'Iſle du Mile eſt placée ſuivant l'obſervation de latitude & de longitude qui y a été faite. Salonique, Smirne & Conſtantinople, ſont également déterminées par leurs obſervations de latitude & de longitude ; on a la latitude des Dardanelles, par M. de Chazelles. Outre ces obſervations, on a pluſieurs cartes & Plans de diverſes parties de l'Archipel, levés en différens tems par

des Ingénieurs, comme ceux de S. Razaud, Cornillon & Villamage. On a encore, au défaut de preuves plus certaines, les cartes & les Mémoires envoyés en 1735. par les Pilotes, Gautier & Vidal, qui ont donné occasion de faire des corrections assez considérables sur la carte de Berthelot, en les assujettissant aux autres observations, & les comparant les unes avec les autres : on s'est également servi de celles du Pilote Olivier, faites sur l'Espérance en 1731. pour la position d'une partie des Isles de l'Archipel, depuis Samos, jusqu'à Rhodes, avec une partie de la Côte de Natolie.

La situation de l'Isle de Chipre, est tirée de remarques & observations envoyées à M. le Comte de Maurepas, par le S. Granger ; Mémoire assez bien détaillé, & que l'on a assujetti aux observations de latitude de Laërnique, & du Cap de Gate.

Le détail & le contour de la Côte de Caramanie est suivant Berthelot, n'ayant rien de meilleur n'y d'assez

sûr pour le corriger; on a seulement la latitude du Cap Celidronia, & sa situation, sur les remarques qu'en a fait le Pilote Olivier dans sa campagne de 1737.

Pour la Côte de Sirie, on a l'observation Astronomique faite à Alexandrette, fortifiée par celle d'Alep, & des Plans exacts de ce Golphe qui ont donné le moyen de corriger celui de Berthelot. On a fait la même chose pour le reste de la Côte; & si elle n'est point aussi détaillée, & aussi exacte qu'on l'auroit souhaité, on présume qu'il n'y aura pas d'erreurs considérables pour la position & la distance des principaux lieux.

La côte d'Egypte depuis les Bequiés, jusqu'au Golphe de Larisse n'est pas fort connuë, & quoiqu'on sçache qu'elle est extrêmement défectueuse, on n'a pas trouvé de memoires & des remarques suffisantes, pour entreprendre de la corriger avec quelque apparence de sureté: on a seulement changé la situation d'un banc considérable que Berthe-

lot marque à l'Eſt de Damiette, qui rendroit ſelon lui cette Côte très dangereuſe, au lieu qu'elle fait en cet endroit un Golphe où il y a un bon mouillage, ſuivant le memoire du S. Granger, atteſté par la depoſition des Capitaines qui y ont mouillé.

Alexandrie eſt placée ſuivant l'obſervation de latitude & de longitude ; & la Côte juſqu'à Roſette eſt tiré du Plan qui en a été levé par Meſſieurs de Chazelles & Razaud ; on a la hauteur du pole de Roſette & de Damiete, le reſte de la Côte depuis Alexandrie juſqu'au Port Trabuch eſt tiré de Berthelot. Mais depuis le port Trabuch ſuivant la Côte juſqu'au Golphe de la Sydre, on trouve des changemens conſidérables : on les a fait ſur les remarques que le Sieur Granger a envoyé tant ſur la poſition de Dernes, de Bengaſi & du Cap Meſurat, dont il a été obſerver la latitude, que ſur les éclairciſſemens qu'il a tiré de pluſieurs Capitaines de Vaiſſeaux Marchands qui parcourent ſouvent ces

Côtes, qui ne sont point fréquentées par les Vaisseaux du Roi. Le détail de tous ces points seroit inutile, & meneroit trop loin, de même que ce que l'on auroit à dire sur le Golphe de la Sydre, qui n'est pas aussi dangereux que la plûpart de Navigateurs l'ont crû jusqu'à présent, & dans le milieu duquel on ne trouve pas ce haut fond si considerable que marque la Carte de Berthelot, & que nous avons suprimé sans fixer l'étendue & la grandeur du fond du Golphe qui nous est inconnu.

Tripoly de Barbarie est placée suivant l'observation de latitude & de longitude qui y a été faite, le reste de la Côte jusqu'au Cap Bon auroit besoin de quelques éclaircissemens.

Le Cap Bon qu'on ose dire le plus important à connoître sur la Côte de Barbarie, se trouve dans sa vraye position eu égard au reste de la Carte, & en conséquence des détails précedens.

Cependant pour le constater en quelque façon avec certitude, on a

eu recours aux Routes des Navigateurs prises des lieux les plus proches dont on a des observations Astronomiques ; on a choisi celles de Toulon & de Malthe, dont l'une venant du Nord & l'autre de l'Est, pouvoient en se croisant, nous indiquer le point le plus juste. Ces Routes se sont rencontrées précisément à l'entrée du Golphe de Tunis, près de ce Cap & à un point où nous avions deux observations de latitude prises, il est vray, sur les Vaisseaux, mais confirmées par la vûe des Terres, ce qui s'accorde au Plan Géométrique de la Baye de Tunis levé pendant le cours de la Campagne de M. le Chevalier d'Albert en 1735.

Le contour de ce Golphe est tiré de ce même Plan.

Le contour du reste de la Côte de Barbarie est bien différent de celui de Berthelot : il est tiré des Plans & remarques du S. Darcy Ingenieur envoyé sur cette Côte en 1685. les Plans conciliés avec quelques remarques des Navigateurs.

Malgré ces changemens, on a be-

ſoin d'un plus grand éclairciſſement ſur toute la Côte de Barbarie, peu connuë, mais très-importante pour la Navigation.

Il eſt inutile de pouſſer plus loin l'Analiſe de la nouvelle Carte, ce qu'on vient de dire eſt ſuffiſant pour rendre raiſon de ſes principaux changemens, dont on doit ſentir la néceſſité & l'utilité : elle n'eſt d'ailleurs dreſſée que pour ſervir de Carte uniforme, ſur laquelle les Navigateurs puiſſent faire leurs obſervations, nous les communiquer, & nous mettre en état de donner un détail en grand point, & exact de toutes les Côtes, Rades, Iſles, Ports & Mouïllages de la Mer Méditerranée, en y joignant les ſondes & reconnoiſſances des Terres, dont nous avons déja une Collection nombreuſe.

ARTICLE. LXXIV.

DISSERTATION DU P. PANEL De la Compagnie de Jesus. Sur une ancienne Medaille frappée à Lyon.

IL est peu de Médailles aussi précieuse que celle-ci, nulle qui soit plus glorieuse à la Ville de Lyon. C'est un petit bronze, que le tems a respecté, mais qu'il a tenu caché jusqu'à présent. Mrs. Patin, Spon, Mezzabarba, Vaillant, de Rubys, Paradin, Brossette; les PP. Menetrier & de Colonia ne l'ont pas connu. Il paroît aujourd'hui pour la premiere fois sur l'horison des Antiquaires; pourroit-il ne pas en être favorablement reçû?

La tête sans ornement d'Octave César occupe une face de cette Médaille; dans le contour on lit CÆSAR DIVI F. c'est à-dire, *César fils de Jules.* Sur le revers on voit un taureau bondissant; dans l'Exergue,

COPIA ; c'est-à-dire *Abondance*, ou *Monnoye de la ville d'Abondance*.

Une Inscription rapportée par Gruter (*a*) nomme Lyon COLONIA COPIA CLAUDIA AUGUSTA. Il n'en a pas fallu davantage pour faire dire à bien des Scavans du premier ordre, que Lyon avoit été appellé *Copia* par l'Empereur Tibere Claude. L'Inscription, ou le seul usage des Médailles pouvoient les détromper. Sous les Romains, lorsqu'une ville avoit reçû du Prince quelque bienfait considérable, elle prenoit ordinairement le nom de son beinfaicteur, qu'elle ajoûtoit à ceux qu'elle portoit déja ; ces divers noms gardoient entre eux l'ordre de leur ancienneté. Ainsi Corinthe, au nom de *Laus* qu'elle avoit, lorsque Jules César la rétablit par une colonie, qu'il y envoya ajoûta celui de *Julia* : sur ses Médailles elle s'appella dès lors *Laus Julia Corinthus*. C'est pour la même raison qu'on lit encore sur d'autres

(*a*) Page xxx. num. 2.

Médailles, dans M. Vaillant, *Colonia Gemella Julia Hippo; Col. Alexandrina Augusta Troas*; *Col. Victrix Julia Celsa*; *Col. Campestris Julia Babba; Municipium Hibera Julia Ilergavonia Dertosanorum.* Or dans l'inscription, dont j'ai parlé, le nom de *Copia* précéde celui de *Claudia*; donc Lyon s'appelloit déja *Copia*, lorsque Tibere Claude en fit une colonie, & que par une juste reconnoissance, cette ville adopta le nom de cet Empereur. Si, comme on le prétend, elle eut pris ces deux noms en même-tems, par honneur pour celui du Prince, elle lui eut donné le pas; sur ses inscriptions, & ailleurs elle se seroit appellée *Colonia Claudia Augusta Copia Lugdunum.*

Mais en quel tems la ville de Lyon prit-elle le nom de *Copia*? Ce ne peut être, & ce ne fut en effet que sous le regne d'Auguste; puisque sur les Médailles qu'elle fit à l'honneur de Marc-Antoine, pour lors un des Triumvirs, elle s'appelle simplement LUGDUNUM. Ce fut, dis-je, sous l'empire d'Au-

guste que Lyon prit le nom de *Copia.* Dans les cabinets des curieux on voit communément une Médaille de grand bronze, qui porte les têtes adossées de Jules César & d'Auguste, avec cette legende : DIVI IVLI IMP CAESAR DIVI F. Le revers represente un vaisseau ; à l'Exergue, on lit COPIA. L'explication de cette Médaille, qui a partagé les suffrages des Sçavans, emporte avec soi celle de la premiere. M. Tristan de S. Aman (*a*) prétend que *Copia* est la ville de Thurium dans la Lucanie. Le P. Hardouin (*b*) crut d'abord que c'étoit Lyon. On a une Médaille semblable, de grand bronze, à cette difference près, qu'au lieu de COPIA, elle porte ces trois lettres CIV. Les Antiquaires les expliquent par *Colonia Julia Valentia.* La ressemblance de ces deux Médailles a fait croire à M. Vaillant, (*c*)

(*a*) Tome 1. p. 18. de ses Comment. Histor.

(*b*) Numm. Pop. & Urb. Edit. in-4. voce *Lugdun.*

(*c*) Numm. Colon. p. 6.

& ensuite au Pere Hardoüin, *(a)* qu'elles ont été faites à Valence, & que cette ville devoit avoir le nom de *Copia.* Mais comme leur fabrique a paru Espagnole à M. Vaillant, & Africaine au P. Hardoüin, celui-ci veut qu'elles ayent été faites à Valence dans la Mauritanie Tingitane; celui-là en Espagne. Changeant à son tour, & tout à coup de sentiment, M. Vaillant dissèque le mot de *Copia* & l'interprete par autant de lettres initiales: *Colonia Octavanorum Pacensis Julia Augusta.* C'est Frejus en Provence.

La ville de Sybaris dans la Lucanie dût son établissement aux Achéens, & son nom au fleuve près duquel elle fut bâtie. *(b)* Après qu'elle eut été détruite par les Crotoniates, les Atheniens la releverent en un lieu peu éloigné du premier qu'elle avoit occupé, près d'une fontaine appellée Thuria; c'est ce qui fit appeller cette nouvelle ville, Thurium *(c)*.

(a) Antirr. pag. 145.
(b) Strabo liv. IV.
(c) Diod. Sicul lib. XII. n. 10.

Enfin épuiſée d'habitans par les guerres qu'elle avoit eu à ſoutenir contre les Tarentins, les Lucaniens, & les Samnites, elle prit le parti de ſe donner aux Romains. Ce fut ſon bonheur. Une nombreuſe colonie, que le Senat de Rome lui envoya, la rétablit. Par là ſes pertes furent avantageuſement reparées; avec de nouveaux habitans, elle reçût un nouveau nom : on lui donna celui de *Copia* (*a*) ; mais il ne fit pas fortune. Proſcrit par l'uſage, ce maître ſouverain du langage, il fut bientôt oublié. La ville ſe maintint dans la paiſible poſſeſſion de ſon ancien nom, que tous les Auteurs Latins (*b*),

(*a*) Οἱ δὲ πέμψαντες ἐποίκους ὀλιγανδροῦσι, μετωνόμασαν Κωπίας τὴν πόλιν. Strabo loc. cit. Ὕστερον δὲ Κωπίαν. Stephan.

(*b*) Cicero IX Attic. Ep XIX. *Si Puteolis erit difficile, Crotonem petemus aut Thurios* Vellejus II. cap. LXVIII. *Milo circa Thurios oppreſſus eſt.* Cæſar III. Civ. cap. XX. I *Cœlius pervenit Thurios.* Livius, lib. X. c. II. *Thurias cepit .... Thuria reddita veteri colono ...... altera in Thurinum agrum .... Thurinis expectantibus , &c.* Mela II. cap. IV. *Heraclea, Croto , Thu-*

les

les Grecs (*a*) les Marbres & les Inſcriptions (*b*) ont toujours reſpecté. M. Triſtan n'étoit donc pas fondé à prétendre que *Copia* ſur la Médaille qu'il rapporte, étoit la même ville que Thurium.

D'ailleurs les Colonies Romaines, dans la Grande Gréce, n'eurent jamais le privilége de faire frapper des Médailles à l'honneur des Empereurs leurs Souverains. Si les Thuriens euſſent obtenu ce privilége, & que pour faire leur cour aux Romains, ils euſſent voulu faire revivre, du moins ſur leurs Médailles, le nom qu'ils en avoient reçû, ſur ces Médailles on liroit, non pas *Copia*, mais *Copiæ*, ou plûtôt ΚΩΠΙΑΤΑΝ parce que la langue Grecque prévalut toujours à Thurium ; les Médailles elles-mêmes nous l'apprennent :

rium. Tacitus XIV. c. XXI. *A Thuriis equorum certamina.* Florus III. c. XX *Thurios populantur* Ovid. Metam. lib. XV. v. 52. *Thurinoſque ſinus.*

(*a*) Ptolemæo Θȣ́ειον Straboni Θȣ́ειοι.

(*b*) Apud Gruter p. CXCIX n. I. . . . . . LOCREN. THVRIAT . . . .

elles ont toutes l'inscription Grecque ΘΟΥΡΙΩΝ. Goltzius (*a*) en cite deux autres, qui paroissent n'avoir jamais existé. On sçait qu'il n'étoit pas scrupuleux sur cette matiere ; de là cette foule de Médailles imaginaires de Villes, de Rois, de Familles Romaines, d'Empereurs, dont il a farci ses ouvrages. Ces deux Médailles sont ΣΥΒΑρίτων, & COΠΙΑ'ταν. Le P. Hardoüin rapporte celle-ci d'après Goltzius, & la prend pour une Médaille Latine ; c'est faute d'attention à la lettre Grecque Π. Il ne pouvoit d'ailleurs ignorer que les Grecs & les Latins employoient quelquefois le K. pour le C. & le C. pour le K. *Carthago* se trouve souvent écrit par *Karthago* sur les Médailles : il y en a de Syracuse, sur lesquelles on lit Συρακοσίων pour Συρακοσίων.

Parce que les Médailles de C.I.V. & de COPIA sont semblables, s'ensuit-il qu'elles ayent été frappées dans la même ville ? Où ne meneroit pas ce principe une fois établi ? Sur

(*a*) Tab xxx. n. 1. & 2.

quel fondement prétend-on que Valence d'Afrique ou d'Eſpagne, a porté le nom de *Copia*? Cette découverte devroit au moins être autoriſée du témoignage de quelque Auteur, ou de quelque Inſcription. Si M. Vaillant & le P. H. n'en produiſent aucun, ce n'eſt aſſurément pas leur faute. Comment ont-ils pû ſe perſuader que nous les croirions ſur leur parole? C'eſt tout ce qu'on auroit pû exiger des diſciples de Socrate, nous ne ſommes plus au tems de ce Philoſophe. M. Vaillant pouvoit du moins nous laiſſer penſer plus avantageuſement de ſon diſcernement à diſtinguer la fabrique des Médailles. On l'excuſera difficilement d'avoir ſoupçonné que celle de *Copia* a été faite à Frejus, au même tems qu'il la juge être de fabrique Eſpagnole.

N'allons point chercher Valence en Eſpagne, ou en Afrique, ni *Copia* dans Valence, puiſque nous avons deux villes de ce nom dans les Gaules. Au dire de Pline (*a*),

(*a*) Lib. III. c. IV. Vide Valeſium, p. 581

& de Ptolemée, Valence, ville des Segalauniens, étoit colonie. Mais comme il ne paroit pas qu'elle ait jamais été une ville un peu considerable, qu'on ignore quand & par qui elle fut érigée en colonie, & que ces lettres C. I. V. peuvent s'expliquer de la ville de Vienne, plûtôt que de Valence, on ne peut ne pas attribuer, ce me semble, à celle-là, la Médaille dont il s'agit. Sous l'empire d'Auguste, Vienne étoit déja capitale des Allobroges (*a*). Jules César, à ce qu'on croit, en avoit fait une colonie. Elle a donc pû, comme elle a dû s'appeller *Colonia Julia Vienna*. Dès les premiers tems, son opulence la rendit très-florissante. Plusieurs de ses citoyens furent admis dans le Senat Romain, & occuperent les premiers postes de l'Empire. C'est ce que nous apprenons du discours que l'Empereur Ti. Claude fit au Senat, pour procurer les mêmes avantages à la Gaule Chevelue, dont Lyon étoit Metropole. (*b*)

(*a*) Strabo lib. IV.
(*b*) Tables d'airain conservées à l'Hôtel de Ville de Lyon.

La Notice des dignités de l'Empire parle du chef de l'eſcadre que les Romains entretenoient à Vienne. Vis-à vis de cette ville, le lit du Rhone eſt fort large ; il a aſſez de fond pour recevoir pluſieurs vaiſſeaux tels qu'étoient ceux des anciens ; ſon baſſin les met à l'abri des vents, & de la rapidité du fleuve. En eſt-il de même à Valence ? le Rhone y eſt fort reſſerré. Du tems d'Auguſte, n'y avoit-il déja pas à Vienne une flotte ? le vaiſſeau marqué ſur la Médaille ſemble nous le dire.

Lyon au contraire ne devint colonie que ſous l'Empereur TibereClaude. Il ne faut donc pas chercher le titre de colonie ſur la Médaille *Copia* ; elle l'auroit, ſi elle eût été frappée à Vienne, ou ſi Lyon eût été colonie du tems d'Auguſte : car c'eſt à Lyon, & ce n'eſt qu'à Lyon que cette Médaille a été frappée.

1. Parce qu'il n'eſt aucune autre ville qu'on ſçache avoir eu le nom de *Copia*, ſous les Empereurs Romains. Si la Médaille de Thurium,

dans Goltzius, est vraye, la diversité des langues de l'une & de l'autre Médaille prouve au moins qu'elles ont été faites dans deux villes differentes; à moins qu'on ne s'avise de dire, qu'à Thurium, ainsi qu'à Antioche, on frappoit en même tems des Médailles Grecques, & des Latines. En ce cas, on en donnera sans doute de bonnes preuves, & on n'oubliera pas de démontrer que, sous les Empereurs Romains, Thurium avoit retenu le nom de *Copia*.

2. Les Médailles de C. I. V. & de *Copia* se trouvent communément en France; elles abondent dans le Lyonnois, le Dauphiné & les Provinces voisines. En Espagne & dans le Roïaume de Naples, elles sont rares; on n'y en voit guères d'autres que celles que les curieux y portent, ou qu'ils font venir de France.

3. La Fabrique de ces Médailles est Gauloise. J'en juge par comparaison avec celles de la colonie de Nimes; même relief, mêmes bords, même titre dans le métal, même disposition des têtes. Les Espagnoles,

les Africaines, ne ſont pas à beaucoup près ſi riches en relief, & en métal.

Ce ne pouvoit être que par un motif de reconnoiſſance pour des bienfaits obtenus de ce Prince, que les Lyonnois, qu'on n'accuſa jamais d'ingratitude, reſſuſciterent ſur leurs Médailles le portrait de Jules Céſar, après ſa mort. A-t-on bonne grace de conclure, que Lyon ne ſubſiſtoit pas du tems de cet Empereur; parce qu'il n'en parle pas dans ſes Mémoires? A-t-il donc parlé de toutes les Villes par où il a paſſé, où il a ſéjourné, qu'il a gratifiées? Il ne dit rien de Feurs, ville des Seguſiens, qui avoient Lyon pour Capitale. S'enſuit-il qu'elle n'exiſtoit pas alors? Deux Inſcriptions (*a*) nous apprennent, que ce Prince avoit conſervé à cette ville les prérogatives de ſa liberté, quoiqu'il en eût fait une colonie. Il y avoit donc une ville de

(*a*) Colonia IVLia SEGuſianorum LIBERA, Menêtrier, Hiſt. de Lyon, pag 137.

Feurs chez les Segusiens du tems de César, comme il y avoit une ville de Lyon. La Médaille de *Copia* en est la preuve; ce n'est pas la seule. J'aurai occasion de déduire les autres dans un Ouvrage que je médite, & qui aura pour titre, *Lugdunum vetus Nummis & Marmoribus antiquis illustratum*.

La situation de cette ville est des plus heureuses. Avec le nécessaire à la vie, elle fournit à ses habitans tout ce qui peut en faire la douceur. Le blé, le vin, les fruits y croissent en abondance: leur abondance est encore relevée par leur bonté. De gras pâturages font la richesse de ses campagnes, quatre grandes rivieres les arrosent. Peu de païs plus fertiles. C'est ce qui l'avoit déja rendu si peuplé du tems d'Annibal (*a*). La facilité qu'on y trouva pour le commerce fut un nouvel appas aux étrangers: ils vinrent en foule s'y établir. Le Aeduois, les Mandubiens, les Sequanois, les Helvetiens, les

(*a*) Polyb. lib. III.

Allobroges, les Segalauniens, les Vocontiens, les Cavarrois, les Salyens, les Gabales, les Helviens, les Volques, les Liguriens y trasportoient par la Saône & le Rhone leurs denrées, & les marchandises qu'ils recevoient par la Mer Mediterranée, de l'Italie, de la Gréce, de l'Afrique & de l'Espagne. Par l'Allier & la Loire, deux Rivieres qui confinent les Segusiens, les peuples du Berry, de la Touraine, du Poitou & de la Bretagne, tiroient de Lyon tous les secours dont ils avoient besoin, & y envoyoient les marchandises qui leur venoient par l'Ocean. Lyon devint bien-tôt le centre du commerce. Il rouloit sur le fond des soixante Nations des Gaules, qui avoient leurs commis en cette ville, & où elles s'assembloient de tems en tems par députez, pour régler leur commerce, & ménager leurs intérêts communs & particuliers. Ce fut dans une de ces assemblées, que ces Nations conclurent d'élever, à frais communs, un Temple digne d'elles, à l'honneur d'Auguste. Il fut bâti au confluent

du Rhone & de la Saône. Nous en avons le frontispice sur les Médailles. La protection que ce Prince avoit accordé au commerce qui se faisoit à Lyon, engagea ces peuples à lui consacrer ce superbe monument de leur reconnoissance. Ce fut là qu'ils tinrent dès lors leurs assemblées générales : aussi on y voyoit soixante statuës, qui désignoient les soixante Nations, aux frais desquelles ce temple avoit été élevé, & qui seules avoient voix déliberative dans ces assemblées.

C'est, je pense, de l'abondance, que son heureuse situation, & son riche commerce procuroit à Lyon, que sous Auguste, elle fut appellée par excellence COPIA, ou *Ville d'abondance.* On sçait que sur les Médailles, le taureau est le symbole de la fertilité du terroir de la ville où la Médaille a été frappée; & le vaisseau, du commerce qui se faisoit en cette ville. Les exemples en sont communs. Ce sont ces symboles là-mêmes que portent les deux Médailles de *Copia.* Il y a trop de chemin à faire

pour dériver ce nom du mot *Seges*, ou de *Segusia*, ou *Segesta*, Déesse de la Fertilité, adorée chez les Segusiens, ausquels elle avoit donné son nom (*a*). Le P. Hardoüin, oubliant ce qu'il avoit dit ailleurs, prétend(*b*) que Lyon fut nommé *Copia* d'un *Copius*, lequel avoit amené, dit-il, quelque colonie en cette ville. La famille *Copia* est connuë par les Inscriptions. (*c*) On sçauroit, sans doute, à quoi s'en tenir sur l'origine du nom *Copia*, si le fameux Scaliger eut été plus heureux dans ses recherches. (*d*)

Devenu paisible possesseur de l'Empire par la victoire qu'il remporta sur son concurrent Marc-Antoine, Octave Cesar prit le nom d'Auguste: jusques-là on l'avoit ordinairement appellé Cesar fils de Jules, *Cæsar Divi F.* C'est ainsi qu'il est nommé sur

(*a*) Polyb. loco cit.
(*b*) Numism. Sæc. Constant. p. 467.
(*c*) Petr. Apian p. LII.
(*d*) *Quare* CLAUDIA; *non obscurum est*; *de* COPIA, *adhuc quæro.* Scalig. Not. in Chron. Euseb. p. 168.

nos Médailles de Lyon, sur quelques-unes desquelles on voit encore une branche de Palmier : preuve certaine qu'elle n'ont été frappées qu'après la bataille d'Actium, & la conquête de l'Egypte, c'est-à-dire, sur la fin de l'année de Rome DCCXXVIII. ou au commencement de la suivante. Les prérogatives, que cette ville reçût pour lors de ce Prince, furent vrai-semblablement pour elle un motif bien pressant de faire frapper ces Médailles à son honneur. Dans la division qu'il fit des Gaules, Lyon devint Metropole de toute la Gaule Celtique (*a*), qui changea dès-lors de nom, pour prendre celui de Gaule Lyonnoise. Auguste ne s'en tint pas là ; le long séjour qu'il vint faire en cette ville, fut pour elle une suite non interrompuë de faveurs. Les privileges qu'il accorda à son commerce, l'accréditerent : les grands chemins qu'il fit construire [*b*], le facili-

(*a*) Strabo loc. cit.

(*b*) Ces chemins s'étendoient d'une part depuis l'Ocean jusque à la Mediterranée ;

terent. Un temple de Vesta, des Aqueducs, un Théâtre étoient du nombre des magnifiques édifices publics dont il l'embellit. Il y établit la caisse & le trésor de tous les deniers qui se tiroient des provinces dépendantes de l'Empire en deça les monts. Il y régla la forme du gouvernement, de la justice, de la police; pourvût à la sûreté publique, ecouta les plaintes des opprimez, redressa les griefs, corrigea les abus, & mérita le glorieux surnom de Pere du Peuple & de la Patrie.

A voir ce qui s'y passe de nos jours, ne croiroit-on pas que le tems d'Auguste, cet heureux tems, renaît? Le commerce y est il aujourd'hui moins florissant, la police moins réglée, le peuple moins protegé, le pauvre moins secouru, les beaux arts moins honorez les sciences moins cultivées? Le prix de ce bonheur vient de celui qui le procu-

de l'autre, depuis les Pyrenées jusques au Rhin. Lyon en étoit le centre, on y en voit encore de grands vestiges.

re : sa modestie, qui ne souffre pas qu'on le nomme, ne permettera jamais qu'on le méconnoisse. Ses concitoïens, par leur tendre confiance, leur amour, lui élevent dans leurs cœurs, des monumens plus durables & plus glorieux à ses vertus, que ceux dont Auguste décora cette ville ; le Souverain, en l'admettant au nombre de ses Conseillers d'Etat ordinaires, n'a pas moins prétendu reconnoître son mérite, que récompenser les services importans qu'il a rendus au Royaume.

ARTICLE LXXV.

LA FIGURE DE LA TERRE, déterminée par les Observations de Messieurs de Maupertuis, Clairaut, Camus, le Monnier, *de l'Académie Royale des Sciences, & de M.* l'Abbé Outhier, *correspondant de la même Academie, accompagnez de M.* Celsius, *Professeur d'Astronomie à* Upsal, *faites par ordre du Roy, au cercle polaire. Par M.* de Maupertuis, *à* Paris, *de*

l'Imprimerie Royale 1738. *In*-8°. Pages 184. ſans la Carte & les Planches.

L'Ouvrage intéreſſant, dont nous allons rendre un compte très-ſimple, conſiſte 1°. en une Préface lûë dans l'Aſſemblée publique de l'Académie, le 16. Avril 1738. 2°. Dans un Diſcours en forme de Journal, ſur la meſure du degré du Méridien au cercle polaire. Il avoit auſſi été lû au public, en pleine Académie le 13. Novembre 1737. 3°. En trois Livres, dont le premier contient deux parties, ſçavoir l'expoſé des premieres opérations, faites pour la meſure du degré, & la vérification de ces mêmes opérations. Le ſecond Livre comprend pluſieurs obſervations, par leſquelles on a déterminé la hauteur du Pole à Tornea° & à Kittis, la quantité de la réfraction au cercle Polaire, & la Longitude de Tornea°. Le troiſiéme Livre enfin expoſe des expériences très-fines, faites ſur la peſanteur dans la Zone glacée.

La Préface roule principalement sur l'ordre & le partage de cet Ouvrage, mis au jour par M. de Maupertuis, qui l'a tiré de ses Régistres & de ceux de Mrs. Clairaut, Camus, le Monnier, Celsius & l'Abbé Outhier, ses Associez pour les operations du Nord. On y parle de l'utilité connuë de semblables entreprises, si glorieuses pour le regne présent, comme elles le furent à celui de Louis XIV. Les personnes les plus indifferentes sur la figure de la Terre, sont trop instruites aujourd'hui pour ne pas sentir, quelle difference se trouveroit dans la Géographie, & dans l'art de naviger, si l'on ne tâchoit de déterminer, autant qu'il est possible, si la Terre est un sphéroïde allongé ou applati par les Poles. Venons au fait.

Le fruit du travail de ces Messieurs a été de conclure pour le dernier parti, qui est celui de M. Newton, contre l'idée de M. Cassini, détaillée dans son Livre de la grandeur & de la figure de la terre, où l'on sçait, qu'il rend compte de la mesure de

près de neuf degrez, mesurez en France. En attendant le résultat des operations sous l'Equateur, & sans épouser aucun parti sur cette célebre question, suivons le Journal dont il s'agit à présent. Les périls extrêmes ausquels nos Académiciens se sont exposez, dans un climat où la nature expire, leur naufrage dans le Golphe de Bottnie, leurs courses continuelles dans des païs horribles, leur long séjour sur des montagnes couvertes de neiges & d'insectes, où ils manquoient souvent des choses les plus nécessaires à la vie, le froid intolerable, & leur courage supérieur à tant de fatigues & de dangers, méritent bien que le public leur sçache gré de leurs sçavans travaux, entrepris par les ordres du Roy, & executez avec toute l'exactitude & tout le soin dont on sçait qu'ils sont capables.

Le premier soin devoit être de chercher un lieu propre aux operations, & cela n'est pas si facile à trouver que l'on pourroit penser, surtout dans cette extrémité du monde,

où il n'y avoit jamais eu de *pas d'hommes*, pour uſer des termes de cet ancien Géometre, qui reconnut un païs policé aux figures tracez ſur le ſable du rivage. Nos Academiciens s'attacherent d'abord aux côtes du Golphe de Bottnie, ſéduits par la facilité des allées & venues ſur mer, & par l'avantage apparent des points de vûë d'Iſle en Iſle. L'expérience les détrompa; tout étoit à fleur d'eau, tous les objets s'embaraſſoient mutuellement, ou diſparoiſſoient les uns aux autres. Il fallut renoncer à ce deſſein, & chercher ſur la terre, en tirant toujours vers le Nord, la ſcene des operations que la mer refuſoit. M. de Maupertius, en attendant l'arrivée de ſes Compagnons, avoit déja pénetré fort avant dans les déſerts de la Lapponie ſeptentrionale. Il avoit trouvé dans le cours du fleuve de Tornea°, en le remontant, une direction aſſez conforme à celle du Méridien, & quantité de hautes montagnes, propres aux points de vûë néceſſaires; mais la difficulté des voyages, des tranſports, des opera-

tions de la coupe des forêts ſur les montagnes, du ſéjour continu au milieu des inſectes cruels par leur morſure, tout enfin rendoit preſque impoſſile ce ſecond projet, ſans compter qu'on ignoroit la ſituation des lieux, & qu'une ſeule condition manquée, comme une montagne propre à lier les triangles, & ſur-tout une bonne baſe, arrêteroit tout court les travaux les plus avancez. D'un autre côté il s'agiſſoit „ de meſurer le degré le plus ſeptentrional, que „ vrayſemblablement il ſoit permis „ aux hommes de meſurer, le degré „ qui coupoit le cercle polaire, & „ dont une partie ſeroit dans la Zone glacée. „ Cette idée ſi flatteuſe fit évanoüir tous les obſtacles. On ſe détermina à les braver au haſard du ſuccès, & le bonheur joint au courage les applanit tous.

On partit de Tornea° le Vendredy 6. Juillet 1736. pour aller vivre déſormais ſur le ſommet des montagnes, & dans les déſerts, coucher ſur la dure, & ſe nourrir de peu de mauvais alimens. Tornea° eſt à 65d 5"

de latitude, dans une petite Isle que forme la séparation du fleuve en deux bras. De là jusqu'a *Kittis*, dernier terme des operations, s'étend le degré & sa mesure, dont on donne le détail extraordinairement circonstantié dans cet Ouvrage : l'on n'attend pas de nous, que sans calcul ni figures, nous suivions pas à pas tous les tours & retours de nos sçavans Voyageurs. Tâchons seulement de nous rendre intelligibles au grand nombre, dans la réduction d'un plan, qui fait l'objet de la curiosité publique.

Après avoir dit une fois pour toutes, que la maniere de voyager consistoit ou à suivre ou à remonter le Fleuve, semé de cararactes, sur de fresles & minces bateaux de sapin, ou à marcher à travers des marais, des neiges amoncelées & d'affreuses forêts, qui tomboient de secheresse & de froid, ou enfin à escalader les montagnes en précipice, en s'abandonnant quelquefois aux Rennes; disons que le reste du mois de Juillet, le mois d'Août, & une partie de Sep-

tembre ſe paſſerent à dépouiller d'arbres quantité de montagnes, à y établir des ſignaux correſpondans, à retourner ſouvent des uns aux autres, à obſerver les angles, & à former une ſuite de triangles, qui devoient être liées par une baſe, qu'on meſureroit ſur le fleuve glacé. Ecoutons nos Académiciens. „ Toutes nos „ courſes & un ſéjour de 63 jours „ dans les déſerts nous avoient don- „ né la plus belle ſuite de triangles „ que nous puſſions ſouhaiter. Un „ ouvrage commencé, ſans ſçavoir „ s'il étoit poſſible, & pour ainſi di- „ re, au haſard, étoit devenu un „ ouvrage heureux, dans lequel il „ ſembloit que nous euſſions été les „ maîtres de placer les montagnes „ à notre gré. Toutes nos monta- „ gnes avec l'Egliſe de Tornea, for- „ moient une figure fermée, dans „ laquelle ſe trouvoit *Horvilakero*, „ qui en étoit comme le foyer, & „ le lieu où aboutiſſoient les Trian- „ gles, dans leſquels ſe diviſoit no- „ tre figure. C'étoit un long Hep- „ tagone, qui ſe trouvoit placé dans

„ la direction du Méridien. Il étoit „ susceptible d'une vérification singuliere dans ces sortes d'operations, dépendante de la proprieté des Polygones. La somme des „ angles d'un Heptagone sur un „ plan, doit être de 900 degrez. „ La somme de notre Heptagone, „ couché sur une surface courbe, „ doit être un peu plus grande, & „ nous la trouvions de 900 d, 1′, „ 37″ après 16 angles observez. „ Vers le milieu de l'Heptagone se „ trouvoit une base plus grande „ qu'aucune qui eût jamais été mesurée, & sur la surface la plus plate; „ puisque c'étoit sur les eaux du „ fleuve, que nous la devions mesurer, lorsqu'il seroit glacé. La „ grandeur de cette base nous assûroit de la précision avec laquelle „ nous pourrions mesurer l'Heptagone; & sa situation ne nous laissoit point craindre, que les erreurs „ pussent aller loin, par le petit nombre de nos triangles, au milieu „ desquels elle se trouvoit. „

L'on voit par-là le ſuccès de la première partie des travaux du nord, ſur laquelle pouvoit tomber l'impoſſibilité qu'on apréhendoit. La ſeconde partie conſiſtoit à déterminer l'amplitude de l'arc du Méridien compris entre Torneaº & Kittis, c'eſt-à-dire, la différence entre les deux hauteurs d'une même Etoile obſervée à Torneaº & à Kittis. Cette opération qui demande la plus grande préciſion fût faite avec un Secteur d'environ neuf pieds de rayon, ſemblable à celui dont ſe ſert M. Bradley, & fait ſous les yeux de M. Graham. Il faut remarquer qu'il y a trois mouvemens dans les fixes qui peuvent cauſer quelqu'erreur, un d'où n'aît la préceſſion des équinoxes, un autre dont M. Bradley a découvert la Théorie, & qu'il appelle aberration; il conſiſte en ce que chaque Etoile durant le cours d'une année, ſemble décrire dans le Ciel une petite ellipſe dont l'axe eſt d'environ 40'', enfin un troiſiéme change-

ment qui n'eſt guéres ſenſible qu'après pluſieurs années, ſuivant le même M. Bradley. Malgré le peu de tems écoulé entre la double obſervation d'une Etoile à Tornea° & à Kittis, nos Académiciens ont porté la juſteſſe juſqu'à tenir compte de ces trois changemens

Heureuſement revenus à Tornea° à travers les glaçons du fleuve le 28. d'Octobre ; ils n'attendirent pas long-tems que le fleuve fût entiérement glacé, il le fut le 2. Novembre. L'amplitude de leur arc ſe trouva de 57', 27''. Tout l'ouvrage étoit fixé, ſans qu'ils puſſent encore ſçavoir ſi la terre leur paroîtroit allongée ou applatie. Le réſultat dépendoit de la baze exactement meſurée : ils la meſurérent en Décembre avec tant de fatigue durant 7. ou 8. jours, malgré, deux pieds de neige ſur la glace, & avec tant de préciſion, que la différence entre les meſures des deux troupes ne ſe trouva que de quatre pouces : encore cette différence ſi légére ne vint preſque

presque toute que le dernier jour. Chaque jour qui avoit précédé, ne donnoit pas un pouce entier de différence, tantôt par excès, tantôt par défaut de part ou d'autre : c'est une vérification de l'égalité constante de leurs perches ; la baze fut trouvée de 7406. toises 5. pieps.

Cette baze qui devoit dévoiler le mistere, & devenir l'arbitre entre le sistême de M. Cassini, & celui de M. Newton, prononça enfin l'oracle qui fut tel : „ Nous vîmes „ aussi-tôt ... que la longueur de „ l'arc du Méridien intercepté en- „ tre les deux paralleles qui pas- „ sent par notre Observatoire de „ Tornea° & celui de Kittis, étoit „ de 55023 $\frac{1}{2}$. toises ; que cette „ longueur ayant pour amplitude „ 37', 27''. le degré du Méri- „ dien sous le cercle Polaire étoit „ plus grand de près de 1000. „ toises, qu'il ne devoit être selon „ les mesures du livre *de la gran-* „ *deure & figure de la terre*, „

donc la terre eſt un ſpervide applatti par les poles.

Nos Meſſieurs conviennent qu'ils en furent eux-mêmes étonnés, „ & que malgré l'inconteſtabilté „ de leur opération, ils réſolurent de faire les vérifications „ les plus rigoureuſes de tout leur „ ouvrage. „

Ils aſſurent, 1°. Que quant aux triangles tous les angles ſans exception, ont été obſervés pluſieurs fois, & par chacun d'eux, avec accord preſque parfait, & depuis vérifiés; (*voyez les deux premiers chapitres du détail des obſervations*, pages 79, 85, 86. *& pour la vérification*, les *quatre premiers chapitres*, *pages* 105, 106, 109, 111.) ajoutez à cela que quoiqu'il n'y eut que 8. triangles néceſſaires, on a obſervé pluſieurs angles ſurnuméraires, qui donnoient à l'Heptagone des combinaiſons de triangles ſans nombre; qu'on a pouſſé la patience, juſqu'à calculer 12. de ces ſuites; que

malgré les triangles rejettables & non-rejettés, toutes ces combinaisons ne donnoient pas de différence plus grande dans la distance de Tornea° à Kittis, que de 54. toises; qu'enfin, en supoſant que dans tous les huit triangles eſſentiels depuis le baze, on ſe fût toujours trompé de 20'' dans chacun des deux angles & de 40'' dans le troiſiéme (ſupoſition qui donne „ les „ limites les plus ſévéres des er„ reurs que la plus grande mala„ dreſſe, jointe au plus grand mal„ heur pourroit produire „). Le calcul fait d'après une ſi étrange ſuppoſition, ne donneroit que 54½ toiſes d'erreur.

Ils aſſurent 2°. que l'amplitude de leur arc a été trouvée & vérifiée avec la plus ſcrupuleuſe exactitude : (*voyez pour les obſervations les chapitres V & VI. p. 94 & 103. & pour la vérification & la repetition, les chap V & VI. pages* 113 *&* 115.) ajoûtez y la bonté, l'uſage éprouvé & précis, la poſi-

tion sûre, & les vérifications du Secteur, *pages* 66, 67, 68, 69, 70 & 116. De sorte qu'ils ont découverts par des expériences pénibles, & la justesse de leur instrument, & la précision avec laquelle ils pouvoient compter d'avoir au juste l'amplitude de leur arc.

Conclusion. „ Ayant ainsi répété „ deux fois notre opération, on „ trouve par un milieu entre l'am- „ plitude connuë par l'Etoile *δ du* „ *Dragon* & l'amplitude par l'E- „ toile *a du Dragon*; que l'am- „ plitude de l'arc du Méridien que „ nous avons mesuré entre Tor- „ neaº & Kittis, est de 57′, 28″ $\frac{3}{4}$ „ qui comparée à la longueur de „ cet arc de 55023$\frac{1}{2}$ toises don- „ ne le degré qui coupe le cercle „ polaire de 57437. toises, plus „ grand de 377. toises que celui „ que M. Picard a déterminé en- „ tre Paris & Amiens, qu'il fait „ de 57060. toises. Mais il faut „ remarquer que, comme l'aberra- „ tion des Etoiles n'étoit pas con-

„ nuë du tems de M. Picard, il „ n'avoit fait aucune correction „ pour cette aberration. Si l'on „ fait cette correction, & qu'on y „ joigne les corrections pour la „ précession des équinoxes, & „ la réfraction que M. Picard avoit „ négligée, l'amplitude de son arc „ est $1^d\ 23'\ 6''\ \frac{1}{2}$ qui comparée „ à la longueur 78850. toises, „ donne le degré de 56925. plus „ court que le nôtre de 512. „ toises. Et si l'on n'admettoit pas „ l'aberration, l'amplitude de no„ tre arc seroit de $57'\ 25''$ qui „ comparée à sa longueur, donne„ roit le degré de 57497. toi„ ses, plus grand de 437 toises „ que le degré que M. Picard „ avoit déterminé de 57060 toi„ ses, sans aberration. Enfin notre „ degré avec l'aberration, diffère de „ 950. toises de ce qu'il devroit „ être suivant les mesures que M. „ Cassini a établies dans son liv. „ de la grandeur & figure de la „ terre, & en differe de mille en „ n'admettant pas l'aberration: d'où

„ l'on voit que *la terre eſt conſi-*
„ *dérablement applatie vers les*
„ *poles.*

Le reſte de l'ouvrage, ainſi que nous l'avons dit, eſt diviſé en trois livres dont nous avons indiqué les ſujets. Le premier eſt terminé par un problême que M. de Maupertuis avoit déja donné dans les Mémoires de l'Académie de 1735. Il l'a remis ici comme dans ſa véritable place, & le voici. *La longueur & la latitude de deux degrés du Méridien étant données, trouver la figure de la terre.* De la ſolution de ce problême, il conclut qu'on peut facilement conſtruire une table des différentes longueurs du degré pour chaque lattitude : il en réſulte un corollaire, ſçavoir que le raïon de l'Equateur eſt au triple du dernier degré de latitude ; comme la différence entre le diametre de l'Equateur, & l'axe, eſt à la différence entre le premier & le dernier degré de latitude.

Dans le ſecond livre l'on voit principalement deux choſes très-

curieuſes. 1°. La correction d'une erreur conſidérable & importante pour l'Aſtronomie & la Géographie. En 1695. le Roi de Suede (Charles XI) avoit envoyé à Torneaº MM. Spole & Bilberg, pour y obſerver. La petiteſſe & le peu d'exactitude de leurs inſtrumens leur firent conclure la hauteur du pole à Torneaº de 65^{d}. 43^{l}. Cette hauteur, ainſi déterminée, les obſervations qu'ils firent de la hauteur méridienne du Soleil au nord, leur donnérent les refractions à Torneaº preſque doubles de celles de France. Il y a erreur en tout cela. Après grand nombre d'exactes obſervations, nos Académiciens ont déterminé la hauteur du pole à Torneaº de 65^{d}. 50^{l}. 50^{ll}. & quand aux réfractions horizontales ils ont trouvé qu'elles ne différent point à Torneaº de ce qu'elles ſont en France. „ Si donc on trouve les „ réfractions plus petites vers „ l'Equateur qu'à Paris, & qu'elles „ aillent réellement en augmen- „ tant, de l'Equateur au pole; il

» faut croire que cet accroisse-
„ ment n'est pas sensible dans la
„ distance de Paris au cercle Po-
„ laire ; & ce que rapportent les
„ Hollandois qui ayant passé l'hi-
„ ver à la nouvelle Zemble, virent
„ le Soleil reparoître beaucoup plû-
„ tôt qu'il ne devoit selon la hauteur
„ du pole où ils étoient, ne peut
„ ébranler le grand nombre des
„ nouvelles observations. „ 2°. L'on voit dans le second livre la détermination de la longitude de Torneaº, non par les satellites de Jupiter toujours plongé dans les vapeurs de l'Horison ; mais par une Eclipse horisontale de Lune & par les occultation des Etoiles dans cet astre : de sorte qu'on peut prendre avec assez de sureté 1h. 23l. pour la différence des Méridiens de Paris & de Torneaº. La plûpart de ces observations sont duës à la vigilance de MM. le Monnier & Celsius.

Finissons par un petit détail du troisiéme livre, qui a d'autant plus de prix qu'il a plus de rapport à

la figure de la terre. En effet MM. Newton & Huygens ont crû que la connoissance des différentes pesanteurs en différens lieux suffisoit seule pour déterminer cette figure, & même plus exactement que les mesures actuelles des degrés. „ Selon l'augmentation de la pesan„ teur que nous avons trouvée au „ cercle polaire, dit M. de Mau„ pertuis, l'applattissement de la „ terre vers les poles doit être en„ core plus considérable que M. „ Newton ne l'avoit déterminé : „ & les expériences sur la pesan„ teur, que les Académiciens en„ voyés par le Roi ont faites à „ l'Equateur, & que nous venons „ de recevoir, s'accordent en ce„ la avec les nôtres. „

Le troisième livre est divisé en 7. chapitres; dans le premier l'auteur s'étend sur la pesanteur en général. Quelle qu'en soit la cause, il la considere comme une force inhérente aux corps : quant aux effets de cette force vers la terre, comparés à l'effet qui consisteroit

à retenir la Lune dans son orbite, l'on trouve, dit-il, par le calcul que la pesanteur que nous éprouvons ici bas s'étend jusques dans la région de la Lune ; & qu'elle y régle son mouvement. De-là l'analogie mene à dire que la terre & toutes les planétes sont, par rapport au Soleil, dans le cas où est la Lune par rapport à la terre ; de sorte que le mouvement des corps célestes aura pour principe & pour ame, cette pesanteur universelle.

On distingue ici la pesanteur, du poids ; la pesanteur considérée comme une force distincte n'est pas plus grande dans un grand corps que dans un petit. L'air mis à part, l'effet est le même ; l'un & l'autre corps tombe ni plus ni moins vîte ; le poids est le produit de la pesanteur par la masse. Il croît avec elle & par elle. La pesanteur est-elle la même par toute la terre ? C'est au pendule à décider : la différence de ressort & de densité dans l'air, ne fait rien

à ſes oſcillations. Si donc elles ſont plus ou moins promptes en deux climats ; ce ſera l'effet de la peſanteur differente, & decidée plus grande par le plus de viteſſe des oſcillations, moindre par le plus de lenteur : par-là M. Richer découvrit que la peſanteur étoit moindre à Cayenne, qu'à Paris.

Il faut encore ici diſtinguer la peſanteur *primitive* de la peſanteur que nous appellerons actuelle. La premiére qu'on nomme auſſi *gravité*, eſt cette force, telle qu'elle feroit tomber les corps vers la terre, ſi la terre étoit en repos ; la ſeconde eſt cette même force diminuée par le tournoyement de la terre ſur ſon axe. Elle ſe confond avec la force centrifuge, & c'eſt elle que l'on meſure par les expériences ; „ mais ſi nous la con„ noiſſons bien, nous pourrons „ parvenir à démêler en elle ce „ qui appartient à la *gravité*, & „ ce qu'en a retranché la force „ centrifuge. „. Il y a deux façons

de procéder, vû l'ignorance où l'on est de la *gravité*. En la supposant d'abord la même par tout, & constatant bien l'augmentation proportionnelle de la pesanteur actuelle, depuis l'Equateur, jusqu'au pole exclusivement; l'on pourra conclurre le mouvement de la terre autour de son axe, & sa figure: d'un autre coté en suposant ce mouvement de la terre autour de son axe comme un fait incontestable, & la figure de la terre bien décidée, la différence des pesanteurs actuelles feront connoître quelle est dans chaque lieu la *gravité* primitive; si elle est par tout la même, & si elle tend vers un centre, comme le supposoit M. Huygens; ou si elle varie en divers lieux, en dépendant de l'attraction mutuelle des parties de la matiére, comme le prétend M. Newton; si elle suit quelqu'autre loi, & vers quels points elle tend. Enfin (dit M. de Maupertuis) la connoissance de la gravité vers la terre pourra conduire

à la gravité universelle, qui est le principal agent de toute la machine du monde.

Nous n'exposerons point ici les expériences faites à Pello, „ plus „ près du pole qu'on n'en avoit „ jamais fait (à 66d. 48'. de latitude) sans que la rigueur du „ païs, ni les autres difficultés „ leur ayent rien fait perdre de la „ précision que demande une matiére si importante. „ Nous renvoyons aussi au livre même, pour y voir les expériences faites à Paris, le tout avec divers instrumens curieux. Venons aux réflexions, & contentons-nous de celle ci: „ le rapport de la pesanteur à „ Paris, à la pesanteur à Pello est „ celui du quarré du nombre des „ oscillations du pendule à Paris, „ pendant une révolution des „ fixes, au quarré du nombre des „ oscillations à Pello dans le même tems; c'est-à dire, le rapport de 10000. à 10014''. „ Nos Auteurs ont donné sur cela une table calculée d'après l'aug-

mentation de la pesanteur qu'ils ont trouvée entre Paris & Pello, & d'après le principe que les augmentations de la pesanteur, depuis l'Equateur vers le pole, suivent à peu près la proportion du quarré des sinus de lattitude. La table a trois colonnes, dont la premiére contient la lattitude, depuis l'équateur jusqu'au pole, partagée de 5. en 5^{d}. La seconde, l'accélération de la pendule, pendant une révolution des fixes; & la troisiéme, les parties en lignes du pendule qui bat les secondes.

Le tout est terminé par la solution de ce problême; *la figure de la terre étant connuë, & le rapport de la pesanteur sous l'Equateur, à la pesanteur sous une lattitude donnée, étant connu, trouver l'angle que forme la direction de la pesanteur actuelle, avec la directon de la gravité, primitive où le point de l'axe de la terre, vers lequel tend la gravité.* „ Ce problême (dit „ l'Auteur) contient le résultat „ de toutes nos observations, tant

„ ſur la meſure actuelle de la ter-
» re, que ſur l'augmentation de
» la peſanteur, & l'on en tire
» la ſolution de pluſieurs queſ-
» tions utiles & curieuſes ſur ces
» deux matiéres qui ſont néceſ-
» ſairement compliquées l'une avec
» l'autre. „

ARTICLE LXXVI.

DESCRIPTION CRITIQUE d'une nouvelle Machine Hydraulique, pour l'élevation des eaux, de l'Invention de M. Dupuy, Maître des Requêtes.

IL eſt heureux pour le ſiécle où nous vivons, & glorieux pour le Regne pacifique, ſous le miniſtere duquel nous cultivons les Sciences & les Arts, de voir éclore avec une ſorte de profuſion, un nombre de découvertes & de nouvelles inventions, que le ſiécle précedent pourroit envier à celui-ci. Soyons équitables & ne paſſons jamais les bornes de l'Hiſtoire, dans l'éloge même.

Cette eſpece de mouvement toni-

que & vital, que Louis XIV. après François I. avoit donné à toutes les parties de la Litterature spéculative & pratique, à dû naturellement produire des dévelopemens successifs, plus ou moins lens dans les unes & dans les autres. Les belles Lettres, les beaux Arts, toutes les affaires d'esprit, de goût, de sentiment, d'imagination, ont dû par cette premiere impulsion, recevoir tout d'un coup ou assez vite leur perfection.

Ce sont-là des fleurs, qui précedent réguliérement les fruits, les Sciences profondes, les Arts solides, les Inventions raisonnées, les Découvertes étenduës. Et le siécle de Louis le Grand a été en ce genre, & dans le sens le plus avantageux, le regne des fleurs, sans en exclure cependant un mélange de fruits exquis. Car il y en a pour toutes les saisons, & souvent le même arbre porte des fleurs & des fruits en même tems. Le siécle de François I. d'ailleurs n'avoit pas laissé par des fleurs précoces de préparer des fruits, pour celui qui vient de préparer lui-

même ceux que nous recueillons aujourd'hui avec cette abondance.

Les fleurs sont passageres. L'idée d'un printems éternel n'est qu'une idée. Les Litterateurs de nos jours, car chaque saison a aussi ses Fleuristes & ses fleurs, se plaignent eux-mêmes de la rapidité avec laquelle leur regne, le regne du bon goût, du bon stile est passé. Ce goût & ce stile sont changez, nous voulons bien en convenir; sans en prendre droit cependant d'insulter ou de porter compassion à notre siécle, comme le font ceux qui ne connoissent ou n'aiment que cela.

Il ne faut point disputer des goûts. Mais enfin celui des choses nous paroît avoir de droit, comme de fait succedé à celui des paroles, celui du vrai à celui du beau, celui du beau même, du bon, de l'utile à celui du spécieux, du brillant, du simple agréable. Le stile s'est hérissé, si l'on veut; mais nourri de termes sçavans, lumineux, expressifs. La Langue a pris des licences, mais elle s'est enrichie de doctrine &

d'idées. Les noms propres devenus plus abondans, nous dispensent de ce jargon vague & métaphorique, qui ne fait que flatter l'oreille sans pénetrer jusqu'à l'esprit.

L'esprit de la Philosophie & de la Géometrie, pourquoi le dissimuler ? a un peu étouffé celui de la Poësie. Nous parlons Histoire & Histoire vivante. Tel qui sur le Theâtre pourroit briller à côté de Racine & de Corneille, audessus de ses contemporins, préfere à la suite de Descartes ou de Neuton, le second rang de la science, au premier rang du bel esprit. Il n'y a pas jusqu'à l'amusement frivole des oreilles, la Musique, qui ne soit devenuë sçavante & raisonnée, au-delà même de son objet vulgaire & naturel.

Enfin la Méchanique & les Arts de pratique & d'usage paroissent avoir tout-à-fait pris le dessus. Et c'est à nous, c'est au Public, c'est à l'Etat d'applaudir, & d'applaudir efficacement aux Inventeurs, aux Créateurs de Machines utiles, au nombre desquelles nulle ne nous

paroît supérieure, soit en utilité, soit en invention, à celle de M. Dupuy, Maître des Requêtes & ancien Intendant du Canada, qui honore beaucoup les Lettres, les Sciences, les Arts, en même tems qu'il sert si avantageusement l'Etat, sa Patrie, ses Citoyens.

De tous les besoins de la vie, le croiroit-on! celui de l'eau est peut-être le plus important, après l'air, qui n'a besoin que de notre propre machine, pour nous faire vivre & respirer. Un Poëte bachique peut ignorer cette vérité simple, dans la double yvresse qui le transporte. Un Mecanicien Géométre & Philosophe en est averti à chaque pas. Toutes les grandes villes, quelque riviere qui les arrose, manquent communément de ce véhicule universel. Paris n'en a pas la douziéme partie de ce qu'il lui en faut. Absolument la Seine fournit au nécessaire indispensable; mais dans la vie il faut de l'aisance, & en fait d'eau l'aisance est un grand besoin.

Depuis quelque mille ans, les

Pompes ſont la grande & comme l'unique reſſource. Pour en étendre le ſervice; on les a tournées & retournées de tous les ſens. D'abord aſpirantes, on les a enſuite renduës foulantes & refoulantes, on les a doublées, on les a redoublées, on les a miſes à tout. C'eſt une des belles inventions de la Méchanique ou de l'Hydroſtaphie. C'eſt pourtant le manque de quelque choſe de mieux, qui les a maintenuës juſqu'ici. Elles ſont d'un entretien importun, d'une dépenſe exorbitante, d'un effet borné, & ce qui cauſe tout le mal, d'une très-dure exécution.

Elles manquent dans le Principe, qui eſt pourtant un grand Principe, un Princ pe ſçavant, & le ſujet d'une célebre découverte. Car ce n'eſt pas *efficiemment*, comme on dit, & immédiatement par elles-mêmes, par leur force, par la force des agens qu'on y applique, qu'elles élevent l'eau. Elles ne ſont que les cauſes *déterminantes & occaſionelles* de l'action de l'air, dont le poids & la preſſion

ſeule éleve l'eau, à la ſuite du Piſton appliqué à cette eau.

Cet air recevant lui même ſa force du poids de la colonne qu'il porte, & qui a ſes bornes conſtantes dans la conſtante hauteur de l'atmoſphère, ne peut élever l'eau qu'à une hauteur conſtante non plus, par exemple, à 25 ou 30 pieds. Il eſt vrai que l'eau portée à 29 pieds de hauteur par une Pompe, peut y être priſe par une ſeconde Pompe & portée à 50, & par une troiſiéme & une quatriéme à 100 pieds, & auſſi haut que les beſoins raiſonnables de la vie peuvent l'exiger.

Mais en multipliant les Pompes on multiplie & on augmente avec excès la dureté de leur jeu & de leur exécution, & tout de ſuite les frais & l'importunité des réparations trop fréquentes. Le bien de la Pompe eſt un grand mal. Le piſton doit y entrer fort juſte; ſans quoi l'eau qui monte par la Soûpape, qui eſt dans le corps de ce Piſton, s'échapperoit par les bords entre le Piſton & la Pompe, qui en demeureroit épuol-

monnée, ſans effet comme ſans aſpiration. Or plus le Piſton eſt juſte plus il éprouve de frotemens, en s'élevant & en s'abaiſſant alternativement.

Ces frotemens ſont immenſes, & ce n'eſt pas la peine de les calculer. Dans les autres Machines ils en ſont l'acceſſoire; & il eſt avantageux de les évaluer, ou plutôt de les ôter, de les diminuer du moins. Ici ils ſont le principal, le néceſſaire même, & l'ame de la Machine; & ils n'en ſont pourtant pas moins la ruine & l'ennemi capital; le proverbe n'ayant nulle part lieu dans le propre autant que dans les Pompes, que *l'épée uſe le fourreau*.

Le Piſton uſe ſi bien la Pompe, & ils s'uſent ſi mutuellement tous deux, qu'il ne ſe paſſe pas de jour dans les Machines publiques, qu'il ne faille y retoucher & rechanger les Piſtons. Outre cette dépenſe journaliere, il y en a une *inſtantanée* & de tous les inſtans, qui eſt immenſe en faux frais. Pour 100 Livres de force qu'il faudra, pour

élever & soutenir l'eau qu'attire le Piston, il en faudra mille & peut-être deux mille pour surmonter les frottemens, dont on se passeroit bien, & dont pourtant on ne peut pas se passer.

A la vûë de ces difficultez, & de l'inutilité de mille efforts, que viennent de faire un grand nombre de Machinistes habiles pour les surmonter, il s'est élevé un cri de la part des connoisseurs, *il n'est plus question de Pompes*, disent-ils; *on ne veut plus de Pompes, de nouvelles Pompes*, s'entend; car on est bien forcé de s'en tenir aux anciennes: Mais il ne seroit pas bon pour un Machiniste, qui auroit passé sa vie à inventer quelque nouveau jeu de Pompe, fut-il supérieur à tout ce qu'on en a inventé jusqu'ici, fut-il supérieur même, s'il est possible, à toutes les difficultez, il seroit rejetté du bonnet, sans qu'on daignât seulement examiner sa Machine ni l'écouter.

L'air seul de Pompe, que présente à des yeux prévenus la Machine de M. Dupuy, la tient bien en échec

depuis deux ans, quoiqu'elle ne soit rien moins qu'une Pompe, & que cet illustre & ingénieux Inventeur éleve aussi un cri de son côté pour dire, car l'expression est toute de lui, *qu'il a renoncé à Satan & à toutes ses Pompes.* Sa Machine en effet, nous le répetons, n'est point une Pompe. C'est une découverte toute neuve. C'est un principe tout nouveau; l'on n'a rien vû de semblable, ni d'approchant jusqu'ici.

Il n'y a rien de ce qui caracterise une Pompe, ni dans la cause, ni dans l'effet, ni dans aucune circonstance essentielle ou accidentelle. Il n'y a ni Piston, ni aspiration, ni refoulement, ni attraction, ni suspension, ni horreur du vuide, ni pression de l'air, ni principe d'équilibre, ni frotemens, ni dureté d'execution, ni importunité de radoubage, ni grands frais d'établissement & d'entretien. Nous le disons, parce que nous le pensons, parce que nous le sçavons, parce que nous l'avons vû, parce que nous l'avons étudié, médité, aprofondi. Car aux Chicaneurs les

les vérités les plus palpables ne se laissent point apperçevoir : mais aux amateurs de bonne foy, les vérités les plus secretes se manifestent, comme au grand jour.

La Profession autentique que nous avons toujours faite, de rendre justice en Public, en mérite des inventeurs, & d'aider de notre mieux à la démonstration, au dévelopement, au progrès de leurs Découvertes, nous vaut de bonnes instructions, dont nous estimons la Primeur, & nous a valu la confiance, dont M. Dupuy a bien voulu nous honorer en nous dévoilant tout l'intérieur de sa Machine, tout le secret de son invention.

Son principe dans la rigueur du terme est primitif, & le plus simple qu'on puisse imaginer : il n'y a point à imaginer, il n'y a qu'à prendre bonnement les choses de la premiere main, des mains mêmes de la nature. L'attraction qui est le principe des Pompes, n'est que secondaire & artificiel, nous dirions même volontiers, imaginaire. L'attra-

ction n'eſt point une cauſe, ce n'eſt jamais qu'un effet. Il a fallu un *Deſcartes* pour voir, ce qui s'appelle voir de ſes deux yeux, que tout le jeu de la nature n'étoit qu'impulſion. C'eſt avec les mêmes yeux, yeux fort rares déſormais, que M. Dupuy a vû, que tout le jeu de l'art devoit être ici, comme ailleurs, un ſimple mouvement d'impulſion.

Et comme la force impulſive ou *repulſive*, pour parler tout-à-fait juſte, eſt auſſi ſuperieure à l'*attractive*, que la nature eſt ſuperieure à l'art, & que la *Percuſſion vive* l'eſt à la gravitation, qui eſt une *force morte*: & à la gravitation de l'air, qui eſt de toutes les gravitations la plus foible, l'eau par la nouvelle Machine & par un ſeul corps de Machine, peut s'élever comme à l'infini, & n'a point de borne déterminée.

La nature eſt imitée ici en tout, & l'on y ſent un grand Phyſicien. Ce ſont de petites impulſions, qui ſollicitent l'eau ſans ceſſe, & la font entrer dans des Réſervoirs, dans des Canaux, d'où comme on l'entend bien, il n'y a point de retour.

Et comme les petites impulſions, les ſollicitations ſont fréquentes & répetées à chaque inſtant, & qu'elles ſont toutes miſes à profit, l'eau s'accumule, s'entaſſe & regorge avec une abondance & une continuité qui étonne tous ceux, qui en ſont témoins.

Car l'effet en eſt manifeſte & frappant. Si le principe en eſt caché dans la Machine, & comme noyé ſous l'eau, encore craignons-nous d'en trop dire, & d'en avoir même déja trop dit, dans l'intention où nous ſommes de ne point donner d'atteinte au ſecret de l'Auteur, qui n'en fait point le Myſtérieux, qui l'a même montré à d'autres; mais à qui nous avons conſeillé nous-mêmes de ne point trop ſe découvrir déſormais, après l'eſpece de clef, que nous en donnons ici avec ſa permiſſion.

Voilà à quoi un Inventeur, c'eſt-à-dire, un Bienfaicteur de l'humanité, de ſa Patrie, de ſes Citoyens eſt réduit. Il a toutes ſortes d'objections, de contradictions, d'imaginations à

combattre, de tours mêmes, de retours & de ſoupleſſes à redouter. Tel qui le critiquera, après l'avoir vû, le copira, après l'avoir compris. Mais plutôt que de lui paſſer ſes prétentions les plus légitimes, les mieux démontrées, les plus palpables, on commence par refuſer de s'en rapporter à ſoi-même, à ſon propre eſprit, à ſes propres yeux. On ne veut pas voir ce qu'on voit, on imagine ce qu'on ne voit pas. On ſe défie des Principes les plus clairs, on rejette les conſéquences les mieux tirées, on nie ce qu'on accorderoit à tout autre, & en toute autre occaſion.

On voit bien que chez les hommes l'erreur & l'ignorance ſont en poſſeſſion, il faut des procès & des combats pour les déraciner. A celui qui démontre par les cauſes, on demande à voir, à toucher, à manier les effets. A celui, à M. Dupuy nommément qui expoſe les effets, même au plus grand jour, on demande à pénétrer les cauſes. On demande pour demander, pour élu-

der, pour refuſer ; car vit-on les cauſes & les effets bien liés enſemble, encore feroit-on pis que celui qui n'a rien vû. Car celui-ci ſe tait, & celui-là juge de travers. Ce qui nous rend ſenſible cet oracle de l'Evangile qu'envain les morts reſſuſciteroient pour convertir, ceux que n'ont point convertis Moyſe & les Prophêtes.

Croiroit-on que dans le cas préſent à la vue de cette abondance d'eau que 4 hommes font couler en un inſtant, l'incrédulité antiméchanique eſt allée juſqu'à ſoupçonner des reſſorts ſecrets, des machines poſtiches, des je ne ſçai quelles forces occultes, des préparatifs & des remontages nocturnes, des ſouterrains & preſque des Taliſmans & des lutins, pour opérer ce qu'on voyoit ſi ſupérieur à la force de 4 hommes & à toutes les machines qu'on connoît.

Quant au reſte un Inventeur a réduit au je ne ſçai quoi & à la qualité occulte ſes contradicteurs ; il les a réduits à l'abſurde, comme on dit en Géométrie, & il peut comme les

Géometres regarder ſon affaire comme bien démontrée par cela ſeul. Mais il eſt dur d'attendre le retour de ſes avances, & une juſtice ſi bien méritée par un ſi heureux rravail. Un Inventeur d'ailleurs eſt un bon citoyen, un homme zelé pour les Sciences & les Arts, pour la vérité, pour le bien public. C'eſt donc à lui à faire les frais d'une pleine & entiere, & s'il le faut d'une double, triple & quadruple démonſtration, ſurtout en public, & par écrit comme nous le faiſons ici, pour éviter de perdre ſon procès par le jugement d'un ſeul.

Que manque-t-il à la démonſtration complette de la Machine en queſtion? Un peu d'analyſe tout au plus, un peu de calcul, un peu d'expoſition phyſico-géométrique : quand ce ne ſeroit que pour la forme, & pour qu'un Géometre puiſſe dire qu'il s'eſt rendu avec honneur à la Géométrie, digne ſeule de le deſarmer. Car c'eſt au vulgaire de ſe rendre au ſimple témoignage des yeux. Calculons donc un peu, ſans trop

nous éloigner cependant de ce témoignage vulgaire, afin qu'au besoin, le Public soit au moins pour nous.

Que voit-on dans la Machine de M. Dupuis? On voit, & tout le monde voit par l'action de 4 hommes l'eau s'élever en un moment à une hauteur de 25 pieds, & remplir en vingt secondes la capacité d'un muid à 300 pintes le muid; ce qui fait 3 muids ou 900 pintes en une minute que nous prendrons désormais pour le module ou la commune mesure de tous nos calculs. Voilà le phénomene. Il faut l'analyser & le bien constater, en constater surtout la valeur & les conséquences.

Cette quantité de 3 muids par minute & par un seul corps de Machine qui n'occupe pas plus de Volume qu'une Pompe toute montée, & qui ne demande pas plus ni autant de terrain pour joüer qu'une Pompe de vaisseau, est exorbitante: surpassant avec excès tout ce qu'aucune Pompe, tout ce qu'aucune Machine hidraulique a jamais donné.

Car les 24. Pompes du Pont nôtre-Dame qui font presque toute la richesse & l'aisance d'une Ville comme Paris, ces 24. Pompes reduites à 12 par la repetition qu'exige la hauteur du transport, donnent à peine 8000 muids par jour, quoiqu'elles ayent plus de 24 milliers de forces à leur service actuel, de la part de la riviere.

Veut-on voir tout d'un coup l'excès de la disproportion qui regne ici ? La machine de M. Dupuis avec une force 10 ou 12 fois moindre que celle du Pont notre Dame, donne 10 fois plus d'eau, ce qui fait une superiorité de 100 sur 1 & 25 milliers de force appliqués à la machine dont nous parlons, donneroient sur le pied de 3 muids par minute, un million de muids par jour, là où la Machine vulgaire en donne à peine 8000. Le calcul en est simple, car nous ne voulons rien embrouiller.

Les 4 hommes qui font aller la machine de M. Dupuy ne donnent gueres que 120 ou même 100 livres de force constante, qu'on puis-

ſe mettre en parallele avec la force du courant de l'eau. Si on doubloit donc les hommes, ou qu'on mit ſeulement à leur place 1 ou 2 chevaux, on auroit une double maſſe d'eau, c'eſt-à-dire ; 6 muids par minute ; & par conſéquent 360 par heure, & 8640 par jour, ce qui eſt déja plus que n'en donnent les 24 Pompes du Pont Notre-Dame avec leurs 25 milliers de force. Veut-on imaginer des dechecs, des nonvaleurs? mettons 640 muids pour la part de l'envie, c'eſt aſſez pour la noyer; & ne comptons que 8000 muids.

Paris auroit beſoin de 100000 muids pour ſon aiſance; & les zélés Magiſtrats de la ville, & l'illuſtre Prevôt des Marchands, qui préſide au bien des Citoyens, ſe croyent redevables envers eux de cette abondance déſirée, & n'omettent rien pour la procurer. Voyons par quels efforts la nouvelle Machine pourroit y atteindre.

400. Livres de force qu'on y appliqueroit, donneroient 16000.

muids : 800. livres 32000. muids ; 1600. livres 64000. muids ; & enfin 2500. livres, donneroient les cent mille muids demandez. Voilà donc 10. ou 12. fois plus d'eau avec dix fois moins de force, & multipliant tout par 10. on auroit 1,000,000, c'est-à-dire un million de muids d'eau par jour, avec 25. milliers de force, journellement employés pour n'avoir que 8000. muids d'eau. Nous supposons les 25. milliers de force distribués sur un nombre convenable de corps de Machines, nous parlons en general.

La Machine de Marly qu'on croiroit, qu'on a crüe au moins superieure à toutes les découvertes des siécles à venir, a-t-elle jamais donné dans son plus fort plus de 25. milliers de muids d'eau avec ses quatorze cens milliers de forces mouvantes, avec lesquels M. Dupuy donneroit des millions de millions d'eau ? Ce sont des Pompes qui en font tout le Méchanisme. C'est tout dire, les bornes de leur principe

d'attraction joint aux frotemens du refoulement qui renforcent ceux de l'aſpiration, produiſent cette énormité de différence qui réaliſe d'une maniere ſenſible, ce que nous diſions au commencement, que les Arts & les Sciences du ſiecle précédent n'étoient que la fleur & l'enveloppe des Sciences & des Arts, que notre ſiécle fait éclore de toutes parts ſous nos yeux.

Nous avons beau dire; l'imagination eſt pourtant effrayée d'une ſupériorité ſi exceſſive, & l'eſprit entre en défiance contre une nouveauté qui n'a pas une longue expérience pour la cautionner. Mais l'imagination eſt priée ici de ſe taire, & l'eſprit auſſi; parce qu'on doit remarquer que nous n'entreprenons pas de porter la démonſtration au-delà du ſimple témoignage des yeux. L'effet eſt viſible, la cauſe immédiate l'eſt auſſi. M. Dupuy n'exige de perſonne qu'il devine ce qu'il ne voit pas, mais il prie tout le monde de bien voir ce qu'il voit.

La Pompe ordinaire a deux tems,

l'un pour l'enfoncement du Piſton, & l'autre pour ſon élévation. Au premier tems le Piſton puiſe l'eau, au ſecond il la rend. Voilà donc une moitié de tems perduë. Ce ſeroit peu ; la perte va plus loin. Car le tems perdu eſt tout perdu, mais le tems mis à profit ne l'eſt pas tout entier, & de trois ſecondes qu'il faut pour le coup de Pompe il y en a bien deux de perduës & une ſeule en valeur, valeur encore ſujette à des non valeurs.

Car la ſeconde pendant laquelle l'eau coule, étant partagée en 60. tierces, à la premiere tierce c'eſt un bien petit filet d'eau, à la ſeconde il eſt, par exemple triple, à la troiſiéme il eſt quintuple & ainſi de ſuite juſqu'à la trente ou quarantiéme tierce où l'écoulement eſt dans ſon plein, & va enſuite en diminuant par un progrès ou un décroiſſement regulier, & qu'on peut auſſi ſuppoſer reglé ſur le progrès des nombres impairs. 1. 3. 9. 7. 9. &c. ce qui réduit la quantité au quart tout au plus de celle qui auroit coulé pen-

dant le même tems, à plein tuyau, comme on dit. Or elle étoit déja réduite au tiers. C'eſt donc au tiers du quart, c'eſt-à-dire, au douziéme & peut-être ſi on y regardoit de plus près, au vingtiéme & au trentiéme.

Comprenons bien la différence du *continu* au *diſcret*, & du *continu uniforme*, au *continu acceleré* ou *retardé*. Nous la trouverons comme infinie, & c'étoit ce qui faiſoit l'inſolubilité de *l'Achille de Zenon* pour le dire en paſſant. Dans le Phyſique, tout ce qui va de ſuite & toujours, quelque doucement qu'il aille, l'emporte avec l'excès le plus marqué ſur tout ce qui ne va que par ſoubreſauts, par inſtans intercalaires. On n'a qu'à ſe tranſporter aux Pompes de la Samaritaine, on verra à l'iſſuë de la Pompe l'eau, regorger par inſtans, d'un air ſi lent & ſi pareſſeux, qu'il y en a pour s'impatienter. On diroit que c'eſt une ſource épuiſée, qui va tarir le moment d'après.

La Machine de M. Dupuy produit une ſource qui a trois qualitez

ſenſibles 1°. Elle coule avec abondance. 2°. Elle coule vîte. 3°. Elle coule toujours d'un mouvement continu, rapide & plein. Voilà ce qui produit ſa ſuperiorité décidée ſur les Pompes. Remontant enſuite au premier principe qui doit être, & qui eſt & que nous atteſtons avoir vû dans la conſtitution interieure de la Machine, elle a toujours quatre & même huit portes ouvertes par où l'eau entre & autant de portes fermées qui la forcent de monter à chaque inſtant, de la maniere la plus ſimple & la plus efficace, & cela ſans aucun vrai frottement, & par le ſimple gliſſement oblique d'un point ou de huit points ſur autant de plans extrêmement biaiſans ou inclinés & preſque paralleles au mouvement de ces points.

La Découverte eſt donc démontrée pour les yeux. Mais l'eſprit oppoſe ſes doutes, ſon ignorance, ſes préjugez, ſes erreurs; & l'imagination ſes chicanes, ſes monſtres, ſes travaux nocturnes, ſes lutins, ſes je ne ſçai quoi: ſans parler du cœur

qui broche souvent sur le tout. Quand nous disons des monstres, ce n'est point nous qui les forgeons à plaisir. On a sérieusement objecté qu'entr'autres inconvéniens, la Machine en question mettroit la Riviere à sec.

A quoi nous répondons 1°. Plût à Dieu! eussions-nous une Machine si efficace. Elle seroit bonne au moins pour le désséchement des marais, pour sauver les vaisseaux de l'inondation, pour en garantir les mines, & pour avoir tout d'un coup toute la quantité d'eau dont on auroit besoin; pour transporter même une Riviere d'un lit dans un autre ou dans des réservoirs. 2°. L'objection prouve au moins incontestablement l'excès de superiorité que la Machine de M. Dupuy a sur toutes les Pompes & les autres machines connuës jusqu'ici. 3°. Qui donne plus peut donner moins: si la Machine proposée peut épuiser la Riviére, elle peut donner les 100000. muids demandez. Il n'y a qu'à moderer son action si elle est trop vive, il n'y a

qu'à ne la faire jouër qu'autant qu'on en a besoin. 4°. Quelle maniere bornée de raisonner? épuiser la Riviere par une force reçuë de la Riviére, cela se peut-il? Car pour le jeu de la Machine à cet égard, il faut au moins un bon courant toujours subsistant, à moins qu'on ne recoure à la chimere du mouvement perpétuel.

Enfin il n'y a qu'à compter l'eau qui passe en un jour dans la Riviére, lorsqu'elle est raisonnablement pleine. Les Contradicteurs ne font pas les plus petits calculs, les inventeurs font les plus grands. C'est un calcul tout fait, qu'en une minute il passe 29. mille muids d'eau sous le Pont. En voilà donc cent mille en quatre minutes. C'en est autant qu'il faut, quatre minutes sont la quinziéme partie de la vingt-quatriéme partie du jour, c'est-à-dire sa trois cens soixantieme partie. La Machine ne prenant donc que la trois cens soixantiéme partie du courant, il n'y paroîtroit même pas. Qu'est ce que

cent mille muids ſur trente ſix millions de muids qui paſſent en un jour.

La grande objection, eſt, que la Machine de M. Dupuy, telle qu'on la voit chez lui en expérience ne va que vingt ſecondes par la main des quatre hommes; leſquels, dit-on, encore paroiſſent fort fatigués.

C'eſt une chicane, mais en fait de découvertes à quoi répondroit-on ſi on ne répondoit aux chicanes? Or il faut répondre à tout, & prévenir même les plus frivoles objections.

1°. Qui vous a dit que les quatre hommes qui travaillent vingt ſecondes, ne travailleroient pas une & deux, dix & douze minutes. Si on vouloit les croire, ils aſſurent eux-mêmes qu'ils travailleroient bien une bonne demi heure. Qu'on les mette à un quart d'heure & qu'on leur donne des relais, qu'on y mette huit hommes. Il y en a bien dix, douze & ſeize ſur une Pompe de vaiſſeau, qui ne donne pas un demi muid dans une minute.

2°. Il eſt poſitivement faux, que ces hommes épuiſent leurs forces, ou paroiſſent même fort fatigués après les vingt ſecondes qui rempliſſent le muid. Quand ils ſont en train on a bien de la peine à les arrêter, & ſouvent ils donnent les deux muids & au-delà. A peine ont-ils fini, qu'ils recommencent, & dans un quart d'heure nous leur avons vû remettre la main à l'œuvre cinq, ſix, huit, dix fois. Or nous l'avons vû avec mille autres qui n'avoient pas plus d'intérêt que nous, de le voir autrement.

3°. Ces quatre hommes ſont des Charpentiers, des Serruriers, des Ouvriers qui arrivent de leur gros travail en courant, & qui retournent de même ſans ſe donner aucun intervalle de repos, ſi peu ils ſont épuiſés. Comment les hommes s'accorderoient ils dans les jugemens de leur eſprit? *Quot homines tot ſententiæ* dit-on, & nous ajoutons, *autant d'yeux, autant de vuës ou de viſions.*

4°. La Machine de M. Dupuy eſt dans une petite cour où il y a 3. Machines qui la rempliſſent;à peine y reſte-t-il un paſſage& la place pour l'action de ces quatre hommes. Comme ce n'eſt qu'expérience, épreuve, eſſai, on y employe tout ce qu'on a de plus à la main. Des eſprits droits & éclairés ſans préjugé, ſans paſſion voyent d'abord que cette opération n'eſt point faite pour des hommes, ſi ce n'eſt tout au plus dans des Vaiſſeaux où l'on fait auſſi comme on peut. Hors de là c'eſt l'affaire des chevaux ou d'un courant tel que celui de la Riviere. Et alors il n'eſt plus queſtion de ces fatigues & de ces épuiſemens d'hommes qu'il y auroit de l'indécence de faire entrer ici en ligne de compte avec affectation.

Il y a bien d'autres objections, qui ne valent pas mieux. Les frotemens ſont la ruine des Machines, ſur-tout des Pompes. Les Sçavans ont beaucoup travaillé, c'eſt-à-dire, beaucoup parlé ſur ces frotemens. Dès

qu'une Machine nouvelle se présente, aussi-tôt mille demi-Sçavans, sans l'avoir examinée, sans l'avoir vûë, vont crier qu'il y a des frotemens. On ne peut pas s'y tromper; dès-qu'il y a action des corps sur des corps, il y a sûrement du frotement; mais il s'agit du plus ou du moins. Dans la Machine que nous annonçons, ce n'est pas la peine d'en parler, le plus grand frotement y est, entre les divers filets d'eau, qui se servent de canal les uns aux autres en montant.

Une objection que c'est dommage que M. Dupuy ait prévenuë; & qu'on n'auroit pas manqué de lui faire; c'est celle du petit au grand. Heureusement cet ingénieux Inventeur s'est executé lui-même, & sa Machine d'expérience est d'une bonne grandeur. Elle a 25 pieds de hauteur, & donne 3 muids en une minute. On s'en contenteroit bien pour une Pompe de la Ville, sauf à allonger le tuyau ascendant.

C'est encore une grande obje-

ction, qu'une des Machines de notre Auteur roule sur un Pivôt, & là-dessus on imagine des frotemens sur le Pivôt, & une pesanteur infinie dans le centre. 1°. Ce n'est là qu'une demie objection; parce qu'elle ne porte que contre une seule Machine de M. Dupuy, & qu'il en a deux qui ne sont que deux manieres d'exécuter la même idée, & le même principe de simple impulsion. Dans l'une une Bringuebale ouvre & ferme les Portes à l'eau, & la pousse en haut, & c'est celle qui donne un muid en 20 secondes. L'autre, qui paroît devoir en donner plus de 3 en une minute, mais qui ne peut pas joüer si commodément, dans l'espace étroit où les autres la resserrent, joüe par une ou deux manivelles tournantes, qui font tourner un corps de Machine sur un Pivot. C'est celle-ci que l'objection attaque.

2°. Elle l'attaque inutilement, en faisant sa Machine en grand, M. Dupuy n'a pas laissé de viser à l'épargne,

pour regagner ſur la matiere l'excès des frais qu'il faiſoit pour la forme. Ses tuyaux ſont de fer-blanc, & tout ſon Corps de Machine eſt fait de matieres légeres & fragiles. La moindre Pompe, dont le corps ſeroit de fer-blanc, & dont l'échafaudage ſeroit de pareilles matieres ne tiendroit pas contre 50 coups de piſton. Depuis plus d'un an que nous voyons pluſieurs de ces Machines ſur pied, nous ne les voyons ni crever, ni ſe démentir, ni s'uſer, ſi ce n'eſt par le tems.

3°. Les Pivots nommément & les Arbres ou tuyaux de conduite ſe ſoutiennent fort bien. Un pareil Pivot porteroit l'univers ſur un point, pourvû qu'il fût ſuſpendu dans un juſte équilibre; & les tuyaux de conduite ſouffrent peu d'une eau qui y ſéjourne peu, & qui y paſſe avec toute la légereté poſſible. Ne ſçait-on pas bien qu'une rouë de caroſſe paſſeroit ſur un œuf ſans l'écraſer, ſi elle y paſſoit avec une certaine rapidité?

4°. Il dépend de M. Dupuy à quelque hauteur qu'il veuille porter l'eau de ſoulager ſon Pivot, en coupant l'Arbre & le Corps de ſa Machine en deux parties, dont celle qui appuie ſur le Pivot ſoit auſſi courte qu'il voudra, & dont l'autre appuyant ailleurs immobilement, ne ſerve que de Tuyau de conduite. En un mot, c'eſt ici une Machine éprouvée, ou qui mérite au moins de l'être enfin tout de bon, par ceux qui aiment le bien public, & qui y ſont prépoſés. Leur zéle n'eſt point équivoque, & M. Dupuy n'a beſoin que d'être connu pour récueillir le tribut d'eſtime, que ſa Patrie lui doit inconteſtablement, non ſeulement pour avoir trouvé une ou deux Machines utiles, mais ſur-tout pour la découverte d'un nouveau principe de Méchaniſme, avec lequel nous prévoyons qu'on va trouver mille autres Machines.

TABLE DES ARTICLES
de la seconde Partie du Mois de Juin 1738.

ART. LXXI. EXplication Physique de la Noirceur des Negres. Page 1153

ART. LXXII. De l'Attaque & de la Défense des Places ; par M. de *Vauban*, &c. 1206

ART. LXXIII. Observations sur la construction de la nouvelle Carte de la Méditerranée, &c. 1242

ART. LXXIV. Dissertation du P. *Panel*, de la Compagnie de Jesus, sur une Médaille, &c. 1263

ART. LXXV. La figure de la Terre déterminée par les observations de Messieurs de Maupertuis, Clairaut, &c. 1282

ART. LXXV. Description critique d'une nouvelle Machine Hydraulique, pour l'elevation des eaux, de l'invention de M. Dupuy. 1307.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

De l'Imprimerie de C. ROBUSTEL.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Juillet 1738.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Juillet 1738.

Imprimé à Paris, & se vend
A LYON,
Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roy

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9. vol.	1720.	5. v.
1702.	12. v.	1721.	12. v.
1703.	12. v.	1722.	12. v.
1704.	13. v.	1723.	12. v.
1705.	12. v.	1724.	12. v.
1706.	12. v.	1725.	12. v.
1707.	12. v.	1726.	13. v.
1708.	12. v.	1727.	12. v.
1709.	12. v.	1728.	12. v.
1710.	12. v.	1729.	12. v.
1711.	12. v.	1730.	12. v.
1712.	12. v.	1731.	12. v.
1713.	12. v.	1732.	12. v.
1714.	12. v.	1733.	12. v.
1715.	12. v.	1734.	12. v.
1716.	12. v.	1735.	14. v.
1717.	12. v.	1736.	15. v.
1718.	12. v.	1737.	13. v.
1719.	12. v.	1738.	8. v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Juillet 1738.

ARTICLE LXXVII

LA MYTOLOGIE, ET LES Fables expliquées par l'Hiſtoire, par M. l'Abbé Banier, de l'Academie des Inſcriptions & belles Lettres. Tome premier, à Paris, chez Briaſſon, Libraire ruë S. Jacques, à la Science 1738. *Volume in*-4°. 670. *pages, ou* 2. *Vol. in*-12. *L'une & l'autre édition complette de tout l'Ouvrage paroîtra ſucceſſivement dans le cours de cette année, ſçavoir*, 3. *Vol. in*-4°. & 8. *in*-12.

PERSONNE n'étoit plus propre que M. l'Abbé Banier à nous donner une idée complette de la Mythologie universelle. Cet important objet a toujours été le but principal des études de ce Sçavant Académicien. Le Public connoît ses differens Mémoires, semés dans les volumes de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, ses recherches sur les Métamorphoses d'Ovide, qu'il a traduites & commentees; enfin son Essai sur l'explication historique des Fables, Ouvrage en deux Vol. in-12, imprimé en 1710, & augmenté d'un troisiéme Tome en 1715, Ouvrage dont on donnera incessamment une nouvelle édition chez Briasson, en faveur des jeunes gens.

Entrons dans le détail de la Mythologie universelle, dont il s'agit à présent. Elle est le fruit des longues méditations de l'Auteur, sur tout ce qu'on a écrit touchant cette matiere. Elle étoit si vaste & si embrouillée, qu'il a fallu autant de

patience que de critique pour en rassembler les parties, pour les comparer ensemble, & pour les réduire à leurs véritables principes. L'assemblage, le parallele, & la réduction sont le ressort dominant de tout l'Ouvrage. Il est question d'expliquer les Fables par l'Histoire ; il a donc été nécessaire 1°. de faire [si l'on ose ainsi parler] l'Histoire des Fables. 2°. De les representer telles que l'Antiquité nous les a transmises, avec la difference des tems & des lieux, en les confrontant les unes aux autres. 3°. De démêler le vrai d'avec le faux, & de distinguer le visage du masque. Travail pénible & sujet à des répétitions, & à des écarts presqu'inévitables, malgré le soin que s'est donné l'Auteur de les éviter, autant que la matiere pouvoit le permettre.

Des trois Volumes in-4°. le premier, que nous avons, renferme outre une Introduction nécessaire & curieuse, tout le systême de l'Idolâtrie, son origine, ses progrès, & géneralement ce qui concerne le

culte & les céremonies du Paganiſme.

Le ſecond contiendra » l'Hiſtoi-
„ re des Dieux de l'Europe, c'eſt-
„ à-dire, de ceux des Grecs, des
„ Romains, des Gaulois, des Ger-
„ mains, des Eſpagnols, &c. „

Dans le troiſiéme on parlera des Héros & des Demi-Dieux. On entrera dans le fonds de l'Hiſtoire ancienne de la Grece, des peuples qui l'habitoient, & des évenemens, qui les rendirent célebres. Le tout ſera terminé par l'explication de certaines Fables, qui n'ont aucun rapport avec les faits rapportés dans les trois Volumes.

Le premier eſt diviſé en ſept Livres, dont nous allons donner l'idée, ſinon la plus étenduë, du moins la plus juſte que nous pourrons, ſur environ 102 tant Chapitres qu'Articles, qui peuvent paſſer pour autant de Diſſertations, tirées des Auteurs anciens & modernes, & des réflexions pariculieres de M. l'Abbé Banier.

LIVRE PREMIER.

C'eſt, à proprement parler, l'Introduction, que nous venons d'indiquer. L'Auteur y fait des réflexions génerales ſur l'utilité de la Mythologie, qu'il réduit enſuite aux connoiſſances, que doit avoir un Mythologue, aux écueils qu'il doit éviter, & au procédé qu'il doit ſuivre pour expliquer les Fables.

L'on conçoit aiſément, que pour bien ſçavoir la Fable, il faut une prodigieuſe lecture, & un eſprit libre de préjugés; car il n'arrive que trop, qu'un goût particulier pour quelques Sciences, fait enviſager la Fable ſous differens points de vûë. Le Phyſicien y trouve les myſteres de la nature. Un politique, des régles de gouvernement. Un Chymiſte, ſon Art. Enfin que n'y trouve-t'on pas quand on veut? Ce n'eſt pas là dévoiler la Fable, c'eſt l'embrouiller. Un des principaux écueils qu'il faut éviter, c'eſt celui d'épouſer un ſyſtême. Il en eſt peu dont on ne puiſſe

tirer quelque utilité ; mais il n'en eſt aucun qui ſatisfaſſe à toutes les Fables en general. Sont-elles des allegories ? Non. Sont-elles toutes iſſuës de la langue ſacrée des Egyptiens ? Encore moins. Naiſſent-elles des équivoques du vieux langage Phénicien, ou bien de l'Ecriture Sainte mal entenduë ? Preſque point. M. l'Abbé Banier réfute fortement ce dernier ſyſtême pris dans ſa généralité. Il cite par-tout avec honneur les célebres Mythologues, tant anciens que modernes, comme MM. Bochart, Voſſius, Cartari, Bocace, Gyraldi, Huet, Fourmont, &c. les PP. Thomaſſin, Kirker, Tournemine, Souciet, & l'Affitau, &c. mais il n'adopte pas toujours leurs ſentimens particuliers. Il s'en tient au ſyſtême le plus goûté aujourd'hui, qui rapporte les Fables à l'Hiſtoire ancienne défigurée par les Poëtes ; encore y ajoûte-t-il des modifications néceſſaires. Quant à la maniere de ſe conduire dans l'explication, il veut qu'on diſtingue, pour ainſi dire, au tact une Fable hiſto-

rique d'une Fable allegorique; que l'on dépouille l'une & l'autre de ce qu'elles ont de merveilleux; que l'on pese les divers sentimens des Sçavans, & que l'on se détermine judicieusement à l'opinion la plus vraisemblable, sans trop s'embarasser des difficultez qu'il est impossible de surmonter toutes. Voilà au vrai la conduite qu'il a tenuë.

L'Auteur emploie un Chapitre, à prouver que le systême le plus sensé, est celui qui ramene les Fables à l'Histoire comme à leur source: Un autre Chapitre à les diviser en Fables historiques, philosophiques, allégoriques, morales, mixtes & inventées à plaisir. Le reste du premier Livre consiste dans des conjectures sur leur origine. On en assigne seize sources, la vanité; le défaut de Lettres; la fausse éloquence des Orateurs & des Historiens, les relations des Voyageurs; les Poëtes, les Peintres, le Theatre; la pluralité ou l'unité des noms; l'ignorance de la Philosophie; l'établissement des Colonies & l'invention des Arts; l'en-

vie d'avoir des Dieux pour Ancêtre ; l'Ecriture Sainte quelquefois mal entenduë, l'Histoire ancienne ignorée ; les Langues & la Géographie peu connuës ; enfin les prétendus commerces des Dieux. Tous ces Articles méritent d'être lûs, aussi bien que le dernier, où l'Auteur observe, qu'il n'y eut jamais de païs plus fertile en Fables que la Grece. „ Peu contente de celles qu'elle „ avoit reçûës d'Orient, elle en in„ venta un nombre infini de nou„ velles. Pour s'en convaincre, il n'y „ a qu'à examiner l'immense recueil „ qu'Ovide en a fait, & l'on verra, „ que de 15 Livres, que comprend „ son Ouvrage des Méthamorpho„ ses, il y en a près de 13 qui ne „ sont composez que de Fables Grec„ ques. „ L'on peut bien s'en rapporter à M. l'Abbé Banier sur les Métamorphoses d'Ovide.

LIVRE SECOND.

Comme le systême des Anciens sur l'origine des Dieux, étoit tou-

jours mêlé avec celui de l'origine du monde, l'Auteur s'est engagé à déveloper leurs Cosmogonies & leurs Théogonies differentes, c'est-à-dire, leurs traditions sur l'origine du monde & des Dieux. On les voit naître ou les unes des autres, ou du moins les unes après les autres, soit avec une sorte de rapport, soit sans beaucoup de ressemblance, parmi tous les peuples de l'univers. Chaldéens, Phéniciens, Egyptiens, Atlantides, Grecs, Romains, Chinois, Indiens, Américains, tous enfin ont eu leurs traditions ; & ce Livre les expose toutes. Il seroit inutile de les rappeller ici dans leur étenduë. Parcourons-les légerement ; il paroît que la Physique grossiere & la Théogonie bisarre des Chaldéens ont pris leur source dans un souvenir confus, des traditions véritables, citées dans les premiers Chapitres de Moïse. Il n'est pas douteux, dit M. l'Abbé B*** que comme Alotus, chef des dix premieres Génerations, dans le systême des Chaldéens, est incontestablement Adam, Xiuxtrus

n: toit Noë. „ Aussi racontent-ils,
„ que ce fût de son tems qu'arriva
„ le déluge : en quoi, pour le dire
„ en passant, les Auteurs Chaldéens
„ sont plus fidéles que Sanchoniaton,
„ lequel rapportant les dix premie-
„ res Génerations du Monde nais-
„ sant, & les dix qui les suivirent,
„ par une prévarication inexcusable
„ ne fait aucune mention de ce cé-
„ lebre évenement. „

Le fragment de Sanchoniaton interpolé par Philon, & même par Eusébe qui l'a conservé, nous donne un craïon de la Théogonie des Phéniciens. Notre Auteur le divise en trois parties, & renvoye à M. Fourmond pour la traduction du morceau entier, en observant que cet habile Antiquaire semble s'être trompé, lorsqu'il donne à *Chronos* quatre enfans, au lieu que Sanchoniaton en marque précisément trois. M. Banier mêle à son explication des remarques fort judicieuses sur le but de l'Auteur Phenicien, qui étoit d'alterer l'histoire de Moyse par les

fictions de ſon païs, & d'accrediter l'Idolâtrie.

Il paroît avoir copié Thot; or Thot étoit Egyptien; il faut donc s'attendre à trouver parmi les Egyptiens les mêmes idées à peu près ſur l'origine du monde & des Dieux, que celle des Phéniciens. Il réſulte du récit de Diodore de Sicile & d'Euſebe, que le ſyſtême Phénicien conſiſtoit dans le débrouillement du Chaos par un être intelligent, & dans l'Idolâtrie réelle des Aſtres & des hommes diviniſez.

Les Atlantides, Peuples de la partie occidentale de l'Afrique, adopterent une Theogonie, où l'on reconnoît celle des Grecs, ſans pouvoir dire ſi ceux-ci la reçurent de ceux-là, ou s'ils la leur communiquerent. On y voit le culte des Aſtres, & en particulier celui du Soleil & de la Lune; culte qui, ſelon M. B***, a été la premiere Réligion de tous les Peuples Idolâtres.

Quant aux Grecs, leur Théogonie eſt tiré d'Orphée & d'Heſiode, que les autres Poëtes n'ont fait que

copier. Aristophane la donne en dérision dans un Passage remarquable de sa comédie des oiseaux. „ Au „ commencement, fait-il dire à un „ de ses Acteurs, étoient le Chaos, „ le noir Erebe, & le vaste Tartare. „ Mais il n'y avoit encore ni terre, „ ni air, ni cieux. La nuit avec des „ ailes noires mit le premier œuf „ dans le vaste sein de l'Erebe, d'où „ sortit après quelque tems l'Amour „ bienfaisant, revêtu d'ailes dorées. „ De l'union de l'amour & du chaos „ vinrent les hommes&les animaux. „ Au reste il n'y avoit point de „ Dieux avant que l'Amour eût mê- „ lé toutes choses; mais de ce mé- „ lange furent engendrez les Cieux „ & la Terre, aussi bien que la race „ des Dieux immortels. „ On auroit pû ajouter, que dans la même Comedie, le Poëte citant Esope, dit que l'Alouete étoit le plus ancien des oiseaux, plus ancien que la Terre, & que son Pere étant mort, ne sçachant quel tombeau lui donner, elle l'ensevelit dans sa tête; d'où il conclut, que les oiseaux avoient le

droit d'aîneſſe ſur les hommes & les Dieux. L'Auteur du Théatre des Grecs a ſouvent demandé, comment ces railleries & tant d'autres d'Ariſtophane, ſur la Théologie Païenne étoient authoriſées par l'Etat, approbateur des Comédies, & punies dans les Philoſophes taxez de décréditer la Réligion du païs ? Quoiqu'il en ſoit, diſons avec M. l'Abbé B * * *, qu'il eſt aiſé de voir, que les Peuples les plus anciens, & les Grecs, qui les ont ſuivis n'ont fait qu'alterer la véritable tradition, que Moyſe ſeul a conſervée. Ajoutons pourtant avec lui, qu'il ne faut pas croire, comme quelques Sçavans l'ont cru, qu'il y ait une grande conformité entre la vraie tradition de la création du monde, & ce qu'en ont écrit Sanchoniaton, Héſiode & Ovide. ,, Ce ſont des eſ-
,, prits vifs, qui ſur une ſimple lueur
,, ont donné carriere à leur imagina-
,, tion, qui ayant perdu un guide
,, fidéle s'eſt égarée un inſtant après
,, dans la vaſte païs des Fictions. ,,

Nous ne dirons rien de la Théo-

gonie des Chinois, si connuë par la sçavante collection du P. DuHalde, si non que la connoissance d'un Etre suprême, & une sorte de culte religieux regnerent à la Chine, durant une longue suite de siécles, & que l'Idolâtrie n'y pénetra quē fort tard. Nous passons aussi sous silence la Théogonie des Indes, celle des Brachmanes, celle des Américains, & même l'exposé géneral de la Théologie des Païens, soit fabuleuse, soit physique, soit politique. Il suffit de dire que la premiere étoit celle des Poëtes, la seconde celle des Philosophes, & la troisiéme celle des Ministres de la Réligion; que les sages du paganisme rejettoient la premiere; que la seconde semble avoir été l'objet de l'Ecole, objet dangereux. dit Varron; & que la derniere étoit le fondement du culte qu'on rendoit aux Dieux. Au moyen de cette distinction imaginée, à ce qu'on croit, par Quintus Scevola, Souverain Pontife, mise en vogue par Varron, & citée par S. Augustin, l'on pourroit sauver l'espe-

ce de contradiction qui paroît dans la conduite des Grecs, prompts à condamner les Philosophes trop hardis dans leurs sentimens, & toujours prêts à rire des plaisanteries authorisées d'Aristophane. On la sauveroit plus sûrement, si la Théologie secrette des Ministres Païens étoit plus connuë. Qui débrouillera ce mystere ?

LIVRE TROISIE'ME.

On y traite spécialement de l'origine & du progrès de l'Idolatrie. Comment s'est elle introduite dans le monde ? Porphyre son zélé défenseur après les Platoniciens, „ s'efforce de prouver que „ la Religion dans ses commen- „ cemens étoit fondée sur des pra- „ tiques très-pures, & sur des idées „ bien différentes de celles qui „ régnoient de son tems ; il pré- „ tend que dans les commence- „ mens on n'adoroit aucune figure „ sensible, qu'on n'offroit aucun „ sacrifice sanglant, & que les

„ noms & les Généalogies de cet-
„ te foule de Dieux qu'on connoiſ-
„ ſoit dans ſon Siécle, n'étoient
„ pas même alors inventés. On
„ rendoit, dit-il, au premier Prin-
„ cipe de toutes choſes des hom-
„ mages purs; on lui préſentoit
„ des herbes & des fruits, & on
„ faiſoit des libations de liqueurs,
„ pour reconnoître par-là ſon ſou-
„ verain Domaine. Telle étoit ſe-
„ lon lui, le Paganiſme & la Re-
„ ligion des Sçavants; celle que
„ l'on combattoit avec tant de ſuc-
„ cès, (c'étoient les Peres) n'é-
„ toit que celle du Peuple & des
„ Ignorans: ainſi cet habile Phy-
„ loſophe prétendoit par un ſiſtê-
„ me raffiné excuſer l'Idolatrie;
„ mais on ne prit pas le change,
„ on lui ſoutint qu'on n'avoit ja-
„ mais trouvé nulle part, excep-
„ té parmi les Patriarches, & chez
„ les Juifs, une Religion telle
„ qu'il la dépeignoit, & que l'I-
„ dolatrie la plus groſſiere, étoit
„ le ſiſtême dominant. Il faut
„ pour ſe conduire dans la re-

„ cherche de l'origine de l'Ido-
„ latrie des guides plus ſûrs que
„ les Phyloſophes Payens : les Pe-
„ res ont pris la choſe du côté
„ de la morale, & ils ont dit
„ avec beaucoup de raiſon, que
„ par la corruption du cœur de
„ l'homme, l'orgueil, l'amour de
„ l'indépendence, le penchant aux
„ plaiſirs des ſens, ſont les véri-
„ tables cauſes de ſon établiſſe-
„ ment, & l'on ne ſçauroit en
„ diſconvenir. „

Mais quelle eſt l'époque de ce déſordre : voilà l'obſcurité. Il eſt certain qu'il régnoit du tems d'Abraham, il eſt plus ancien que Nemrot & Ninus : c'eſt dans la famille de Cham qu'il faut chercher le Berceau de l'Idolatrie, & par conſéquent dans la Phenicie & dans l'Egypte, où les deux fils de Cham s'établirent. Le premier objet de l'Idolatrie, ſelon Voſſius, fut le double principe du bien & du mal : on paſſa de-là au culte des génies, à celui des ames, des hommes illuſtres &c. Mais M.

Banier eſt perſuadé que le culte des aſtres fut le premier pas de l'Idolatrie, & il apporte de fortes raiſons de ſon ſentiment. Quant au progrès elle en fit beaucoup; mais lentement & ſucceſſivement. Le culte s'étendit au Ciel, aux élémens, aux fleuves, aux montagnes, aux hommes déifiés, le tout à proportion des beſoins. On s'étend ſur le nombre & la diverſité de ces Dieux, puis on paſſe à la deſcription de leur culte, des Autels, des Temples, des Prêtres, des Sacrifices, des Victimes, des Inſtrumens, des Sectes &c. Ce qui fait la matiére d'autant de Chapitres extrêmement curieux; mais dont on ne s'attend pas que nous faſſions ici un détail circonſtancié.

Obſervons, 1°. Que le temple de Belus étoit non-ſeulement le plus ancien de tous ceux du paganiſme; mais auſſi le plus ſingulier par ſa ſtructure. C'étoit la Tour de Babel, & c'eſt tout dire; la deſcription des Temples de Vul-

cain à Memphis, de Diane à Ephefe, d'Apollon à Delphes, de tous les Dieux à Rome, ne laiffe rien à défirer dans ce Traité. Remarquons 2°. Que le droit d'afile fi ancien, eft felon les apparences, pris des Juifs, & borné dans fon origine aux délits involontaires. 3°. Que les Statuës coloffales étoient fpécialement réfervées aux Dieux, témoin celle de Neron, fur laquelle on mit dans la fuite une tête d'Apollon : l'Apollon de Rhodes eft bien connu. Il demeura fur pied 1360. ans, & ne tomba que par l'effet d'un tremblement de terre ; un Marchand Juif l'acheta des Sarrafins, & l'ayant fait mettre en piéces, il en chargea 900. chameaux. 4°. Que l'ufage des facrifices fanglans ne fut adopté que tard & avec une forte de répugnance en certains Pays.
„ Parmi les Atheniens le Victi-
„ maire, après avoir frappé l'ani-
„ mal qui devoit être immolé,
„ étoit obligé de s'enfuir de tou-
„ tes fes forces : on le fuivoit,

„ & pour n'être pas arrêté, il „ jettoit la hache dont il s'étoit „ servi, comme étant seule coupable de la mort de l'animal; „ ceux qui le suivoient, se saisissoient de cette hache, & lui intentoient un Procès; celui qui „ en prenoit la défence, alléguoit „ qu'elle étoit moins coupable que „ le Remouleur qui l'avoit aiguisée. Le Remouleur pris à Partie, „ jettoit la faute sur la pierre qui „ avoit servi à l'éguiser, ainsi de „ suite, en sorte que le Procès „ ne finissoit jamais. Cérémonie ridicule à la vérité; mais qui „ prouvoit l'aversion que les „ Athéniens avoient pour les sacrifices sanglans. „ On ignore l'Auteur des sacrifices de victimes humaines, si connus dès le tems de Moyse, & répandus depuis chez presque tous les Peuples : on les abolit peu à peu. L'on renvoye à la Dissertation de M. de Bose pour l'explication des Tauroboles. En un mot M. l'Abbé B * * a recueilli de toutes parts & avec choix tout

ce

ce qui a pû contribuer aux divers ſujets qu'il traite. Son Académie qui a pour objet principal, la recherche de l'antiquité, lui a fourni beaucoup de matériaux, dont il lui fait honneur.

LIVRE QUATRIE'ME.

Il s'agit ici des ſuperſtitions que l'Idolatrie autoriſoit, c'eſt à dire, des oracles, des vers ſibillins, de la divination, des augures, auſpices & aruſpices, des préſages, des prodiges, des expiations, de la magie & de l'aſtrologie.

Quant aux Oracles, l'Auteur examine d'abord les deux queſtions, ſçavoir s'ils étoient tous dictés par l'Impoſture, ou par le Démon, & s'ils ont ceſſé à la venuë de J. C. Il expoſe en peu de mots le ſiſtême de Van-Dale & celui du P. Batlhus, ou plûtôt la tradition conſtante de l'Egliſe; & il ſe détermine en faveur de cette tradition qui attribuë au Démon une grande partie des Oracles. L'Impoſtu-

re en effet se seroit démentie ; le mensonge ne se soutient pas, la curiosité, le libertinage, la jalousie, l'interêt auroient bien-tôt dévoilé le mistére de fourberie, suposé qu'elle eût été universelle ; on a souscrit depuis longtems à l'éloge que l'Auteur donne aux agrémens de l'ouvrage de M. de Fontenelle, & à la solidité de celui du P. Balthus, qui sont (comme le dit M. Banier) les piéces du Procès sur les deux questions proposées.

L'Histoire particuliere des Oracles les plus célébres, tels que ceux de Dodone, d'Ammon, de Delphes, de Trophonius &c. occupe agréablement le Lecteur. Van-Dale compte près de 300. Oracles, encore sa liste n'est-elle pas complette. La Grece en fourmilloit, la vérité est que d'abord toutes les divinités n'étoient pas des Dieux à Oracles. Themis, Jupiter & Apollon avoient anciennement ce privilége ; mais il s'étendit peu-à-peu sans restriction ; de

forte qu'il cessa d'être privilége. L'on ne sçauroit nier qu'il n'y ait eu *souvent, & le plus souvent, si l'on veut,* de l'imposture ,dans les Oracles. Les Prêtres de Belus en sont un exemple bien constaté par l'Ecriture , sans compter les vestiges qu'on en découvrit,quand le Christianisme eut triomphé de l'Idolâtrie : tel est le sentiment de M. B **. C'est peutêtre un peu trop dire que d'ajouter *le plus souvent* : mais enfin il suffit pour la tradition des Saints Peres, qu'il y ait dans plusieurs Oracles des circonstances qu'on ne puisse raisonnablement attribuer qu'au Démon. Ce qu'il y a de singulier , c'est que les Oracles , sur-tout ceux d'Apollon, faisoient de fort méchans vers : les Epicuriens en railloient ouvertement, & trouvoient mauvais que le Dieu de la Poësie, qui avoit inspiré Homere, ne fût pas aussi bon Poëte que lui.

L'Auteur établit l'existence des Sibylles , leur nombre & leurs divers pais, autant que la chose

eſt poſſible; mais il ne leur accorde, au lieu du don de Prophétie, qu'une fureur folle qui les faiſoit parler à l'avanture, & deviner quelquefois par hazard, comme Noſtradamus *& nos prétendus Prophêtes*. Quel étoit le vieux recueïl des vers Sibyllins? Dans quel tems a-t-il paru? Quel en fut l'Auteur? Pures ténébres. L'on ſçait l'Hiſtoire des neuf, ou trois livres offerts à Tarquin le ſuperbe, ou à l'ancien. Le ſecond Recueil composé après l'incendie du Capitole, périt auſſi ſans qu'on ſçache comment: la collection que nous avons aujourd'hui eſt regardée avec raiſon, comme Apocryphe.

Nous n'entrerons point dans le détail de la Divination. L'Ecriture Sainte nous en marque neuf ſortes; on en a inventé depuis une infinité d'autres. Les augures & tout ce qui s'enſuit, nous méneroient auſſi trop loin. Diſons un mot de la Magie, & de l'Aſtrologie judiciaire, la premiére priſe, ſoit comme *Théurgique*, qui avoit

pour objet les Dieux bienfaiſans, ou comme *Goëtique*, qui s'appliquoit à faire du mal par l'opération des génies malfaiſans, faiſoit partie de la Théologie Payenne : c'eſt ce qui fait dire à Pline que la Magie née de la médecine, après s'être fortifiée du ſecours de l'Aſtrologie, avoit emprunté de la Réligion ce qu'elle avoit de ſplendeur & d'autorité. Le diſcrédit & le mépris où ſont tombés de nos jours ceux qu'on appelle Magiciens & Aſtrologues, nous diſpenſent d'en dire plus ſur deux Arts ſi funeſtes & ſi inſenſés.

LIVRE CINQUIE'ME.

» C'eſt dans ce livre (dit M. » B **, qu'après avoir rapporté » les ſentimens des Philoſophes » anciens ſur la Divinité, je prou» verai par tout ce que l'Antiquité » a de plus reſpectable, que mal» gré leurs raffinements, on a crû » toujours que la plûpart des Dieux » avoient été des hommes ſujets

» à la mort comme ceux qui les » adoroient ; » & j'eſpere que cet » article de la Théologie Payenne » ſera prouvé d'une maniére qui » ne ſouffrira point de réplique. „

Il eſt certain que les opinions des anciens ſages ſur la Divinité, ſe réduiſent à trois Claſſes, la premiére eſt celle des Matérialiſtes, qui croyoient que la matiére ſeule, privée de ſentiment, & de raiſon, avoit pû former le monde. Voyez Thalés ſur l'eau, & Epicure ſur les atomes. La ſeconde plus éclairée, s'éleva à une cauſe intelligente, & pourtant matérielle ; la troiſiéme ſupérieure aux autres, admit l'intelligence immatérielle, pour arranger, non pour créer la matiére : aucun d'eux n'a connu, ni admis la Création. Voilà pour le principe de toutes choſes.

A l'égard de la nature des Dieux qui étoient véritablement l'objet du culte établi dans le Paganiſme, M. B**, s'en tient à la diviſion des Dieux naturels & animés : on adora d'abord les Aſtres, puis les

autres parties de l'Univers, & enfin des hommes : c'eſt à ce dernier point qu'il en veut venir. Le premier eſt inconteſtable, & il eſt étonnant que le ſecond ait pû être conteſté : il l'eſt pourtant par quelques Sçavans ; *j'en connois*, dit l'Auteur, *qui prétendent qu'il n'y eut jamais aucun homme qui ait été adoré comme Dieu.* Pour prouver les hommes diviniſés, il cite des paſſages formels d'Hérodote, de Dyodore de Sicile, de Varron, de Ciceron, de Servius après Labeo, de Phylon de Byblus ; ſans compter l'unanimité des Hiſtoriens, des Poëtes, des Stoiciens, des Platoniciens, & pour comble, l'autorité de l'Ecriture, & des premiers Apologiſtes de la Religion Chrétienne. Quoiqu'à cette foule de témoins irréfragables l'on ne puiſſe raiſonnablement oppoſer l'autorité des Philoſophes Défenſeurs du Paganiſme contre les aſſauts victorieux des premiers Peres, puiſque ces Défenſeurs recouroient trop tard à l'allégorie peu

connuë avant eux, les Sçavans que M. B** veut convaincre alleguent quelques objections en leur faveur, & M. B**, les résout.

La plus forte est, que si l'on avoit crû des Dieux qui eussent été des hommes, on n'auroit pas regardé Evhémere comme un Athée, pour l'avoir soutenu dans son *Histoire sacrée.*

L'Auteur ne défend point en tout cet Ecrivain ancien, dont Eusebe a conservé un fragment ; mais il répond à l'objection, que ce n'est point pour avoir soutenu les Dieux hommes, qu'Evhémere fut taxé d'athéisme, puisque ce sentiment au rapport de Diodore, étoit celui des Anciens. Pourquoi donc passa-t-il pour Athée ? 1°. Peut-être la Religion avoit-elle pris une nouvelle face, à cause des Pythagoriciens & des Platoniciens, qui commençoient à sentir l'absurdité des Divinités humaines, & qui vouloient mettre à la mode les Allégories pour la sauver. 2°. Peut-être y avoit-il dans l'ouvrage

d'Evhémere quelque venin caché; par exemple celui de rejetter les Dieux de la premiere eſpèce, aſtres & intelligences, pour s'en tenir aux hommes déifiés ; ce qui ne contentoit pas les Diſciples de Pythagore.

Sans entrer avec l'Auteur dans l'expoſition de ceux qu'on mettoit au nombre des Dieux, de ce qu'on appelloit enfans des Dieux, de la diviſion des Divinités en pluſieurs Claſſes, de la nature des génies ; concluons avec lui que malgré les défaites & les ſubterfuges ſoit des anciens Philoſophes, Athées pour la plupart, ſoit de Porphyre, & des autres ſubtils Avocats du Paganiſme contre les Peres, il eſt démontré que le ſiſtême de l'Idolâtrie des Dieux naturels & des Dieux animés, étoit la Religion dominante, & pratiquée par ceux mêmes qui la croyoient peu. La ſéduction de l'Idolâtrie étoit trop attrayante, pour ſe diſſiper promptement, & par de ſimples raiſonnemens.

LIVRE SIXIE'ME

C'eſt ici, à proprement parler, que commence l'Hiſtoire des Dieux. Comme les Païs les plus voiſins de la Plaine de Sennaar, après la diſperſion, furent les premiers peuplés, & devinrent les premiers Idolâtres, l'Auteur juge à propos de parler d'abord des Divinités des Peuples de l'Orient, avant que de paſſer à ceux de l'Occident. L'on n'a point d'Hiſtoire ſuivie de la Religion antique qui régnoit dans l'Orient : il faut ſe contenter de recueillir quelques fragmens d'Hiſtoriens, & quelques paſſages des Saints Livres, ſur les Dieux des Peuples voiſins de la Paleſtine : l'Auteur en fait uſage, ſans oublier les recherches & les conjectures des Sçavans, tels que Selden, Bochart, Voſſius & M. Fourmont.

Géneralement parlant, le culte d'Orient ſe bornoit au Soleil & à la Lune, honorez ſous differens noms.

Le Soleil étoit Osiris en Egypte, Amon en Lybie, Saturne à Carthage, Adonis en Phenicie, Belus en Assyrie, le Moloch des Ammonites, le Dionysus ou l'*Urotal* des Arabes, le Mithras des Perses, le Belenus des Gaulois, Apollon ou Bacchus chez les Grecs. „ Cet Astre a été „ la Divinité de presque toutes les „ Nations, tant du vieux que du „ nouveau monde. „ Il faut dire la même chose de la Lune, adorée sous les noms d'Isis, d'Astarté, d'Alilat, de Mylitta, d'Artemis, de Diane, &c.

L'Auteur dans le premier & le second Chapitre expose fort au long l'Histoire des Dieux principaux de l'Egypte, tels que Osiris & Isis, Typhon, Serapis, Orus, Harpocrate, Macedo, Anubis, Canope, Pan. Tout le Livre en un mot se rapporte uniquement aux Dieux, dont le culte étoit renfermé dans l'Egypte, & qui ne fut admis que fort tard dans la Grece & dans l'Italie. L'Histoire des Dieux, dont la connoissance fut portée chez les Grecs par les

anciennes colonies, qui formerent leur Religion, est réservée au second Volume.

La Theologie Egyptienne est extremement difficile à débrouiller. Pour y jetter quelque lumiere, M. B. rapporte d'abord la Mythologie d'Isis, d'Osiris & de Typhon. Les deux premiers, mari & femme, étoient le bon principe. Typhon frere d'Osiris étoit le mauvais. 2°. L'Auteur démêle les Fables que les Grecs ont mêlées à cette Theologie. 3°. Il recherche ce qu'il peut y avoir d'historique dans ce sujet. 4°. Enfin il parle du culte qu'on rendoit à ces Divinitez. Arrêtons-nous à celui des animaux & des plantes.

Ce culte si ridicule, & si connu par les railleries des Poëtes, avoit une sorte de fondement dans l'utilité qu'on retire des plantes & des animaux. C'est l'idée d'Herodote, de Diodore de Sicile & de Ciceron. M. B. va plus loin, il pénetre dans les Mysteres Egyptiens, & après avoir supposé que *tout culte n'est pas un culte Réligieux, & que tout culte*

Réligieux n'est pas un culte de latrie, il estime que le culte qu'on rendoit en Egypte aux animaux sacrez, étoit rélatif aux Divinitez dont ils étoient les symboles. En effet le Bœuf Apis étoit le symbole d'Osiris ou du Soleil, comme Mnevis de la Lune. On représentoit Jupiter avec une tête de Belier, Pan sous la figure d'un bouc. „ Voilà donc Osi„ ris & Isis, Jupiter & Pan (& non „ pas les Bœufs, les Beliers & les „ Boucs) qui étoient les véritables „ objets du culte des Habitans de „ Memphis, d'Heliopolis, de Thé„ bes & de Mendés. „ On diroit la même chose du Chien consacré à Mercure, peint avec une tête de chien. Tout corps organisé, dit Plutarque, est l'image de la Divinité. M. B. ajoute que les constellations ayant été dessinées sous des figures d'animaux, que les Dieux poursuivis par Typhon s'étant métamorphosez en animaux, que l'idée de la métempsycose s'étant établie en Egypte, il est naturel de penser,

que le culte des animaux ſe rapportoit aux Dieux.

Sans parler des céremonies publiques des Egyptiens, & communes à pluſieurs autres peuples, diſons ce que l'Auteur penſe de la Table Iſiaque, objet énigmatique de tant de Sçavans Antiquaires. Il croit que c'étoit ſimplement une Table votive, que quelque Prince ou particulier avoit conſacrée à Iſis, en reconnoiſſance de quelque bienfait qu'il croyoit en avoir reçû. Rien de plus commun que ces Tables votives. Il faut s'en rapporter à Juvenal.

Finiſſons cet Article en diſant, que les Dieux des Arabes, ceux des Ethiopiens, ceux des Carthaginois, & de quelqu'autres peuples des côtes de l'Afrique, dont les Anciens font mention, ſe rapportent dans beaucoup de choſes aux Dieux des Egyptiens. Le Sabiſme étoit la Réligion regnante de ces tems anciens. Paſſons au

LIVRE SEPTIE'ME.

C'eſt une ſuite de l'Hiſtoire des DIEUX Orientaux. Il s'agit de ceux de Chaldée, de Syrie & de Phenicie. On en connoît pluſieurs par l'Ecriture, les *Teraphims*, *Bel*, *Nebo*, *Seſak*, *Neſrok*, *Succob Benoth*, *Adramelek*, *Anamelek*, *Nergel*, *Nibechan*, *Tartaq*, *Remmon*, *Baal-Gad*: *Bheor*, ou *Chamos*, *Molok*, *Aſtaroth*, *Dagon*, *Moazim*, *Miphlotzeth*, *Beelzebut*, *Adonis* ou *Thammus*, *Kium*, *Beelſephon*, *Baal-Berith*, les Dieux des montagnes, les Dieux du Mont-ſeir, &c. tels ſont les ſujets principaux de ce livre. On y donne une ample explication de ces Divinitez, & de celles dont parlent les Auteurs prophanes; en un mot des Dieux de toutes les ſortes, Dieux de Tadmor ou de Palmyre, Dieux Cabires, Dieux Anaces ou Anactes, Dieux Pataïques, Dieux Palices, Dieux des Perſes, des Cappadociens, des Arméniens, Dieux des Scythes, & de quelques autres peu-

ples du Nord. Nous renvoyons nos Lecteurs au livre même, où ils trouveront avec plaisir les diverses opinions des Sçavans sur chacun de ces Articles, & le système historique auquel s'attache M. l'Abbé Banier.

ARTICLE LXXVIII.

DISSERTATION SUR LES QUATRE DE'ESSES SOEURS, FILLES DE CADMUS.

L'INSCRIPTION QUI FAIT le sujet de cette Dissertation a été envoyée au Bibliothéquaire de Monseigneur le Cardinal de Rohan, M. l'Abbé Oliva, sçavant & zélé pour le progrès des Sciences.

LA Postérité d'Agénor & de Cadmus a souvent fourni des sujets tragiques aux Historiens & Poëtes des tems fabuleux ; mais nonobstant les malheurs dont on l'a vûë accablée, elle a été féconde en Héros & en demi-Dieux. Cadmus & ses

quatre Filles y tiennent un rang considerable ; vous voyez ces dernieres rassemblées dans une Inscription, qui n'avoit pas encore paru, & qui leur donne le titre de Déesses. Cette Inscription fut découverte il y a trois ans dans l'Electorat de Cologne, proche la ville de ce nom. C'est une pierre taillée en forme de Cippe, ou de quarré long à quatre faces.

On lit sur la face principale l'Inscription suivante :

DEAE SEMELAE ET SORORIBUS EJIUS DEABUS OB HONOREM SACRI MATRATUS REGINA PATERNA MATER NATA ET FACTA ARAM POSUIT.
SUB SACERDOTA.... SERANIO CATULLO PATRE.

Au côté droit on voit un Autel, un Thirse & une Patere ; à gauche un Thirse un peu plus grand, & deux Pateres jointes avec le Thirse sans aucune inscription. Il n'y a rien

non plus de marqué derriere la face qui préſente l'Inſcription, dont voici la traduction :

Regina Paterna, Mere ou Maireſſe née, & faite telle, a érigé un Autel à la Déeſſe Semelé & aux Déeſſes ſes Sœurs, en honneur de la Dignité ſacrée du Mairage, ſous le Sacerdoce d'Aulus Seranius Catullus Pere. Voilà une nouvelle recolte pour le Tréſor des Antiquitez; Sémelé Déeſſe, ſes trois Sœurs Déeſſes, & participantes à l'honneur des Autels, comme les grandes Divinitez. Tout cela me paroît mériter d'être expliqué plus en détail, & un peu aprofondi. Je commence d'abord par Sémelé, la plus conſiderable & la plus connuë de ces Déïtez.

Tout le monde ſçait l'Amour de Jupiter pour cette Fille de Cadmus; amour qui eut une ſi funeſte cataſtrophe pour elle, & qui cependant donna la naiſſance au célebre Bacchus, dont la Divinité a été reconnuë chez tous les Payens, & dont les actions ont eu un ſi grand éclat. Il étoit conforme à l'analogie des

Fables, que Sémelé eût auſſi ſa part de la Déïfication, en qualité d'Epouſe & Mere d'un Dieu. Nous ne manquons pas d'Orateurs, de Poëtes & d'Hiſtoriens qui en parlent; Entr'autres Ariſtide dans ſon Panégyrique de Bacchus, dit, que Jupiter enleva par le feu Sémelé de la Terre au Ciel. Il eſt vrai que la tradition des Grecs n'étoit pas uniforme ſur la maniere dont Sémelé fut déïfiée. Les uns tenoient qu'elle avoit paſſé immédiatement au Ciel, & que ce ſentiment étoit plus religieux & plus convenable qu'aucun autre; c'eſt en particulier celui de Pauſanias, dans ſon voyage de Corinthe. Pour moi, dit-il, j'eſtime que Sémelé, comme Femme de Jupiter, eut le privilege de ne pas mourir. Les autres tenoient, que véritablement elle étoit morte, & ils montroient même ſon tombeau à Thebes, mais ils ajoutoient que Bacchus l'avoit retirée des Enfers; qu'il lui avoit donné le nouveau nom de Thioné, & qu'il l'avoit enſuite fait monter au Ciel avec lui; c'eſt ce qu'Apollo-

dore dit formellement. Pausanias rapporte aussi qu'il a vû assez proche d'Argos, le chemin par où Bacchus étoit descendu aux Enfers pour en retirer Sémelé, & que ce chemin lui fut enseigné par un certain Polymnus, que Clement d'Alexandrie nomme Prosymnus, dans son Exhortation aux Gentils.

Les Brasiates, peuples du Peloponese, avoient chez eux une tradition bien défavorable à la divinité de Sémelé; puisqu'ils raportoient, que Sémelé avoit été enfermée par Cadmus son Pere dans un coffre avec son enfant, & jettée à la Mer; que ce coffre ayant été porté par les flots sur leur rivage, ils y avoient trouvé Sémelé morte; qu'ils lui avoient fait de magnifiques funerailles, & qu'ils avoient pris soin de la nourriture du petit Bacchus, l'ayant remis à Ino sa Tante, qui étoit venuë chez eux par hasard, errante & fugitive de son païs. Quoiqu'il en soit, ces differentes opinions n'ont jamais détruit celle qu'on a euë generalement de la Di-

vinité de Sémelé. A la vérité le célebre D. B. de Monfaucon dit, qu'il ne paroît pas que ſon culte ait été fort en vogue; cependant on voit qu'elle a eu des Autels, des Boſquets & des Fêtes en ſon nom; enfin qu'elle a été honorée en qualité de Déeſſe. Les citations ſeroient inutiles dans un fait ſi connu, & dont notre Inſcription toute ſeule eſt une preuve invincible. Reſte donc ſeulement à prouver la Divinité des trois autres Sœurs, Ino, Autonoé & Agavé.

Pour Ino ſa Déïfication ne peut pas être révoquée en doute; elle a été reconnuë par les Grecs & par les Romains; ſous le nom de Leucothoé par les premiers, & de Matuta par les ſeconds, comme auſſi ſon Fils Mélicerte ou Palæmon, appellé Portumne ou Portune par ceux-ci. Le culte de l'un & de l'autre étoit bien établi à Rome: Ino, ſous le nom de Matuta, y avoit un Temple érigé par Servius Tullius, & Palæmon ou Portune ſon Fils, y en avoit deux. Ce qu'il y avoit de parti-

culier dans le culte d'Ino ou de Matuta, c'eſt que les Dames Romaines, qui en faiſoient la Fête, ne prioient point cette Déeſſe pour leurs propres enfans ; mais ſeulement pour les enfans de leurs ſœurs ; comme pour conſerver la tradition, qui leur avoit apris, qu'Ino, dont les enfans avoient eu d'abord un malheureux ſort, n'avoit été heureuſe que par la nourriture qu'elle avoit donnée à Bacchus, fils d'une de ſes Sœurs.

Autonoé, troiſiéme Fille de Cadmus, ne fut pas heureuſe en enfans; elle épouſa Ariſtée, Fils d'Apollon & de la Nimphe Cirene; elle n'en eut qu'un Fils, qui fut le déplorable Acteon. Ariſtée inconſolable de ſa funeſte avanture, quitta la Grece, & alla chercher en Sardaigne un établiſſement, avec ceux qui voulurent ſuivre ſa fortune. La même raiſon obligea auſſi Autonoé à quitter le ſéjour de Thebes, & à s'établir dans un Bourg de la dépendance de Mégare, où Pauſanias dit qu'on voyoit ſa Sépulture. Elle eut part aux mêmes avantages que

ſes Sœurs, en qualité de Nourrice de Bacchus ; mais elle en eut auſſi d'autres qui lui furent perſonnels. Ariſtée ſon Mari eut par lui-même les honneurs Divins. Ayant abandonné la Sardaigne pour une nouvelle habitation qu'il ſe fit en Trace ſur le Mont Hœmus, où il ſe fixa, & où il communiqua à ſes Voiſins beaucoup de ſecrets utiles & néceſſaires à la vie, concernant la culture des Terres & des Arbres ; l'uſage des olives, du lait, du miel, & la maniere de ſe faire des habits; enfin ayant un jour diſparu, les Barbares & les Grecs s'accorderent d'un commun conſentement, à le reconcoître pour un Dieu. C'eſt ſans doute le même Ariſtée, qui a fourni à Virgile la matiére de l'agréable Epiſode, qu'il a placé dans le quatriéme Livre de ſes Géorgiques, & Ovide dans le premier de ſes faſtes. Ariſtée s'y dit Fils d'Apollon & de Cirene, & en droit d'aſpirer aux honneurs du Ciel. Pauſanias dans ſa Phocide en parle de même. & nomme ſa Femme Autonoé. Actéon leur

Fils, nonobſtant ſa fin malheureuſe, fut reconnu d'abord comme un Héros, puiſque les Orchoméniens, au raport de Pauſanias, dans ſa Béotie, conſulterent l'Oracle de Delphes, pour être délivrez de l'apparition de ſon Ombre, ou de ſon Fantôme, qui les inquietoit; & ayant exécuté ce que leur preſcrivoit l'Oracle, ils ceſſerent d'être tourmentez par cette Ombre. D'où l'on peut inferer, que ces peuples ne croioient pas, que l'Ombre d'Acteon fût placée ailleurs, que parmi les Ombres heureuſes, dans le rang de celles avec qui on pouvoit avoir quelque rélation, & qui pouvoient être élevées au rang des Héros, & des Demi-Dieux ſucceſſivement. Pour achever tout ce qui ſe dit de remarquable ſur ſon ſujet, on lit dans Apollodore, qu'après que ſes Chiens, dans l'accès de leur fureur, ou de leur chaude rage, l'eurent dévoré, ils le chercherent long-tems ſuivant ſes traces, tant qu'ils parvinrent à l'habitation de Chiron le Centaure, où ils avoient été élevez avec leur malheureux

heureux Maître; & que là ils n'avoient cessé d'aboyer & de hurler avec de tristes accens, jusqu'à ce que Chiron se fût avisé de faire un Simulacre, qui représentoit Actéon, ce qui les appaisa tout aussi tôt.

Cette avanture des Chiens d'Actéon, pour le dire en passant, peut trouver place dans les causes ou les suites du progrès de l'Idolâtrie, & dans l'exposition des qualitez & vertus occultes, que la plûpart des Payens attribuoient à leurs Statues.

Outre la singularité du culte d'Ino, ou de Leucothoé, que j'ai remarquée ci-dessus, je ne sçaurois m'empêcher de faire ici une autre digression sur cette Déesse, qui vient ce me semble assez naturellement à mon sujet. Le R. P. Lescalopier, sçavant du siécle passé, dans son commentaire sur le traité de Ciceron de la nature des Dieux, & dans ce qu'il y a ajouté sur la Théologie des anciens Gaulois, m'en a fourni la matiere. Il dit, qu'il est croyable que Leucothoé avoit son culte établi à Paris, à qui elle avoit

donné ſon nom, & pour enſeigne ou pour armoiries (ſi l'on peut parler ainſi) quelque vaiſſeau, qu'elle avoit ſauvé du naufrage, comme Déeſſe protectrice des Nautonniers, ſuivant ce vers de Tibulle :

Hanc miſer implorát navita Leucotheam.

Ce qui eſt bien plus probable, que de tirer le nom de Paris ou de Lutece, en Latin du mot *Lutum*, qui ſignifie de la bouë, ou de la terre détrempée ; à quoi j'ajouterai pour fortifier la penſée du P. Leſcalopier ſur cette Etimologie, qu'il rejette avec raiſon, que les mots de *Luteus* ou de *Lutea* ne ſignifient d'ordinaire que la couleur tirant ſur le blond ou le ſaffrané, témoin ce vers de Tibulle :

Fuſa ſed ad teneros Lutea palla pedes.

Et cet autre :

Lutea ſed niveum involvat membrana libellum.

Bien plus ce mot eſt employé dans Ovide comme une Epitéte de l'Aurore :

Memnonis in roſeis lutea mater Equis.
Faſtor. lib. 4°.

On le voit auſſi comme nom de Famille dans une Inſcription ou Epitaphe antique, qui n'a point encore paru, & qui a été découverte il n'y a pas long-tems dans le Fauxbourg de la Guillotiere, près de Lyon. Elle eſt ſur une pierre tendre en forme d'un quarré long, haute d'un pied cinq pouces, ſur dix pouces dans ſa plus grande largeur, & ſept pouces dans la moindre, où eſt gravée d'un côté ſeulement l'Inſcription ſuivante; les trois autres côtez vuides.

D. X. M.
E QUIETI ÆTERNÆ
MAXIMI CALVONIUS
BELLUS MILLEGXXI : E
LUTEA MATER MAXIMO
FIL. QUI VIXIT ANNO
UNO M. X. D IIII P`CE
SUB ASCIA DED.

On ne peut pas dire raiſonnablement, que *Luteus* & *Lutea* dans les vers de Tibulle & d'Ovide, & dans l'Inſcription ſépulcrale, que je viens de citer, ayent aucun rapport à la ſignification de *Lutum*, tant à cauſe de l'indécence qu'il y auroit euë à tirer des noms de famille, & ſurtout l'épithéte d'une Déeſſe telle que l'Aurore, d'une ſi vilaine ſource, qu'à cauſe de la difference de quantité entre la premiere ſyllabe de *Lutum*, qui eſt bréve, au lieu qu'elle eſt longue dans *Luteus*.

Par ces raiſons, ſans aller chercher ſi loin une Déeſſe de Thebes, je m'en tiendrois à dériver l'Etimologie de Lutece du mot *Luteus*; ſoit que les Romains euſſent voulu faire alluſion à la couleur du terrain des environs de Paris, ou à la couleur du teint & de la chevelure des Habitans, qui en ce tems là étant celle des naturels du païs, & preſque ſans mélange d'étrangers, tiroit bien plus ſur le blond que ſur le brun. Quoiqu'il en ſoit, pour achever ce que j'ai à dire deLeucothoé & de ſon

culte, je vois encore beaucoup d'aparence à croire, que certains pains au ſafran, qu'on fait la veille des bonnes Fêtes en quelques Provinces de France, comme en Dauphiné, Lionnois, & autres, peuvent avoir pris leur origine des Gateaux ou Galettes, & petits pains que les Dames Romaines & les Gauloiſes, à qui cette cérémonie s'étoit communiquée, avoient coûtume d'offrir à Leucothoé au jour de ſa Fête, comme Ovide le raporte expreſſément :

Ite bonæ Matres, veſtrum matralia feſtum,
Flavaque Thebanæ reddite Liba Deæ.

Mes Dames, dit-il, voici votre Fête qui s'aproche, préparez vos Offrandes de pains jaunes pour la Déeſſe Thebaine.

Pour revenir à nos Sœurs Déeſſes, il ne reſte plus qu'Agavé, dont il faut auſſi examiner les titres. On auroit de la peine à en trouver d'autres, que les ſoins qu'elle prit conjointement avec ſes Sœurs pour la nourri-

ture & l'éducation de Bacchus. Ce tître suffit avec notre Inscription ; mais on peut le fortifier encore d'une autre Inscription, rapportée par Bellori après Gruter, & après eux par D. B. de Monfaucon, premiere partie de l'Antiquité expliquée. C'est une espece de Vestibule en relief, où deux oiseaux paroissent se joüer sur le fronton, tenant chacun dans leur bec une feüille ou un petit branchage de verdure ; au milieu de cet édifice on voit trois figures de Femmes nues & debout, comme on représente ordinairement les Graces : elles se tiennent ensemble, entrelassant leurs bras, & s'appuyant sur l'épaule l'une de l'autre. On leur voit à chacune un petit bout de draperie, qui cache les nuditez, & qui paroît décendre de leur ceinture. Il y a une quatriéme Figure à un coin du Portique ou du Vestibule, assise, habillée, & même couverte d'un Voile, dans une attitude de douceur & de modestie, qui paroît sur son visage & dans son maintient. Une des figures qui sont debout appuye

un peu ſa main gauche ſur le genou de cette derniere, ce qui ſemble déſigner une liaiſon de parenté & de familiarité entr'elles, auſſi l'Inſcription eſt-elle:

AD IIII Sorores, *aux quatre Sœurs.* Gruter 93.4. D.B. de Monfaucon, premiere partie de l'Antiquité, qui le cite de Beger & de Bellori.

Le Sçavant Auteur, dont j'ai tiré ce monument, auſſi-bien que la plûpart de ce que j'ai remarqué ſur les deſcendans de Cadmus & leurs avantures, n'expliquent point qu'elles peuvent être ces quatre Sœurs; il les donne pour les Graces, dont le nombre ordinaire de trois, ſeroit augmenté d'une quatriéme. Il trouve vraiſemblable le ſentiment de Bellori, qui croit, que c'eſt une nouvelle mariée, que le Graveur a voulu flatter en la faiſant paſſer pour la quatriéme Grace. Je pourrois ajouter, que c'eſt peut-être en ſuivant l'idée d'une flatteuſe Epigramme de l'Anthologie, faite à la louange d'une Beauté nommée Dercylis, où l'Auteur dit qu'on peut compter à

préſent quatre Graces, deux Vénus & dix Muſes, en faiſant tenir à Dercylis ſon rang dans chaque diviſion de ces Divinitez, pour en rendre le nombre complet, tel qu'il venoit de le régler. Cependant quelque ingénieuſe que paroiſſe la penſée de Bellori, & quoiqu'elle ſoit ſuſceptible de beaucoup d'agrémens, en y joignant tout ce qui pourroit y avoir quelque rapport; je ne ſçaurois y acquieſcer entierement, & je croi voir aſſez de convenance entre ce Monument de Bellori, & notre Monument de Cologne, pour juger, que ces deux pieces ſe donnent du jour l'une à l'autre, & qu'on ne doit point les ſéparer.

Le Monument de Bellori porte l'Inſcription; aux quatre Sœurs; l'Inſcription de l'Autel de Cologne eſt à la Déeſſe Sémelé & aux Déeſſes ſes Sœurs, qui font en tout le même nombre de quatre; les trois Sœurs Ino, Autonoé & Agavé, comme Divinitez du moindre rang, ſont repréſentées nues; mais Sémelé, qui eſt d'un plus haut rang, comme Epou-

ſe & Mere d'un grand Dieu, eſt repréſentée avec plus de decence & de dignité : d'ailleurs elle eſt figurée comme relevant de couche ou y étant encore; ſes Sœurs ſe tiennent auprès d'elle dans une attitude de parenté & de familiarité.

Au reſte je ne prétends pas que mon expoſition ſoit une preuve ſuffiſante de la vérité de mon ſentiment ; je ſerai aſſez ſatisfait s'il paroît dans le degré de vrai - ſemblance dont on peut ſe contenter ſur ces matieres. J'ai apporté des preuves de la Divinité de Semelé, d'Ino, & d'Autonoé ; il ne reſte donc plus qu'Agavé qui n'a pour elle que le mérite de la nourriture & de l'éducation de Bacchus, où elle a eu part avec ſes ſœurs, ſelon le témoignage d'Oppien : elle a donc le même droit qu'elles à la Deification ; & en effet elle n'en eſt point ſeparée dans l'Inſcription de Cologne, & l'on eſt bien fondé à croire que le Culte des quatre filles de Cadmus a été admis par les Romains ; à ſçavoir de la premiere, comme femme de Ju-

piter, & mere de Bacchus; & des trois autres, en qualité de nourrices & de gouvernantes de ce Dieu : Les Romains avoient reçu ce culte des Grecs, & il a passé des uns ou des autres aux Germains & aux Celtes.

J'ai pourtant à répondre ici à une objection qu'on peut me faire au sujet d'Agavé : à la bonne heure dira-t-on que Sémélé, Ino & Autonoé ayent acquis le titre & les prérogatives de Déesses; mais Agavé, la furieuse Agavé, l'impitoyable, la dénaturée, la plus ardente à tremper ses mains dans le sang de son malheureux fils Penthée, celle qui le blessa la premiere, celle qui lui coupa la tête, & qui s'étant fait un devoir de Religion de traîner par tout cet odieux & funeste objet, en a fourni & perpetué l'horrible spectacle sur tous les Théatres Grecs & Romains. Quelles expiations auront été suffisantes pour la purifier de ce meurtre, & pour la faire devenir Déesse ? A cela je répondrai que sans doute les payens avoient d'autres idées que nous touchant

certaines actions que leurs Dieux, pour ainſi dire, engageoient les hommes à commettre, & qu'ils reſpectoient juſqu'aux accès de fureur inſpirez aux hommes par quelques divinitez; ce qui n'empêchoit pas ces hommes de devenir après cela heros, Demi-Dieux, & enfin Dieux eux-mêmes. Hercule & quelques autres en fourniſſent des exemples, dont on ne ſçauroit démentir, ni éluder l'autorité. Mais ſans entrer dans le labyrinte & le cahos de ces tems fabuleux, & ſans entreprendre de juſtifier ou de rectifier les idées de la Théologie Payenne, il ſuffit d'être bien perſuadé que la prérogative de déification a toujours été attachée aux perſonnes de l'un & de l'autre Sexe, qui ont été employées à la nouriture & l'éducation des Dieux; les exemples en ſont fréquens: il ſuffiſoit d'avoir eu part à ces emplois pour acquérir la Divinité par un conſentement tacite, ou plûtôt par un abus général qui étoit paſſé en coutume. Enfin il n'eſt point queſtion

de raisonnemens, ni d'exemples, où l'on a une preuve lisible & intelligible, d'un monument de Religion érigé à la Déesse Sémélé & aux Déesses ses Sœurs. Il n'y en a aucune d'exceptée, par conséquent Agavé peut bien passer pour Déesse, avec les Parques, les Furies, & d'autres Divinités aussi équivoques.

Je croi avoir rempli la premiere partie de mon projet, qui étoit de faire connoître les Divinités à qui l'Autel & l'Inscription de Cologne étoient dédiés. Il faut à present examiner par qui & à quelle occasion ils avoient été érigez: tout cela est marqué dans l'Inscription; c'est une Dame nommée REGINA PATERNA qui est qualifiée Prêtresse ou Mairesse des Dames ou Déesses Maires ou Meres du Lieu, qui a érigé ce monument en reconnoissance de l'honneur qu'on lui avoit fait, de lui accorder la prérogative sacrée du Mairage, ou de la Prêtrise à laquelle elle avoit déja droit par sa

naissance. Je me sers de ce mot forgé de Mairesse, & de celui de Mairage, pour exprimer la dignité de ce Sacerdoce, parce qu'il faut de nécessité avoir recours à des mots nouveaux, pour expliquer des fonctions & des usages dont nous n'avons que des idées fort imparfaites, sur-tout étant exprimées dans une langue qui nous est devenuë Etrangére. A quoi il faut ajoûter que les rits & les céremonies du Paganisme étant abolis depuis plus de douze cens ans, cet éloignement répand encore une plus grande obscurité sur ces matiéres. Mais quoiqu'il en soit, nous connoissons par notre Inscription que REGINA PATERNA étoit Prêtresse des Divinités filles de Cadmus, qu'elle tenoit ce droit de sa naissance, & que de plus elle avoit été faite ou éluë & consacrée Prêtresse; ce qui pouvoit être consideré comme une ratification du droit que lui avoit donné sa naissance : enfin que cette Dignité Sacerdotale de PATERNA s'ap-

pelloit en latin SACER MATRATUS, ce qui ne peut guéres s'expliquer en françois, que par les mots de Sacré Mairage. J'infére de-là, comme une suite de mes précédentes propositions, que les Divinités de l'Inscription de Cologne, celle de Gruter & de Bellori (Aux quatre Sœurs,) & toutes les autres qui s'adressent aux Déesses Maires, ou Meres, aux Matrones & aux Meres Augustes, s'adressent aux mêmes Divinités, à sçavoir aux Filles de Cadmus; mais ce qui a si fort multiplié & confondu ces Déesses, ç'a été les appellations locales qu'on leur a données; chaque Nation, chaque Peuple, & même chaque Ville ou Bourgade, voulant attirer chez soi, & se rendre favorables des Divinités que l'on croyoit si utiles & si nécessaires pour la nourriture & l'éducation des Enfans. A la vérité la Mithologie de ces Dames Maires ou Matrones, n'est pas facile à déveloper : nous n'avons pas d'anciens Auteurs qui ayent trait-

té cette matiére à fond ; tout ce q'on a pû en découvrir, ne se trouve que dans des Inscriptions qu'il faut ramasser de côté & d'autre, & y ajoûter ses conjectures, pour en faire un corps qui ait quelque liaison. Ces Inscriptions sont pour la pluspart dans Gruter, dans Reynesius, & dans peu d'autres Auteurs : D. BERNARD DE MONTFAUCON en a traité dans la deuxiéme partie de l'Antiquïté expliquée ; mais il n'en parle qu'en raportant le bas relief de Mets qui avoit déja été donné au Public par Gruter, & il ne dit autre chose de ces Divinités, sinon qu'il les range parmi les Divinités Gauloises. L'Auteur de la Religion des Gaulois, judicieux & sçavant Ecrivain de la même Congrégation que D. B. de M. a traité aussi le même sujet, & voici ce qu'il en dit. 1°. Il n'est pas de l'opinion de ceux qui n'en faisoient que des Divinités champêtres & rustiques, telles qu'elles sont désignées dans quel-

ques Inſcriptions, ſous les noms de Sulêves, de Sylphes ou de Nymphes. 2°. Il ne croit pas non plus que leur culte ait paſſé de la Campagne dans les Villes; mais il prétend au contraire que ce culte eſt fort ancien, & qu'il a pris ſon origine dans les Villes, d'où il s'eſt répandu dans la Campagne. 3°. Il remarque que ces Inſcriptions ne contiennent que des vœux pour la proſpérité de la maiſon & de la famille de l'Empereur régnant. De ces réflexions, il conclud que tous les différens noms employés dans les Inſcriptions adreſſées à ces Divinités, ſont Synonimes: que les Gaulois n'ont entendu par-là, que le nom de Meres, & qu'il en réſulte que les Divinités à qui l'on adreſſoit ces vœux, devoient faire l'Office de Meres à l'égard des familles & des maiſons. C'eſt ainſi que s'explique cet Auteur: à quoi j'ajoûterai qu'il paroît que ces Divinités n'étoient pas tout à fait du commun, puiſqu'on les mettoit au rang des Divi-

nités du Palais, & que leur culte étoit fort étendu; comme il se voit par les monumens qu'on en découvre de tous côtez. Au reste je suis de l'avis de l'Auteur pour toutes ses reflexions, j'y trouve une vraisemblance qui aproche fort de la vérité; mais d'ailleurs je ne souscris pas si librement au parti qu'il prend de déterminer ces Déesses Meres, aux trois Parques, ou aux Destinées, & de décider que ce sont les mêmes Divinités.

Ce sentiment est aussi celui du P. Menetrier; mais je ne vois pas que ni l'un ni l'autre ait aporté des raisons assez convaincantes, ni même des raports de vraisemblance assez justes pour réunir sans contredit tous les suffrages en leur faveur. Je ne vois rien dans les habits, ni dans les attributs de ces Dames Meres, qui tienne la moindre chose des Parques: elles sont toutes habillées à peu-près à la Romaine, & ne portent que des fruits, ou une corne d'abondance dans leurs mains; ce qui désigne plûtôt

des Nourrices ou des Sévreuses que des Parques. Pour ce qui est du nombre de trois, on peut l'apliquer à bien d'autres sujets, qu'aux trois Parques : la légende de l'Empereur Diocletien, où on lit FATIS VICTRICIBUS, aux Destinées Victorieuses, ne dit point que ces Destinées, fussent ce qu'on appelloit les Déesses Maires; j'oppose la même réponse à l'Inscription qui est sur un cippe de la Ville de Valence en Espagne ; on y voit qu'un Particulier, nommé Q. FABIUS NYSUS, a érigé ce monument aux Destinées, pour accomplir un vœu qu'il avoit fait. FATIS Q. FABIUS NYSUS EX VOTO.

Cette inscription n'est pas assez ample ni assez instructive pour que nous en puissions conclure que les Déesses Maires, & les Destinées étoient les mêmes divinités. Enfin nous ne trouvons point que le culte des Parques, ou des Destinées, ait été aussi fréquent dans les Gaules qu'il auroit dû l'être si elles avoient con-

ſtitué une partie ſi conſidérable de la Religion des anciens Gaulois ; & ſi l'on avoit crû communement qu'elles euſſent une influence ſi efficace ſur la nourriture & l'éducation des enfans. A peine avons nous trois ou quatre monumens du culte des Parques ou des Deſtinées , contre vingt - cinq ou trente qui parlent des Déeſſes Maires ; à quoi il faut ajouter ceux dont on a fait de nouvelles découvertes depuis ce ſiecle. Par exemple, dans les Mémoires de Trévoux de Fevrier & Mars 1720. on rapporte cette inſcription trouvée dans la vallée d'Aouſte en Dauphiné.

MATRIS AVG. EX STIPE ANNVA. Aux meres Auguſtes du produit des queſtes ou des contributions annuelles ; d'où nous apprenons que le culte des Déeſſes Meres avoit la vogue dans ce lieu là , & qu'il s'y faiſoit des queſtes ou des collectes annuelles pour ſubvenir aux frais de ce culte. Il n'eſt pas difficile de découvrir dans toutes ces Inſcriptions une eſpece de tra-

dition, ou de continuité de culte des mêmes divinitez, qui a passé des Romains aux Gaulois Celtiques des bords du Rhin & à ceux de la Gaule Narbonnoise, ou Aquitaine.

Cette digression que l'abondance de la matiere a bien allongée m'a fait écarter de mon sujet; il y faut revenir pour expliquer le reste de l'Inscription. J'ai parlé des divinitez à qui l'Autel en question a été érigé, j'ai dit à quelle occasion & par qui : cela n'est pas douteux, c'est par une Dame nommée REGINA PATERNA, qui prend la qualité de Mere née & faite telle, & qui érige cet Autel pour l'honneur, ou en reconnoissance du sacré mairage sous le Sacerdoce de Aulus Seranius CATULLUS Pere. Je suppose d'abord que le sacré mairage ou la dignité de Mere, emportoit de droit la dignité du Sacerdoce ou de la Prêtrise du Dieu, ou de la Déesse à qui l'Autel ou l'Inscription s'adressoit : & comme l'un & l'autre s'adresse ici à la Déesse Sémélé, & aux Déesses ses sœurs; &

que REGINA PATERNA s'y dit Mere née, & de plus decorée de la dignité ſacrée du mairage ; il eſt naturel d'en conclure que la dignité dont il s'agit étoit celle de Prêtreſſe de Sémélé & de ſes ſœurs ; qui par conſequent étoient les Déeſſes Maires ou Meres de cet endroit là ; dont les Prêtreſſes s'appelloient auſſi Dames Maires ou Maireſſes, par une eſpece de communication ou de confuſion de nom entre les objets du culte, & celles qui en étoient les Prêtreſſes ; à moins qu'on ne prétendit que les termes de notre Inſcription, *Mater nata & facta* doivent s'expliquer par ceux de Gruter page 362. Inſcription 14. GEMINIA TITULLA MATER SACRORUM. Ce qui ne paroît pas ſans difficulté ; mais quand même cette explication ſeroit admiſe, notre Inſcription ne perdroit rien de ſon prix. Elle nous apprendroit toujours qu'on a reconnu ſur les frontieres des Gaules & de la Germanie, quatre nouvelles Déeſſes dont le culte étoit bien établi, puiſqu'el-

les avoient des Adorateurs & des Miniſtres.

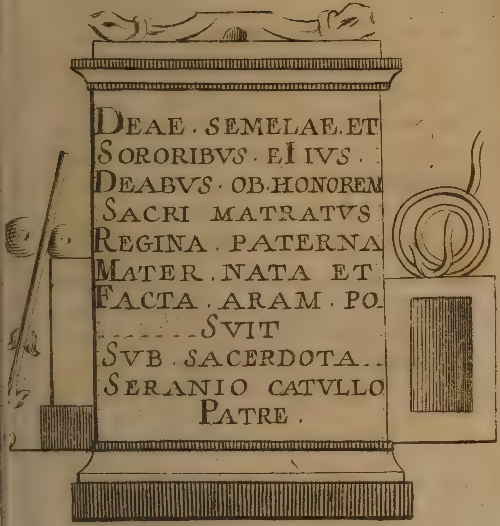
A. L. de l'Academie de Lyon.

ARTICLE LXXIX.

AURELIA, OU ORLEANS Delivré, Poëme Latin, traduit en François. Laus artis in nobis ſit aliqua, ſi non perfectio, at conatus tamen, atque adumbratio. Cic. orat. *A Paris, chez Mérigot, Quay des Auguſtins &c. La veuve de la Tour, ruë de la Harpe. &c. Prault fils Quay de Conty. Chaubert Quay des Auguſtins. &c. Page 389. avec Approbation & Privilege du Roy.*

LE titre de ce Poëme Epique, eſt une de ces ſupercheries qu'un long uſage à miſes à la mode dans la République des Lettres. De ſages raiſons, ont de tout tems déterminé plus d'un Auteur à garder l'*Incognito*. Le maſque donne de l'aſſurance. On reçoit & on écoute avec plus de complaiſance des loüanges

iullet in38 .pag.1910



que la flatterie ne rend point ſuſpectes, & on s'offenſe moins d'une cenſure vague qui n'humilie point l'amour propre.

Malgré quelques vers latins répandus dans le corps de cet ouvrage, nous croyons ſçavoir qu'il a été compoſé en François tel qu'on vient de l'imprimer, & qu'il eſt l'eſſai de quelqu'un qui a voulu s'occuper, s'amuſer, & mettre à profit toutes les lectures qu'il paroît qu'il a faites dans ce genre.

En effet, l'*Aurelia*, n'eſt point ni *Homere* ni *Virgile*, ni le *Taſſe* ni *Milton* &c. Mais c'eſt bien quelque choſe de tous les ouvrages de ces fameux Poëtes. On ne peut diſconvenir que l'Auteur ne ſe ſoit appliqué à connoître à fonds ces riches materiaux, & à ſe les approprier dans le deſſein qu'il avoit. Il écrit avec feu, il peint avec force, ſon imagination tour à tour riante & majeſtueuſe, lui fournit des deſcriptions énergiques, des comparaiſons élevées, & des portraits gracieux. En conſervant, à peu de choſes près,

toute la fidelité de l'Hiſtoire, il a ſçu emprunter de la Poëſie ces fictions qui la diſtinguent : mais ſon entouſiaſme aſſez conſtamment guidé par la ſageſſe, ne tient point de l'emportement ni de l'yvreſſe, tout au plus pardonnables dans le ſiſtême de l'ancienne Mythologie. Au lieu de ces divinitez fabuleuſes, ce ſont des genies ou des démons déguiſés qui y figurent ſuivant les circonſtances, & encore ſur cet article, l'Auteur en uſe-t-il ſobrement. On voudroit ſans doute un peu plus de douceur, de naturel & d'exactitude dans le langage ; de regularité, de ſuite, & de juſteſſe dans l'œconomie & la diſtribution du Poëme. Le ſtyle, a force d'être quelquefois guindé & nerveux, en devient rebutant, & d'ailleurs la plûpart de ces images, ainſi que des narrations, n'ont plus l'agrément de la nouveauté ; on ne ſe ſouvient que trop de les avoir trouvées dans tous les ouvrages de cette eſpece ; le ſujet ſouvent interrompu, ſans qu'on en voye la raiſon, ceſſe d'avoir le

même intérêt, & par là pour l'ordinaire les Episodes sont aussi déplacés que languissans. Nous faisons remarquer ces défauts avec d'autant plus de liberté, qu'ils sont balancés avec avantage par de veritables beautés. Il paroît qu'on doit moins rougir de ses fautes que s'applaudir de ses talens, quand on a autant d'esprit, d'étude & d'imagination que nous en reconnoissons à l'Auteur.

Pour parler à présent de l'arrangement & de l'occasion du dessein, l'action commence au sixiéme mois du siége d'Orléans, & tout l'ouvrage est partagé en douze chants. D'abord c'est le vieux Duc de Berri frere de Charles que l'on suppose vivre, & qui renfermé dans Orleans, y fait à peu près le rolle de Nestor dans la guerre de Troye. Ce Prince & les Généraux François abbatus des pertes précédentes, conférent sur les moyens de les réparer: une défense dont dépend le salut de l'Etat, un renfort qui leur arrive, anime leurs esperances; une

troupe de guerriers conduite par le fameux Dunois, sort de la Ville assiegée, pour aller au devant des Troupes Angloises, que le Duc de Bedfort envoyoit joindre les assiegeans. Le succès malheureux, trahit la valeur Françoise; elle ne se soutient après ce funeste combat, que par le recit que fait Saintrailles de sa negociation pour détacher le Duc de Bourgogne du parti de l'Angleterre, & des dispositions qu'il a trouvées dans l'esprit de ce Prince à s'adoucir. L'Anglois fier de sa victoire, donne un furieux assaut. Que de beaux faits de guerre! Que d'exploits memorables de part & d'autre! La cause la plus juste, est enfin la plus heureuse, l'Ennemi repoussé de tous côtés, baigne les murs de son sang. A tant d'horreurs succede un calme passager, des Heraults du Duc de Bedfort annoncent tout à coup une tréve ménagée par la mediation de l'Empereur Sigismond. Presque aussi-tôt c'est la description d'un Tournoi magnifique qui s'ouvre sur les bords de la

Loire, & ſous les murs d'Orleans. L'Empereur, les Princes & les Princeſſes honorent les Fêtes de leur préſence, & en font le principal ornement. Jamais dans l'Empire des Fées, on ne vit rien de ſi merveilleuſement beau. On doit être ſurtout édifié du diſcours que tient un des deux Légats du Pape ſur l'inſtabilité des choſes humaines. Tandis que ce ſuperbe ſpectacle, ſuſpendoit pour un tems, & calmoit les douleurs des Aſſiegés, le Roy Charles ſur les bords de la Vienne, s'amuſoit avec ſes Courtiſans. Un jour il leur racontoit l'avanture qu'il avoit euë avec un ſaint Vieillard *dans ces climats fortunés, placés entre le Rhône & les hautes Pyrenées.* Celui ci dans un entouſiaſme Prophetique, & après bien des Ceremonies myſterieuſes, lui avoit annoncé ſes propres deſtinées, & celles de ſes deſcendans. La nuit ſurprend le Monarque au milieu de ſon recit qu'il a peine à continuer. Il s'égare, le hazard le conduit dans une maiſon inconnue : c'étoit la de-

meure de la belle Agnès. On conçoit tout ce que cette rencontre à pû fournir de graces à la Poëſie. Cependant il n'étoit plus queſtion de jeux ni de Tournois devant Orleans tout cela avoit diſparu comme un enchantement. La guerre s'y faiſoit avec plus d'acharnement qu'auparavant. Les Anges protecteurs de la France, paroiſſent devant le Trône de l'Eternel ; le genie de l'Angleterre ne rend que des cris impuiſſans. Nos malheurs ſont ſur le point de finir. La Pucelle paroît. Son éloquence victorieuſe, confirme la vérité de ſa miſſion, & rappelle l'aſſurance dans les cœurs François. On ſe raſſemble ſous ſes Enſeignes, on marche vers Orleans ; elle y entre en triomphe. La bleſſure qu'elle reçoit, ne peut retarder que de quelques inſtans la déroute des Anglois. La France eſt ſauvée. *L'Etendart glorieux de la divine Bergere flotte aux pieds des Autels, & les Levites, aux ſons de mille Inſtrumens, chanterent ce Cantique.* Ce Cantique qui termine l'ouvrage &

qui est latin, est une ode imitée de l'Ecriture, & surtout des Cantiques de Debora & de Judith.

Tel est donc à peu près tout le plan du Poëme; nous n'avons pû que l'ébaucher, pour éviter l'embarras d'une narration trop étenduë pour un simple extrait, & cependant trop courte encore dans un sujet aussi abondant que celui-ci. Suppléons à la nécessité qui nous gêne, en rapportant quelques traits de l'ouvrage qui fassent connoître le goût & le genie de l'Auteur.

Cet éloquent vieillard qui fait dans *l'Aurelia* le Rôlle d'Anchise dans le 6. Livre de l'Enéide, arrive jusqu'à nos tems, & voici comme il s'explique: „ Voyez, continua „ le Vieillard, voyez les faveurs du „ Ciel se fixer à jamais sur le Trône „ de S. Louis. La vertu y est associée, la Sagesse, sous la figure d'un „ Vieillard venerable, habite au pied „ du Trône, & le Roy qui y est assis „ est le Pasteur & le Pere de son „ Peuple : l'éclat paisible de son „ Diadême donne un printems per-

„ pétuel aux champs fortunez, qu'il
„ tient sous son Sceptre florissant:
„ Si Bellone & ses nuages confus,
„ viennent troubler de si beaux
„ jours, il aura bien-tôt dissipé l'o-
„ rage; il envoyera ses Légions in-
„ vincibles passer le Rhin, traver-
„ ser les Alpes, & presser de tou-
„ tes parts l'Allemagne allarmée
„ dans toutes ses vastes contrées.
„ La guerre, ce monstre, qui une
„ fois échappé, ne connoît plus de
„ frein, obéïra au nœud impé-
„ rieux qui sçait le captiver, & la
„ Paix ramenée presque dans l'in-
„ stant, & portant sur ses aîles
„ l'alliance désirée, renaîtra bril-
„ lante comme le Soleil au milieu
„ de sa course; le Rhin, accoû-
„ tumé depuis si long-tems à por-
„ ter à l'Océan avec ses flots, le
„ murmure & les frémissemens des
„ deux Peuples toujours prêts à s'en-
„ tredéchirer, aimera également
„ l'un & l'autre de ces rivages, &
„ verra le Germain invincible rede-
„ venir enfin après tant de siécles
„ le Frere du Gaulois belliqueux,

„ il le verra se remettre avec une „ pleine confiance à la foi de son „ nouvel Allié, & dégarnissant sa „ frontiere déposer en ses mains „ les clefs de ses Villes, comme sur „ un Autel inviolable. „

Entre les merveilles du regne de Louis XIV, le même esprit prophêtique n'a pas oublié M. de Meaux & M. de Cambray. „ Vois-tu, ô Roy „ des François! ce Pontife auguste, „ environné d'un Peuple avide d'en- „ tendre? Sous sa Mitre sacrée, il „ semble le Docteur de l'Univers. „ Son langage est splendeur, sa „ parole est magnificence. Il est di- „ gne de recueillir les traces lumi- „ neuses, que l'Eternel a laissées dans „ tous les siécles. A ses côtez un „ autre Pontife ôte à la vertu son „ voile nuisible, il en découvre tous „ les charmes, il la prend par la „ main, & l'introduit à la Cour des „ Rois; ses paroles seront comme „ les pleurs de l'Aurore sur l'her- „ be naissante, elles seront sembla- „ bles aux tranquiles eaux du Méan- „ dre, qui dans leurs détours infi-

„ nis, entendent ſur leurs rives les „ Cygnes mélodieux. „

L'Hiſtoire, en publiant les charmes & les foibleſſes de la belle Sorêl, n'a pas rendu une égale juſtice à la nobleſſe & à l'élevation de ſes ſentimens. On ſçait qu'elle ranima le courage preſqu'éteint du Monarque François, que ſes reproches réïterez le rappellerent à l'amour de la Gloire, & à l'intérêt de ſes Peuples. Voici le diſcours que l'Auteur lui fait tenir. „ Hélas! je ne ſemblois „ point née pour l'humiliation où je „ me vois réduite! Encore ſi j'ai„ mois un Prince qui m'envelopât „ dans ſa gloire, & ſous ce voile „ d'honneur juſtifiât mes feux, me „ défendît des yeux ennemis; mais „ ſans aucun ſouci de votre Peuple, „ qui périt, & de votre Trône, „ qui vous eſt enlevé, vous languiſ„ ſez dans une tranquillité honteu„ ſe, qui vous deshonore aux yeux „ de l'univers! & moi je me verrai „ accuſée d'être la cauſe de votre „ nonchalance! vos Sujets murmu„ reront contre moi, & les indignes

„ rumeurs en viendront jusqu'à „ mes oreilles : au moins si dans ma „ peine je pouvois entendre quel- „ qu'un parler ainsi : Sa Jeunesse „ facile & imprudente, pouvoit- „ elle se défendre contre un Mo- „ narque jeune & charmant, con- „ tre un Héros dont les yeux étoient „ animez par la Gloire ? Ce discours „ réveilla le courage du Prince, & „ l'honneur endormi au fond de son „ cœur. Il se leve, ses yeux s'allu- „ ment d'un digne feu, son sein se „ remplit d'une juste audace. Tel „ l'or pénetré du Nitre, s'il vient à „ concevoir l'ardeur du charbon em- „ brasé, éclate à grand bruit dans „ les airs. „

On peut juger du talent de l'Auteur pour donner à ses portraits un coloris riant, par le récit qu'il fait de ce qui se passa à la premiere entrevûë de Charles & d'Agnès. „ Bel- „ le Fromenteau, tu parus en ta tail- „ le avantageuse comme le haut Cy- „ prés ; tu parus comme la Rose „ précoce, qui annonce la saison „ nouvelle, & se montre sur la hau-

„ te tige dans les jardins encore dé-
„ pouillez. Tu répondis avec ſa-
„ geſſe ; une pudeur modeſte te-
„ noit tes yeux baiſſez ; tu les ou-
„ vris enſuite avec grace, ils paru-
„ rent remplis de la plus pure lu-
„ miere du Printems. Les Hôtes
„ te placerent ſur le plus beau ſié-
„ ge, aux côtez d'Adelaïde. Ils ne
„ pouvoient ſe laſſer d'admirer ta
„ beauté, ils ne pouvoient en re-
„ tirer leurs yeux ; l'aimable Inno-
„ cence eſt ſur ſon front, toutes
„ les Graces ſont ſur ſes lévres,
„ ſes paroles ſont pleines de ſageſſe,
„ elle joint l'Eſprit à la beauté. „

Le trait ſuivant eſt dans un autre genre. L'Auteur employe les idées les plus ſublimes de l'Ecriture, toute la pompe du ſtile oriental, & l'énergie de la Poëſie la plus relevée, pour y dépeindre la Grandeur & la Majeſté de l'Eternel. „ Dieux im-
„ mortels, Enfans du Tout puiſſant,
„ qu'il me ſoit permis de pénetrer
„ dans votre Empire lumineux,
„ dans la clarté éternelle & la Gloi-
„ re à jamais éclatante. Puiſſe un

„ rayon s'en échapper, & luire aux
„ yeux de l'univers ébloui. O Dieu!
„ que les Peuples prosternez t'ado-
„ rent, que les deux bouts de l'uni-
„ vers s'abbaissent devant toi....
„ Le Ciel étoit dans l'attente du
„ Tout-puissant, le silence tel qu'il
„ pénetroit autrefois le vaste néant,
„ couvroit les Monts éternels, & les
„ belles Campagnes de l'Olympe.
„ Tout à coup le bruit éclatant de
„ mille Trompettes, les sons reten-
„ tissans que mille Héraults tiroient
„ des Instrumens divers, annonce-
„ rent le Tout-puissant. Il étoit por-
„ té dans son char. Les rouës ra-
„ pides, que l'esprit & la vie ani-
„ moient, laisserent après elles de
„ longues flammes. L'Airain des
„ Monts éternels en étoit broyé,
„ le bruit formidable s'en fit enten-
„ dre au-delà des étoiles que le
„ Scorpion apperçoit à peine dans
„ les cieux reculez, au-delà des
„ Astres lointains, que le Bélier lu-
„ mineux découvre en des régions
„ inconnuës; & l'univers entier en
„ demeura long-tems agité sur ses

„ fondemens de *diamans solides.* A
„ l'approche de l'Eternel, le Tem-
„ ple sacré dilata son enceinte,
„ comme un monde immense. Etoit-
„ ce l'Eternel lui-même; c'étoit seu-
„ lement son Tabernacle glorieux;
„ car pour lui il porte son Front
„ immortel, au-dessus du plus haut
„ Empyrée, ses Pieds sacrez passent
„ au-delà des abymes profonds des
„ enfers, & dans ses Bras qui en-
„ ferment l'univers, les Astres font
„ leur course. Si tu te montres, ô
„ Dieu vivant! tous les Etres dispa-
„ roissent ensevelis à jamais dans
„ ta lumiere. L'Eternité succeda à
„ ton existence. Seul tu existes,
„ tandis que toutes les Créatu-
„ res ne sont autour de toi que
„ comme des illusions de tes son-
„ ges, ombres légeres, que tu
„ as assemblées dans le néant, &
„ dans son immense solitude. „

Ce n'est pas là la précision que l'on demande dans les Ouvrages Phylosophiques; & quelqu'un qui ne voudra que raisonner & réflê-chir, s'accommodera peu de ces

hautes & fortes ſaillies; mais c'eſt le caractere de la vraye Poëſie; & pourquoi la blameroit-on? elle ne pourroit être repréhenſible, qu'en ſortant des bornes qui lui ſont preſcrites. Les genres ne doivent jamais ſe confondre, le Poëte badine, conte, ſoupire, éclate & s'emporte; le Philoſophe rêve, médite, combine & calcule. Tous les deux ont également raiſon, & ne l'auront qu'auſſi long-tems peut-être qu'ils n'empiéteront point l'un ſur l'autre.

ARTICLE LXXX.

LE THEATRE DE P. Corneille, Nouvelle Edition, à Paris chez Bordelet, ruë S. Jacques, & Compagnie, ſept Volumes in-12. 1738.

LEs Etrangers blâmoient avec raiſon notre indifférence pour Corneille, ils voyoient ces Ouvrages, qui lui ont mérité & obtenu le nom de Grand par un concert unanime de toutes les Nations polies, mal-

gré leur jalousie contre la France, ces Ouvrages, qui ont assûré à sa Patrie la gloire d'avoir porté la Tragédie à un degré de perfection qu'elle n'avoit point encore atteint, & où personne n'est parvenu de nos jours ; ils voyoient, dis-je, ces Ouvrages abandonnez à l'avarice & à l'ignorance de quelques Imprimeurs: les éditions se multiplioient plus imparfaites l'une que l'autre.

La Grece, qu'Homere n'a pas plus illustrée, que Corneille a illustré la France, n'a rien omis pour avoir des éditions correctes du Prince des Poëtes Epiques ; Lycurgue, Pisistrate interrompirent les soins du gouvernement pour répondre aux désirs des Grecs; Alexandre le grand, Alexandre employa son autorité, ouvrit ses trésors pour donner la plus exacte perfection à une édition d'Homére, qu'il portoit par-tout enfermée dans une magnifique cassette. Auguste eut pour Virgile la même attention ; il l'eut cette attention pour tous les Auteurs distinguez, qui éclairerent son siécle ; leurs

Ouvrages n'étoient placez dans une Bibliotheque ſuperbe, dédiée à Apollon, qu'après un rigide examen, & une correction ſcrupuleuſe des Copies.

Charlemagne, ſaint Louis, Charles le Sage, François premier, Louis le Grand ont regardé ce ſoin de perpétuer les Ouvrages des grands Maîtres, comme une partie de la Providence Royale, & comme une des plus louables effuſions de leur liberalité; le goût des Lettres a toujours été le goût des bons Rois, & des grands Hommes. Ces Miniſtres, chers à la France, ſi heureuſement occupez de ſa gloire, Richelieu, Colbert en ont regardé le progrès des Arts & des Sciences, & la recompenſe des travaux d'eſprit, comme le principal moyen. C'eſt dans le tems des Guerres les plus opiniâtres qu'on a vû ſortir de l'Imprimerie Royale une multitude de Livres, imprimez avec tant de frais & tant de magnificence. Ne diſſimulons point ce qui rendoit les reproches des Etrangers contre nous

plus vifs & plus justes; ils achetoient fort cher, uniquement pour la beauté des gravures & de l'impression, le Clovis de Desmarets, & les Métamorphoses en Rondeaux de Benserade; quand ils vouloient avoir un Corneille, le papier, la négligence de l'Imprimeur, les fautes, les omissions les rebutoient.

Monseigneur Daguesseau, Chancelier, & Monsieur Dargenson chargez du ministere de la Librairie, ne pouvoient mieux marquer le désir qu'ils avoient de contenter le Public, désir, qu'ils sçavoient être encore plus ardent dans le Prince & dans le Ministre, que par le choix qu'ils ont fait de Monsieur Jolly, éditeur de Moliere & de Racine, pour nous donner une édition complette de Corneille. Cet habile éditeur dans un Avertissement qu'il faut lire, & qui se fera lire avec plaisir, s'excuse de faire un Eloge de Corneille : Monsieur Racine, dit-il, & d'autres Ecrivains célebres l'en ont dispensé en le prévenant, il ne reste, véritablement autre chose à fai-

re pour la gloire de ce grand Hommes, que de multiplier les éditions de ses Ouvrages. Celle qu'il donne est enrichie de plusieurs recherches curieuses & agréables ; mais il s'est attaché sur-tout à la rendre aussi correcte qu'il étoit possible : il rend compte de diverses éditions, & il préfere avec raison l'édition in-Folio de 1663. & celle de 1682. in-douze ; il blâme l'omission que l'on a faite dans celle de 1682. des Avertissemens & des Epîtres Dédicatoires ; il a réparé cette omission. Il s'étoit apperçu que ces Epîtres & ces Avertissemens renfermoient plusieurs circonstances, dont l'assemblage aideroit à composer une histoire du Théâtre de Corneille. Il n'a eu garde d'adopter les changemens, que des Editeurs trop hardis, sans en être avouez, ont osé faire dans les Vers de Corneille, depuis la mort de l'Auteur. Monsieur Jolly entre ensuite dans des détails aussi curieux qu'exacts sur chaque Poëme du grand Corneille, il fait sentir le progrès lent, mais surprenant de cet admirable

génie, & les changemens avantageux de notre langue, depuis la représentation de Melite jusqu'à la représentation du Cid. L'histoire de cette Tragédie si fameuse fera sans doute un grand plaisir, elle ne pouvoit être plus complete. L'Hôtel de Rambouillet, cette Assemblée d'Esprits si délicats se trompa sur Polieucte, ils n'augurerent pas bien du succès; un Comédien en jugea mieux que tant de beaux Esprits.

C'est dans cette Tragédie qu'on trouve deux vers entierement semblables à deux vers que Godeau avoit imprimés quelques années auparavant, en parlant de la fortune: *Et comme elle a l'éclat du verre, elle en a la fragilité.*

Corneille ne fut point plagiaire, la pensée est de Syrus, Poëte comique, du tems d'Auguste.

Fortuna vitrea est: tum cùm splendet frangitur.

Godeau & Corneille ont traduit Syrus fidélement.

Corneille est justifié parfaitement d'une accusation semblable dans les

remarques de Monsieur Jolly sur Héraclius; voici le fondement de l'accusation : On trouve dans le recueil des Tragédies de Calderon un Héraclius, sous le titre, *En esta vida todo es verdad, toto mentira.* La Piece est un assemblage monstrueux d'évenemens bisares, mal amenez; mais on y lit mot pour mot ces beaux vers de Corneille :

O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu retrouves deux Fils pour mourir après toi,
Et je n'en puis trouver pour régner après moi.

On justifie Corneille en prouvant que l'Héraclius de Calderon est postérieur à l'Héraclius de Corneille, que Calderon étoit à Paris quand on joüa l'Héraclius de Corneille.

L'exact Editeur auroit pû avertir dans ses remarques sur Pertharite, qu'on compara le caractere & le rôle de Rodelinde avec le rôle d'Andromaque de Racine : c'est peut-être le moyen le plus court & le meilleur

de connoître la difference de ces deux grands Génies.

On approuvera ſans doute la remarque très juſte & très-inſtructive de Monſieur Jolly, ſur la révolution du Théâtre François en 1666. L'Alexandre de Racine parut, & donna la naiſſance à un genre inconnu de Tragédie, où l'amour dominoit ſur toutes les autres paſſions. Quinault l'avoit ébauché avec quelques ſuccès dix ans auparavant. Corneille ne ſe prêta point à ce nouveau goût; on peut, ſi l'on veut, en accuſer ſon âge; mais quatre ans encore après n'a-t-il pas traité les Scénes de l'Amour & de Pſyché, avec toute la délicateſſe & toute la force du ſentiment? Rendons-lui juſtice, il eut toujours une ſi haute idée de la Tragédie, qu'il comprit de bonne heure, que les plus grands intérêts devoient en être les uniques reſſors, & que c'étoit la dégrader, que de la réduire à ne parler que le langage efféminé de l'amour. Ce jugement eſt confirmé par une réponſe que fit Corneille à une Lettre de S. Evre-

mont en 1668. „ J'ai cru jusqu'ici
„ que l'amour étoit une passion trop
„ chargée de foiblesses, pour être
„ la dominante dans une Piéce hé-
„ roïque; j'aime qu'elle y serve d'or-
„ nement, & non pas de corps, &
„ que les grandes ames ne la lais-
„ sent agir, qu'autant qu'elle est com-
„ patible avec les plus nobles im-
„ pressions: nos doucereux & nos
„ enjouez sont de contraire avis;
„ mais vous vous déclarez du mien,
„ &c. „ Le Public aura, sans doute, une vive reconnoissance pour les peines que s'est données l'habile Editeur, dans la vûë de nous donner le texte de Corneille dans sa premiere pureté: il a réussi, & il ne pouvoit pas manquer de réussir, tant les mesures qu'il a prises étoient justes & sages.

Corneille se reconnoîtroit dans son édition; M. Jolly est le fidéle Sécretaire de l'Esprit de ce Grand Homme. Il a pris un autre soin dont on ne sçauroit lui savoir trop de gré; il a débrouillé les Scenes confuses, il les a distinguées, & cette distin-

ction répand un grand jour dans l'ouvrage.

La vie de Pierre Corneille, eſt un morceau précieux; mais ſi abrégé qu'il faudroit le copier tout entier : il ſera lû ſans doute par tant de Lecteurs, qu'il eſt auſſi inutile que difficile d'en donner un Extrait.

Nous ne pouvons cependant ne pas préſenter à nos Lecteurs le Portrait de ce Grand homme. M. Corneille étoit aſſez grand & aſſez plein; l'air fort ſimple & fort commun, toûjours négligé, & peu curieux de ſon extérieur; il avoit le viſage aſſez agréable, un grand nez, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la phiſionomie vive, des traits fort marqués, & propres à être tranſmis à la poſtérité, dans une Médaille ou dans un Buſte; ſa prononciation n'étoit pas tout à fait nette, il liſoit ſes Vers avec force, mais ſans grace.

Il ſçavoit les belles lettres, l'Hiſtoire, la Politique; mais il les prenoit principalement du côté qu'el-

les ont rapport au Théatre ; il n'avoit pour toutes les autres connoiſſances, ni loiſir, ni curioſité, ni beaucoup d'eſtime ; il parloit peu, même ſur la matiére qu'il entendoit ſi parfaitement, il n'ornoit pas ce qu'il diſoit, & pour trouver le grand Corneille, il le falloit lire.

Il étoit mélancolique, il lui falloit des ſujets plus ſolides pour eſpérer & pour ſe réjouir, que pour ſe chagriner, & pour craindre : il avoit l'humeur bruſque & quelquefois rude en apparance ; au fond il étoit très-aiſé à vivre, bon Pere, bon Mari, bon Parent, tendre & plein d'amitié : ſon temperament le portoit aſſez à l'amour ; mais jamais au libertinage, & rarement aux grands attachements. Il avoit l'ame fiére, & indépendante, nulle ſoupleſſe, nul manége, ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine, & très-peu propre à faire ſa fortune. Il n'aimoit point la Cour, il y apportoit un viſage preſque inconnu, un grand

nom qui ne s'attiroit que des louanges, un mérite qui n'étoit point le mérite de ce Pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion; les plus légéres lui causoient de l'effroi & de la terreur : quoique son talent lui eût beaucoup rapporté, il n'en étoit guéres plus riche. ce n'est pas qu'il eût été fâché de l'être ; mais il eût fallu le devenir par une habileté qu'il n'avoit pas, & par des soins qu'il ne pouvoit prendre. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir ; mais il étoit sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité ; quelquefois il se confioit trop peu à son rare mérite, & croyoit trop facilement qu'il pouvoit avoir des Rivaux.

A beaucoup de probité naturelle, il a joint dans tous les tems de sa vie beaucoup de Religion, & plus de piété que le commerce du monde n'en permet ordinairement. Il a eu souvent besoin d'être rassuré sur ses

piéces de Théatre, & on lui faisoit grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la scéne, des nobles sentimens qui régnent dans ses ouvrages, & de la vertu qu'il a mise jusques dans l'amour.

Ajoûtons à ce portrait aussi fidele qu'ingénieusement peint, un autre Portrait de la main de Corneille lui-même dans l'Epitre Dedicatoire de la Suivante „ : je „ ne me suis jamais imaginé, dit-„ il, avoir mis rien au jour de „ parfait, je n'espére pas même „ y pouvoir jamais arriver, je fais „ néanmoins mon possible pour en „ approcher, & les plus beaux suc-„ cès des autres, ne produisent „ en moi qu'une vertueuse émulation „ qui me fait redoubler mes efforts „ afin d'en obtenir de pareils. „

Je vois d'un œil égal croître le nom d'autrui,
Et tâche à m'élever aussi haut comme lui,
Sans hazarder ma peine à le faire descendre.
La gloire a des trésors qu'on ne peut épuiser,

Et plus elle en prodigue à nous favoriser,
Plus elle en garde encore où chacun peut prétendre.

Voilà un charmant caractere; mais qu'il est rare!

Deux Catalogues, l'un des Piéces imprimés pour & contre le Cid, l'autre des Critiques particuliéres de quelques Piéces de Corneille, & des réponses qu'on y a faites, montrent que l'Editeur n'a rien épargné pour satisfaire la curiosité.

On rendra compte dans un autre extrait du Volume qui renferme les Poësies diverses de l'illustre Auteur.

ARTICLE LXXXI.

Discours prononcé dans l'Académie des beaux Arts de Lyon le 20 d'Avril 1738.

L'Académie des Beaux Arts tint le 20^e^. de ce mois son assemblée publique d'après Paques. M. Grollier de Cerviere qui présidoit commença par la lecture du discours suivant.

L'objet de cette Académie vous le ſçavez, Mrs. n'eſt pas borné à des connoiſſances purement ſpéculatives : nous devons cultiver celles de cette eſpèce qui nous ſont propres ſelon nos gouts, & ſelon nos talens : mais nous ne devons pas nous en tenir là, & loin d'employer tout notre tems à chercher à les aprofondir, nous ne devons, ce ſemble, nous y arrêter que pour les réduire en pratique, c'eſt-à-dire, pour mettre les Artiſtes en état de profiter de nos veilles.

Souvenons-nous que notre véritable but eſt ici la perfection des Arts, & non l'étude ſouvent ſtérile des ſciences abſtraites ; qu'ainſi nos raiſonnemens dans nos conférences & dans nos ouvrages ne doivent être ni trop ſubtils, ni trop profonds ; qu'ils doivent être continuellement aidés par des expériences palpables, & par des démonſtrations claires, & toujours, autant qu'il ſe peut, à la portée de ceux qui ſont chargés de mettre la main à l'œuvre. Autrement

nous ne remplirions qu'imparfaitement nos engagemens ; & ne pourroit-on point nous reprocher que nos recherches ſeroient plus vaines qu'utiles, & qu'elles ne découvriroient que de belles routes en idée, impraticables pour nous & pour les autres ?

C'eſt là un des écueils de la vanité humaine ; il n'eſt que trop ſéduiſant pour les perſonnes d'eſprit, & n'eſt que trop ordinaire dans les Académies naiſſantes, où ceux qui les compoſent cherchent moins quelquefois à travailler pour l'utilité publique, que pour faire briller leurs talens particuliers, & pour ſe faire connoître. Il en eſt qui n'ont du goût, & qui n'eſtiment que celles des ſciences auſquelles ils ſe ſont attachés ; ils veulent être des Géometres profonds, des Phyſiciens ſubtils, non pour faire ſervir la Geométrie, & la Phyſique aux choſes dont l'uſage nous eſt néceſſaire ; non pour nous apprendre des routes plus ſures & plus courtes pour aller

à nos fins ; non , ſi vous le voulez , pour ſe faire entendre des autres, & pour les inſtruire ; mais pour s'entendre ſeuls , pour raiſonner avec eux-mêmes , & pour avoir la vaine gloire d'être les Auteurs de quelque nouveauté, qui n'a nul rapport à nos beſoins.

Ce faux brillant les écarte, ſans qu'ils s'en aperçoivent de cette belle unité : & de cette belle ſimplicité qui caractériſe en tout & par tout les ouvrages parfaits, & leur fait oublier que généralement toutes les ſciences, quelque belles & quelque profondes qu'elles ſoient, n'ont pour véritable objet que nos différens beſoins, ſoit dans la Morale, ſoit dans les uſages de la vie , & que nous ne devons les cultiver que pour régler nos mœurs, ou pour perfectionner dans la pratique les ouvrages de l'Art.

C'eſt MM. pour nous garentir de cet écuëil , & principalement pour nous inſtruire de bien des détails auſſi utiles que curieux que je vous ai propoſé d'entreprendre en

commun, un ouvrage qui nous ramenant tous, comme néceſſairement, à la pratique des Arts, pourra ſans ceſſe appliquer à leur perfection les diſpoſitions de théorie, & de ſpéculation où nos goûts particuliers pourroient peut-être nous trop arrêter.

Vous m'avez fait l'honneur de m'écouter là deſſus : vous avez agréé ma propoſition, & quelques uns d'entre vous ont commencé à l'exécuter. Nous ne préſumons pas à la vérité, de pouvoir mettre de long-tems cet ouvrage en état de paroître : ſes détails ſeront immenſes, & pour en aſſurer le ſuccès, nous nous bornerons d'abord à n'en donner que des eſſais dans nos Aſſemblées. Mais auſſi comme en y travaillant, nous allons conſacrer plus particuliérement nos veilles à l'utilité & à l'avantage du Public; nous ne devons pas craindre de lui annoncer ce que notre zéle nous fait entreprendre là deſſus pour ſon ſervice.

C'eſt ce que je vais faire en peu de mots, en joignant à l'explication de ce projet, le ſujet des Diſſertations & des Mémoires que vous avez donné dans nos Conférences particulieres depuis la derniére Aſſemblée publique. Voici le titre de l'ouvrage propoſé.

La Mécanique abrégée des Arts & Métiers, où l'on trouve les figures, les proportions, & l'explication des principales machines, & des principaux outils qui leur ſont propres, avec des obſervations ſur les moyens de les porter à leur perfection pour la pratique.

Ce titre ſeul peut faire voir d'un coup d'œil tout notre deſſein. Les détails encore une fois ſont grands ; mais ſon objet eſt ſimple, il ne conſiſte qu'en deux points principaux ; dans le premier, nous tacherons d'expliquer le plus clairement & le plus briévement qu'il ſe pourra la mécanique de chaque Art, & de chaque Métier, & dans le ſecond nous chercherons ſi pour perfection-

ner cette Mécanique, nous pouvons trouver quelque choſe de mieux, que ce qui eſt actuellement en uſage. L'ouvrage ſera diviſé en pluſieurs parties, & ſous diviſé en pluſieurs Chapitres. Chaque partie contiendra les Chapitres qui lui ſont propres, ou qui ont le plus de rapport entr'eux : la partie du fer, par exemple, contiendra tous les Chapitres des Ouvriers en fer, & celle du bois, tous les Chapitres des Ouvriers en bois, ainſi des autres. Dans chaque Chapitre, on ne parlera que de l'Art ou du Métier annoncé par ſon titre. On y donnera d'abord une expoſition courte & ſimple de ſon uſage, de ſon utilité, des matiéres, ſur leſquelles il travaille, des ouvrages qui ſont ſon objet, & des moyens generaux qu'il employe, pour parvenir à ſes fins. On entrera enſuite dans le détail de ces moyens, on donnera la figure, les proportions des outils & des machines qui lui ſont propres, on en developera en abregé la Mécanique, en entrant pour ainſi dire

dans l'attellier des Ouvriers, en les ſuivant pas à pas, depuis le commencement de quelques-uns de leurs ouvrages, juſqu'à ce qu'ils les ayent achevés.

Enfin, ſi l'on trouve ſur toutes les différentes parties, qu'il y ait quelque choſe de mieux à faire, que ce qui eſt actuellement en uſage, on le propoſera, & l'on terminera le Chapitre par des réflections ſur la matiére, & ſur la forme des outils, ſur l'invention, & la conſtruction des machines; on tâchera à en démontrer le bon & le mauvais, les commodités & les inconvéniens: mais on ne s'y arrêtera que pour eſſayer de porter le tout à un plus haut degré de perfection pour la pratique.

Venons aux ſujets des différens Mémoires que vous avez fournis dans nos Conférences depuis la fin de l'année derniere.

Vous avez donné un Diſcours ſur la nature & les mouvemens du fluide céleſte qui peut ſervir d'idée générale, & de principe à la

Physique & à l'Astronomie : un Mémoire sur un problême nouveau de Trigonomêtrie, & sur sa solution : un Mémoire sur la nature des différentes pierres propres à la construction des bâtimens. Un Mémoire sur la génération harmonique, & la Basse universelle.

Un discours sur l'orgue & sur sa construction. La continuation d'un discours sur l'alliage des métaux dans les monnoyes, avec les proportions qu'on y observe en France, & les moyens dont on se sert pour purifier les matiéres d'or & d'argent; un essai sur la Physique expérimentale; le détail & la comparaison des observations Météréologiques faites pendant l'ennée 1737. à Lyon & à Toulon. Enfin un discours qui contient l'explication d'une machine nouvelle pour faire mouvoir les rames d'une Galére, en diminuant considérablement le nombre des rameurs, & de la dépense, & qui l'emporte de beaucoup sur tout ce

qui s'eſt propoſé juſqu'ici en ce genre.

Toutes ces piéces jointes à celles dont vous allez faire la lecture, ont rempli utilement les ſcéances que nous avons tenuës depuis notre derniere Aſſemblée publique.

Après que M. Grollier eut fini, M. Joannon lut un Mémoire ſur l'Echo, où après avoir expliqué avec beaucoup de netteté, & d'une maniere très-ingénieuſe la nature & les principes de la réflexion du ſon, il examinoit en particulier comment on doit s'y prendre pour la diſpoſition des ſales deſtinées à tenir des Concerts.

Le P. Duclos Jéſuite termina cette ſcéance par la lecture d'un Mémoire ſur la conduite des eaux: il rapelloit avec beaucoup d'ordre & de préciſion, les élémens & les principes qui doivent ſervir à la réſolution des problêmes qui regardent les eaux jaillissantes, celles qui coulent à Guëulle Bée, & celles des canaux & des Rivieres.

ARTICLE LXXXII.

ECLAIRCISSEMENTS NECESSAIRES donnez par M. de Voltaire *le 20 Mai 1738, ſur les Elémens de la Philoſophie de* Newton.

AYant enfin reçû un exemplaire de mes élémens de Neuton, je me ſuis crû dans la néceſſité indiſpenſable de donner cet éclairciſſement ſuivant, qui doit ſervir d'introduction, & que les Libraires doivent diſtribuer à ceux qui ont lû ce livre.

1°. (*a*) J'entends dire qu'on trouve une eſpèce de contradiction au deuxiéme chapitre où je parle de cette belle expérience que fait ſans doute M. Nolet; expérience par laquelle la lumiere réjaillit, repaſſe du fond du criſtal en haut, je dis que cette lumiere réjaillit auſſi du vuide même. Il n'y a là aucune contradiction. La choſe n'eſt pas moins certaine qu'étonnante; il eſt indubi-

(*a*) Eclairciſſement ſur la Lumiere.

table, qu'un Rayon de lumiere tombant ſous un certain angle, comme de quarante deux degrez ſur un criſtal, n'entre que très-peu dans l'air, qui touche le fond de ce criſtal, mais rentre preſque tout entier dans le verre, comme ſi l'air le repouſſoit; il eſt certain que ſi on trouve le moyen de pomper l'air derriere ce criſtal, alors il ne paſſe aucun rayon, & que le vuide en ce cas ſemble plus puiſſant que l'air, pour repouſſer toute cette lumiere, qu'on croiroit devoir trouver un accès ſi facile & dans l'air, & dans l'eſpace purgé d'air.

Ce phénomene admirable dont j'ai parlé, parce qu'il n'étoit pas aſſez géneralement connu en France, ce myſtere, dis-je, eſt une des plus puiſſantes démonſtrations de cette attraction tant combattuë. Car ſi vous concevez bien qu'un trait de lumiere, qui entreroit dans l'eau, n'entre preſque point dans l'air, & que ſi l'air eſt ôté, ce rayon repaſſe tout entier dans ce criſtal, dont il étoit prêt à s'échapper; vous con-

cevrez invinciblement, qu'il y a dans ce criſtal une puiſſance quelconque, qui force ce rayon à repaſſer dans ſa ſubſtance ; & tout Géometre qui examinera la mouvement de ce rayon & l'eſpece de courbe qu'il décrit, lorſqu'il commence à remonter à travers de ce verre, verra que du ſommet de cette courbe il doit rejaillir avec la même viteſſe qu'il étoit tombé. Remarquez encore ſoigneuſement, que cette expérience n'a rien de commun avec celle de la réfraction, dans le vuide au bout d'une lunette. L'expérience de la réfraction dans le vuide ne ſe fait point au même angle, que celle dont je parle. C'eſt là probablement la ſource de la mépriſe de ceux qui ont fait cette difficulté, ils ont confondu le réjailliſſement du vuide, avec la réfraction dans le vuide.

2°. (*a*) Il y a un fait d'une Phyſique plus ſinguliere & plus intéreſſante, c'eſt au Chapitre ſixiéme, où

(*a*) Sur une vérité importante d'Optique.

j'ose affirmer, que toutes les loix de l'Optique n'influent point physiquement sur la maniere, dont nous voyons. Je ne prétends point assûrément contredire en cela les Mathematiques, dans un ouvrage dont elles sont le fondement; mais je prétends démontrer, que l'Auteur de la nature a établi encore d'autres loix, & qu'un homme qui ne connoîtroit les rapports, que des lignes, des surfaces & des solides, seroit très loin de connoître la nature.

(*a*) Je dis donc qu'il se forme selon les loix de l'Optique, un angle une fois plus grand dans notre œil, quand vous voyez un homme à dix pas, que quand vous le voyez à vingt pas, je dis que l'Optique nous apprend, qu'un objet est vû d'autant plus grand, qu'il est vû sous un plus grand angle. Malgré cette loy matématique, un homme

(*a*) N B. Que page 78.79. il y a toujours 4 pour 2. & 2. pour 4. le Lecteur peut corriger ces Erreurs; mais un Carton seroit mieux.

vous paroît précisément de la même grandeur à dix pas & à vingt pas. Je demande comment le sentiment contredit ainsi, le mecanisme de nos organes & les loix de la Géometrie. J'affirme enfin que la simple Géometrie ne résoudra jamais ce Problême ; un des Philosophes des plus estimables de l'Europe m'écrivit l'année passée, que je m'avançois trop, & qu'il ne seroit point du tout embarassé à expliquer géometriquement ce Problême : J'ose prendre la liberté de lui dire, qu'il n'en rendra jamais raison géométriquement ; & que s'il ne résout point cette question, personne ne pourra la résoudre. Je croi, que cette impossibilité est aussi bien démontrée que celle du mouvement perpétuel, ou de la quadrature du cercle.

Voici ma Démonstration, soumise à un examen d'autant plus rigoureux & plus aisé, qu'elle est plus simple. Placez-vous à la tête de deux files de vingt Soldats tous d'égale grandeur, & tous à égale

diſtance les uns des autres, il eſt bien certain, que les derniers Soldats ſont vûs ſous un angle vingt fois plus petit que les premiers. Il n'eſt pas moins certain, que tous ces Soldats vous paroiſſent également grands, quelque forme qu'on donne à l'œil, quelque ſuppoſition qu'on faſſe; que votre criſtalin s'allonge ou s'arrondiſſe, ſe recule ou s'avance, il eſt également arondi, ou aplati, ou éloigné, ou raproché par rapport à tous ces Soldats que vous regardez à la fois. S'il rend les angles dans votre retine plus petits, tous les objets doivent diminuer en proportion de leur diſtance. S'il les rend plus grands, tous les objets doivent s'agrandir proportionellement, imaginez tous les moyens poſſibles pour tâcher d'avoir dans votre œil l'angle formé par le dernier Soldat vingt fois plus grand. Il faut qu'alors l'angle formé par le premier Soldat, ſoit auſſi vingt fois plus grand qu'il n'étoit. C'eſt une contradiction dans les termes, que l'œil puiſſe ſe modifier au même

inſtant d'une façon, pour les objets à vingt pas; & d'une autre, pour les objets à un pas; donc il eſt démontré impoſſible de trouver une régle matématique, pour expliquer comment avec un angle deux fois plus grand, vous voyez cependant un objet de la même dimenſion, que celui qui vous paroît ſous un angle deux fois plus petit; donc il faut de néceſſité recourir aux autres loix dont je parle.

3°. *(a)* Voici encore un cas très-ſingulier entre autres, où l'expérience dément une des plus belles loix de la Catoptrique; elle mérite toute l'attention des Philoſophes.

Soit, par exemple, votre montre réflechie dans un miroir; par toutes les loix de l'Optique vous devez voir votre montre dans l'endroit où la Cathete ſe réunit avec le rayon réfléchi: or cette Cathete & ce rayon peuvent être tellement combinez, qu'ils ſe réuniront en une diſtance

(a) Sur un cas très ſingulier de Catoptrique.

infinie. Soit votre œil en A, plus vous vous éloignez de ce point A, plus vous devez voir l'objet petit & éloigné, puisqu'il vient à vous par des rayons convergens; vous devez donc voir comme un point, s'il est possible que vous le voyez. Mais il y a plus, vous ne devez point le voir du tout; puisque le point où la cathete & le rayon réflechi se réunissent, est précisément derriere vous; cependant non seulement vous voyez cet objet, mais si vous êtes en A, vous le voyez assez gros, si vous êtes en B, l'objet grossit, en C, il est plus gros encore. Il s'amplifie toujours à vos yeux jusqu'à ce que vous soyez dans un point, où la confusion des rayons le fait disparoître.

Le P. Taquet accablé de cette espece de prodige, dit qu'il est tenté d'abandonner toutes les régles de l'Optique, le P. Grimaldi n'y trouve aucune solution, Barrou n'ose pas tenter de l'expliquer. Molineux l'explique en vain, Neuton n'en a jamais parlé, & peut-être sa pro-

fonde application aux plus ſublimes Matématiques ne lui laiſſoit pas le tems de ſe tranſporter dans la Métaphyſique, à laquelle le Géomètre & le Phyſicien ont beſoin quelquefois d'avoir recours. La ſolution de ce Problême ſe trouve encore très-aiſément par les mêmes explications que j'aporte; elles ſont tirees d'un petit Traité ſur la Théorie de la Viſion, écrit par M. Berkley, Evêque de Cloine : il eſt imprimé à la ſuite de ſes Dialogues en faveur de la Réligion Chrétienne, contre les incrédules, Ouvrage plein de la plus preſſante dialectique, & que par la plus abſurde mépriſe qu'on puiſſe concevoir, l'Auteur d'une feüille ſous le nom d'*obſervations*, traite de Livre impie & d'ouvrage de libertin. J'apprends que pluſieurs Philoſophes Anglois ſont mécontens de moi, parce que je me ſuis ſervi des principes de ce Prélat. Il a eu le malheur d'écrire contre Neuton, & de lui reprocher mal à propos quelques Sophiſmes; il a traité les Géometres Anglois de gens incrédules dans la

Réligion, & trop crédules dans la Géometrie de l'infini qu'il a combattuë ; ils se sont tous réunis contre lui ; mais faut-il, parce qu'il se sera trompé dans un point, qu'il ait tort dans tous les autres ? faudra-t-il haïr le vrai, parce qu'un homme qu'on n'aime point nous le présente ? j'ose dire que dans sa Théorie de la vision, la profondeur & la subtilité ne se trouvent point aux dépens de la vérité.

4°. J'aurois encore beaucoup de choses à dire sur la premiere partie de mon Livre, qui regarde la lumiere; sur la Table peu exacte des rapports entre les tons de la Musique, & les couleurs primitives; sur quelques fautes très-considerables, qui se sont glissées dans l'édition d'Hollande, faite par les Ledet, dont je n'avois pas vû trois feüilles, & donnée au Public avec trop de précipitation, & dont enfin je n'ai été informé que le dernier.

5°. Je passe à la partie qui regarde la grande découverte de l'attra-

ction, & à ce qu'on appelle le systême Planétaire.

Apparemment que les Libraires de Hollande, parmi plusieurs additions, que je leur ai envoyées, n'ont point reçû celle dont je vais parler ici, & qui est une des plus fortes démonstrations qu'on puisse apporter contre les tourbillons.

(*a*) Il est prouvé, que si un corps nage dans un fluide, le fluide & le corps sont en équilibre, sont de même densité.

Mais Neuton a démontré, qu'un corps mû dans un fluide de même densité que lui, perd la moitié de sa vitesse, avant d'avoir parcouru seulement trois fois son diametre; parce que ce mobile déplace nécessairement les parties qu'il choque, &c. Dans cette démonstration il a négligé de considerer la résistance du fluide, qui vient de la tenacité de ses parties, résistance qui sert à faire perdre encore beaucoup de vi-

(*a*) Sur les Preuves contre l'existence des Tourbillons.

teſſe au mobile, ainſi ces deux cauſes jointes enſemble, le déplacement des parties du fluide, la ténacité auroient néceſſairement arrêté tout mouvement dans toutes les planettes. Cette démonſtration eſt une de celles qui ne laiſſent aucun ſubterfuge aux partiſans des tourbillons. Cependant quoiqu'on ne trouve pas dans mes Elemens cet Argument invincible, ni ceux qui ſont tirez encore des longueurs des Pendules comparées avec les tems de leurs vibrations, & avec le mouvement de rotation de la terre. Je croi en avoir aſſez dit pour mettre tout commençant & tout homme d'un ſens droit, en état de rejetter le plein & les tourbillons de Deſcartes avec aſſez de connoiſſance de cauſe.

Gaſſendi, Bernier, le P. Daniel, &c. avoient combattu ces chimeres en France, mais ils ne les avoient point attaquées avec les armes qui devoient les détruire. Ils ne voyoient dans Deſcartes que des nuages; mais ils n'avoient pas toute la lumiere pour les diſſiper. Ils diſoient

des choſes de très bon ſens, ſans les pouvoir toutes démontrer, ils attaquoient vaguement, on leur répondoit de même, & ce Palais enchanté de Deſcartes ſubſiſtoit dans l'imagination des hommes ; parce que les Philoſophes, qui ſentoient ſon illuſion n'avoient pas encore dequoi rompre le charme. Ce charme eſt tout-à-fait rompu par tant de démonſtrations. J'ai donné fidélement la ſubſtance de quelques-unes. Je ne me ſuis enfoncé dans aucun détail géometrique; j'ai écrit pour ceux qui n'ayant pas le loiſir de s'appeſantir ſur ces matieres, ont un eſprit aſſez juſte pour en ſentir le réſultat, le nombre de ces ſortes d'eſprits eſt beaucoup plus grand qu'on ne penſe. Il eſt bien vrai que ce livre n'eſt pas *pour tout le monde*, malgré le Titre ſéducteur que les éditeurs lui ont donné ; mais s'il n'eſt pas pour tous, il eſt pour un aſſez grand nombre. J'ai fait aiſément comprendre à quelques Perſonnes ſans étude, non ſeulement toute la Théorie de la Lumiere, mais auſſi celle de la

gravitation

gravitation ; & tel homme qui a facilement entendu dans ces Elemens, comment un corps qui tombe dans la premiere seconde de 15 pieds, parcourt dans la deuxiéme 45 pieds, &c. a été embarassé, lorsque sans Géometrie préliminaire, il s'est servi des triangles de Galilée. Je crois donc qu'avec un peu d'attention on verra nettement, comment la gravitation, l'attraction est un principe indubitable du cours de toutes les Planettes, & de la pesanteur sur la terre. Cette idée charme l'esprit par un spectacle aussi vaste, que la Théorie de la lumiere l'amuse par la finesse des expériences.

6°. Je dois avertir que vers la fin du 23. Chapitre on trouvera plus de profondeur, des recherches plus Matematiques & d'un détail plus fin, que dans le reste de l'ouvrage. Je loue hardiment cette derniere partie ; parce qu'elle n'est pas de moi, la promesse que j'avois faite à M. le Marquis Maffei, de traduire sa Merope, promesse que j'ai exécutée, m'a empêché de préparer pour

l'Impreſſion les dernieres feüilles de ma Philoſophie. Une maladie, qui m'a laiſſé dans une extrême langueur, & qui me permet à peine de travailler, a retardé encore en dernier lieu la fin de mon Ouvrage.

J'avois ébauché la Théorie planetaire, la cauſe de la période de la terre ; qui s'acheve en vingt-ſix mille années ou environ, celle du flux & du reflux de l'Ocean, & enfin l'examen de ce que l'attraction opere ſenſiblement dans une infinité de corps.

Le ſçavant Matématicien, qui a cédé à l'empreſſement des Libraires, & qui a fini le 23^{e}. Chapitre de cet Ouvrage, n'a pas traité la Période intéreſſante de vingt-ſix mil ans ; il croit qu'on ne la peut pas déduire des principes de Newton. Pour moi il me paroît prouvé, que ſi la régreſſion des nœuds de la Lune, & ſa période de 19 ans ſont viſiblement operez par l'attraction de la Terre & du Soleil, la régreſſion des nœuds de la terre & ſa période de

vingt-ſix mil ans eſt cauſée par l'attraction du Soleil & de la Lune.

Il eſt auſſi vrai, que le Soleil opere une attraction ſur la terre, qu'il eſt vrai que les trois angles d'un triangle ſont égaux à deux droits, & ſi cette attraction eſt prouvée, il eſt prouvé qu'elle eſt la cauſe du petit mouvement contre l'ordre des ſignes, par lequel la terre s'éloigne chaque année de l'endroit où l'Ecliptique coupoit l'Equateur l'année d'auparavant, ce qui opere cette période de vingt-ſix mille années.

(a) Il y a ici une remarque très-importante à faire. C'eſt que cette Période de la terre, ne peut être cauſée par l'attraction, qu'en cas que la terre ſoit plus élevée à l'Equateur & aplatie aux poles. Cette queſtion de la figure de la terre ne pouvoit être décidée nettement & ſans retour, que par le voyage & les obſervations de Meſſieurs de l'Academie, qui reviennent du Cer-

(a) Sur la Periode de 26000. ans, & ſur la Figure de la Terre.

cle Polaire. On ſçait combien avant leurs expériences décisives, cette matiere étoit conteſtée, enfin voilà la queſtion terminée, & les démonſtrations de ces ſçavans Hommes, en prouvant que la terre eſt élevée à l'Equateur, prouvent également, & la rotation de la terre ſur ſon axe, & l'attraction : deux grandes véritez tant combatuës.

(*a*) 7°. Le ſçavant Continuateur n'a pas parlé du flux & du reflux de la Mer ; c'eſt pourtant une matiere très-intéreſſante, & comme j'ai retrouvé le Chapitre que j'avois préparé ſur ce ſujet, je l'ai envoyé depuis aux Libraires Hollandois.

8°. Si le Continuateur m'avoit conſulté, je l'aurois peut-être prié de ne point employer le Chapitre 24. à traitter la lumiere zodiacale ; parce que c'eſt une queſtion qui ſemble aſſez étrangere aux découvertes, qui dépendent de l'attraction. De plus je ne voudrois pas dans un

(*a*) Sur le Flux & le Reflux de la Mer.

livre qui exclut toutes les Hipoteſes, en avancer une auſſi hardie, que celle d'une infinité de petites Planettes, dont on compoſe cette Atmoſphére ſolaire. On aſſûre dans ce 24e. Chapitre, que nous avons obligation de cette idée au célébre Fatio. J'ai ſous les yeux le Tome 8e. de l'Académie, où le grand M. Caſſini raporte les idées de Fatio. Il eſt queſtion ce me ſemble d'Atomes, de particules, & non de Planetes; mais quoiqu'il en ſoit, le Chapitre eſt digne d'être lû de tous les Sçavans.

9°. On a parlé des Cometes dans le même Chapitre, qui traite de la Lumiere zodiacale. Les Cometes appartiennent eſſentiellement a la Philoſophie de Newton; ce que j'avois préparé eſt abſolument conforme à ce que dit le Continuateur. J'aurois ſeulement voulu une figure. Je n'aurois point dit avec lui, qu'il y a des *Créatures animées dans les Cométes, comme M. Hugens a prouvé qu'il y en a dans les Planettes.* Car je ne vois pas que M. Hugens

ait donné plus de preuves de cette imagination riante & ſenſée, que n'en ont donné le Cardinal de Cuſa, Kepler, Brunus, & tant d'autres, & ſur-tout M. de Fontenelle. Autre choſe eſt rendre une opinion vraiſemblable, autre choſe eſt la prouver: Nous pouvons ſoupçonner que des Planettes ſemblabies à la nôtre ſoient peupléesd'animaux,mais nous n'avons pas ſur cela d'autre degré de probabilité, exactement parlant, qu'en auroit un homme, qui auroit des puces, & qui concluroit que tous ceux qu'il voit paſſer dans la ruë, ont des puces auſſi bien que lui. Il ſe peut très-bien faire que ces paſſans ayent des puces; mais il n'eſt point du tout prouvé en rigueur qu'ils en ayent.

Je devois finir l'Eſſai ſur les Elémens de Newton, par faire voir que l'attraction agit ſenſiblement ſur la matiére, & devient une qualité palpable, bien loin d'être une qualité occulte. Je me bornerai ici à un ſeul exemple : il n'y a perſonne qui ne voye tous les jours

de l'eau monter, ſoit entre deux glaces de miroir preſque collées l'une auprès de l'autre, ſoit dans des tuyaux de verre fort étroits, ouverts par les deux bouts. Il eſt prouvé que ce n'eſt, ni l'air, ni un fluide quelconque preſſant ſur cette eau, qui la puiſſe faire monter, ainſi cette expérience ſe fait très bien dans la machine Pneumatique purgée d'air; & qu'on plonge ces tuyaux dans du mercure, jamais le mercure n'y montera. Pourquoi l'eau s'y introduit-elle donc? Pourquoi malgré toutes les Loix des fluides & des méchaniques, l'eau monte-t-elle dans un tube capillaire de quarante pieds, & monteroit-elle dans un de mille, &c. ſi ce n'eſt qu'en effet cette eau eſt réellement attirée par ce verre, & gravite vers lui au point de contact? Il y a ſur cela beaucoup de choſes à dire, & d'expériences à faire; mais il faut par tout reconnoître l'attraction, quelqu'en ſoit le principe, comme autre fois on étoit forcé

d'admettre la réfraction, ſans en ſçavoir la cauſe, comme on admet l'adhéſion, l'élaſticité, la fluidité, la direction de l'aimant, & même ſon eſpèce d'attraction ſenſible, ſans qu'on ſçache les raiſons de toutes ces propriétés de la matiére. Toute la différence entre ces qualitez, & celles de l'attraction; c'eſt que la nature préſente les unes à nos yeux, & que Newton a découvert l'autre à notre eſprit.

10°: (*a*) Il eſt juſte de ſatisfaire ici la délicateſſe de quelques perſonnes qui ſont choquées de ce que j'oſe dire, ſans détour que Deſcartes & Mallebranche ſe ſont très ſouvent trompés. Oüy, il eſt démontré qu'ils ſe ſont trompés. On reſpecte leurs perſonnes, on admire leur grand génie; mais le premier reſpect doit être pour la vérité. Il n'y a aucun Philoſophe en Europe, qui oſe ſoutenir les élémens, les Loix du mouvement, les Tourbillons, l'homme de Deſcartes, &

(*a*) Sur Deſcartes & Mallebranche.

ceux qui veulent encore conſerver des Tourbillons ; ſont obligés d'en imaginer d'autres, qui ne ſont pas ſujets à de moindres difficultés.

11°. Deſcartes & Mallebranche, ont combattu Ariſtote, ſans ménagement, & quelquefois avec raiſon ; mais ils auroient eu grand tort de le mépriſer : c'étoit un génie qui avoit au-deſſus des Deſcartes, des Mallebranches & des Newtons l'avantage de joindre à une Science immenſe, & à la Philoſophie de ſon tems, la plus profonde connoiſſance de l'éloquence & de la Poëſie ; cependant on dit tous les jours, & on doit dire que ſa Phyſique n'eſt qu'un tiſſu d'erreurs : pourquoi donc, en eſtimant Deſcartes comme le meilleur Géometre de ſon tems, comme le Créateur de la Dioptrique, ne pas avouer qu'il s'eſt trompé, & ſur la Dioptrique même, & dans tout le reſte de ſes ſiſtêmes ?

12°. Je conclurai cette Préface, en priant les Libraires de faire un Errata plus exact, plus ample, ou

plûtôt de faire plusieurs cartons.

Ils peuvent aisément consulter sur cela, ce Matématicien éclairé auquel ils se sont adressés pendant ma maladie: Ce qu'il a ajoûté à mon ouvrage peut servir même à des Savants, & ce qui est de moi, pourra instruire les commençants, pour qui seuls il m'appartient de travailler.

L'Auteur a voulu que ces Eclaircissemens *precedassent* sa Philosophie de Newton, *à laquelle il les a jugés nécessaires.* VOLTAIRE.

ARTICLE LXXXIII.

ORIGEN DE EL NUEVO mundo e Indias Occidentales. &c. Suite de l'Article LIX. Au mois de Mai, page 932.

L'Amérique a-t-elle été entiérement ignorée dans les trois autres parties du monde, jusqu'au quinziéme Siécle? Cette question revient à celle-ci: L'Amérique a-t-elle été peuplée par hazard, ou par des hommes, qui depuis qu'ils y ont été transportés, n'ayant pû

avoir aucun commerce avec notre Hémisphere, ont formé comme un nouveau Monde, dans lequel on a bien-tôt oublié l'ancien, autant qu'il en étoit ignoré? Voilà en deux mots en quoi consiste le grand problême de l'origine des Amériquains, ou pour parler le langage des Espagnols, des Indiens Occidentaux. La difficulté de le résoudre, vient principalement de celle, qu'on suppose qu'il y a eu à pénétrer dans des Pays si éloignés, & de ce que l'on n'en a eu aucune nouvelle, avant le premier voyage de Christophe Colomb: ce dont tout le monde ne convient pourtant pas, ainsi que nous le verrons bien-tôt.

Avant que d'entrer en matiére, il faut se souvenir que le P. Garcia, & l'Académicien Espagnol, qui a grossi l'ouvrage de ce Religieux d'un grand nombre de nouvelles recherches, soûtiennent toutes les opinions, dont nous allons parler, comme on fait un sistême de Théologie & de Philosophie, sans néanmoins se déclarer pour aucu-

ne ; ils auroient encore beaucoup mieux fait de rapporter ſimplement les raiſons pour & contre, & de ne pas joindre, comme ils font quelquefois, des preuves, qui ne ſont rien moins que convainquantes, à celles des Auteurs, dont ils rapportent les opinions : car laiſſant le Rôle d'Hiſtoriens, ils avancent de tems en tems des conjectures, dont il ſeroit fort aiſé de faire voir le peu de fondement.

La *premiére opinion*, que le P. Garcia examine, eſt qu'on a peuplé l'Amérique, comme on a peuplé les trois autres parties du monde ; ou, ce qui revient au même, qu'on y eſt allé, comme on y va aujourd'hui, en traverſant la Mer, qui la ſépare de nous : mais comment naviger ſi loin ſans Bouſſole ? Et la Bouſſole n'eſt-elle pas une invention nouvelle ? A cela on répond. 1°. Qu'Adam ſçavoit tous les ſecrets de la nature, & les a tranſmis, du moins à quelques-uns de ſes Deſcendants, du nombre deſ-

quels on ne peut douter que ne fût Noé.

2°. Ce Patriarche & ſes Enfans, eurent ordre de peupler toute la Terre : *multiplicamini , & replete terram* (Gen. 9.) Il falloit donc qu'ils fuſſent inſtruits de tout ce qui étoit néceſſaire pour exécuter cet ordre. D'ailleurs eſt-il croyable que le Reſtaurateur du genre humain, le Conſtructeur & le Pilote du plus grand Vaiſſeau, qui fut jamais, ait ignoré l'Art de naviger ?

3°. L'Ecriture nous apprend que les Fils & les petits-Fils de Japhet peuplérent les Iſles. Or il y a dans l'ancien Monde des Iſles aſſez éloignées de tout continent, pour qu'on n'ait pû y aller ſans Bouſſole, ou ſans quelque choſe d'équivalent.

4°. Sans qu'il ſoit beſoin de placer l'Ophir de Salomon à l'Iſle Eſpagnole comme a fait Vatable, ou au Perou, comme Arias Montanus, & Genebrard ; ou aux Iſles de Salomon, comme quelques autres : il eſt difficile que lá

flote du Roi de Judée ait toujours navigué assez proche de terre, pour ne l'avoir jamais perduë de vuë pendant plusieurs jours : il falloit donc que ses Pilotes sçussent naviger en pleine Mer?

5°. On ne sçauroit guéres révoquer en doute, tous les voyagés de long-cours, dont parle Pline, & n'en pas conclure avec lui, que la navigation étoit beaucoup moins parfaite de son tems, qu'elle ne l'avoit été plusieurs Siécles auparavant. En effet, ne sçait-on pas que les Anciens ont navigué dans les Mers des Indes, & dans l'Atlantique assez loin, pour avoir eu besoin d'être guidés par quelque chose d'aussi sûr que l'aiguille aimantée? L'invention même de la Boussole, si on en croit de bons Auteurs, n'est elle pas plus ancienne que Flavio de Amalfi, à qui on en fait communément honneur? & seroit-ce le premier secret, qui eût été perdu pendant plusieurs Siécles, & retrouvé dans la suite?

La *seconde opinion* que nos Au-

teurs partagent en deux, comme ils font de quelques-autres, est celle du P. Joseph de Acosta : ce Pere après avoir rapporté quelques exemples de navires, qui ont été poussés fort loin par des tempêtes, & quelques traditions des Peuples du Perou, prétend que si on est allé dans le nouveau Monde par Mer, ce n'a pû être que par quelque accident pareil; & comme cette voye ne lui paroît pas suffisante pour avoir peuplé un Pays si vaste, & que d'ailleurs il ne peut imaginer que quantité d'animaux, qu'on y a trouvés, ayent passé par Mer : il juge que l'Amérique peut tenir à notre hémisphere par le Nord & par le Sud, ou du moins n'en être séparée que par des bras de Mer faciles à traverser; & il est certain qu'on ne sçauroit prouver le contraire.

On a encore observé que les Isles les plus éloignées du continent de l'Amérique, comme les Açores, la Bermude &c. se sont trouvées désertes, & que dans celles

mêmes, où il y avoit des Habitans, on n'y a point rencontré de ces animaux, qui n'ont pû y passer à la nage. Voilà donc deux voyes, selon le Jesuite Espagnol, par lesquelles l'Amérique a pû être peuplée, & toutes deux vraisemblables. Ce Pere rejette la navigation directe par la raison du défaut de la Boussole; il n'a pourtant pas ignoré que les Habitans du Mozambique se vantoient de la connoître plusieurs Siécles avant la navigation des Portugais.

Troisiéme opinion. Le nouveau Monde a été peuplé par les Carthaginois. C'est Alexis Vanegas, qui est le principal Auteur de ce sentiment, & voici sur quoi il se fonde. Aristote rapporte que des Carthaginois, après avoir navigué plusieurs jours à l'Occident, abordérent à une Isle inhabitée, mais d'une fertilité merveilleuse; & que le Sénat de Carthage en ayant été informé, fit mourir tous ceux, qui étoient revenus de cette Isle, de peur que la réputation, où ils l'a-

voient mise, n'y attirât des Etrangers. D'autres disent que les Carthaginois en avoient eu connoissance par les Tyriens; qu'ils y envoyerent de tems en tems des Colonies, & qu'ils eurent toujours une grande attention à ce qu'aucune autre nation n'en fût instruite, dans la pensée, que ce seroit une retraite sûre pour eux, si les Romains se rendoient maîtres de Carthage. A la fin néanmoins craignant que leurs Etats ne se dépeuplassent, ils firent défense à tous leurs Sujets d'entreprendre ce voyage.

C'est sur ces récits que Vanegas a bâti son systême, & il ne doute point que l'Isle en question ne soit l'Espagnole; Moraëz & Bochard au contraire ont crû que c'étoit le Brésil. Le P. Garcia & D. Gonzalès de Barcia se déclarent pour Vanegas, lequel apporte en preuve de son opinion, qu'anciennement les Carthaginois n'avoient point de caracteres, & s'exprimoient par des figures HyeroglIphiques, usage fort commun dans toute l'Amérique, où l'on ne

connoît point d'autre sorte d'écriture.

A cette preuve, qui est toute des plus foibles, il en joint une autre, qui ne paroît pas meilleure. C'est qu'en plusieurs endroits du Mexique & du Perou, on a trouvé des restes d'Edifices d'une grande magnificence, avec des Statuës & des Figures en relief d'hommes, qui avoient de la barbe; que, selon la tradition du pays, ces Edifices étoient plus anciens que l'Empire des Incas, & avoient été construits par des hommes blancs, qui avoient de la barbe. Mais nous ne voyons pas que cela prouve plus pour les Carthaginois, que pour les autres Peuples de l'ancien monde; aussi d'autres Auteurs ont-ils attribué ces Monumens aux Chinois.

Les objections, qu'on a faites contre cette opinion, pourroient également se faire contre la plûpart des autres. La premiere se tire de la multiplicité des langues Améríquaines. On y répond 1°. Que les Carthaginois dominoient sur quantité de Nations,

qui avoient chacune leur langage particulier. 2o. Que les langues ſe ſont alterées en Amérique, à meſure que les Habitans ſe ſont ſéparez les uns des autres, comme il eſt arrivé par-tout ailleurs. 3°. Croiroit-on qu'un Auteur *(a)* a ſérieuſement avancé, que le Démon prévoiant la découverte du nouveau monde, où il regnoit ſans obſtacle, y a confondu les langues, pour embaraſſer les Miſſionnaires, qui viendroient dans la ſuite y prêcher l'Evangile ?

Seconde objection. Comment concevoir que les Carthaginois ayent porté en Amérique toutes ſortes d'Animaux, dont pluſieurs eſpeces n'ont pas même été connues dans les trois autres parties du monde ? Réponſe. 1°. Ces animaux ont pû paſſer par ailleurs, comme l'a cru le P. de Acoſta. Mais ſi cela eſt les hommes y ont pû paſſer auſſi, & dès là les Carthaginois n'ont pas ſeuls

(*a*) Torquemada, dict. Tom. 2. cap. 6. Lib. 6.

peuplé l'Amérique. 2°. Saint Augustin (*a*) ne trouve aucune difficulté à dire, qu'aprés le Deluge, Dieu forma de la Terre plusieurs especes d'animaux, comme il avoit fait en créant le monde. 3°. Les especes ont pû être alterées en changeant de Climat, & par le mélange des unes avec les autres. Nos Auteurs, qui ne manquent aucune occasion de s'étendre sur tout ce qui peut faire connoître leur érudition, examinent ici fort au long, si ces animaux mêlés sont toujours steriles. 4°. Il est vraisemblable que Dieu créa au commencement du monde des animaux propres pour tous les Climats, & comme il en fit venir par Miracle de toutes les especes, pour être conservez dans l'Arche, il les fit aussi reconduire par un autre Miracle après le déluge dans les pays, pour lesquels ils étoient destinez.

Troisiéme objection. Les Carthagi-

(*a*) Aug. de civit. Dei. lib. 16. c. 7.

nois avoient de la barbe, & les Amériquains, à l'exception d'un très-petit nombre, n'en ont point. Réponse. Cette difficulté a été faite contre tous les systêmes, qu'on a proposez sur l'origine des Amériquains. Ce que nos Auteurs y répondent de plus vraisemblable est, que ces Peuples s'arrachent les poils, à mesure qu'ils poussent. Sur quoi ils rapportent, que quand les Espagnols parurent pour la premiere fois au Perou, les Habitans, qui les croioient descendus du Ciel, remarquant qu'ils avoient de la barbe, cesserent de s'arracher le poil, & parvinrent à avoir aussi un peu de barbe; mais que dans la suite, irritez contre ces mêmes Espagnols, à cause de leurs cruautez, ils ne voulurent plus leur ressembler en rien, & firent disparoître tout ce qu'ils avoient de poil au menton. Nous passons le reste de ce Paragraphe, où l'on entre dans des discussions fort longues d'une assez mauvaise Physique. Il est surprenant que nos Auteurs se soient donné la peine de la rapporter.

Quatriéme Opinion. L'Amérique a éte peuplée par les dix Tribus, que Salmanaſar emmena en captivité. Génebrard en tire la preuve du quatriéme Livre d'Eſdras, où il eſt dit, que ces Iſraëlites entrerent dans le Pays d'Aſſareth, qu'il prétend être la grande Tartarie; de-là, dit-il, ils pénétrerent dans le Groënland, d'où le paſſage en Amérique eſt fort aiſé. D'autres, comme Malvenda, les font tourner à l'Orient, paſſer le détroit d'Anian, & entrer dans le nouveau Mexique. Le P. Garcia ne trouve pas même de difficulté à leur faire traverſer la Chine, pour aller de là dans le Royaume d'Anian, & enſuite dans celui de Quivira. Mais il auroit fallu commencer par prouver la réalité du Détroit & du Royaume d'Anian. Les preuves, dont on appuye ce ſyſtême, ſont ſi frivoles, & la plûpart ſont ſi manifeſtement fondées ſur le faux, que nous ne croyons pas devoir nous arrêter à les détruire.

Cinquiéme Opinion. Les Mexiquains & les Perouans deſcendent

d'Ophir, fils de Jactan, & petit-fils d'Heber, ce sentiment a été soûtenu par Arias Montanus, par Genebrard, & plusieurs autres, qui en trouvent le fondement dans ces paroles de la Genese (*a*), où il est dit, que les fils de Jactan habiterent depuis *Messa* jusqu'au Mont *Sephar*, qui est à l'Orient; ils en concluent, qu'Ophir peupla les bords de la Mer Orientale, d'où sa posterité passant par l'Isthme de Panama, se partagea entre le Perou & le Mexique, qui sont séparez par ce Détroit, & conserva le nom d'Ophir, jusqu'au tems de Salomon, qui envoyoit ses flottes dans cette partie de l'Amérique. Le P. Pineda a trop sérieusement refuté ce sentiment. Ce sçavant Interprete & Garcilasso de la Vega, qui par sa Mere descendoit des Incas du Perou, se mocquent sur-tout de la prétenduë Etymologie du mot de Perou, qu'on veut nous persuader venir de Pervaim & Pervaim d'Ophir.

(*a*) 10. 30.

Sixiéme Opinion. L'Amérique a été peuplée par l'Isle Atlantide. On sçait ce que Platon a dit de cette Isle dans son Timée. Pamelius l'a cru réelle & une de ses preuves est, qu'Aristote a dit, que la Mer n'étoit point navigable au-delà des Colonnes d'Hercule, ce qui venoit, ajoûte Pamélius, de ce que l'Atlantide ayant été submergée, il y étoit resté un grand nombre d'écueils. On sçait qu'au même endroit Christophe Colomb trouva une Mer, dont le fond étoit rempli d'herbes, ce qui lui a fait donner le nom de Mer Verte, ou *Mar di sargasso*; & quelques-uns n'ont pas manqué de dire que c'étoit un reste de l'Isle de Platon. Plusieurs Pilotes ont aussi assûré que dans la route des Antilles on trouvoit fond presque par-tout, & quelques Auteurs en ont conclu, que les Canaries & les Açores étoient des débris de l'Atlantide. Enfin on a remarqué, dit-on, que Platon en parle de maniere à faire juger qu'il raconte une Histoire véritable, & qu'il s'énonce autrement, quand il

s'agit

s'agit d'une Fable ou d'une Allegorie.

Il est vrai, qu'il place la guerre des Habitans de cette Isle contre les Athéniens neuf mille ans avant le siécle, où il vivoit. Mais on répond, que plusieurs Nations ne composoient leurs années que de quatre mois, d'autres de trois, quelques-unes de deux, & qu'il s'en est même trouvé, qui les comptoient par les Lunes. Enfin nos Auteurs prétendent que Platon n'est pas le seul, qui ait parlé de l'Atlantide. Or supposé cette Isle réelle, il n'y a plus de difficulté a dire, que les Antilles, qui selon Platon, n'en étoient pas éloignées, & ensuite le continent de l'Amérique ont été peuplez, soit par les Insulaires mêmes, soit par les Européens & les Afriquains, qui étoient à portée de trafiquer avec ceux-ci. Il ne faut point perdre de vûë, que nos Auteurs n'argumentent dans tout cet Ouvrage que sur le possible, & sur le vraisemblable; mais il nous paroît qu'ils ne distinguent pas toujours assez la vraisemblance histori-

que, bien differente de celle de la Fable, d'avec une ſimple poſſibilité, qui n'implique point de contradiction, mais d'où l'on ne conclura jamais rien pour les faits, qui doivent entrer dans l'Hiſtoire.

Septiéme Opinion. Les premiers Habitans de l'Amerique y ſont allez de l'Europe & de l'Afrique. Cette opinion un peu trop vague ſe diviſe en trois. Les uns attribuent aux Eſpagnols preſque ſeuls le peuplement du nouveau Monde, & ſe fondent ſur ce qu'ils étoient plus qu'aucune autre Nation à portée de paſſer en Amérique par l'Atlantide, & ſur des rapports entre les Amériquains & les Eſpagnols, qui nous paroiſſent extrémement frivoles. D'ailleurs, ſuppoſé l'exiſtence de l'Atlantide, pourquoi chercher, pour habiter l'Amérique, des Eſpagnols, qui en étoient éloignez de plus de huit cent lieuës, tandis que les Inſulaires n'avoient qu'un petit trajet à faire pour aller au Breſil, ou aux Antilles ?

Nos Auteurs ne laiſſent pas de

faire ici valoir le ſentiment d'Oviedo, qui prétendoit avoir prouvé , que les Iſles de *Barlovento* ſont les *Heſperides*, ainſi nommées d'Heſperus douziéme Roy d'Eſpagne. Ils font auſſi beaucoup valoir l'habileté des Anciens Eſpagnols dans la navigation ,dont ils n'avoient pourtant pas grand beſoin pour paſſer del'Eſpagne dans l'Atlantide, & de l'Atlantide en Amérique. Ils n'ont pas oublié ce que les Mexiquains dirent à Cortez, qu'ils étoient originaires d'un grand pays ſitué à l'Orient. On ſçait que ce Conquerant ſçut admirablement ſe prévaloir de cette tradition, pour perſuader à Motezuma de ſe reconnoître Vaſſal de l'Empereur Charlequint. De tout cela nos Auteurs concluent , que Chriſtophe Colomb , & ceux qui le ſuivirent dans le nouveau Monde, en ſoumettant les Indes occidentales à la Couronne de Caſtille, ne firent que la remettre en poſſeſſion de ce qui lui appartenoit. On voit par - là qu'ils ne reconnoiſſent point de preſcription pour les Empires & les Royaumes.

D'autres ne font pas remonter si haut le passage des Espagnols, & de leurs Voisins dans l'Amérique. Si on les en croit, ils n'y pénetrerent, que quand lesRomains se furent emparez de leur Pays; ils y trouverent des Peuples, qui avoient eu connoissance de l'Espagne par les Insulaires de l'Atlantide, dont ils descendoient. Une Médaille d'Auguste, trouvée dans une des mines du Perou, des figures d'Aigles à deux têtes, communes au Chili; plusieurs mots Amériquains, qui semblent être dérivez du Latin; quelques coûtumes de ces Peuples, conformes à celles des Romains, des Colleges de Vestales établis depuis long-tems au Perou & au Mexique, un Temple du Soleil à Cuzco, semblable au Pantheon de Rome; une longue digression sur le gouvernement des Romains, sur les chemins, qu'ils ont faits en Espagne, sur les Inscriptions, dont il les ont ornez, & sur les travaux dans le même genre, que les Incas avoient faits au Perou; tout cela prouve plus l'érudition de nos

deux Ecrivains, & ce qu'il leur en a coûté pour composer leur Ouvrage, que l'opinion, qu'ils ont voulu défendre. Ils se sont même trompez en ce qu'ils ont supposé, que l'Aigle à deux têtes étoit aussi ancienne que la conquête de l'Espagne par les Romains. D'ailleurs, suivant la description qu'ils nous font du Temple de Cuzco, ce n'est point au Pantheon, qu'il ressembloit, mais au Temple du Soleil, qui subsiste encore à Rome.

D'autres enfin ne font aller les Espagnols dans l'Amérique, qu'au tems de l'invasion des Maures, lorsque la langue Castilane étoit déja formée. L'autorité de Gomara & de Philippe André; quelques mots Castillans, qu'on croit retrouver en Amérique, & le prétendu culte de la Croix établi dans l'Yucatan, sont les preuves peu solides de cette opinion. On n'y a point oublié la rélation d'Antoine Galvan, citée par Purchas, d'un Portugais, qui en 1448 fut jetté par les vents dans une Isle, où il trouva sept Villes & sept Evê-

ques, qui parloient Portugais, & qui lui demanderent, ſi les Maures étoient encore en poſſeſſion de l'Eſpagne; mais nos Auteurs traitent avec raiſon cette rélation de fable, inventée, à ce qu'il paroît, pour tranſporter aux Portugais l'honneur de la découverte du nouveau monde.

Huitiéme Opinion. Ce ſont les Grecs, qui les premiers ont peuplé l'Amérique. 1°. Strabon dit, que dans le tems que Carthage fleuriſſoit le plus, les Carthaginois fermerent le paſſage de Cadis aux Grecs, aux Latins & aux Toſcans: Ils y paſſoient donc auparavant. 2°. Les Athéniens ont été en guerre avec les Inſulaires de l'Atlantide; ils en ont pû tirer des lumieres touchant l'Amérique. Platon, qui étoit leur Oracle, en avoit parlé, & l'on ſçait d'ailleurs qu'étant iſſus des Petits-Fils de Japhet, ils furent des premiers Navigateurs du monde. 3°. Un Eſpagnol, qui faiſoit travailler aux mines de Çamora, a dit au P. Garcia qu'il avoit vû aſſez près de-là des

Inſcriptions, qui paroiſſoient écrites en Caracteres Grecs. On en a vû de ſemblables ſur une Tombe aux environs de la Ville de Guamanga, & ſur un ancien Edifice de la Province de Chiappa. Si depuis ce tems là, les Amériquains ont perdu l'uſage des lettres, il faut attribuer cette perte à quelque déluge, comme il eſt arrivé en Grece même après le déluge de Deucalion. 4°. Il y a bien des mots Grecs dans les langues qu'on parle en Amérique. Le P. Laffitau auroit pû fournir de nouvelles preuves pour fortifier ce ſentiment.

Neuviéme Opinion. Les Amériquains ſont originaires des Phéniciens. Ariſtote raconte, que des Phéniciens, qui demeuroient à Cadis, après avoir navigué quatre jours d'un bon vent d'Orient aborderent à une terre déſerte, que la Mer, quand elle étoit haute, couvroit preſque entierement, & où en ſe retirant elle laiſſoit quantité de Thons plus grands, que ceux, qu'on pêche en Europe, & dont les Phéniciens faiſoient encore de ſon tems

un grand commerce. Sur ce récit Vanegas & quelques autres ont fondé l'opinion, que nous examinons. Ils conjecturent que cette Terre étoit l'Isle de Madere, ou les Açorres; parce qu'on y trouve beaucoup de Thons. Or de Madere aux Açores, des Açores aux Antilles, & de ces Isles au continent de l'Amérique le trajet étoit facile à un Peuple aussi habile dans la navigation, & aussi entreprenant que les Phéniciens. Ils ajoûtent que l'invention des lettres peut bien avoir été postérieure à cette transmigration, & qu'avant l'invention des lettres les Phéniciens usoient de figures & d'hyerogliphes, & qu'ils s'en sont même servis encore depuis.

Cet Article est enrichi d'une érudition immense, mais un peu hors d'œuvre, sur l'usage des figures hyerogliphiques, sur l'antiquité des navigations Phéniciennes, sur le tems, ou la Terre de Canaan fut peuplée; sur les voyages des Phéniciens en Occident, sur celui de Cadmus dans la Grece, sur la lan-

gue Phénicienne, & celles qu'on en croit dérivées, &c. Il n'y a presque pas un nom propre dans tous les Historiens de l'Amérique, auquel on attribuë une Etymologie Phénicienne.

Dixiéme Opinion. Le nouveau monde a été peuplé par les Chinois, les Cathayens & les Japonnois. 1°. Le trajet de la Chine & du Japon en Amérique se peut faire en trois mois, & les Peroüans naviguoient autrefois fort loin à l'Occident dans des Bateaux de cuir. 2°. Les Chinois tiennent par tradition, qu'ils ont peuplé les Indes Occidentales, & l'on assûre, que dans les anciens tems ils ont été grands navigateurs. 3°. On trouve par-tout dans l'Amérique des noms propres Chinois, Cathayens & Japonnois. On reconnoît ici la source où a puisé Georges de Hornn, qui s'est extrémement étendu sur ces ressemblances; mais il en falloit retrancher la Bourgade Françoise du Canada, appellée *la Chine*? on sçait que c'est le célé-

bre Cavalier de la Sale, qui lui a donné ce nom.

Onziéme Opinion. Les Egyptiens ſont les véritables Peres des Amériquains. Le P. Kirker, que Dom André Gonzalès de Barcia dit être l'étonnement du monde ſçavant, & un homme connu au-deſſus des Aſtres: *A ſombro del orbe erudito, Varon Conocido ſobre las eſtrelas*, dit que les Egyptiens ont envoyé des Colonies, qui ont peuplé la Chine, le Cathay, le Japon & les Indes occidentales. Perſonne n'ignore les Conquêtes de Séſoſtris; qui ſçait s'il n'a point paſſé en Amérique? *Venit ad Occaſum mundique extrema Seſoſtris*, dit Lucain. Le P. Garcia ajoûte, qu'il n'y a point de Peuple connu, qui reſſemble plus aux Amériquains, que les anciens Egyptiens, non ſeulement dans leurs coûtumes & dans leur Culte Religieux, mais encore dans la conſtitution de leurs corps; qu'on remarque à-peu-près dans les uns & les autres la même couleur, le même poil, & ſur-tout la même épaiſſeur

du crane. Une pierre lancée avec roideur contre un Egyptien, si elle le frappoit à la tête, ne lui faisoit presque point de mal; & il est arrivé bien des fois aux Espagnols de casser leurs épées sur la tête des Américains, sans presque les blesser. Mais que peut-on conclure d'une vraisemblance, qui naît d'une même cause? Tout homme qui ne se couvre jamais la tête, & qui est sans cesse exposé à toutes les injures de l'air, doit avoir la même couleur, & la même dureté de crâne.

Voici cependant quelque chose de plus particulier. Les Egyptiens étoient dans le goût des Pyramides, on connoît celles d'Egypte. Or on en a trouvé de semblables en plusieurs endroits du Méxique, il y en avoit à *Teotihuacan* de soixante aunes de large, dit le P. Garcia, & de cent cinquante de haut, surmontées des figures du Soleil & de la Lune. Torquemada rapporte qu'à Tezcuco on voyoit un Labyrinthe semblable à celui d'Hierapolis: enfin les Egyptiens épousoient leurs sœurs, & c'é-

toit aussi l'usage des Incas dans le Perou. Nous ne finirions point, si nous voulions suivre ce parallele. Mais nos Auteurs remarquent que la transmigration des Egyptiens en Amerique doit être fort ancienne, parce que cette nation, ayant compris qu'elle ne pouvoit être ailleurs aussi heureuse, qu'elle l'étoit dans son propre pays, & craignant que ces grands voyages n'alterassent ses mœurs & ses coûtumes, y renonça de bonne heure.

Douziéme opinion; Le nouveau monde doit ses premiers habitans aux Afriquains, qui s'y refugierent après que leur Roi Antheon eut été défait par Hercules le Tyrien; les preuves qu'on apporte pour appuyer ce sentiment, ne sont que de fort legeres conjectures, qui ne meritent pas qu'on s'y arrête.

Treiziéme Opinion. Il s'est trouvé des Sçavans, qui expliquant la prophetie de Jacob sur Issachar, *asinus fortis accubans inter termino &c.*, & ayant lû dans le Syriaque *asinus, peregrinationis*, se sont imaginé que

cette Tribu avoit passé les mers & peuplé l'Amerique. Il suffit, ce semble, de rapporter ce sentiment pour le refuter. Solorzano l'a fait un peu trop serieusement, & ce qui est encore plus surprenant, le nouvel Editeur de cet ouvrage y trouve quelque vrai-semblance.

Quatorziéme Opinion. Elle est de Grotius, qui prétend que l'Yucatan a été peuplé par les Ethiopiens & donne aux autres Ameriquains une origine Norvegienne ou Islandoise. Quand au premier point, Dom André Gonzalès de Barcia ne croit pas qu'il doive être rejetté, quand bien même on étendroit beaucoup au-delà de l'Yucatan l'origine Ethiopienne. On sçait avec quelle force Jean de Laët l'a frondé, aussi bien que l'autre partie, qui regarde les Norvegiens. La Peyrere & de Hornn n'ont pas plus épargné le Sçavant Hollandois. L'Academicien Espagnol n'est pas tout-à-fait de leur sentiment ; mais il trouve aussi très-probables les raisons de ceux, qui substituent les Frisons & les Hollandois aux Islandois & aux Norvegiens.

Jacques Charron & Guillaume Postel ont avancé qu'il y a seize cens ans, que les François, c'est-à-dire, les Gaulois ont été dans la nouvelle Espagne. D. André de Barcia n'est pas éloigné d'y souscrire, vû le peuple infini, qui habitoit les Gaules, & les grands voyages, que les Gaulois ont entrepris. Il estime du moins qu'il est plus aisé de soûtenir ce sentiment, que celui de Paul Jove, qui s'est imaginé que les Méxiquains étoient venus en Europe & qu'ils avoient introduit le barbare usage des sacrifices humains, d'abord en Angleterre & ensuite dans les Gaules : quoiqu'il en soit, cette prétention est étrangere à l'origine des Ameriquains.

Quinziéme Opinion. Georges de Hornn & quelques autres Ecrivains attribuent le peuplement de l'Amerique à Madoc Prince des Cambres, & ajoûtent que plusieurs Anglois se sont refugiés dans ce nouveau Monde lors de l'invasion des Saxons. D'autres font cet honneur aux Irlandois. Henri Martinez, Auteur Es-

pagnol, a même avancé que c'étoit aux Curlandois & aux Livoniens, que les Ameriquains devoient leur origine. Tout cela n'eſt appuyé que de conjectures frivoles, de traditions populaires, & de je ne ſçai quelle conformité de mœurs & d'uſage, qu'on s'imagine aiſément trouver pour ſoûtenir un ſentiment, qu'on a une fois hazardé.

Seizieme Opinion. Tant de Nations ſe ſont fait gloire de deſcendre des Troyens; qu'il ſeroit étonnant qu'on ne les eût point fait aller dans le nouveau Monde! Le P. de Vaſconcellas Jeſuite nous apprend que quelques Auteurs ont avancé qu'une partie des Compagnons d'Enée s'étant ſeparés de ce Heros, paſſerent dans l'Ocean & pénétrerent dans l'Amerique vers l'an du monde 2806. & en furent les premiers Habitans. Le Jeſuite Eſpagnol fait de grands efforts pour donner de la vraiſemblance à cette opinion, & Dom André Gonzalès de Barcia ne croit pas ſes raiſons mépriſables.

Dixſeptiéme Opinion. Les Améri-

quains descendent des Scythes, & particulierement des Turcs. Ce sentiment paroît un des plus soûtenables au Continuateur du P. Garcia. La difficulté est de sçavoir s'ils ont passé par l'Occident ou par l'Orient : Car d'un côté presque tous les animaux, qu'on trouve dans le nouveau Monde, semblent y être venus de l'Asie, & de l'autre il est bien plus aisé de concevoir, que les premiers Habitans de l'Amérique ont passé par la Laponie & le Groënland, que par le Nord de la Tartarie, où selon toutes les apparences il y a une grande Mer à traverser. Cette difficulté n'a pourtant pas arrêté le P. Laffitau, non plus que Georges de Hornn, qui moins instruit que lui, trouve même des Hurons parmi les Huns, & des Iroquois parmi les Turcs. Cet Auteur ne sçavoit pas que les noms de ces deux Peuples Sauvages sont de la façon des François.

Au reste, comme dans ces discussions tout consiste à établir le vraisemblable & le possible, ceux qui

proposent leur sentiment, auroient un grand avantage sur leurs adversaires, s'ils sçavoient éviter les conjectures frivoles, les faits équivoques ou manifestement faux, & les suppositions, qui n'ont aucun fondement solide. Mais parce que l'on ne peut s'appuyer ici d'aucun principe certain de Géographie, encore moins de faits historiques soûtenus de quelque Autorité respectable, la question restera toujours indécise.

Le P. Garcia avoit résolu de se borner à rapporter, ce que l'on avoit pensé avant lui sur l'origine des Amériquains, mais ses Amis le déterminerent à ne pas laisser son Ouvrage imparfait, & à déclarer quel étoit son sentiment. Il croit donc que plusieurs Nations differentes ont contribué à peupler l'Amérique, que les uns y sont allez par Mer & les autres par Terre, qu'on a entrepris exprès ces voyages: que des vents forcez y ont fait aborder des Vaisseaux, qui avoient pris une autre route; que des Peuples chas-

ſez de chez eux par leurs Ennemis, s'y ſont réfugiez; que d'autres allant toujours devant eux en chaſſant, ou en cherchant de meilleures terres, y ont pénetré de proche en proche, & il y a, ce ſemble, plus que de la vraiſemblance dans ce ſentiment. L'Auteur auroit pû s'en tenir à cette propoſition génerale, & ſe contenter de la fortifier de quelques preuves, tirées de la varieté des langues, des Caractéres, des coûtumes, & des Religions, qu'on a remarquez dans le nouveau monde; mais il en admet un ſi grand nombre de celles, dont les Auteurs des autres opinions avoient fait uſage, qu'il affoiblit la ſienne, en voulant la fortifier.

Le cinquiéme & dernier Livre traite des traditions des Amériquains mêmes ſur leur origine. Mais comme le P. Garcia n'a rien voulu dire ſur ce ſujet, que ce qu'il avoit appris ſur les lieux, ou puiſé dans des ſources, qui lui étoient parfaitement connuës, il ne parle guères que des Habitans de l'Iſle Eſpagnole,

du Perou, du Méxique, & de quelques Peuples particuliers voisins de ces deux Empires. Il remarque fort judicieusement, que la seule Ecriture Sainte nous donne une connoissance certaine de la création du monde & de ses premiers Habitans. Que les plus sçavans Auteurs de l'Antiquité Payenne ont donné sur cela dans des Fables, aussi ridicules que les Nations les plus Barbares de l'Amérique; que si on trouve dans les premiers des traces un peu mieux marquées de ce que nous apprenons par la Genese, ces grandes véritez y sont tellement défigurées, qu'on cherche en vain, dans les unes aussi bien que dans les autres, quelque chose de plus suivi, que dans un songe, où les idées, à force de se croiser ne forment que des chimeres.

ARTICLE LXXXIV.

DE USU ARTIS ANATOMICÆ Oratio A. Cocchii Mugellani, Coll. Medic. Florentini, & publ. Phil. Nat. & Anatomes Prof. habita in Bibliotheca insig. Nosocomii S. Mariæ Novæ III. Id. Mart. MDCC XXXVI. *Auctoritate Illustris. & Reverendis. Præsulis Joannis Andreæ Pinii, Curatoris Amplissimi. Florentiæ* MDCCXXXVI. *Typis Antonii M. Albizzini, In-4°. fol.* 48. c'est-à-dire, Discours de M. *Mugellan*, Médecin à *Florence*, sur l'usage de l'Anatomie, &c.

MOnsieur *Mugellan*, Professeur d'Anatomie à *Florence*, pour exciter ses Disciples à l'étude d'une Science si nécessaire dans l'exercice de la Médecine & de la Chirurgie, en releve d'abord l'antiquité. Il en trouve des vestiges dans les Livres de *Moyse* & de *Salomon*. Les Sacrifices pratiquez dès le commencement du monde, ordonnez dans

la Loy écrite, & si multipliez par la piété des Princes & des Peuples, ne leur permettoient pas d'ignorer absolument la structure intérieure du corps animal, & les principaux ressorts qui entretiennent la vie & le mouvement. Par une semblable raison, les Peuples Idolâtres devoient en avoir au moins une connoissance grossiere & imparfaite, & l'Art des Haruspices ne pouvoit manquer de l'augmenter encore, & de la perfectionner. Ceux qui, comme les Afriquains, immoloient des hommes à leurs Dieux, connoissoient encore mieux, & plus immédiatement les parties internes & les organes du corps humain. Mais tout cela n'avoit point pour but la guerison des maladies, des playes & des blessures; & ce n'est point ce qu'on appelle *Anatomie*.

Les premiers, qui paroissent l'avoir cultivée dans cette vuë, sont les Egyptiens. Elle fut parmi eux en si grand honneur, que les Rois ne dédaignoient pas de disséquer eux-mêmes des cadavres humains, &

de composer des Livres sur cette matiere.

Les Grecs, esprits curieux & avides des sciences, furent des plus empressez à s'instruire de celle-ci. *Homere*, l'un de leurs plus anciens Ecrivains, paroît à M. *Mugellan*, aussi sçavant Anatomiste, que Poëte admirable. Mais, pour ne rien dire des autres, il semble que l'Epoque de la vraie Anatomie doit se fixer à *Erasistrate*, petit fils d'*Aristote*, fils de sa fille, & à *Hérophile* de *Calcédoine*, qui pratiquoit la Médecine dans le même tems à *Alexandrie*. Ce furent eux, qui les premiers étudierent le corps humain avec méthode, non plus par une curiosité vaine & stérile; mais dans la vûë de remédier aux dérangemens, qu'il éprouve nécessairement durant la vie. Le premier obtint donc d'*Antiochus*, Roy de *Syrie*, la permission de disséquer les corps des Criminels, punis de mort par la Justice, & d'en faire l'Anatomie. Les Rois d'*Egypte*, *Ptolemée*, fils de *Lagus*, & *Philadelphe* accorderent la mê-

me chose à *Hérophile.* Par cette voye il découvrit les conduits du Chyle, & remarqua que ſouvent dans les animaux, & très-rarement dans l'homme le foye ſe trouve du côté gauche. Cette pratique parut dans ces premiers tems ſi étrange, & même ſi inhumaine, que ces deux fameux Médecins furent accuſez de diſſéquer des hommes vivans. M. *Mugellan* les défend fort bien, & fait voir en particulier, que l'accuſation ne peut tomber ſur *Eraſiſtrate*, puiſqu'il s'étoit imaginé, que les Arteres ne contiennent point de ſang; ce qui ne ſe trouve vrai, que dans les corps morts.

Le ſçavant Anatomiſte parcourt de la même maniere les divers âges, & remarque les progrès de l'Anatomie, ſur-tout depuis deux cens ans; les avantages que la Médedecine en a tirés, les découvertes précieuſes, que l'application infatigable, & la ſagacité des grands Maîtres ont faites, au profit du genre humain. Dans l'Italie, ſa patrie, qui la premiere tira la Médecine,

ainsi que les autres sciences, de la barbarie des siécles précedens, il n'oublie pas *Mundinus*, lequel dès l'Aurore des beaux Arts renaissans, & vers le milieu du XIV^e. siécle, écrivit un Livre de l'Anatomie du corps humain, sur les observations actuelles qu'il avoit faites; *Béniveni*, qui dans le siécle suivant, à l'aide de cette science, découvrit les causes & les remédes jusques-là ignorez de certaines maladies; *Carpi*, *Colomb*, *Asellius*, *Fallope*, *Arantius*, *Cesalpin*, *Eustache*, *Bellini*, *Borelli*, *Vésale* même, quoiqu'étranger, mais qui illustra les principales Académies d'Italie; tous noms célebres dans l'Ecole anatomique; mais sur-tout le fameux *Malpighi*, qui mieux que tous ses prédecesseurs, a suivi le systême de la nature, & devoilé ses secrets.

M. *Mugellan* rend la même justice aux autres Nations Les *Harvée*, les *Pecquet*, les *du Verney*, les *Freind*, les *Ruysch*, les *Mead*, les *Boerhaave*, les *Bartholin*, les *Tollius*, &c. paroissent ici avec honneur,

&

& reçoiventt les éloges qui leur ſon dûs.

Au reſte ce n'eſt pas ſeulement pour l'uſage de la Médecine, qu'il juge l'étude de l'Anatomie ſi utile & ſi importante. Elle doit faire partie des connoiſſances d'un honnête homme, d'un Homme de Lettres, d'un Sçavant. Elle eſt ſur-tout néceſſaire aux Peintres & aux Sculteurs. Elle eſt même, qui le croiroit? elle eſt très-propre, continuë M. *Mugellan*, à régler les mœurs & à moderer les paſſions, en découvrant les ravages que cauſent dans ceux qui s'y abandonnent, l'intemperance & l'incontinence; déſordres qu'on éviteroit par une conduite ſage & réglée, & auſquels il n'eſt ſouvent pas poſſible de remédier.

Tout ce diſcours eſt très-ſçavant, & ne dément point l'idée que l'on a de la bonne Latinité des Médecins, dont pluſieurs en effet ont fort bien écrit en Latin. C'eſt, en racourci, l'Hiſtoire de l'Anatomie.

ARTICLE LXXXV.

NOUVELLES LITTERAIRES.

MOSCOVIE.

DE PETERSBOURG.

M. *Theophile-Sigefroy Bayer*, Academicien de *Petersbourg*, eſt mort depuis le mois de Janvier de cette année. Car il écrivoit encore au P. E. Souciet du 29. Janvier dernier. C'eſt lui qui donna il y a quelques années le *Muſæum Sinicum.* M. *Fourmond* l'a critiqué dans ſes *Meditationes Sinicæ.* M. Bayer, qui ne l'a ſçu que par le Journal des Sçavans, a répondu avec beaucoup de moderation dans la Bibliothéque Germanique. M. *Bayer* étoit Allemand. Le Czar Pierre I. l'avoit fait venir à *Petersbourg* pour fonder ſon Académie. Les Pieces que nous avons de

lui, & qui ſont dans les Mémoires de cette Académie, juſtifient parfaitement le choix du Czar, & montrent que M. *Bayer* étoit habile en plus d'un genre d'érudition. Il étoit auſſi honnête-homme & auſſi droit qu'il étoit ſçavant.

ESPAGNE.

De Madrid.

Diſſertation Medico-Theologica, que conſagra à la Sereniſſima Señora Princeſſa del Braſil, *el Doctor* D. Diego Matheo Zapata, *Fundator, y Expreſidente de la Real Sociedad Medico-Chimica de Sevilla, Medico del Excellentiſſimo Señor Marquès de* Priego, *Duque de* Medina Celi, &c. *Cavallerizo Mayor de la Reyna nueſtra Señora. En* Madrid: *Por* Don Gabriël del Barrio, *Impreſſor de la Real Capilla de Su Mageſtad, In-*12. Pages 100.

L'Auteur répondant à la Con-

ſultation d'un Médecin de la Ville d'*Antequera*, décide, qu'il n'eſt jamais permis de procurer directement l'avortement, ſoit que le fetus ſoit animé, ou qu'on en doute, ni même lorſqu'il n'eſt pas encore animé. Mais il croit auſſi qu'on peut le procurer indirectement; c'eſt-à-dire, ordonner des remédes qui n'ont pour fin, que la guériſon de la Mere, comme la ſaignée, la purgation, quoiqu'ils puiſſent, contre l'intention du Médecin, faire périr ſon fruit. En conſéquence il réprouve abſolument, comme barbare & criminelle, la pratique de certains Chirurgiens, de tirer l'enfant du ſein de la mere, avec un *Tire-Tête*, ou quelqu'autre inſtrument capable de lui donner la mort; & cela pour ſauver la vie à la mere, dans un péril extrême. Il juge qu'en pareil cas on peut avoir recours à l'operation céſarienne, non ſeulement après la mort de la mere, mais auſſi lorſqu'elle eſt vivante; ce qui peut s'exécuter, comme il le prouve, par un Chirurgien habile, & atten-

tif aux circonstances, sans intéresser sa conservation. Par occasion il examine, si l'on peut baptiser un enfant dans le sein de sa Mere. L'Authorité & les raisons de *S. Thomas*, & de quelques autres Docteurs, le déterminent à soutenir qu'un tel Baptême seroit invalide & nul. L'Anatomie lui fournit aussi des preuves pour cette assertion. Toute cette Dissertation est appuyée sur les principes de la bonne Médecine, sur les Décisions des Ss. Peres, des Papes, des Théologiens, & des Canonistes. M. *Zapata*, Docteur très-célebre & très-estimé, traite la matiere avec toute la décence qu'on peut attendre d'un sage & vertueux Médecin.

I T A L I E.

De Florence.

Dialogo della Pittura di M. Ludovico Dolce, *Intitolato l'*Aretino, *nel quale si ragiona della dignita di essa Pittura, & di tutte le parti necessaire che à perfetto Pit-*

tore si acconvengono : con esempi di Pittori antichi, e moderni: e nel fine si fa menzione delle virtù è delle opere del divin Tiziano. *In* Firenze, MDCCXXXV. *Per* Michele Nestenus, *è* Francesco Moüke. *In*-8°.

Dialogue sur la Peinture de *Louis Dolce*, intitulé *l'Aretin*, dans lequel on traite de l'excellence de la Peinture, & de toutes les qualitez nécessaires aux bons Peintres. Avec les Exemples des Peintres anciens & modernes. A la fin on y parle du mérite & des Ouvrages du divin *Titien*. A *Florence*, &c.

Ce n'est pas seulement en faveur de ceux qui n'entendent point l'Italien, que nous rapportons ce Titre dans les deux langues; c'est encore parce qu'il est ainsi dans cette Edition, où l'Ouvrage Italien est accompagné d'une traduction à-peu-près Françoise. L'Anonime Editeur & Traducteur de l'*Aretin* du *Dolce*, fait fort peu de cas de ce que nous

avons des Livres les mieux écrits sur la peinture. Selon lui ils *amusent agréablement*, leur *lecture fait plaisir, mais en les lisant avec attention & connoissance on n'est pas long tems à s'appercevoir, que ceux qui les ont composés, étoient peu initiez aux misteres dont ils nous entretiennent; partout on y rencontre des termes impropres, des préceptes faux & ridicules, des visions sur les operations de la nature, & sur ce que c'est que le beau; on y trouve des pensées fausses sur les expressions, sur les passions, des idées creuses, impraticables,* &c.... *sans y apprendre autre chose, si ce n'est que ceux qui ont fait ces Livres, n'entendent rien, ou très peu en peinture.* Il en veut sur-tout à deux Auteurs récens, l'un Anglois, l'autre apparamment François, dont il releve assez durement plusieurs fautes. Pour ce qui est du Dialogue qu'il redonne au public, & qui étoit devenu très-rare, c'est à son gré un *Chef d'Oeuvre. Ce Livre est recommandable par les Préceptes qu'il contient, & par les raisonnemens justes*

& solides qu'on y trouve. Il a même *du penchant à croire* que le *Dolce*, qui n'étoit pas du métier, a été dirigé par *quelque sçavant Peintre* (tel qu'étoit le *Poussin* dans le dernier siécle) dont il n'aura fait qu'exprimer les pensées. Puisque ceux qui ont la réputation d'avoir le mieux écrit sur la matiere, sont si sévérement critiquez, nous n'avons garde de rien décider, nous en laissons le jugement aux Maîtres, à ceux qui sont reconnus pour les plus habiles dans cet Art, & que leurs Ouvrages mettent en droit de prononcer. *Ludovico Dolce* dans ce Dialogue fait le parallele & l'éloge de trois des plus fameux Peintres de l'*Italie*, de *Michel Ange*, de *Raphaël* & du *Titien ;* & sur ces grands modeles, il forme ses principes, ses régles, ses jugemens.

SUISSE

De Basle.

Q. D. T. O. M. F. F. E. J. Dissertatio Inauguralis Physico-Medica, de Possibilitate & Impossibilitate abstinentiæ longua à cibo & potu, occasione puellæ Frutingensis *dit.* Bernens. *Inediam longam simulantis, quam ..... in illustri ...* Rauracorum *Universitate, pro licentia summos in Arte Medica honores & Privilegia Doctoralia ...capescendi, publico Eruditorum examini submittit, Ad diem* 4. Octobris *Anni MDCCXXXVII. H. L. Q. S.* Joh. Jacobus Ritter Helveto-Bernas. Basileæ. Typis Joh. Henrici Deckeri, *Acad. Typobraphi.* in-4°.

M. *Ritter* examine contradictoirement la question de la possibilité ou de l'impossibilité, de vivre sans prendre de nourriture, & il conclut affirmativement pour l'une &, pour l'autre: pour l'impossibilité,

dans l'état naturel des fonctions ordinaires de la vie ; pour la possibilité au moins probable, s'il ne restoit que ce qui est absolument nécessaire pour ne pas mourir, sans aucune dissipation d'esprits animaux, ni autre perte qui dût être réparée par les alimens, c'est-à-dire, la circulation du sang & des humeurs, & par conséquent le mouvement du cœur, qui en est le principe.

LORRAINE

De Nancy.

Histoire du Pontificat d'Eugêne III. dédiée à Monseigneur l'Illustrissime & Révérendissime Evêque, Duc de Langres, Pair de France. Par Dom Jean Delannes, Religieux, Bibliothécaire de l'Abbaye de Clairvaux, ancien Professeur de Théologie. A Nancy, chez Pierre Antoine, MDCCXXXVII. in 8°. pages 274.

Le Pontificat d'Eugêne III. quoique de huit années seulement, ren-

ferme assez d'événemens considérables & intéressans, pour mériter d'avoir son Historien particulier, comme quelques-autres ont déja eu le leur en *France*, & ailleurs. Aussi l'Auteur se renferme-t-il dans ces bornes. Ce n'est point la vie de *Pierre de Paganelli*, ou *Pierre Bernard* qu'il nous donne ici ; ce n'est pas même la vie du Pape *Eugêne*, ce n'est pas le détail de sa conduite particuliere, de ses actions, de ses vertus : ce n'est que l'Histoire de son Pontificat, de ce qu'il fit depuis qu'il fut assis sur la chaire de S. *Pierre*, en qualité d'Evêque de *Rome*, de Pape, de Chef de l'Eglise Universelle. Il étoit bien juste qu'il trouvât parmi ses Confréres de la Congrégation de Clairvaux, ausquels il a fait tant d'honneur par son zéle, par sa fermeté, par de grandes vertus, & de grandes actions, un Ecrivain qui réunissant tous ses traits, en formât un portrait fidéle, pour en conserver la mémoire à la postérité. C'est ce que Dom Delannes a

exécuté avec beaucoup d'ordre & de netteté.

FRANCE.

De Lyon.

Voici un *Traité de l'Amour de Dieu*, que nous ne craignons point d'anoncer comme un très-bon livre, puiſque pour le fond, pour la doctrine, pour la méthode, je dis la méthode qui conſiſte dans le choix, la diſpoſition, l'ordre & la ſuite des matiéres ; pour l'eſprit même, autant qu'il eſt permis d'y atteindre, c'eſt le même que celui de S. *François de Sales.* Pourquoi donc ne le pas publier tel qu'il eſt ſorti des mains d'un Auteur, dont le nom ſeul lui donneroit tant de prix ? Le P. *Fellon* Jéſuite, qui le préſente aujourd'hui, ſous une forme un peu différente, en apporte ces raiſons.

1°. S. *François de Sales*, dit-il, » avoit le goût de notre langue ; » mais c'étoit le goût de ſon Sié-

„ cle, où les comparaiſons & les
„ deſcriptions étoient en vogue.....
„ Mais ſuivant l'uſage reçû de ſon
„ tems, il deſcend dans des dé-
„ tails, & des particularités, qui
„ rendroient maintenant le ſtile bas,
„ & qui demandent qu'on ſub-
„ ſtituë ſouvent le genre à l'eſpèce,
„ pour ſoûtenir la dignité des ma-
„ tieres, & la nobleſſe du diſcours.
„ 2°. Comme il s'étudie à la brié-
„ veté.... il omet quelquefois des
„ tranſitions qu'il faut ſupléer, par-
„ ce qu'elles ſont néceſſaires pour
„ rendre le ſtile coulant, & pour
„ faire ſentir la liaiſon des pen-
„ ſées.„

3°. Une troiſiéme raiſon qui a déterminé le P. *Fellon* aux changemens qu'il a faits dans le ſtile; c'eſt que le S. Evêque de *Geneve* pouſſe ſi loin les applications qu'il fait de l'Ecriture, que difficilement notre goût, porté à une exactitude plus ſcrupuleuſe, pourroit-il s'en accommoder? Il en eſt de même des comparaiſons, & des figures qui lui ſervent à peindre

les objets spirituels. „ A force de „ les personnifier, d'insister sur la „ même comparaison, de conti- „ nuer la même allégorie, sans „ outrer la vérité, il outre sou- „ vent la Métaphore, & pour rap- „ procher la réalité de la figure, „ il forge des expressions qu'on „ ne peut plus supporter. „

4°. Enfin S. *François de Sales* dans son *Traité de l'Amour de Dieu* explique des points de Théologie difficiles à comprendre, au commun des Lecteurs de pareils Ouvrages. Dans celui-ci on trouvera tout ce qu'on cherche dans le premier; mais exprimé d'une maniére à ne rebuter personne, ni par la subtilité des matiéres, ni par l'obscurité du *vieux langage*.

Pour en faciliter la Lecture, & la rendre plus utile, le nouvel Auteur a mis à la tête de chaque livre, un *Discours préliminaire*, „ destiné à faire remarquer la suite „ & la liaison des matiéres, & à „ faire sentir la beauté de l'ordre, „ que peu de gens apperçoient,

„ & qu'on n'admira jamais assez „ dans l'Ouvrage de S. *François* „ *de Sales*. „ C'est une espèce de Commentaire qui éclaire les Lecteurs, & les dispose à tirer plus de profit de leur Lecture.

Dans le même dessein, le P. *Fellon* ajoûte à la fin de chaque Volume, un Recuëil de Maximes spirituelles, de Sentences, de Saintes Affections, tirées de divers endroits du Traité, & rassemblées sous un même point de vûë: afin, dit-il, que les personnes dévotes puissent les avoir aisément devant les yeux, comme des régles sures de conduite, & des méthodes excellentes pour s'unir à Dieu. Ces maximes, & ces sentimens sont tirées en parties des Pseaumes, que le Saint Auteur cite ordinairement en vers, de la tradiction de *Philippe des Portes*, Abbé de *Tiron*; quoiqu'il s'en écarte quelquefois. Le P. *Fellon* les a aussi mis en vers; mais d'une maniére conforme à l'usage présent de la langue.

On trouve dans le nouveau *Traité*,

quelques Notes marginales sur des points de Théologie. Elles ont paru propres à *redresser le Lecteur*, ou peut attentif, ou quelquefois trop précipité dans ses jugemens. Enfin une Table des matiéres, fort ample & fort exacte, qui servira également & pour l'ancien *Traité* de S. *François de Sales*, & pour le nouveau du P. *Fellon*

Pour expliquer le dessein de cet Ouvrage, qui est le même, quant à la substance, que celui du S. Evêque, le P. *Fellon*, a crû avec raison ne pouvoir mieux faire, que de remettre ici *l'Oraison Dédicatoire*, & la Préface du Saint, où il est exposé avec cette naïveté, cette simplicité qui fait le caractére de l'Auteur.

DE REIMS.

Le P. *Montagne* Jésuite, Professeur de Philosophie en cette Ville, a éprouvé qu'un Barometre fermé de toutes parts, reçoit les mêmes impressions, que ceux qui sont ou-

verts par le bas, à l'ordinaire. Le Barometre qui a donné lieu à cette expérience, est ancien. Au lieu d'une bouteille de verre, à l'extrémité inférieure, une boëte de bois contient le Mercure, où le tube est plongé. Toutes les jointures de cette boëte, sont exactement fermées avec de la cire *d'Espagne*. Le Professeur qui a fait cette observation, a bouché de cire d'espagne, un Baromettre commun, si exactement, que dans la Machine du vuide, l'air étant pompé, le vif-argent demeure à la même hauteur. Ces Barometttres montent & descendent, suivant les diverses qualités de l'air, précisément comme ceux qui sont ouverts.

De Paris.

M. *Despreaux* avoit formé un projet, ou du moins un souhait, pour la perfection de notre langue, dont *l'idée* a paru à M. l'Abbé d'*Olivet* véritablement *solide*.

Il auroit voulu que nous eussions

eû *un certain nombre de livres, qui fussent déclarés exempts de fautes*, & reconnus pour *classiques* : mais comme il n'en est peut-être aucun qui soit absolument sans défaut du coté du langage, & de la Grammaire : (car c'est à quoi se bornoit le projet,) il auroit voulu qu'on eut choisi *le peu que nous avons de bonnes Traductions*, & que l'on eut remarqué ce qu'on y *trouveroit d'équivoque, de hazardé, de négligé, dans une espèce de Commentaire qui ne fut que Grammatical.* Ce que M. *Despreaux* vouloit qu'on fit par rapport aux Traductions, M. l'Abbé d'*Olivet* l'entreprend sur deux Poëtes célébres ; *Racine*, & *Despreaux* lui-même. Le peu de corrections à faire dans ces Auteurs, l'a déterminé au choix de ces deux grands modéles. En effet dans les dix Piéces de *Racine* qu'il examine, c'est-à-dire, dans une quantité de près de quinze mille vers, à peine trouve-t-il une centaine d'expressions peu exactes, & peu réguliéres. Encore a-t-il fal-

lu porter la critique jusqu'à la plus rigoureuse discution. M. l'Abbé d'*Olivet* ne donne présentement que ses *remarques de Grammaire sur Racine. A Paris chez Gandouin, Quai des Augustin, à la descente du Pont-Neuf, à la Belle Image.* MDCCXXXVIII. *in*-8°. pages 165. il en promet de semblables sur *Boileau.*

A la suite de ces remarques, il a mis la Critique qui fut faite de l'Epître Dédicatoire, destinée au Dictionnaire de l'Académie, lorsqu'en 1694, on fut sur le point de le mettre au jour. Cette Epître étoit de la façon de *Perrault*. La Critique, & la comparaison, font voir que M. l'Abbé d'*Olivet* a bien choisi ses modéles, en donnant la préférence aux deux Poëtes qu'il entreprend d'examiner.

Il finit par une Lettre à M. le Président *Bouhier* de l'Académie Françoise. C'est une Réponse à deux Critiques qui ont écrit contre cet illustre Magistrat, en faveur de la Poësie sans versification, & de la versification sans rimes.

On trouve chez *Duchange*, Graveur du Roy, ruë S. *Jacques*, à Paris, des Eſtampes pour le Bréviaire, au nombre de quinze pour les divers tems, & les principales Fêtes de l'année. Elles ſont gravées par *Beauvais*, très-bien exécutées, d'un Burin léger, délicat, gracieux. La plûpart ſont d'après *Vanloo.* Les autres ſont ſur les Tableaux de *Parrocel*, de *Treſmolier*, *Reſtout*, *Cazes*, Frere *André*.

On imprime chez Quilleau l'Hiſtoire de Gentchiskan, & de toute la Dynaſtie des Mongous, ſes Succeſſeurs, tirée de l'Hiſtoire de la Chine, & traduite par le P. Gaubil, de la Compagnie de Jeſus, Miſſionnaire à Peking, avec des Remarques du même Auteur.

TABLE DES ARTICLES
Du mois de Juillet 1738.

ART. LXXVII. LA Mythologie, & les Fables expliquées par l'Histoire, par M. l'Abbé *Banier*, Pag. 1345
ART. LXXVIII Dissertation sur les quatre Déesses, Filles de *Cadmus*. 1380
ART. LXXIX. *Aurelia* ou *Orleans* délivrée, Poëme Latin, &c. 1410
ART. LXXX. Le Théatre de P. *Corneille*, nouvelle édition. 1425
ART. LXXXI. Discours prononcé dans l'Academie des beaux Arts de Lion, 1538
ART. LXXXII. Eclaircissemens nécessaires, donnés par M. de *Voltaire*, 1448
ART. LXXXIII. Origen de el nuevo mundo, &c. 1370
ART. LXXXIV. De usu Artis Anatomicæ. Oratio, &c. 1504
ART. LXXXV. Nouvelles Litteraires 1520

Errata pour le Mois de Juin 1738.
Premiere Partie.

Page 973. ligne 6. S Gravesande, *lisez*, S-Gravesande; & par tout de même.
P. 976. l. 9. seroit obligé, *lis.* seroit - il

P. 988. l. 10 *lif.* la matiere a ſûrement.
P. 1017. l. 18. *lif.* de vaſtes plaines.
P. 1018. l. 17. Lambertie, *lif.* Lamberti.
P. 1026. l. 12. *Ara*, liſ. *Æra.*
P. 1029. Dans le Titre, *lif.* Réflexions politiques, &c.
Ibid. l'agmentation, *lif.* l'augmentation.
P. 1030. n'étoit qu'un ſol, *lif.* n'étoit qu'à un ſol.
Ib. bon vieux tems. Nous, &c. *lif.* bon vieux tems, nous, &c
P. 1031. la meſure du bon ſens, *lif.* la meſure de bon ſens.
Ib. Philoſophes, Poëtes, *lif.* Philoſophes poëtes.
P. 1033. elle ne fait que monter. *lif.* elle ne ſait que monter.
Ib. il y a une raiſon, *lif.* il y en a une raiſon
P. 1034. ſe trouvent en défaut, *lif.* ſe trouve en défaut.
Ib. laiſſoient, ces terres, *lif.* laiſſoient ces terres.
Ib. aparemment, *lif.* apparament.
P. 1035. exhorbitans, *lif.* exorbitans.
P. 1036. d'un ſols, *lif.* d'un ſol.
Ib. agnoſcere, *lif.* cognoſcere.
P. 1037. Luois, *lif.* Louis.
P. 1038. prem. ligne, d'aujourd'hui, *lif.* d'aujourd'hui : le rapport en eſt.
Ib. c'eſt ce X, *lif.* c'eſt cet *x.*
P. 1040. Et tout, *lif.* le tout.
P. 1043. d'hiſtoire même & raiſonne-

ment, *lis.* d'hiſtoire même & de raiſonnemens.

Ib. au dernier mot, des, *lis.* de.

P. 1045. la donne en partie, il la ſuppoſe, *lis.* la donne en partie, en partie il la.

Ib. les premieres, & un, *lis.* les premieres notions, & un.

Ib. des vrayes ſciences, *lis.* de vrayes ſciences.

Ib. tout arbitraire. *lis.* toute arbitraire.

P. 1046. quantité ſeul, *lis.* quantité ſeule.

P. 1047. cette état; *lis.* cet état.

Ib. eſt pour lui, *lis.* eſt, pour lui.

P. 1049. baiſſe qui donne, *lis.* baiſſe pour celui qui donne.

Ib. C > < T: *t*, *li.* C > < P: T.

P. 1051. pour ce procurer, *li.* pour ſe procurer.

P. 1054. d'un peu d'application, *li.* d'un peu d'explication.

P. 1058. nous puiſſions, *li.* nous puſſions.

Ib. plus abregés, *li.* plus abregées.

P. 1962. conſtruits & armées, *li.* conſtruits & armez.

P. 1070. nous les faiſions, *li.* nous les faiſons.

P. 1072. 13. milliards, *li.* 13. Millions.

Errata pour la seconde partie du mois de Juin 1738.

Page 1168. ligne 10. qu'elle ait. *lis.* qu'ils ayent.

P. 1293. lig. 9. pieps. *lis* pieds.

P. 1294. lig. 1. ſpervide, *lis.* ſphéroïde.

P. 1296. lig. 4. découverts, *liſez,* découvert.

P. 1299. lig. 20. quand, *lis.* quant.

P. 1300. lig. 18. occultation, *lis.* occultations.

P. 1306. lig. 24. gravité, primitive, *ôtez la virgule.*

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le préſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. LEROUGE.

De l'Imprimerie de C. ROBUSTEL.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Août 1738.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Août 1738.

Imprimé à Paris, & se vend
A LYON,
Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois, en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9. vol.	1720.	5. v.
1702.	12. v.	1721.	12. v.
1703.	12. v.	1722.	12. v.
1704.	13. v.	1723.	12. v.
1705.	12. v.	1724.	12. v.
1706.	12. v.	1725.	12. v.
1707.	12. v.	1726.	13. v.
1708.	12. v.	1727.	12. v.
1709.	12. v.	1728.	12. v.
1710.	12. v.	1729.	12. v.
1711.	12. v.	1730.	12. v.
1712.	12. v.	1731.	12. v.
1713.	12. v.	1732.	12. v.
1714.	12. v.	1733.	12. v.
1715.	12. v.	1734.	12. v.
1716.	12. v.	1735.	14. v.
1717.	12. v.	1736.	15. v.
1718.	12. v.	1737.	13. v.
1719.	12. v.	1738.	9. v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Août 1738.

ARTICLE LXXXVI.

DE L'ATTAQUE ET DE la Défense des Places, par M. de Vauban, Maréchal de France, & Directeur géneral des Fortifications du Royaume. A la Haye, chez P. de Hondt, 1737. in-4°. avec nombre de Planches gravées.

Suite de l'Article LXXII. Juin, II. Partie, Page 1206.

CHAPITRE IX.

Des Sorties, c'est-à-dire, de la maniere dont l'Assiégeant doit les repousser ou les prévenir.

LES *Places d'armes paralleles* dont nous avons rendu compte dans l'Extrait du mois précedent, sont l'unique point fixe sur quoi roulent toutes les maximes que l'Auteur établit d'abord au nombre de 10. & toutes les pratiques & les manieres de répondre à une sortie, ou de la faire avorter. Ces Paralleles sont de vrayes Contrevallations, préferables par deux endroits aux Contrevallations anciennes. Car 1°. les anciennes embrassoient toute une Place, & coutoient par conséquent bien du travail, des frais & du tems. 2°. Elles étoient immobiles & simplement défensives du Camp des Assiégeans : Les modernes sont comme portatives, & toutes offensives, rapprochant en quelque sorte le Camp pas à pas de la Place, & transportant presque toute l'Armée au pied du glacis, & jusques sur la Brêche du Bastion, pour le forcer par un nombre supérieur de machines & de combattans.

CHAPITRES X. & XI.

Des Batteries de Canons & de Bombes.

M. de Vauban ne ſe paſſionne non plus pour le bruit, qu'il s'en laiſſe étonner. Il n'eſt point d'avis qu'on ſe preſſe de tirer dès les premiers jours du ſiége, comme la plûpart des Aſſiégeans le font, uniquement ſans doute pour faire du bruit. Car ils ſont encore à 5 ou 600. toiſes de la Place, & on ne peut que l'effleurer & augmenter ſa confiance. Il vaut mieux réſerver le bruit même, qui eſt plus grand lorſqu'on eſt plus près, & ménager ſur-tout ſa force, qui augmente auſſi, à proportion qu'on ſe raproche davantage. M. de Vauban, renvoye l'établiſſement des premieres Batteries au 5 ou 6e. jour de tranchée ouverte, c'eſt-à-dire, entre la premiere & la ſeconde parallele à moitié chemin de la Place. On gagne une Batterie par-là, & on la gagne double-

ment. 1°. On n'en fait point d'inutile. 2°. Cette Batterie ne se défait point, & peut battre avec avantage jusqu'à la fin du siége.

Les Batteries à Bombes se placent encore entre la premiere & la seconde Paralleles. Notre Général ne dédaigne pas d'apprendre aux Artilleurs leur métier, & trace la construction de ces Batteries, & jusqu'à leurs moindres façons. Il ne manque pas de remarquer que les Pierriers se placent très-près de la Place, leur portée étant fort bornée, autrement leur effet ne nuiroit qu'à la tranchée, à l'assiégeant.

CHAPITRE XII.

Continuation des Tranchées.

C'est pour dire un mot de la prise des avant-fossez, lorsqu'il y en a, & pour rappeller les Ingénieurs & le Général aux bonnes maximes, & les inculquer. Car notre Auteur est non seulement grand Maître ; il est maître en effet : & c'est ici un sié-

ge qu'il conduit en perſonne, de la voix au moins ou de l'eſprit. On s'y trouve tranſporté à ſa ſuite, tant il peint naïvement & avec vérité les lieux, les ſituations, les travaux, ſans un mot qui diſtraye l'eſprit d'un Lecteur attentif.

CHAPITRE XIII.

Priſe du Chemin Couvert.

Juſqu'ici on s'eſt battu de loin & à coups de feu ; on s'eſt meſuré, on s'eſt raproché, on s'eſt atteint, & déſormais c'eſt un combat corps à corps, combat terrible par l'avantage de l'Aſſiégé, qu'il faut prendre dans ſon Fort & derriere un de ſes meilleurs Retranchemens ſous le feu de la Place ; & par le nombre des Aſſiégeans, qui ſont 10 ou 12 contre un. Comme il eſt rare dans la nouvelle maniere de traiter l'attaque & la défenſe des Places, d'attendre l'aſſaut ſur la Brêche au corps de la Place, la diſcuſſion du chemin couvert, paſſe pour l'operation la

plus vive, la plus délicate, la plus ſanglante d'un ſiége.

Mais nous avons affaire à un grand, & par conſéquent à un bon Général. C'eſt l'ignorance le plus ſouvent qui nous rend malheureux & méchans. Nous ſerions bons & heureux ſi nous ſçavions l'être. Les Barbares ne connoiſſent que la force & le coup de main. La ſcience adoucit réellement les mœurs. M. de Vauban toujours Géometre, toujours éclairé dans ſes procedez, n'eſt point pour ces coups de main aveugles & féroces, ni ici ni ailleurs. Il tourne les choſes, autant qu'il le peut, en eſpece de négociations, & prend toujours les temperamens les plus doux.

Lorſque l'Aſſiégeant eſt établi ſur le Glacis, & qu'il ne demande qu'à ſauter dans le Chemin couvert, il l'arrête un moment, lui fait voir, que malgré ſon Parapet, il faut que l'Aſſiégé le céde au plus fort, pour peu que celui-ci lui faſſe de petites ſemonces par ſes Pierriers, par ſes Grenades, & ſur-tout par ſes Ri-

cochets, de déſemparer. Il y a tout-à-fait à gagner pour l'aſſaillant dans cette ſage moderation. Car il y a beaucoup à perdre pour lui dans une attaque vive du chemin couvert. Il en fait les frais proviſionels, l'Aſſiégé ſe retire quand il veut, & vous laiſſe expoſé à tout le feu de la Place, & à celui des fourneaux, dont le glacis eſt tout contreminé. Rien n'eſt traitre comme ces fourneaux, & n'eſt d'une plus prompte & plus terrible exécution. L'Aſſiégeant ſçait toujours gré à un Général, qui l'empêche de marcher ſur des fourneaux cachez, prêts à ſe déveloper & à l'enveloper lui & toute ſa valeur.

Les Ricochets au reſte dont nous parlons, ſont un jeu, dont l'Aſſiégé ne s'accommode pas mieux que l'Aſſiégeant des fourneaux. Le canon eſt une arme effroiable, effroiable par le bruit, ſouvent plus que par l'effet. On s'imagine qu'il n'y a qu'à le bien charger : Mais une piece bien chargée ne fait ſouvent de mal qu'aux giroüetes & aux oiſeaux.

M. de Vauban toujours attentif à lier les effets aux causes, a remarqué qu'il valoit mieux ménager sa poudre, & ne charger qu'à demi en mille occasions; parce qu'un Boulet qui va alors terre à terre, par petits bons, & comme par ricochets, abat toutes les têtes, qui se trouvent dans son chemin.

C'est donc avec ce Ricochet tiré des Cavaliers, par Plongées, dans le chemin couvert, selon la directionmême du Parapet, qu'on balaye ce chemin sans qu'aucun des Assiégés puisse y tenir, & sans donner la peine à l'Assiégeant de l'en déloger. Quand le chemin couvert est pris par cette adresse, ou de vive force, l'Assiégeant s'y loge, s'y dévelope, & y établit ses Batteries contre le corps de la Place, après s'être emparé de la demi Lune, qui se trouve comme envelopée dans l'étenduë de ce chemin couvert, & qui le bat par les flancs & de revers.

CHAPITRES XIV. XV.

De la Descente du Fossé, de la demi-Lune & de la prise de cet Ouvrage.

La demi-Lune est une pointe de Bastion, & une espece de corps de Place, qui a bien ses difficultez à dévorer, & qui a sur le corps de la Place, l'avantage de ne l'être pas en effet; parce qu'elle en est detachée par les flancs. Ces Ouvrages détachés sont admirables dans une Fortification, & si l'on pouvoit tout détacher, le Bastion même de la Courtine, ce seroit le mieux. Alors l'Assiégeant ne tient que ce qu'il tient, & on lui fait tout acheter, pied à pied, autrement il s'étend dans tous les tenans & les aboutissans collateraux à droite & à gauche, du moindre pouce de terrain, qu'il a une fois usurpé. Il ne demande qu'à avoir un pied dans un Ouvrage; il ne lui faut point d'assaut pour le second pied.

C'est dans cet esprit que M, *le*

Comte de Pagan, qui a été un grand Maître avant M. de Vauban, avoit détaché les Bastions du corps de la Place : & c'est dans le même esprit, que ce dernier, qui a sçû profiter pour son grand systême de fortification, de tous les bons morceaux de détail, que bien d'autres avoient inventez avant lui, a fait sa Fortification redoublée, changeant les Bastions détachez de M. de Pagan en contregardes, leurs retranchemens en tours bastionnées, qu'il a même détachées des courtines, & des demi-Lunes doubles de ce Comte, en demi-Lunes retranchées. C'est dans ce même esprit que les Anciens coupoient leurs grands fossez en deux par une *Cunette*, qui avoit son bon, mais qu'il faut croire que les modernes n'ont supprimée qu'à cause de quelques vrais inconvéniens qu'ils y ont reconnus.

La demi-Lune est donc un bon ouvrage, qui coûte communément à emporter; mais qui coûteroit peut-être davantage, si l'Assiégé l'estimoit tout ce qu'elle vaut, & s'il ne

se confioit un peu trop à son corps de Place, souvent cependant pour y faire sa Capitulation, plutôt que pour y faire une bonne défense. Car on abandonne la demi-Lune, sous prétexte qu'on a encore sa Place toute entiere, & puis lorsque la demi-Lune est prise, on rend la Place sous prétexte que c'est la derniere ressource. On ne manque jamais de prétexte, lorsqu'on ne cherche qu'à sauver son honneur. Mais on ne manque jamais de ressource non plus, lorsque c'est sa gloire qu'on cherche à augmenter.

Preuve de la force de la demi-Lune, c'est que M. de Vauban y procéde avec la même régularité, la même précaution, les mêmes travaux, qu'il procéde ensuite à la prise du corps de la Place. Il la bat en Brêche, il en comble ou en passe le fossé, il y attache le Mineur, il y donne l'assaut, ou s'en empare par la méthode des ricochets ; il s'y établit, & le voilà désormais en état de gagner le corps de la Place.

CHAPITRE XVI.

Du passage du Fossé du corps de la Place, & de la maniere de se rendre maître des Bastions.

Etant bien établi sur le chemin couvert & sur la demi-Lune, on y établit aussi de bonnes Batteries, soit pour battre le corps de la Place; soit pour favoriser le passage du fossé. Les premieres portent droit au Bastion qu'on a vis-à-vis; les autres portent au flanc du Bastion collateral, dont le canon empêcheroit ce passage, ou démonteroit même les Batteries. Il faut donc à coups de canon le démonter, pour n'en être pas démonté soi même. Cela est possible à l'assiégeant, qui est toujours le plus nombreux & le plus fort en tout.

Le passage du fossé est une operation bien délicate. On ne peut y aller qu'à la sape, & par les sapes les plus précautionnées & les plus couvertes. On perce le Glacis, on se glisse sous le Parapet, & sous tout

le chemin couvert, & on va déboucher dans le fossé au niveau du fond s'il est sec, au niveau de l'eau s'il est plein. On ne va dans tout ceci que comme en rampant, un à un. Le premier qui débouche, ne se presse pas de sortir de son trou. De main en main on lui donne des sacs-à-terre & des fascines, qu'il fait toujours marcher devant lui, allongeant les bras, se servant même de la fourche pour les poser & les arranger avant que d'y confier son corps. Il se blinde même par dessus, & se sert aussi de galleries couvertes & roulantes, à l'épreuve du mousquet, des pierres & des Grenades. Le total de cet ouvrage est une gallerie bien épaulée contre le flanc collateral du bastion ennemi, couverte même de Blindes, Madriers, poutres, recouverte souvent de fer-blanc, de peaux fraiches, de terre même liée de gazon. Quelque précaution qu'on y apporte, elle n'est jamais de trop.

Le plus difficile n'est pas de passer des fossez décidez, secs ou pleins; mais des fossez indécis & amphibies,

qui ne ſont ni l'un ni l'autre, étant tantôt l'un & tantôt l'autre, au gré de l'Aſſiégé, qui lâche ſes écluſes quand il veut & comme il veut, par intervalles, pour entretenir des courans qui inondent & balayent tous les travaux de l'Aſſiégeant, déracinant ſes fondations, emportant la terre qui fait la liaiſon, formant une boüe plus déſagréable que l'eau même. &c. M. de Vauban avoüe & répete, qu'il ne connoît pas de plus grande difficulté à ſurmonter, que ces courans arbitraires & alternatifs.

Le plus ſûr ſeroit alors de rompre les Ecluſes à coups de canon & à force de bombes, comme on fit à Ath en 1697. Mais l'Aſſiégé les défend de ſon mieux, & les dérobe s'il le peut. Alors, ſi le foſſé eſt grand, il faut le couper d'une forte digue, fondée ſur des pilotis, entrelacée de grandes branches d'arbre, maçonnée de pierres, liée de terre & de gazon, mêlée de ſacs-à-terre, de faſcinage, de gabion, achevée par les éboulemens de quelque mine, qui renverſe l'eſcarpe & la contreſ-

carpe dans le fossé, élevée enfin de quelques pieds au-dessus du plus haut niveau de l'eau des Ecluses. Et si le fossé n'est point si large, il faut tacher de faire le comblement entier par les ruines de la mine & du canon.

CHAPITRE XVII.

Des Mines.

Notre Auteur croit le canon préferable aux mines, pour faire Brêche, & il est vrai que son operation est plus éclairée, plus géométrique & plus infaillible pour placer la Brêche où l'on veut, que celle des mines, qui souvent ne réussissent pas, ou réussissent à contresens. Cependant comme leur effet est plus prompt & plus efficace, lorsqu'elles sont bien dessinées, M. de Vauban n'a garde de les proscrire, il en donne même l'art géométrique dans une perfection, dont il n'y a point eu de vraye ébauche avant lui, & que le seul sçavant *Marquis de Valieres* a pû porter plus

loin, dans un traité que *M. de Folard* a inseré dans un volume de son *Polybe.*

CHAPITRE XVIII.

De la fabrique de la Poudre & de ses effets.

On voit par ce Chapitre & par le précedent, qui ne sont que préliminaires, & sur tout par les suivans, qui sont profonds, que l'Auteur a cru, voulu du moins traiter la matiere des mines en plein. Après avoir dit en peu de mots la composition précise de la poudre, & sa fabrique génerale, l'Auteur qui s'entendoit en découvertes mieux que tous ceux qui souvent en décident, ajoûte ces mots remarquables :

„ Voilà comme se fait cette pou-
„ dre si terrible, si peu connuë des
„ Anciens, & qu'on n'auroit ja-
„ mais cru pouvoir être inventée,
„ si quelqu'un s'étoit avisé, il y a
„ 300 ans de la proposer comme
„ une réalité prête à éclore, à laquel-

„ le il ne manquoit qu'un peu de
„ ſpéculation & de curioſité, pour
„ la mettre au jour; s'il lui avoit
„ attribué tous les effets ſurprenans
„ dont nous ſommes témoins au-
„ jourd'hui, on l'auroit ſiflé, & trai-
„ té de viſionaire, &c. „

CHAPITRE XIX.

Maniere de ſupputer l'excavation des Mines.

Tout ceci eſt déſormais de Pratique, & d'une bonne pratique: On y trouve une Table des quantitez rélatives de poudre, des grandeurs des chambres, & de la profondeur des Galeries pour chaque hauteur du rempart qu'on veut faire ſauter.

Par exemple, pour 10 pieds de Rempart au-deſſus des chambres, il faut 10 livres de poudre, une chambre de 7 pouces en quarré ou cube, & une gallerie profonde de 5 pieds. Pour 6 toiſes ou 36 pieds de haut, la galerie a trois toiſes, la chambre 2 pieds 2 pouces, & la poudre

est de 479 livres. Pour 10 toises de rempart 5 toises de gallerie, 3 $\frac{1}{2}$ pieds de chambre, 2218 livres de poudre, &c. Croiroit-on la poudre capable de ces précisions? Croiroit-on la Géométrie capable de ces fracas?

Le grand art des mines est de les placer si juste, que le morceau qu'on veut enlever se trouvant le plus foible, la poudre, qui tend à agir en tout sens, n'agisse efficacement que du côté destiné. La chose dépend beaucoup de la nature du terrain, plus ou moins dur, pierreux, sablonneux, fangeux, solide en un mot, qui environne la chambre de la mine en dessous, en dessus, & de tous les côtez. Souvent on maçonne cette chambre; sur-tout en dessous & sur les côtez, à l'opposite du morceau qui doit sauter.

CHAPITRE XX.

De l'attachement du Mineur.

C'est le métier le plus périlleux,

& en soi le plus affreux de la guerre. La paye en est proportionnée. On trouve donc des Mineurs. L'Auteur en détaille toute la manœuvre, le Maréchal de France ne dédaigne rien; & la vie de ce pauvre Mineur, niché dans son trou, lui est chere & précieuse. Il lui donne toutes sortes d'abris, de défenses, d'épaulemens.

CHAPITRE XXI.

De la difference des Mines.

Il y a des Mines simples, appellées *Directes*, des Mines en T, des Mines *Treflées*, &c. Ces noms sont relatifs à la figure des chambres, qu'on fait le plus ramassées, rondes ou quarrées qu'on peut, mais qu'on allonge quelquefois en Branches & en Rameaux, suivant les diversitez des terrains qu'on trouve, & les desseins particuliers qu'on peut avoir.

Un siége finit communément par là, ou ne va pas même si loin : un Ennemi qu'on a réduit par une méthode si Géométrique, à ses derniers

Retranchemens, n'attend pas même l'effet de la Mine, & beaucoup moins l'assaut sur la Brêche, pour capituler, comme on l'appelle, avec honneur, c'est-à-dire, tout au plus sans deshonneur.

En tout cas, M. de Vauban, qui sçait, que dans le nombre, il se trouve quelquefois des mutins, c'est-à-dire, des braves déterminez, des courages pleins de genie & de ressources, oppose le génie au génie, & donne les moyens de forcer les Places les plus rebelles, sans trop se presser même d'ensanglanter la Brêche; se contentant par son feu d'en écarter les Défenseurs, de gagner les retranchemens peu à peu, par une seconde & une troisiéme mine; prêt à en faire une quatriéme & une cinquiéme, pour écarter toujours, pousser ses logemens, & s'établir à demeure jusques dans le cœur de la Place. Car avec le tems on arrive, quand on va toujours pied à pied, & sûrement.

Voilà la méthode generale. L'application s'en fait ensuite aux Places, qui

qui ont des diversitez de position, de forme ou d'assortiment. Le 22e. *Chapitre* en fait d'abord l'application aux *Places régulieres.* C'est le cas géneral, le plus facile par conséquent. Tout de suite il s'agit d'un *Ouvrage à corne.* L'Auteur croit cet ouvrage excellent, lorsqu'il est posé sur l'angle du Bastion, en guise de Contregarde ou deRavelin. Il le croit mieux là que sur la Courtine; parce que dans le premier cas, il est flanqué de deux demi-Lunes, qui le défendent bien, & qu'il faut prendre toutes les deux après l'avoir pris, avant que d'aller au Corps de la Place. Au lieu que dans le second cas on n'a qu'une demi-Lune à prendre, & on va plus vite à la Place. M. de Vauban estime assez cet ouvrage à corne, placé sur le saillant du Bastion, pour conseiller de l'éviter lorsqu'on le trouvera en son chemin, à moins que des raisons supérieures ne forcent de s'y attacher.

La troisiéme application se fait à une Place située sur une grande Riviere, dont il faut d'abord se rendre

maître en dessous & en dessus : Cèla ne souffre que la difficulté de l'exécution. La troisiéme regarde une Place à *fausses Brayes*. C'est un ouvrage Hollandois, qui avoit bien de la réputation du tems des guerres des Espagnols contre les Provinces unies. M. de Vauban n'en a retenu dans la Fortification moderne, que les *Tenailles* & les *Caponieres*, qui sont dans le goût. Ici cependant il paroît en faire cas.

Le bon de cet ouvrage est, qu'on ne le découvre qu'au moment qu'on en est maltraité. C'est le grand défenseur du Fossé. Mais le Chemin couvert l'enfilant de revers & de *Plongée*, M. de Vauban l'infeste par son Ricochet, qui *est*, dit-il, *leur grand destructeur*. Les débris des Bastions l'incommodent aussi beaucoup, & les rendent en cas d'assaut au corps de la Place, favorable à l'Assiégeant. C'est ce qui l'a fait supprimer en ces endroits par M. de Vauban.

La quatriéme application regarde une Place entourrée d'une *vieille enceinte*, couverte de dehors à la mo-

derne. La cinquiéme, une Place entourée de *Marais.* Rien n'eſt plus difficile à aborder : on n'y va que par des chauſſées, le plus ſouvent étroites, & où la tranchée ſe trouve pleine d'eau & de boüe. 6e. *Attaque d'une Place ſituée ſur une hauteur.* L'Auteur n'y trouve que la difficulté d'y ménager des Ricochets : encore ſi la hauteur n'excede pas 12 ou 15 toiſes, peut-on raſer le Parapet aſſez juſte pour la *Plongée* du Boulet.

7e. *Place ſituée ſur des ſommets de montagnes, & ſur des Eſcarpemens.* Ce ſont petites Places, Forts ou Fortins, qu'on prend par le blocus, par adreſſe, ou à force ouverte par Batteries, par mines, & s'il ſe peut, par Ricochets. 8e. *Attaque des Tours baſtionées.* Ces Tours ſont un ouvrage de M. de Vauban, d'après les doubles Baſtions du *Comte de Pagan.* Il étoit bien juſte qu'après nous avoir donné leur conſtruction & leur défenſe, notre Auteur nous apprît à les attaquer & à les ſurmonter.

Le XXIII. CHAPITRE

Roule sur les fonctions des Officiers généraux de la Tranchée, & sur la visite des Tranchées par les Princes & les Rois.

Ce sont-là des affaires d'œconomie & de bienséance, sur lesquelles il est bon qu'un homme, de l'autorité de M. de Vauban, ait parlé, pour faire une espece de loy dans le cas.

CHAPITRE XXIV.

De la maniere d'empêcher les secours.

Le grand moyen est de bien perfectionner les lignes, & de les bien garder. Une bonne Palissade à 15 ou 20 pas en dehors est un retranchement admirable. Et de grands Buchers alumés au-delà pendant la nuit, sont une bonne précaution. L'Auteur n'est point d'avis, qu'une

Armée assiégeante sorte de ses lignes pour aller présenter la bataille à une Armée de secours. Il s'oppose les lignes de Turin forcées en 1706. Il répond, qu'elles étoient si mal formées, si étranglées, & les conservateurs de ces lignes si peu d'accord, qu'il n'y a point de conclusion génerale à en tirer contre son avis. Il cite au contraire les *Princes d'Orange, Maurice & Frideric-Henry*, dont les lignes souvent attaquées, n'ont jamais été forcées, à cause de l'intelligence, de leur disposition, & de la vigilance des chefs. Car voilà tout ce qu'il croit que des lignes bien conditionnées ayent à craindre, la surprise, l'inattention ou l'incapacité des Généraux. Le plus sûr, selon l'avis de l'Auteur, est d'avoir une Armée d'observation. Le 25. Ch. est une récapitulation de toute la premiere Partie.

SECONDE PARTIE.

De la défense des Places.

M. De Vauban, après avoir d'abord recommandé la Science aux Gouverneurs de Place, la Science sur-tout qui s'apprend par l'étude & par l'usage reflêchi du Métier, se déclare tout-à-fait contre ceux, qui capitulent sur la simple Brêche, ou derriere le premier retranchement de cette Brêche, sans y soûtenir le coup de main; & sans tenter jamais de nouvelles ressources, de nouveaux expédiens.

CHAPITRE I.

Des précautions qu'il faut prendre, avant que la Place soit assiégée.

Dans une longue paix, les Bourgeois empiétent beaucoup par des jardins, par des promenades, par des arbres, par des hayes, par des maisons, sur les Droits d'un Gouverneur facile ou

inatentif. Pour le moins pendant la Guerre, ſur-tout ſi l'on peut en devenir voiſin; faut-il ne rien ſouffrir ſous la portée de ſon Canon, qui puiſſe dérober la vûë de l'Ennemi, ou favoriſer ſes approches. Belle maxime de notre Auteur. Le Gouverneur, dit-il, *doit s'attaquer tous les jours lui même en ſecret, & chercher autant de differentes défenſes, qu'il invente de nouvelles attaques.*

Dès que l'Ennemi paroît, un Gouverneur croit ſouvent qu'il n'y a qu'à faire grand feu & grand bruit; c'eſt avertir l'Ennemi de la portée du Canon, & lui deſſiner ſon Camp & ſa circonvalation: canonner un peu, ſeroit peut-être bon, pourvû que ce fut à charge foible, pour faire prendre le change à l'Ennemi ſur la juſte diſtance des Lieux; & peut-être ſeroit-il encore plus avantageux, de le tromper en plus qu'en moins, en lui faiſant agrandir ſa ligne, & s'afoiblir d'autant ſans néceſſité.

Il faut une extrême & des plus ſévéres attentions de la part d'un Gouverneur, pour que perſonne ne ſoit pris les premiers jours de l'inveſtiſſement, afin que l'Ennemi n'en reçoive aucune inſtruction. Il faut alors par des ſorties bien concertées, éloigner tous les obſervateurs, & faire tirer ſur les Particuliers qui eſpionnent, & qui ſont toujours des têtes, plûtôt que ſur le gros de Troupes qui les eſcortent, & qui ne ſont que des mains.

Quand l'attaque eſt déclarée, il faut diligemment travailler aux fourneaux, ſous le glacis, & avancer même de petits ouvrages enfoncés, bien paliſſadés, & contreminés, aux angles ſaillans de la contreſcarpe. Il faut être bien alerte contre les ſurpriſes des déhors avancés, & s'ils étoient ſurpris dans ces commencemens, il faut tout tenter pour les reprendre, & s'y mieux rétablir déſormais, pour ne les lâcher qu'à la ſupé-

riorité d'une attaque réguliére & inévitable.

A Lerida en 1647. les Assiégés ayant reconnu l'ouverture de la Tranchée entreprirent entr'elle, & la place une muraille de maçonerie bien fondée, qui leur servit de seconde enceinte, pour masquer la place. Un Gouverneur qui a de la résolution, de l'esprit, & qui sçait l'Histoire des Siéges anciens & modernes, trouve bien des ressources qui doublent au moins sa force, & sa résistance. On est bien tôt au bout, lorsqu'on suit une certaine routine, & un usage qui n'est que trop autorisé par le nombre.

Il n'y a rien qu'il faille autant ménager dans une place, que la Poudre; ainsi point de coup perdu, sur-tout de Canon. L'Auteur veut qu'on réserve la Poudre pour les Fourneaux, dont un seul peut détruire un Logement capable de résister à cent volées de Canon. Comme l'Assiégeant maître de l'extérieur, l'emporte sur l'As-

ſiégé par le Canon ; l'Aſſiégé obligé de ſe renfermer, & naturellement maître de l'intérieur : doit ſe renfermer ſi bien dans l'intérieur même de la Terre, qu'il faſſe à chaque pas trembler l'Aſſiégeant. Chacun doit connoître ſa force & ſon terrain, & en bien uſer. C'eſt ſur-tout à l'Aſſiégé, qui n'a pas la force pour lui, de recourir à l'adreſſe, aux ſouterrains, aux mines & contremines. *M. le Marquis de Valieres* manie admirablement ce principe, dans ſon Traité des mines, dont nous avons déja parlé.

Il fait voir qu'en cette Guerre, celui qui a le deſſous, commande à celui qui a le deſſus. Il apprend à faire fourneaux ſous fourneux, & à faire ſauter 2. 3. & 4. fois le même terrain, ſans que l'Aſſiégeant le plus opiniâtre, puiſſe jamais s'y établir. C'eſt là qu'on ſent ſur-tout que la Poudre eſt une invention infernale & diabolique. Ces Fourneaux toujours renaiſſans, ne ſont ce pas de vrais

ſoupiraux de l'Enfer ? Et il faudroit qu'un Ennemi fut bien acharné, pour s'y fier 3. ou 4. fois.

CHAPITRE II.

De la Contr'approche.

Un Gouverneur qui a du ſang aux ongles, ne ſe laiſſe pas ainſi prendre comme un ſot, par raiſon démonſtrative ; & il a ſa Géométrie auſſi pour réduire à l'impoſſible, celui qui veut le réduire à l'abſurde. Car c'eſt ici M. de Vauban, qui fait la controverſe, & qui défend après avoir attaqué. Que c'eſt dommage, qu'un génie comme celui là, n'ait pas ſoutenu quelque vrai Siége, pareil à celui de Metz par le célébre *Prince de Guiſe.* Lébauche de défenſive qu'il nous a laiſſée ici en abregé, fait regretter l'Art complet, dont il ne pouvoit manquer de nous donner le modele, & tous les bons préceptes.

Point d'attaque ſans défenſe,

point de defenſe ſans attaque ; c'eſt une ancienne maxime : une pure défenſive, n'eſt qu'une pure defaite en détail. Un Aſſiégé qui a de la reſſource, attaque dès qu'il ſe voit attaqué. Ne pouvant faire des ſorties en front de bataille ; il en fait par des têtes de tranchées : il contr'aproche celui qui l'aproche. Il épargne à l'Aſſiégeant la moitié du chemin : ces contre-tranchées qui doivent être bien enfilées de la place, afin qu'on ne s'en prévale contr'elles, ſont une ſource infinie de chicanes, & les chicanes conviennent à celui qu'on attaque, & qui ſe défend comme il peut.

CHAPITRE III.

Des ſorties.

Nous les diſions impoſſibles ; mais rien n'eſt impoſſible à un Gouverneur qui a du cœur & de la tête. Elles ſont impoſſibles dans le train ordinaire : mais M. de Vau-

ban lui-même qui les barre si efficacement par ses paralleles, donne le Plan d'une grande sortie, qu'absolument un homme intelligent comme lui, pourroit exécuter. Communément il les borne à 30. ou 40. Maîtres, un peu déterminés & entendus, qui ont charge d'inquiéter les Travailleurs, & de retarder les travaux; bien plus que de combattre & de faire ferme. Il en propose une qu'il est surpris qu'on n'ait pas tentée mille fois. Un Directeur d'attaques, & de tranchées, va & vient, sans être le plus souvent escorté: rien ne seroit plus facile que de l'enlever. Notre Auteur s'étoit vû sans doute mille fois lui-même dans le cas, & avoit ri d'un Assiégé endormi, qui ne profitoit point de l'occasion; résolu s'il eut été à même d'en profiter mieux. Il n'y faut que 8. ou 10. braves, qui se coulent à la faveur des ténébres, & de la sécurité de l'Assiégeant, jusques dans les travaux, pour y faire quelque bon coup pareil. Un Directeur pris, un

Chef d'Ingénieurs enlevé, est une bonne & une grosse prise. C'est M. de Vauban lui-même qui nous le dit, & qui nous dit son secret: il se garda bien de le dire dans le tems.

CHAPITRE IV.

De la défense de la Contrescarpe.

M. de Vauban suivant toujours son principe de Science autant que d'humanité, de donner à l'adresse, plus qu'à la force, ne veut pas qu'on s'opiniâtre trop à défendre le glacis. Il conseille de le céder après un peu de résistance, & d'y revenir ensuite le reprendre sur nouveaux frais, lorsque l'Assiégeant s'y croit à demi établi. Une petite sortie de nuit, sur-tout, sur les Travailleurs du Logement, les met toujours en fuite, & peut produire de grands effets, pour regagner souvent plus qu'on n'avoit cédé. Si l'Ennemi reprend le chemin couvert; on a alors la ressource des

Fourneaux pour le faire ſauter, & ſi les Fourneaux ſont éventés ou épuiſés, on peut faire des contremines dans les Fourneaux, ſurtout ſi le foſſé eſt ſec.

C'eſt ſur ſon propre Terrain, commençant au glacis, que l'Aſſiégé doit être le plus fecond en ruſes & en chicane. Hors de là & dans une raſe Campagne, l'Aſſiégeant qui a l'avantage du nombre eſt le plus fort. A meſure que le Terrain ſe reſſerre, & que l'Aſſiégé ſe trouve plus chez lui, le nombre devient inutile, & l'Aſſiégé ayant ſon fort derriere lui, fait face à l'Ennemi de tous les côtés où il peut ſe préſenter. Une preuve évidente, que de ſoi, la défenſe eſt plus forte que l'attaque; c'eſt que l'Agreſſeur y met plus du ſien, plus de dépenſe, plus de travail, plus de tués, plus de bleſſés, plus de tout, non ſeulement pour prendre le deſſus; mais pour ſe mettre ſimplement au pair; le plus ſimple retranchement, le plus ſimple foſſé, Parapet ou Paliſſade tenant lieu du double,

du triple & du décuple de combattans.

CHAPITRE V.

De la défenſe de la Demi-lune.

Elle ſe fait par une grande chicane de retranchemens, de caponiéres, de Paliſſades, de feux, de Fourneaux & de contremines. Le *Chapitre de la défenſe des Baſtions*, fait voir ce qu'on peut faire pour les Demi-Lunes, & pour tout ouvrage qui vaut la peine d'être bien défendu.

Il faut ici joüer de ſon reſte. L'Ennemi eſt au corps de la Place; mais auſſi l'Aſſiégé eſt-il plus que jamais ſur ſon Terrain, le plus ferme & le plus dominant. C'eſt donc le tems de reprendre une nouvelle vigueur, bien loin de ſe croire au bout, comme on le croit communément: pour peu qu'on ait de cœur & de reſſource dans le génie, on peut toujours faire trembler l'Ennemi le mieux établi

ſur ce Baſtion contreminé & ſuſpect.

C'eſt ſur-tout ici que les chicanes ont lieu. Le paſſage ſeul du foſſé, le ſeul Logement de la contreſcarpe, ſont les plus terribles Païs de chicane, qu'on puiſſe imaginer. M. de Vauban en propoſe dabord une admirable, d'aller par une gallerie ſoûterraine placer des Fourneaux ſous l'épaulement des batteries du chemin couvert : des Batteries non épaulées, ſont bien-tôt démontées par les contrebatteries du flanc que cet épaulement rendoit inutiles en maſquant ce flanc.

Il faut auſſi tenter des choſes hardies & neuves : C'eſt M. de Vauban qui en donne le conſeil. Car ſi on laiſſe faire l'Aſſiégeant, ſelon ſa methode ſuivie & démoſtrative; il va vous réduire tout de ſuite à rien ; mais tandis qu'il ſe croit au dernier Acte de la Tragédie, parce qu'il l'enſanglante ſans réſerve, & qu'il donne l'aſſaut général au Baſtion, on peut par une diverſion profondément

méditée de longue main, le rapeller à la défenſe de la Demi-Lune qu'il croyoit tenir ; & qui lui échape au moyen de quelques Fourneaux qui y font ſauter ſon logement, ſur lequel l'aſſiégé ſe rétablit auſſi-tôt. C'eſt encore une fois M. de Vauban qui nous dit que *des affaires de cette nature peuvent donner de l'embaras au plus grand Capitaine.*

Celui qui défend, ajoûte ce grand homme, *ayant toutes ſes forces unies, & peu de terrain à garder, il le garde preſque ſans péril, au lieu que l'Aſſiégant doit ſortir de la tranchée, paſſer le foſſé, monter à l'aſſaut*, payer de ſa perſonne par *tout à découvert.* Si un Gouverneur de Place, ſentoit bien la force de ces paroles, s'il ſentoit ſa force, l'Art de l'attaque ne ſeroit pas auſſi infaillible, que l'a rendu M. de Vauban lui-même. Il faloit un *Apelle* pour maniére le pinceau d'Appelle ; il faudroit un Vauban pour répondre à un Vauban, & pour mettre même en valeur

les Places qu'il a fortifiées ou qu'on a fortifiées ſelon ſa méthode, & qu'il eſt étonnant de voir d'auſſi peu de défenſe qu'elles le ſont entre les mains de la plûpart de ceux qui ſe mêlent de les gouverner.

La brêche du Baſtion étant priſe, croit-on que ce courage inflexible ou ce génie fléxible & repliable dans tous les ſens, parle de ſe rendre ? Il la reprend cette brêche, & fait ſervir le logement de l'Aſſaillant, de réparation aux débris du Baſtion, ajoûtant ces parôles. *Cette action n'eſt pas ſi difficile qu'elle paroît : elle a plus beſoin de conduite, que de force.* Si un autre le diſoit, on le traiteroit de fanſaron : ſi nous le diſions, on nous traiteroit de Spéculatifs. Laiſſons le donc parler déſormais.

» Les choſes étant en cet état, „ la face du Baſtion toute déchi- „ rée, le foſſé tout labouré, la „ Garniſon affoiblie, une partie „ des munitions conſumées, les „ Soldats fatigués, & l'eſpoir du

„ secours presque ôté, doivent en „ apparence faire songer le Gou- „ verneur à capituler; mais il y a „ encore bien des choses à faire, „ avant que de prendre ce parti. „ Remarquons en passant que M. de Vauban n'ayant jamais fait son capital de la défense des Places, & l'ayant fait de leur attaque, devoit naturellement être un peu prévenu pour sa méthode démostrative de pousser un Siége, & ne pas croire si facilement qu'on put l'éluder par une *contre methode* victorieuse. Il pousse pourtant ici à bout sa propre méthode, dont tout l'Art finit par la mine, le reste étant le même dans toutes les méthodes & ne roulant guéres que sur le coup de main; mais cela prouve ce que nous avons dit que de soi l'Assiégé a beau jeu, & que la défense est supérieure à l'attaque. M. de Vauban connoissoit la valeur d'un rempart & d'un parapet, d'une pallissade & d'un fossé: voilà toute la clef. Il continuë.

„ Les Ennemis sont rebutés, ou

„ sont tout près de l'être, puis-
„ que rien ne relentit tant l'ar-
„ deur du Soldat, que le dépit
„ d'être obligé de recommencer un
„ travail qu'il croyoit fini, &
„ d'attaquer de nouveau une Place,
„ qui par la coutume devoit être
„ prise : mais si les batteries des
„ Ennemis sont détruites, comme
„ je l'ai déja dit, si leur Loge-
„ ment dans le fossé est rasé, si
„ les Ennemis sont chassés de la
„ brêche, si cette brêche est ré-
„ parée, & si enfin le Gouverneur
„ fait le devoir de brave & d'ex-
„ périmenté Capitaine ; il faut que
„ l'Ennemi léve le Siége, ou re-
„ commence sur nouveaux frais
„ d'attaquer le corps de la Place,
„ qu'on peut encore chicaner, soit
„ en attaquant la Demi-Lune &
„ en la gardant après avoir ruiné
„ par les mines le Logement des
„ Ennemis, soit en faisant un
„ Fourneau au pied de la brêche
„ du bastion, pour en renverser
„ les décombres. „

» Les Ennemis ayant surmon-

„ té tous ces obstacles, & obligé le
„ Gouverneur à quitter le Bastion
„ & son retranchement ; il doit
„ se retirer dans ceux qu'il aura
„ faits de nouveau au dedans de
„ la Place ; que l'Ennemi sera
„ contraint de prendre par Tran-
„ chées, par Logements, par ga-
„ leries dans les fossés, après en
„ avoir fait la descente par sapes,
„ par Fourneaux, par mines, &
„ enfin par un assaut derriére le
„ second retranchement. On pour-
„ ra en avoir pratiqué un troisié-
„ me : ainsi l'Ennemi sera obligé
„ de faire plusieurs Siéges pour un
„ seul qu'il s'étoit proposé &c.
„ Après cela le Gouverneur n'ayant
„ plus de terrain pour se retran-
„ cher, & ayant détruit le retran-
„ chement qu'il aura été obligé
„ d'abandonner, pourra alors con-
„ sentir avec honneur à une ca-
„ pitulation qui ne peut être que
„ très-glorieuse pour lui & pour
„ les troupes qui auront combat-
„ tu sous ses ordres, puisqu'il n'a-

„ bandonne aux Ennemis qu'une „ Place preſque démolie, & dont „ les débris ſerviront de monu- „ ment à ſa gloire.

ARTICLE LXXXVII.

LE HOLANDOIS, OU LETTRES ſur la Hollande Moderne. Par M. de la Barre de Beaumarchais. *Faceſſat in omnibus ſuæ gentis preceps favor, ſimulque cæterarum averſatrix invidia, & noſtra vitia fideliter agnoſcamus; & virtutes in aliis nos delectent. Icon. anim. cap. II.* Seconde Edition diviſée en trois parties, ſuivant la Copie Imprimée à Francfort, chez François Varrentrapp. 1738. PP. 376. ſans l'Epître dédicatoire & le Diſcours Préliminaire.

M. De la Barre de Beaumarchais nous aprend le ſujet qui l'a déterminé à compoſer cet Ouvrage: c'eſt une eſpèce de vengence honnête qu'il a crû devoir tirer de cer-

tains Critiques aussi malins que soupçonneux, qui lui ont attribué des Lettres sur la Hollande qui parurent il y a deux ans & demi, & qui n'étant ni assez fidelles, ni assez mésurées, pouvoient déplaire à une nation dont il respecte également les vertus, les Loix & les Usages. La maniére dont il s'exprime dans tout le cours de son livre, est donc la profession publique de ses véritables sentimens. Il n'en rougit point, & il a raison, puisqu'en mettant à part les Opinions personnelles, il ne s'y trouve rien, qui ne fasse honneur à son cœur & à son esprit, & qui n'accorde la vérité & la reconnoissance. Ne seroit-il pas à souhaitter que les querelles qui naissent si souvent parmi les gens de Lettres, n'eussent d'autre suite, que celle de réveiller l'émulation? C'est se venger bien noblement, que de confondre l'Ennemi qui vous méprise, par la supériorité & l'utilité de votre travail.

Si le vrai mérite d'un livre est

d'inftruire folidement, & d'amufer pourtant; on ne peut refufer fon eftime à celui-ci. L'érudition faftueufe, n'en fera peut-être qu'un cas médiocre; mais n'écrit-on que pour les Sçavants, & les Sçavants eux-mêmes le font-ils tous également dans tout ce qu'ils nous donnent? Plus occupés quelquefois de leur gloire, que de l'utilité publique, ils reffemblent à ces riches orgueilleux qui infenfibles aux befoins des autres hommes, ne cherchent qu'à éblouïr par l'éclat de leur dépenfe, fans s'embaraffer d'être utiles. Ce n'eft point ici une Hiftoire complette des Provinces unies; ce n'eft point une de ces Defcriptions, ni un de ces Voyages où tout fe trouve confondu fans aucun jugement, où la confiance & la témérité débitent fans fondement les Fables les plus puériles, & altérent les chofes véritables; c'eft le fruit des longues obfervations d'un homme folide, éclairé & vertueux: c'eft ce qu'on doit précifément fçavoir, & ce

qu'on peut ſe contenter d'apprendre de ce Pays célébre. Rien n'eſt peut-être ſi honteux pour nous, ni ſi commun cependant, que l'ignorance où nous vivons des mœurs, des coutumes, du caractére des Nations voiſines. Nous n'avons ſur tous ces points pour l'ordinaire, que des notions fort imparfaites, comme ſi nous nous ſuffiſions à nous mêmes, ou que la vanité nous-portât à ne rien appercevoir d'eſtimable au-delà de nous! Hé comment connoîtrions-nous ce qui s'étend au-delà de nos limites? Notre propre Pays, n'eſt-il pas quelquefois pour nous une Terre étrangere? Cet objet, ne fût-il que de ſimple curioſité, ne devroit point nous paroître indifférent; il eſt bien plus du reſſort de l'eſprit, que tant d'autres pour leſquels nous nous tranſportons; mais il y a plus. C'eſt que rien n'eſt ſi néceſſaire pour former des hommes ſupérieurs dans un Etat. Sans ceſſer d'appartenir à ſa Patrie, on devient pour elle & pour ſes avantages, l'homme de tous

les temps & de toutes les Nations.

L'eſprit ſeul & la réflexion, ne donnent point ces connoiſſances; il faut de l'uſage encore & de l'expérience. Si les hommes ont des traits communs qui les uniſſent, ils en ont tous auſſi de perſonnels qui les diſtinguent: les caractéres ne ſont point les mêmes dans la même famille; ils ſont encore plus différents dans une même Ville; l'oppoſition croît enfin & augmente, à proportion que l'éloignement devient plus grand: l'étude réfléchie, découvre toutes ces nuances, pour ainſi dire, & les arrange, pour nous guider dans nos jugements, & nos actions.

On ſent à préſent mieux qu'autrefois le ridicule préjugé de n'eſtimer que ſa nation. L'amour de ſon Pays ne combat plus ce ſentiment d'équité, qui veut que nous reconnoiſſions le bien, & que nous l'aimions par tout où il ſe trouve. Attachés à nos uſages, par les liens de l'Ordre & du Devoir, & libres de ces préventions

aveugles, nous convenons volontiers que la plûpart des institutions sont arbitraires; chaque sistême a tout à la fois & son côté brillant, & son endroit foible. La véritable sagesse consiste à respecter les idées que la naissance & l'éducation nous ont transmises, à concourir à leur perfection, suivant nos talents, & à ne point confondre les abus inévitables, que l'autorité réprime, avec la vertu qu'elle protége. C'est une étrange manie que celle de ces esprits singuliers, qui bien loin de trop donner à l'estime de leur patrie, se font au contraire une distinction de la mépriser, & d'applaudir dans les autres à ce qu'ils méprisent tous les jours dans eux-mêmes!

Ces reflexions n'ont pas échappé sans doute à l'auteur de ces Lettres. Elles sont toutes écrites dans cet esprit de paix, de raison, & de douceur; nous souhaitterions pouvoir en rendre un compte complet; mais l'abondance & la di-

versité des matiéres ne le permettent pas ; nous ne pouvons qu'effleurer quelques articles, pour donner idée de ce que nous serons forcé d'omettre.

La premiére partie regarde toute entiére la Hollande ancienne.

Selon l'opinion la plus commune, les Battes, ou les Cattes, ou peut-être les uns & les autres, également sortis des Henes, furent les premiers des Peuples connus qui l'habiterent, long-tems avant que César fit la conquête des Gaules. On voit encore des vestiges certains de cette origine, dans les noms de plusieurs Lieux, qui se sont conservés jusqu'à présent. Quoiqu'il en soit, nous n'avons pour nous instruire de ces tems reculés, que ce qui s'est conservé dans les Historiens de Rome ; & tous ces monuments obscurs, pour peu qu'on veuille donner dans l'interprétation, sont une lueur incertaine & tremblante qui nous égare, plûtôt qu'elle ne nous conduit. Il est

plus ſage de ſe borner à ce qui eſt inconteſtable. Les Bataves auſſi généreux, que les Germains, ne pliérent jamais ſous le joug de Rome ; ils furent ſes Alliés, & ſes Amis, ſans conſentir dans aucun tems à eſſuyer les baſſeſſes & les rigueurs de l'Eſclavage. Ils rendirent à l'Empire des ſervices ſignalés. On voit dans l'Hiſtoire des Empereurs des traits remarquables de leur bravoure, & de leur noble fierté. Les exploits de Civilis pour venger les inſultes faites à ſa Patrie, ſont comparables à tout ce que nous liſons de plus éclatant dans ce genre. La Batavie ſuivit la deſtinée de l'Empire, & fut à la fin expoſée aux mêmes invaſions: elle devint comme les Gaules, la proye de pluſieurs de ces Peuples conquérants, qui ſe mêlérent avec ceux qu'ils ſubjuguoient. Au commencement de la ſeconde Race, la Maiſon Carlovingienne, y donnoit ſes Loix, comme à tant d'autres Païs qui compoſoient l'Empire François. La foibleſſe des Succeſ-

ſeurs de Charlemagne occaſionna le démembrement de cette vaſte puiſſance, les grands en profitérent pour s'établir ſur les débris de l'autorité légitime; les Provinces qu'ils gouvernoient, devinrent leur Patrimoine; les titres qui ne marquoient auparavant que leurs fonctions, furent conſacrés à exprimer leur ſouveraineté; de là l'origine des Comtes & des Ducs &c. Mais ces nouveaux Maîtres pour s'affermir, avoient beſoin de ménager les Peuples: ils n'avoient pour ſe faire obéir, ni les mêmes droits, ni les mêmes forces que ceux dont ils uſurpoient la place: l'inſinuation, & la douceur, furent donc les fondements de ces nouveaux édifices, & c'eſt dans ces circonſtances qu'il faut puiſer la ſource de tous ces Priviléges que ces Peuples ont inviolablement conſervés. On lira avec plaiſir dans ces Lettres les détails curieux, dans leſquels entre l'Auteur, ſur l'autorité des Comtes, le pouvoir des Nobles, l'établiſſement des Villes, & l'épo-

que de ces Loix, dont le maintien leur a couté tant de ſang. Tout cela méne juſqu'à la fameuſe révolution qui a arraché ces riches Provinces à l'Eſpagne. Que n'a-t'on point dit pour & contre Phylippe Second ? On n'a pas moins loüé, ni blamé le célébre Guillaume *le Taciturne* : ce dernier ſurtout, eſt une preuve bien ſenſible qu'au moyen du raiſonnement tout ſe prouve & ſe détruit. M. de la Barre ſans prétendre abſolument autoriſer & garentir ſes vûës particulieres, ſe déclare pour lui. Ce Prince auſſi ſage que Vaillant Guerrier, remplit par les remontrances les plus réitérées & les plus ſincéres tous les devoirs d'un fidéle ſujet, & „ il ne fut que le chef de „ ceux qui oſérent repouſſer les „ violences, comme il avoit été „ auparavant le protecteur de ceux „ qui étoient opprimés par le Gou„ vernement, „ Ce fut comme tout le monde ſçait, à la Paix de Veſtphalie, que la Hollande parvint enfin après de longues & ſanglan-

tes Guerres, à se faire reconnoître pour République libre, & Souveraine, par l'Espagne même, & pour République Couronnée, par l'Europe entiére.

Ce que nous venons d'écrire, est l'Historique de la Hollande; tout le reste nous en peint la politique, les interêts, l'ordre, & les usages. Il est difficile de faire connoître en peu de mots le Gouvernement de la Hollande. „ Imaginés vous *dit ingénieusement l'Auteur*, un Peintre qui affoiblit insensiblement ses couleurs „ par des teintes toujours plus légéres, jusqu'à ce qu'elles se noïent „ dans une autre couleur. La Souveraineté de la République souffre à peu-près la même dégradation depuis les Etats Généraux, jusqu'aux Villes de chaque Province.

Les Etats Généraux sont composés des Députés des sept Provinces, qui, quoiqu'inégales en puissance, sont égales en autorite: chacune envoye à cette assemblée,

le nombre de députés qu'il lui plaît; mais tous enſemble n'ont qu'une voix : le nombre des voix, n'eſt donc jamais que celui des Provinces. Il faut qu'elles s'accordent toutes enſemble dans les affaires extraordinaires, lorſqu'elles ſont de grande importance.

Les Etats Provinciaux font des Loix & des Edits, ſans l'aveu du Conſeil de l'Union ; mais ils ſe ſont dépoüillés du droit de faire la Paix, ou la Guerre, & de conclure des alliances en leur propre & privé nom.

Les Bourgeois dans les Villes, forment le Sénat, & le Sénat établit les Magiſtrats, & nomme les Députés qui doivent les repréſenter dans les Etats de la Province. „ La Souveraineté réſide donc, „ *conclut l'Auteur*, dans les Villes, „ quoique ce ſoit là qu'elle a le „ moins d'éclat. Il en eſt d'elle, „ comme d'un fleuve, qui petit & „ obſcur dans ſa ſource, groſſit „ à meſure qu'il avance, & n'ac„ quiert toute ſon étenduë que près

» de son embouchure.

Le malheur des tems, l'humeur peut être, & apparemment l'espérance de s'agrandir avec tant de Puissants alliés, avoient précipité la République dans toutes les Guerres de Louis XIV. Des idées plus saines ont succédé à ces vûës tumultueuses. Contente d'une Barriere, qui la couvre, renfermée dans l'intérieur de son commerce, elle ne paroît s'occuper qu'à prévenir tout ce qui pourroit troubler ce calme précieux, ou l'interrompre dans le soin de réparer ses pertes passées. Elle a pourtant toujours assez de forces sur pied, pour rendre respectables ses bons offices, lorsque les circonstances la déterminent à les employer. L'Auteur discute avec beaucoup de sagacité les avantages & les inconveniens de la Constitution présente de la République, il décide en sa faveur, & il a pour lui l'expérience, au moins jusqu'ici. Seroit-il pourtant impossible qu'on vît quelque jour chez elle les mêmes révolutions que les autres Etats

ont éprouvées ? Elle en a ressenti déja plus d'une atteinte. Encore aujourd'hui les uns voudroient un Stadthouder, les autres l'appréhendent, & tous mettent beaucoup de chaleur & d'interêts dans leurs projets. Selon les premiers, c'est une décoration nécessaire pour l'Etat, & un centre commun auquel aboutissent toutes les forces de la République; les Armées en sont mieux conduites, & les Flottes mieux pourvûës; c'est aux genereux efforts des grands Princes, qui ont exercé cette importante charge, que l'on doit la liberté dont on joüit. Selon les autres, les besoins ne subsistent plus; on se gouverne par d'autres principes; depuis la mort de Guillaume III. la République n'a rien perdu de son éclat; sa sûreté n'est point menacée; la tentation toujours si délicate de commander en Souverain, peut séduire quelqu'un à qui l'orgueil de sa naissance, & de royales alliances, n'inspire sans cela que des vûës trop relevées. L'amour entraîne les Soldats, & la

fortune enyvre l'Officier ; pourquoi s'expoſer ſans néceſſité à un danger qui n'eſt balancé par aucun autre?

Le commerce eſt l'ame & la vie de la Hollande, auſſi toute ſon attention ſe porte à le maintenir, & à l'étendre : ſi l'on en croit l'Auteur, il eſt auſſi brillant qu'autrefois. Les Citoyens regorgent de biens, & les dettes immenſes, que l'Etat avoit contractées, ſont preſque acquittées. La Banque d'Amſterdam, par un enchantement qui trompe tous les calculs, & dont le ſecret déconcerte les plus curieux, conſerve tout ſon crédit. La fameuſe Compagnie des Indes, fondée dans l'origine ſur ſix millions cinq cent mille florins, partagés en actions de trois mille florins chacune, eſt toujours au même degré de puiſſance ; elle entretient environ 100. vaiſſeaux de Guerre, depuis trente juſqu'à ſoixante pieces de Canon, & elle peut encore en armer quarante du ſecond & du troiſiéme rang. On jugera des autres branches du Commerce, que l'Etat fait dans toutes les

parties du monde, par le profit immense que la République tire de la seule pêche du Harang. On prétend que les Hollandois pêchent & débitent chaque année plus de trois cent mille tonnes de ce poisson, qui à deux cens florins par tonne, produisent soixante millions de florins, dont il ne faut rabattre qu'environ vingt-trois millions pour les frais de l'apprêt & de la pêche.

Quelque chargé que l'Etat soit d'impôts, car on convient qu'ils sont plus forts que dans les Gouvernemens que l'on nomme arbitraires, la maniere dont on les repartit fait que le peuple en souffre infiniment moins. Selon l'Auteur, le prix des denrées ne varie jamais. Les Accises qui sont payées par les Boulangers, les Bouchers, les Cabaretiers & les Tourbiers, font le tiers du prix que coûtent le pain, le vin, la viande & les Tourbes. Comme ce sont donc les vendeurs qui payent ce droit, il n'y a personne qui en soit exempt. La même attention s'étend à tous les autres droits; la perception en est simple & facile.

On conçoit bien que l'article de la liberté si vantée de la Hollande, n'est pas oublié dans ces Lettres. Elle est l'asile commun de la plûpart de ceux que la nécessité contraint à chercher fortune hors de leur pays, ou que le libertinage, & la crainte des chatimens obligent d'en sortir. L'indulgence à cet égard, paroît quelquefois aller trop loin: ce n'est pas favoriser la vertu ni les mœurs, que d'honorer des hommes que leurs vices devroient du moins exclure des privileges de la société publique; c'est la couleuvre, qui réchauffée, pique le sein de celui dont la compassion l'a rappellée à la vie. La permission de tout imprimer, sans aucune distinction de ce qui blesse ou sert la Religion, est-elle aussi fondée en raison & en sagesse qu'on le prétend. Pour ne rien dire de l'opposition manifeste où elle est avec la persuasion de l'Evangile, n'est-ce pas augmenter la pente qu'a l'esprit humain à s'égarer & à se perdre dans les abymes où son orgueil le porte à pénetrer? La licence en genre d'o-

pinions eſt - elle moins à craindre qu'en genre de mœurs & d'actions; & le paſſage de la premiere de ces extrémités à la ſeconde, eſt-il ſans exemple? Leur liaiſon mutuelle eſt trop connuë ; nous ne diſons rien de la tolerance dont l'Auteur fait l'éloge, avec une moderation pourtant qui fait connoître la ſageſſe de ſon caractere. Les jours ſous leſquels il la préſente, peuvent éblouïr ; mais peuvent-ils prévaloir contre cette foule de raiſonnemens victorieux que la Réforme élude plutôt qu'elle ne les combat, à l'abri des loix qui les permettent? Il eſt cependant vrai que toutes ces differentes religions ſubſiſtent ſans alteration & ſans diſpute. Dans le ſein de la Hollande les Catholiques répandus en grand nombre dans les villes font encore les deux tiers de la Campagne. Les détails de l'Auteur ſur les Anabaptiſtes, & ſur la maniere dont les Egliſes réformées ſe gouvernent, ſont curieux : l'eſprit de ſingularité, d'hypocriſie ou de petiteſſe y eſt répandu comme

ailleurs. On en jugera ſur-tout par la ſecte des *Fins* & des *Fines*, dont parle M. de Beaumarchais. Auſteres dans tout leur extérieur, ennemis du luxe, mais eſclaves d'une propreté exquiſe; l'amour de la réforme ne les prive que médiocrement des douceurs de cette vie. „ Les étoffes les plus recherchées, „ le linge le plus beau, toutes ces „ choſes ſont Chrétiennes pour les „ Dames *Fines*, pourvû qu'une Cou„ turiere ou une Lingere leur ayent „ donné un air Chrétien. Les *Fins*, „ non contens des aſſemblées pu„ bliques de Religion, en ont de „ particulieres, où leur inſatiable „ devotion ſe donne ſes aiſes. Là „ ſe fait la critique des ſermons, & „ malheur aux Miniſtres qui dé„ plaiſent, leurs diſcours ſeront pour „ le moins déteſtables, s'ils ne ſont „ même ſcandaleux & hérèti„ ques. Les Dames pieuſes y font „ porter du Caffé, du Choco„ lat, des liqueurs fines, des pa„ tiſſeries légeres, des confitures: „ encore faut-il vivre. Là quiconque

„ se croit quelque talent pour la „ critique sainte, propose ses difficultez qu'on examine : ceux qui „ s'estiment appellez à la prédication, prêchent, mais sans chaire. „ Les moindres sont ceux qui raisonnent sur les objections, qui „ ont été faites. Une Collation „ abondante & délicate succede à „ ces saints exercices, qui sont terminez par le chant de quelques „ vers d'un Pseaume, & chacun „ se retire chez soi, loüant Dieu „ humblement d'être plus saint que „ son voisin, & plus sçavant que „ son Pasteur. „ Il est clair que la secte des *Fins* & des *Fines*, n'est pas bornée à la seule Hollande.

L'Auteur fait connoître avec beaucoup de précision tout l'intérieur du Pays, ses Villes, ses Canaux, ses Digues, ses Manufactures, & tant d'établissemens, qui, d'un terrain si stérile de lui-même, font sortir l'abondance, ou du moins l'y amenent de toutes les parties du monde. Le voyage dans le Nord-Hollande, paroîtra aussi curieux

qu'agréablement écrit. Les mœurs naïves qui s'y conservent, nous feront regretter cet heureux tems, où, sans être plus exempts que nous ne le sommes de certains vices, car il faut en convenir, nous ignorions la fausseté, la folle gloire & l'impertinence. Les vestiges n'en seront bien tôt plus que dans nos vieilles chroniques; il s'en faut pourtant bien, que la Hollande ait conservé toute son ancienne simplicité. Insensiblement le luxe s'y introduit, & ce n'est pas un mal, selon l'Auteur. Si les mœurs en souffrent un peu, l'Etat y gagne beaucoup. Ce seroit ici encore un principe à débattre, si nous en avions le loisir. Quoiqu'il en soit, il n'est pas étonnant que les Hollandois ayent changé sur cela, à proportion des changemens qui se sont faits ailleurs. L'Europe entiere n'est qu'un même corps, par la liaison que les intérêts ou communs ou séparés même, forment. Ce qui arrive à une extrémité, suivant les loix du mouvement moral, gagne les parties voisines presqu'auf-

ſi tôt, & ne tarde guères plus à ſe communiquer aux plus éloignées. Quelle humiliation pour la Politique! les ſyſtêmes les plus prudens, s'écroulent & diſparoiſſent devant la circonſtance, en apparence la plus indifferente. La Hollande a eu ſes Peintres, ſes Poëtes, ſes Artiſtes dans la plûpart des genres. On s'en inſtruira encore dans ces lettres, auſſi bien que des grands hommes, qui ont illuſtré l'Academie de Leyden, & de ceux qui en perpétuent aujourd'hui la gloire, Boerhaave, mort depuis peu, Vitriarius, Burman, S-Graveſande, &c. Nous ſouhaitons que cet extrait fidele, dans le peu qu'il contient, faſſe naître l'envie de lire un livre, qui le mérite, autant par le fonds des choſes, que par le ſtyle naturel & ingénieux dont il eſt écrit.

ARTICLE LXXXVIII.

Examen de l'Article d'Abraham, du Dictionaire de M. Bayle, par le P. Merlin, Jesuite.

A*braham*, dit M. Bayle, *le Pere & la Souche des Croyans, étoit fils de Tharé*, non pas l'aîné, cela se conclut des paroles suivantes de notre Auteur : *l'opinion qui le fait naître l'an 130. de Tharé, me paroît plus vraisemblable, que celle qui le fait naître l'an 70. du même Tharé.* Car quelqu'un des trois fils de Tharé, qui sont nommez dans l'Ecriture, vint au monde cette année 70. (a) *Vixitque Thare 70. annis, & genuit Abram, & Nachor, & Aran.* M. Bayle n'a point jugé à propos de communiquer à ses Lecteurs les preuves du sentiment qu'il embrassoit. Les voici : Il est constant par le témoignage de l'Ecriture, qu'A-

(a) Gen. 11. 26.

braham avoit 75. ans, quand par ordre de Dieu il sortit de la ville d'Haran pour aller dans la terre de Chanaan, (*a*) *Septuaginta quinque annorum erat Abram, cùm egrederetur de Haran.* Il est encore certain qu'Abraham ne sortit d'Haran, qu'après la mort de son Pere, (*b*) *Habitavit in Haran, & inde postquam mortuus est Pater ejus, transtulit illum in terram istam.* Or Tharé, Pere d'Abraham mourut agé de 205 ans, (*c*) *& facti sunt dies Thare ducentorum quinque annorum, & mortuus est in Haran.* D'où il s'ensuit, qu'Abraham naquit, quand son Pere étoit âgé de 130. ans, puisque 130. & 75. font 205. De plus, si Abraham étoit né l'an 70. de la vie de son Pere, il devoit avoir 135. ans quand son Pere mourut, & par conséquent Ismaël & Isaac devoient être nez avant la mort de Tharé, & avant la sortie

(*a*) Gen. 12. 4.
(*b*) Act. 7. 4.
(*c*) Gen. 11. 32.

d'Haran ? puiſqu'Abraham fut Pere d'Iſmaël la 80. année de ſon âge, & Pere d'Iſaac la 100. année. Or S. Etienne aſſûre, & il eſt clair par la lecture de la Geneſe, qu'Abraham ſortit d'Haran n'ayant point encore de fils, *cum nondum haberet filium.* Ainſi par ces paroles, (*a*) *vixitque Thare 70. annis, & genuit Abram, & Nachor, & Aran*, il faut entendre, que Tharé commença à avoir des enfans à l'âge de 70. ans, & que quelqu'un de ſes trois fils naquit alors. Ce ne fut point Abraham, comme nous venons de le voir; ce ne fut point Nachor, mais Aran. Le Dictionaire de M. Bayle eſt plein de diſſertations & d'éclairciſſemens ſur les époques. Cet Ecrivain eſt curieux d'amuſer ſes Lecteurs à celles même qui regardent les circonſtances de la vie, & les emplois de perſonnes fort peu connuës des honnêtes gens. Pourquoi ſe néglige-t-il ici au ſujet d'un des hommes les plus célebres de l'Univers, & quand il

(*a*) Act. 7. 5.

s'agit de détruire l'apparence d'une contradiction dans l'Ecriture sainte, en faisant voir qu'Abraham n'étoit point l'aîné de ses freres, & que comme Aran, qui est nommé le dernier, étoit évidemment l'aîné de Nachor, qui est nommé le second, on doit reconnoître qu'il étoit aussi l'aîné d'Abraham, qui par la consideration de son mérite, & non pas de son droit d'ainesse est nommé le premier.

Il étoit fort libre à M. Bayle d'être de l'opinion de ceux qui croient qu'*Abraham suça avec le lait le poison de l'idolâtrie*. Il s'en faut pourtant bien qu'elle ait un fondement certain dans l'Ecriture, & qu'on soit forcé à l'embrasser par ces paroles de Josué: (*a*) *Trans fluvium habitaverunt Patres vestri ab initio, Thare Pater Abraham & Nachor, servieruntque Diis alienis.* Supposons que M. Bayle ait raison de dire, *je ne voi pas qu'on puisse nier que son Pere* (le Pere d'Abraham) *ait été un Ido-*

(*a*) Josué 24. 2.

lâtre

lâtre, puiſque l'Ecriture ſainte l'aſſûre en le nommant par ſon nom. Il a tort d'ajoûter qu'on peut *inferer de là, qu'Abraham avant l'âge de diſcernement a été de la réligion de ſon Pere.* A la naiſſance de ce Patriarche ſept de ſes ayeux vivoient encore, Sem, Arphaxad, Caïnan, Sala, Heber, Rehu, Sarag. Qui oſeroit aſſûrer, qu'aucun d'eux ne ſe chargea de l'éducation d'Abraham, ſur-tout Heber, dont pour cette raiſon le nom fut ſi cher aux deſcendans de ce Patriarche, par la branche de Jacob, que préferablement à tous les Peuples iſſus de la même tige, ils s'appellerent Hébreux ? C'eſt-là au moins une conjecture qu'on ne ſçauroit refuter. Quoiqu'il en ſoit, & quoique M. Bayle ne daigne pas faire mention de ce qu'a penſé là-deſſus S. Auguſtin, le ſentiment de ce Pere ne laiſſe pas d'être d'un grand poids, & mérite d'être examiné.

Le ſaint Docteur prétend, que des paroles de Joſué on ne doit pas conclure l'Idolâtrie de Tharé, mais

ſeulement que dans ſa famille il y eut des Idolâtres, & de ce nombre il met Nachor, Pere de Laban, (*a*) que l'Ecriture dit expreſſément avoir eu des Idoles. Les Iſraëlites deſcendoient de tous les deux par Lia & Rebecca. La ſeule maiſon de Tharé, dit S. Auguſtin fut garantie du déluge des ſuperſtitions, comme la ſeule maiſon de Noë fut ſauvée du déluge des eaux, (*b*) *ſicut per aquarum diluvium una domus Noë remanſerat ad reparandum genus humanum, ſic in diluvio multarum ſuperſtitionum per univerſum mundum una remanſerat domus Thare, in qua cuſtodita eſt plantatio civitatis Dei.* Elle ne fut pas néanmoins tout-à-fait exempte de la contagion du culte des faux Dieux. *Quamvis & ipſa . . . . in Meſopotamia ſerviſſe Diis alienis Jeſu Nave narrante referatur.* Cette infidelité ne peut être attribuée, ſelon le même ſaint

(*a*) Gen. 31. 30.
(*c*) S. Aug. de civ. Dei, lib, 16, cap. 12,

Docteur, ni à Tharé, ni à Abraham, mais à Nachor; qui dégenera & s'écarta de la pieté de son Pere & de son Frere, *à Paterna & Fraterna pietate desciverat, & superstitioni adhæserat Chaldæorum.*

Pour justifier le sentiment de S. Augustin il est besoin de quelques éclaircissemens, que M. Bayle a négligés, & qui contiennent un détail capable de faire plaisir au Lecteur. De quel pays parle Josué, quand il dit: *Trans fluvium habitaverunt Patres vestri ab initio?* Comparons ces paroles avec celles-ci du livre de Judith: (*a*) *Populus iste ex progenie Chaldæorum est, hic primum in Mesopotamiâ habitavit, quoniam noluerunt sequi Deos Patrum suorum, qui erant in Terrâ Chaldæorum.* L'Auteur du Livre de Judith, ou plûtôt le chef des Ammonites, qu'il fait parler, désigne évidemment par le nom de Mésopotamie le territoire d'Haran, où la famille de Tharé vint s'établir, après

(*a*) Judith 5, 6. &c.

avoit quitté la Chaldée & le pays de Babylone. Ce territoire d'Haran est marqué comme la premiere demeure du Peuple Hébreu ; parce que la famille de Tharé, dont il est sorti, étoit auparavant confonduë avec les Chaldéens, & avec les autres branches issuës de Sem, qui resterent dans la Chaldée, & qu'elle ne commença à en être distinguée & à devenir la souche d'un peuple particulier, qu'en s'éloignant & se séparant de ses proches & de ses alliez. Il est naturel de prendre le terme, *ab initio*, du Livre de Josué, dans le même sens que le terme *primùm* du livre de Judith. Si cela est Josué entend par cet autre terme *trans fluvium*, la Mesopotamie de Syrie, qui comprenoit l'espace renfermé entre l'Euphrate & le Jourdain, & à laquelle appartenoit la ville d'Haran, plutôt que la Mésopotamie de Babylone ou de la Chaldée, qui étoit entre l'Euphrate & le Tygre. D'ailleurs l'endroit où le Géneral des Israëlites haranguoit son armée, ne permet pas de douter

que le *trans fluvium* ne ſe rapporte au Jourdain, plûtôt qu'à l'Euphrate.

Ces preuves ne ſont-elles pas encore aſſez fortes? qu'on faſſe attention à ce qui ſuit. La Famille de Tharé ſortit de la Chaldée immédiatement après la mort d'Aran. Il paroît même qu'un des motifs, qui engagea ce bon vieillard à cette démarche, fut la douleur qu'il conçût de la perte de ſon fils aîné. (*a*) *Mortuusque eſt Aran ... erat autem ſarai ſterilis, nec habebat liberos. Tulit itaque Thare Abram filium ſuum, & Lot filium Aran filii ſui, & eduxit eos de Ur Chaldæorum, ut irent in terram Chanaan.* On ne pourra diſconvenir en liſant ces paroles, que la mort d'Aran & la ſtérilité de Sara déterminerent Tharé à s'éloigner de la Chaldée. Le terme *itaque* l'exprime aſſez manifeſtement; & ce n'eſt point deviner, ce n'eſt point ajouter à l'Ecriture, ſi on dit que Tharé quitta le territoire ſulphureux de la ville d'Ur, à cauſe du mau-

(*a*) Gen. 11. 28. &c.

vais air, auquel il attribuoit la mort d'Aran & la ſtérilité de Sara. Par conſéquent ſi Joſué vouloit qu'on entendît par ces paroles, *trans fluvium habitaverunt Patres veſtri ab initio*, de la demeure de Tharé dans la Chaldée, il nommeroit enſuite Aran, qui vivoit alors, avec les deux autres Fils de Tharé. Il ne nomme qu'Abraham & Nachor; il veut donc que l'on conçoive qu'il parle du tems, où Aran ne vivoit plus, & de la demeure de Tharé dans la ville d'Haran & la Méſopotamie de Syrie, *Tharé, pater Abraham & Nachor*. Ainſi tous les contes qui ſont rapportez par M. Bayle, & dont il adopte une partie, ſur la prétenduë Idolâtrie de Tharé, dans la Chaldée, s'évanouiſſent entierement. Car ils n'ont été inventées par les Rabbins qu'à l'occaſion du texte de Joſué, entendu de la demeure de Tharé dans la Chaldée.

Les raiſons que je viens d'expoſer ſont ſi ſolides, qu'elles ont fait dire à quelques Interprêtes, que Tharé n'a *ſervi les faux Dieux que*

depuis son arrivée à Charan ou Haran. Ce sentiment paroît absurde même à notre critique. *Car*, ajoûte-t-il sagement, *il est fort probable, que cette famille abandonna la Chaldée, pour éviter la persécution qu'elle avoit sujet de craindre, à cause de son éloignement de l'Idolâtrie ; il seroit bien étrange que le chef ne se fût corrompu que dans le lieu où il se réfugia.*

Comment donc expliquer le passage du livre de Josué du pays d'Haran, s'il est vrai que Tharé n'y devint pas Idolâtre ? Il faut entendre ces mots, *servieruntque Diis alienis*, comme a fait S. Augustin, d'une partie de la famille de Tharé, & les faire rapporter aux Ancêtres des Israëlites par la branche de Nachor, Ayeul de Lia & de Rebecca. Pour bien concevoir la pensée du saint Docteur, il est nécessaire d'exposer les divers motifs, qui porterent la famille de Tharé à abandonner la Chaldée. Nous avons vû, que selon Moyse, auteur de la Genese, Tharé quitta le séjour

de la ville d'Ur de ſon propre mouvement. Selon S. Etienne, dans les Actes des Apôtres, Abraham ſortit de la même Ville, & de la Méſopotamie de Babylone, ou de la terre des Chaldéens, par ordre de Dieu: (*a*) *Deus gloriæ apparuit patri noſtro Abrahæ cùm eſſet in Meſopotamia, priuſquam moraretur in Charan, & dixit ad illum: exi de terra tua & de cognatione tua, & veni in terram quam monſtravero tibi. Tunc exiit de terra Chaldæorum, & habitavit in Charan.* C'eſt-à-dire, qu'à l'occaſion de la mort d'Aran & de la ſterilité de Sara, Dieu inſpira à Tharé le deſſein de changer de demeure, & que ce ne fut point ſeulement la piété filiale, & la déference aux volontez d'un pere, mais encore la Religion, & l'obéïſſance au commandement exprès de Dieu, qui engagea Abraham à ſuivre Tharé. Il eſt clair que l'Ecriture ſainte en fait foy. Elle rapporte deux vocations d'Abraham fort differentes

(*a*) Act. 17, 2, &c.

l'une de l'autre. La premiere eſt celle dont il s'agit maintenant, & que S. Etienne nous a appris. Il dit que le Dieu de gloire apparut à Abraham lorſqu'il étoit dans la Meſopotamie, c'eſt-à-dire, dans le pays qui eſt ſitué entre l'Euphrate& le Tygre, & qu'on appelle la Chaldée, comme S. Etienne l'explique enſuite: car, ajoûte-t-il, cette vocation ſe fit avant qu'Abraham demeurât à Charan ou Haran, *priuſquam moraretur in Charan*,& par conſéquent avant la mort de Tharé, qui arriva en cette ville. Il aſſûre de plus que pour obéïr à cette vocation, Abraham ſortit de la terre des Chaldéens & vint demeurer à Charan ou Haran, *Tunc exiit de terra Chaldæorum & habitavit in Haran.* L'autre vocation eſt auſſi formellement marquée dans l'Ecriture ſainte, & exactement diſtinguée de la premiere. Elle ſe fit après la mort de Tharé dans le Pays d'Haran; & pour s'y conformer Abraham ſortit d'Haran, (*a*) comme il eſt raconté dans

(*a*) Gen. 12. 1.

la Geneſe. S. Etienne lui même déſigne fort clairement cette ſeconde vocation, en diſant qu'après la mort de Tharé, Dieu transfera Abraham du pays d'Haran dans la Paleſtine. *Et inde poſtquam mortuus eſt Pater ejus, tranſtulit illum in terram iſtam.*

Je ne ſçai s'il étoit indifferent à M. Bayle de parler ou de ſe taire ſur les deux vocations d'Abraham. Mais il ne convenoit pas peut-être à ſes vûës de remarquer la difference des deux Méſopotamies, l'une qui eſt la même choſe que la Chaldée, l'autre qui renferme le territoire d'Haran. Le Texte grec du livre de Judith, diſtingue avec la derniere évidence cette ſeconde Méſopotamie de l'autre, en diſant, que les premiers des Hebreux, perſécutez par les Chaldéens, s'enfuirent dans la Méſopotamie, qu'ils y demeurerent long-tems, & juſqu'à ce que Dieu leur commanda d'en ſortir

(*a*) Voyez l'Apologie de David, pag. 72.

pour aller dans la terre de Chanaan. Telle eſt la traduction latine de ce Texte, (*a*) *Et adoraverunt Deum cœli, Deum quem agnoverant, & ejecerunt eos à facie Deorum ſuorum, & fugerunt in Meſopotamiam, & habitaverunt ibi dies multos, & juſſit Deus ipſorum, ut exirent ex habitatione & irent in terram Chanaan.* L'Ecriture ſainte nous découvre ici un troiſiéme motif qui engagea, ou plutôt qui força les premiers Hebreux à ſortir de la Chaldée, ce fut la perſecution qui leur fut ſuſcitée par les Chaldéens idolâtres. Il eſt pourtant vrai que la vulgate n'emploie aucun terme qui empêche de croire, que leur départ ne fût entierement volontaire. Ces paroles, *quoniam noluerunt ſequi Deos patrum ſuorum, qui erant in terra Chaldæorum*, peuvent exprimer ſeulement, que l'envie de ſe ſouſtraire à la contagion de l'Idolâtrie, qui commençoit à s'inſinuer dans la ra-

(*a*) Apud Aug. lib. 16, de civ. Dei, ap. 13.

ce de Sem, fut un des principaux motifs de la résolution qu'ils prirent de s'éloigner. Mais il y a toujours de la difficulté dans cette expression, *Deos patrum suorum*, & d'ailleurs le texte Grec est respectable, & S. Augustin l'a suivi. Ce texte ne dit pas seulement, que la crainte de la persécution de la part des Idolâtres fût une des raisons qui engagerent Tharé & Abraham à se retirer de la Chaldée, mais qu'ils furent effectivement bannis, & contrains de s'enfuir dans la Mésopotamie de Syrie. Cela ne paroît point trop conforme à ce qui est écrit dans la Genese, & dans le discours de S. Etienne aux Actes des Apôtres; l'un & l'autre endroit représente leur démarche comme parfaitement libre, & en écarte toute idée de fuite ou de bannissement. On ne trouvera que dans la pensée & l'interprétation de S. Augustin le moyen de concilier cette apparente contradiction & de détruire en même tems les dangereuses remarques de M. de Bayle.

Le ſaint Docteur ſuppoſe qu'Abraham & ſon Pere Tharé quitterent paiſiblement la Chaldée, celui-ci, comme nous l'avons dit, par l'inſpiration de Dieu, qui lui fut faite à l'occaſion de la mort de ſon Fils aîné, celui-là par une vocation expreſſe de Dieu, qui pour commencer l'origine de la nation Sainte, & la ſéparer des Idolâtres, exigea d'Abraham qu'il renonçât à ſa patrie, Il ſe fait enſuite une queſtion ſur ces paroles de la Geneſe, *Tulit itaque Thare Abram filium ſuum, & Lot filium Aran filii ſui, & eduxit eos de Ur Chaldæorum, ut irent in terram Chanaan.* On ſçait, dit-il, par pluſieurs autres témoignages de l'Hiſtoire ſacrée, que Nachor, frere d'Abraham ſuivit ſa famille, & ſortit de la ville d'Ur, pour fixer ſa demeure à Haran; où il reſta, lorſqu'Abraham en partit par un ſecond ordre de Dieu, qui l'envoyoit dans la Paleſtine. Pourquoi l'Ecriture ſainte ne fait-elle pas mention de lui dans le denombrement de ceux qui compoſoient

la famille de Tharé, & qui abandonnerent à ſon exemple le lieu de leur naiſſance ? Saint Auguſtin répond que Nachor reſta dans la ville d'Ur, parce qu'il s'étoit écarté de la piété de ſon Pere & de ſon Frere, en s'attachant à la ſuperſtition des Chaldéens. Mais dans la ſuite, ſoit qu'il ſe repentît de ſon infidélité, ſoit qu'il fût perſécuté par les Chaldéens, comme leur étant ſuſpect à cauſe de la retraite ſubite & extraordinaire de ſes parens, il prit la même réſolution & la même route. *Poſteà ſive pœnitendo, ſive perſecutionem paſſus, quod ſuſpectus haberetur, & ipſe emigravit.* A ce propos le S. Docteur rapporte les paroles du livre de Judith, ſuivant la leçon du texte Grec. Et il veut manifeſtement qu'on entende ſeulement de Nachor & de ſa branche, tant ces paroles de Joſué, *ſervieruntque Diis alienis*, que ces paroles du livre de Judith, *Deos patrum ſuorum, qui erant in terra Chaldæorum*, & ces paroles du même livre, ſuivant la leçon du texte Grec, *& ejecerunt eos à fa-*

cie Deorum suorum, & fugerunt in Mesopotamiam. On remarquera aussi que ce que dit Achior, chef des Ammonites, peut paroître peu exact & ne fait pas la même foy que si l'Auteur sacré le disoit lui-même.

Il est bien étonnant, que M. Bayle cite S. Augustin pour confirmer l'Idolâtrie de Tharé dans la Chaldée, & pour conjecturer même sa rechute dans l'Idolâtrie, durant son séjour à Haran. Car c'est uniquement d'après le saint Docteur que notre critique parle ainsi : *On croit même que Nachor, le troisiéme fils de Tharé, ne fut jamais bien converti, & qu'il se retira néanmoins de sa patrie, afin d'aller joindre son Pere à Charan. Ce pourroit bien être lui, qui retraça dans l'ame de ce vieillard le culte Idolâtre.* Cependant il est bien clair, que selon S. Augustin, Tharé ne fut jamais Idolâtre, & que son fils Nachor, qui le devint, degenera & s'écarta de la pieté de son Pere & de son Fre-

(a) Note *c*.

re, *à paterna & fraterna pietate desciverat*. Il est encore très-clair, que par ces mots de Judith, *noluerunt sequi Deos patrum suorum*, S. Augustin n'entend point que les faux Dieux ayent été les Dieux des Peres du peuple Hebreu en ligne directe, & par les mâles. L'Idolâtrie de Nachor est une conjecture vraisemblable, que S. Augustin a faite, pour pouvoir nier l'Idolâtrie de Tharé, & M. Bayle s'en sert pour l'assûrer. Le saint Evêque est si éloigné de la pensée de M. Bayle, qu'ils ont tous deux un dessein diamétralement opposé. M. Bayle cherche à insinuer, que la véritable Religion étoit absolument éteinte dans le monde, quand Dieu se révéla à Abraham; & S. Augustin se propose de faire voir, que la véritable Religion s'est toujours conservée, depuis le Déluge jusqu'à la vocation d'Abraham, dans la race issuë de Sem, dont ce Patriarche descendoit: comme dans le livre précedent, il avoit montré, que la véritable Religion s'est toujours conservée, depuis la création du mon-

de jusqu'au Déluge, dans la race issuë de Seth, dont descendoit le Patriarche Noë, Pere de Sem; (*a*) *Tenenda est igitur series generationum ab ipso Sem, ut ipsa ostendat post diluvium civitatem Dei: sicut eam series generationum, ab illo, qui appellatur Seth, ostendebat ante diluvium.* Non seulement il prétend que cette sainte race s'est sauvée du déluge des superstitions de l'Idolâtrie, mais il prouve même qu'elle n'eût aucune part au crime de l'entreprise de la Tour de Babel; sa raison est qu'elle ne fut point punie dans la confusion des langues, par le changement de la sienne, ayant retenu celle, qui de commune à tous les hommes qu'elle étoit auparavant, devint sa langue propre & particuliere, ce qui fut, dit le saint Docteur, un témoignage éclatant de la justice de cette Nation. (*b*) *Et hoc justitiæ gentis hujus non parvum apparuisse vestigium,*

(*a*) S. Aug. lib. 16. de civ. Dei, cap. 10.

(*b*) Ibid.

quòd, cùm aliæ gentes plecterentur mutatione linguarum, ad istam non pervenit tale supplicium.

Le saint Docteur étoit persuadé; & il a jugé qu'il étoit d'une extrême importance à la pieté, d'établir invinciblement ce dogme, que la foy de la révélation faite à Adam s'étoit maintenuë & perpétuée dans une race fidelle, par une succession constante & visible, depuis le commencement du monde, jusqu'à la fondation de l'Eglise chrétienne. Ce dogme à la vérité peut subsister, nonobstant l'Idolâtrie d'un ou deux particuliers de cette race, même en ligne directe: pourvû que la foy des Ayeux vivans encore ait été par eux immédiatement communiquée à leurs petits-fils, & qu'ainsi le fil de la tradition n'ait point été interrompu. (*a*) C'est pourquoi quelques Peres de l'Eglise, comme S. Epiphane & S. Chrysostome, n'ont pas fait difficulté de s'en rapporter à l'opi-

(*a*) Epiph. adv. hær. lib. 1. p. 7. 8. S. Chrys. hom. 31. & 37. in Gen.

nion, qui s'eſt introduite parmi les écrivains Juifs, touchant l'Idolâtrie de Tharé. Si M. Bayle s'en étoit tenu là, il ne ſeroit coupable, que de ſa réticence affectée au regard du ſentiment de S. Auguſtin ſur cet article. Mais ce Critique viſe manifeſtement à renverſer le dogme de la perpétuelle durée de la cité de Dieu, que ce Pere établit. On voit qu'il a lû & relû, ce que le ſaint Docteur a écrit pour la défenſe d'une vérité qui eſt démentie par les contes des Rabbins ; & ſans dire un ſeul mot de la penſée & des raiſons du Saint, il rappore ces contes, non pas tous comme des fauſſetez manifeſtes, mais pour en faire croire une partie. Son diſcours eſt tourné de maniere, qu'il inſinuë au moins comme probable ce qui ſuit : *Maimonides donne pour un fait certain, qu'Abraham fut élevé dans la Religion des Zabiens, qui ne reconnoiſſoient d'autre Dieu que les Etoiles. Il s'en tira par les reflexions qu'il fit ſur la nature des Aſtres. Il en admiroit les mouvemens ; mais il y remarquoit auſſi des*

imperfections : & il conclut de tout cela, qu'il y avoit un Etre supérieur à la machine du monde, un Auteur & un directeur de l'Univers. Suidas cite Philon pour prouver qu' Abraham s'éleva jusqu' à la connoissance de Dieu par ces reflexions. . . . Il est certain que Joseph, sans avoüer, que ce Patriarche ait été pendant quelque tems infecté de l'Idolâtrie, soutient que par son esprit, & la consideration de l'univers, il connut l'unité de Dieu & la providence, & qu'il fut le premier qui osa combattre là-dessus l'erreur populaire. Il trouva une opposition assez redoutable, pour se résoudre à abandonner sa Patrie.

Tout ce discours destitué, comme il est, du blâme & de la réfutation qu'il mérite, est fait pour flatter les intérêts de l'impieté, & doit indigner quiconque est sérieusement Chrétien. Quoi du tems d'Abraham, dans le pays & dans la famille où il est né, l'oubli de Dieu étoit si profond & si entier parmi les hommes, que ce Patriarche eut besoin de recourir aux étoi-

les pour parvenir à la connoiſſance de Dieu? Sem, qui avoit vû de ſes yeux le déluge univerſel, & qui en avoit été ſauvé avec ſa famille par le moyen de cette Arche merveilleuſe, dont peut-être il pouvoit encore montrer les reſtes; Sem, qui ayant vécu 448. ans avec ſon Pere, le ſaint Patriarche Noë, & 98. ans avec ſon biſayeul Mathuſalem, étoit bien aſſûré de la création & des circonſtances de la nouveauté du monde par le témoignage de ces deux hommes, dont l'un avoit vécu 84. ans avec Enos, petit-fils d'Adam, & l'autre avoit vécu 243. ans avec Adam lui-même; Sem, qui vivoit alors à Babylone, & ne mourut que l'an 150. de l'âge d'Abraham, étoit tombé dans l'infidélité & l'Idolâtrie, tout ſanctifié qu'il avoit été par la bénédiction de ſon Pere, à laquelle étoit attaché la bénédiction même de Dieu? Arphaxad, Caïnan, Heber & les autres de la même race, qui avant la confuſion des langues & la diſperſion du genre humain avoient

vecu avec Noë & Sem, les uns cent ans, les autres deux cens ans; qui avoient appris de ces deux témoins oculaires les marques & les effets ſenſibles de la grandeur, de la puiſſance & de la Juſtice de Dieu dans le terrible évenement du déluge univerſel; enfin qui avoient éprouvé eux-mêmes l'étonnante merveille de la confuſion des langues; tous ces deſcendans de Sem, élevez & inſtruits par lui avoient perdu avec le ſouvenir des prodiges, qu'ils avoient vûs & entendus, l'idée & la connoiſſance du Maître tout-puiſſant, qui les avoit operez? Abraham ne trouva perſonne dans ſa famille, qui lui racontât & lui certifiât l'hiſtoire du monde juſqu'à ſon tems, laquelle eſt un tiſſu de preuves éclatantes & palpables de l'exiſtence de Dieu? comment donc & par quelle voye le détail ſi exact de cette hiſtoire a-t-il été communiqué à Moyſe?

On dit, & on croit bien dire, qu'en ne conſiderant l'Auteur de la Geneſe, que comme un homme

ordinaire, & sans égard à l'assistance du saint Esprit, qui l'a dirigé, pour ne rien écrire que de vrai; il doit être estimé le plus sûr de tous les Historiens. Il rapporte ce qui s'est passé durant l'espace de près de 24. siécles, & cependant avec quelle certitude ne le fait il point? Le tout se partage en six parties, dont Moyse a pû produire six témoins oculaires, Adam, Mathusalem, Isaac, Levi, Amram. Adam a vécu 243. ans avec Mathusalem, celui-ci 98. ans avec Sem, celui-là 50. avec Isaac, celui-ci 34. avec Levi, celui-ci 22. avec Amram Pere de Moyse, qui a pû être instruit de tous les faits qu'il a écrit dans la Genese, par le canal de ces six personnes, sans compter la multitude de leurs proches parens, tant en ligne directe qu'en ligne collaterale. Ce sont plûtôt six classes d'une foule de témoins, à qui on ne sçauroit attribuer le concert de mentir, & qui avoient le même intérêt de ne le point faire, qu'Amram de ne pas imposer à son fils.

M. Bayle en veut à cette preuve si belle de la fidélité de l'histoire de la Genese, quand il insinuë à son lecteur, sur la foi des Rabbins, qu'Abraham pourroit bien n'avoir connu Dieu, que par les étoiles. Ainsi l'impieté se prête la main, l'incrédulité judaique au libertinage.

Notre Critique ne se contente point de jetter des doutes dans les esprits, & de les nourrir de mensonges; comme il sçait que les mots tiennent lieu de raisons à la plûpart des ennemis de toute loy & de toute Religion, il prend soin d'enrichir leur langage de termes de plaisanterie, dont l'indécence fait tout le sel. En supposant, que, lorsqu'Abraham abandonna sa patrie, son départ fut une vraie fuite, & l'effet de la persécution des Chaldéens, il fait cette réflexion: (a) *Voila peut-être pour la premiere fois qu'on s'est exposé au bannissement par zéle de Religion. Abraham sur*

(a) Remarque A.

ce pied là, seroit par rapport à ce genre de peine sous la loy de nature, ce que S. Etienne a été par rapport au dernier supplice sous la loy de grace. Il seroit le Patriarche des refugiez, non moins que le Pere des croyans. Je m'érois figuré d'abord que M. Bayle vouloit flatter les Huguenots, qui des diverses Provinces de France ont passé à Geneve, en Hollande, en Angleterre, & qu'on appelle communément les Réfugiez. Tout de même je croiois qu'il cherchoit uniquement à leur faire plaisir en qualifiant Nemrod de (a) *grand Inquisiteur*, & en nommant *Saint Office* l'usage que ce Prince faisoit de son pouvoir pour maintenir & accrediter l'Idolâtrie. Je me suis trompé. Il n'a voulu que réjoüir les libertins par ces expressions burlesques; car il traite ensuite Abraham de (b) *Convertisseur*. C'est ainsi qu'il le nomme en exposant le sentiment de ceux, qui entendent ces paroles, *& animas quas fecerant in Haran*,

(a) Remarque B.
(b) Remarque C.

des Infidéles que ce Patriarche & ſon Epouſe Sara gagnerent à la vraie Religion. *Convertiſſeur* ce me ſemble eſt un terme de moquerie & de dériſion, inventé par les Huguenots pour l'appliquer au Cardinal du Perron, & aux autres Docteurs Catholiques, qui ont travaillé avec ſuccès à la converſion des Calviniſtes. M. Bayle, qui l'applique à Abraham, ne ſe feroit pas un ſcrupule de dire auſſi que S. Paul devint un *Convertiſſeur*. Il ſe moque également de tous ceux qui ont du zéle pour étendre la Religion, quelle qu'elle puiſſe être.

Notre Auteur remplit de contes & de viſions Rabbiniques, preſque toutes ſes remarques ſur l'Article d'*Abraham*. Il a ſoin d'avertir que quelques-unes ſont fauſſes, quand la fauſſeté eſt bien évidente. Mais je ne ſçai quelle demangaiſon il a de détruire les bonnes réfutations qui en ont été faites. (*a*) *Quelques modernes*, dit-il, *ne croyent pas*

(*a*) Remarque D.

qu'Abraham ait enſeigné les Matématiques aux Egyptiens. La raiſon qu'ils en apportent me paroît fauſſe ; c'eſt, diſent-ils, que la détenſion de Sara auprès du Roy d'Egypte donnoit tant de martel en tête à Abraham, qu'il n'étoit guères en état de donner leçon, ſur des Sciences auſſi abſtraites que celles-là, qui tout comme la Poëſie demandent le repos & la liberté d'eſprit.

Carmina ſeceſſum Scribentis & otia quærunt.

Mais il falloit prendre garde, que Joſephe a fort bien diſtingué les tems : Il dit que ce fut après la liberté de Sara, qu'Abraham eut des conferences avec les Sçavans d'Egypte, & lorſqu'il avoit le cœur content, tant à cauſe que Pharaon l'avoit comblé de bienfaits, qu'à cauſe qu'il étoit perſuadé que ſa Femme lui étoit revenuë, ſans avoir ſouffert aucune atteinte à ſon honneur. M. Bayle déclare que c'eſt au P. Salien qu'il en veut. A l'entendre ne diroit-on point que

ce Pere parle d'un tems & Josephe d'un autre? S'imaginera-t-on que le raisonnement de ce Jesuite est tel? Abraham n'a pû enseigner les Matematiques aux Egyptiens ni durant le tems que Sara fut dans le Palais du Roy d'Egypte, ni après ce tems là? & soupçonnera-t-on M. Bayle de supprimer le second membre de ce Dilemme, qui est qu'Abraham ne pût enseigner les Matematiques aux Egyptiens, même après que Sara lui eût été renduë, & qu'il eût été comblé de bienfaits par le Roy d'Egypte. Le P. Salien en rapporte une raison invincible; sçavoir, qu'aussitôt après la délivrance de Sara, Pharaon se hâta de faire sortir Abraham de l'Egypte? Voici le texte de l'Ecriture, qui atteste le fait. *Ecce conjux tua, accipe eam & vade. Precepitque Pharao super Abram viris: & deduxerunt eum & uxorem illius & omnia qua habebat.* Voici maintenant les paroles du Pere Salien: (*a*) *Nec tempus quo Sara fuit*

(*a*) Salian Tom. 2. pag. 414.

des Sciences & des beaux Arts. 1633 *apud Egyptium ... idoneum fuit ad eas scientias docendas, quæ non minus quam*

Carmina secessum scribentis & otia quærunt.

Multo minus autem posterius; quia, ut Scriptura significat, tum statim dimissus est Abraham ex Ægypto. Ou M. Bayle censure Salien sans l'avoir lû, ou il use d'une insigne mauvaise foy. Comptez après cela sur son exactitude & sa fidélité.

ARTICLE LXXXIX.

TRAITE' DES MALADIES des Os, dans lequel on a representé les appareils & les machines qui conviennent à leur guérison : par Jean-Louis Petit, de l'Academie Royale des Sciences, de la Societé R. de Londres, Directeur de l'Academie de Chirurgie, Chirurgien de S. Côme, & ancien Prevôt de sa Compagnie. A Paris, chez Guillaume Cavelier, Ruë S.

Jacques, près la Fontaine S. Severin, au Lis d'Or, 1736. Deux vol. in-12. Tome premier pag. 420. Tome second pag. 576. Troisiéme edition revûe, corrigée & augmentée.

NOus avons eu le malheur de manquer cet Ouvrage, un des meilleurs qui ait jamais paru dans ce genre. Le succès l'a bien prouvé. En voici la troisiéme édition en France : La premiere se fit en 1705. la seconde en 1723. & celle dont nous allons parler est de 1736. toutes les trois sont si connuës, & si estimées du public, qu'il sembleroit inutile d'en tracer une idée dans nos Mémoires, si l'on ne sçavoit qu'en fait d'arts & de sciences les grands Maîtres perfectionnent toujours leur chef d'œuvres, & qu'on ne sçauroit trop en faire sentir le prix dans les livres périodiques.

Ce Traité des maladies des Os est le fruit d'une expérience de quarante ans, & de quantité de voya-

ges, de réflexions, & d'operations, qui ont procuré à M. Petit & à la Chirurgie l'honneur que tout le monde ſçait. Les maladies des Os ſont de deux ſortes : elles attaquent ou les jointures, ou le corps de l'os. C'eſt la diviſion naturelle du Traité en deux parties, dont la premiere concerne les luxations principalement, ſans compter les autres maux des jointures. La ſeconde roule particulierement ſur les fractures, ſans omettre tout ce qui peut bleſſer la ſubſtance de l'os.

La machine du corps humain, ſi digne de l'intelligence ſuprême du Créateur, & des meditations de l'homme, méritoit bien tous les efforts, ſoit de l'eſprit pour l'examiner, ſoit des mains habiles pour l'anatomiſer. On a fait l'un & l'autre, avec un ſuccès ſi ſurprenant, qu'il ſemble que la Chirurgie en particulier ſoit arrivée à ſon plus haut point de perfection, & que ce qu'elle acquiert de nouveau entre les mains des Maîtres, qui la pratiquent en France, ſoit la

ſuite naturelle de la plus ſimple attention aux vrayes régles du Méchaniſme. Il faut pourtant avouer que ces operations ſi naturelles & ſi heureuſes, ont dû coûter beaucoup au génie de ceux qui les ont réduites à cette belle & admirable ſimplicité. Tout ce qui paroît naturel & ſimple, quand il eſt trouvé, eſt l'effet d'une longue étude pour le trouver. C'eſt ce que nous voyons en quantité d'endroits du Traité en queſtion, dont la nouveauté quelquefois contredite, eſt paſſée depuis en aphoriſme par la réuſſite des faits.

Diſons d'abord que le plan de l'Auteur, pour ſimplifier les choſes, a été 1°. de géneraliſer ſes idées, ſoit de luxations, ſoit de fractures. 2°. d'entrer dans les détails convenables à l'une & à l'autre partie. Cette maniere de proceder eſt ſi bonne, que ſi l'on comprend bien le premier Chapitre de chacun des deux tomes, le Chirurgien n'a guères beſoin que d'en faire l'application aux cas par-

ticuliers. En effet, pour commencer par les luxations, on donne une idée generale 1°. des parties léssées, & l'on tire cette idée de l'articulation, des Ligamens, des Muscles, des Cartilages, de la Sinovie, des vaisseaux, des graisses mêmes, & de la peau; le tout suivi d'observations sur la difference des emboitures, qui rendent les dislocations plus ou moins faciles, complettes, ou incomplettes, &c. 2°. L'on détermine les differentes especes de Luxations, soit simples, soit composées, leurs causes, leurs signes diagnostics, leurs accidens, leur cure. Cet Article est l'essentiel. On y parle à fonds des trois operations nécessaires, pour réduire l'os luxé; sçavoir, l'extension, la contr'extension, & la conduite de l'os dans sa cavité. Le détail en est si net & si précis, que si l'on y joint l'étude bien méditée, du Chapitre 7. sur la luxation du bras, on aura presque tout ce qui regarde la Théorie & la Pratique des dislocations. Aussi l'Auteur s'est-il fort

étendu dans ce Chapitre, où il décrit particulierement, & avec beaucoup de soin la machine, qu'il inventa, & qu'il proposa en 1705. dans la premiere édition de ce traité. On la retrouve ici tellement perfectionnée, que M. Petit, qui s'en sert depuis plus de douze ans avec tout le succès possible, la croit arrivée au point où il la souhaitoit. Cette machine n'a point les défauts du banc d'Hippocrate. Elle est simple, portative, facile à manœuvrer, point effrayante, propre à remplir toutes les conditions requises, & à s'appliquer non seulement à toutes sortes de luxations de bras, soit allongez, soit racourcis, mais encore à certaines fractures, en posant differemment les lacqs, pour faire les extensions.

Ce n'est pas la seule nouveauté que l'ont trouve dans ce livre. Il est semé d'un très-grand nombre de réflexions neuves, & fondées sur de nombreuses expériences, qui ont appris à l'Auteur, combien il faut se défier des méthodes vulgaires, &

de l'ignorance de ce qu'il appelle des *Bailleurs.* Nous n'entreprenons point de les recüeillir, mais nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs de rapporter ici un fait tragique, au sujet des luxations de la tête. „ Le Fils unique d'un ouvrier, âgé de 6 à 7
„ ans entra dans la boutique d'un
„ voisin, ami de son pere. En ba-
„ dinant avec cet enfant, il lui
„ mit une de ses mains sous le men-
„ ton, & l'autre sur le derriere de la
„ tête, puis l'éleva ainsi en l'air, en
„ disant qu'il alloit lui faire voir
„ son grand-pere (maniere de par-
„ ler basse & populaire) A peine
„ cet enfant eut-il perdu terre,
„ qu'il se mutina en l'air, se dis-
„ loqua la tête & mourut à l'in-
„ stant. Son pere, qui dans le mo-
„ ment fut averti, transporté de
„ colere, courut après son voisin,
„ & ne pouvant l'atteindre lui jet-
„ ta un marteau de Cellier, qu'il
„ tenoit à la main, & lui enfonça
„ la partie tranchante de ce mar-
„ teau dans ce qu'on nomme la
„ fauſſette du cou. En coupant tous

„ les muſcles, il pénetra l'eſpace qui
„ ſe trouve entre la premiere &
„ la ſeconde vertebre du cou, &
„ lui coupa la moële de l'épine,
„ ce qui le fit périr à l'heure mê-
„ me. Ainſi ces deux morts arri-
„ verent d'une façon preſque ſem-
„ blable. „

Tout ce qui regarde les anchyloſes, les vices de la ſinovie, & les pores abſorbans, à la fin du premier Tome, eſt extrêmement curieux.

Paſſons au ſecond, où il s'agit d'abord des fractures. Un de leurs ſignes c'eſt la crépitation, ſur laquelle l'Auteur fait deux obſervations ſingulieres. La premiere eſt, qu'il ne faut pas la confondre avec l'eſpece de craquement qu'on ſent en preſſant les tumeurs emphiſémateuſes, ni ſur-tout avec le cliquetis des articulations, comme il l'a vû confondre par un Charlatan. La ſeconde eſt, qu'il ſuffit que ce bruit ſoit apperçû du Chirurgien, ſans qu'il ſoit même néceſſaire que l'air extérieur ſoit mû

au point d'ébranler les oreilles.
„ Il suffit que l'ébranlement, cau-
„ sé par le choc ou le froissement
„ des os fracturés, se communique
„ aux mains du Chirurgien.„ Après
le Chapitre qui renferme des gé-
neralitez sur les fractures, suit le
détail de celles du nez, de la ma-
choire inférieure, des côtes, du
sternum, de la clavicule, de l'omo-
plate, du bras, de la cuisse, de la
rotule de la jambe, &c. Il n'y a
pas un Chapitre où il ne se rencon-
tre des cures & des operations très-
recherchées. Les *Bailleurs* n'ont pas
beau jeu dans l'Article des côtes
felées ou enfoncées, ni ailleurs. Ou-
tre les manieres nouvelles de penser,
répanduës ça & là, l'on voit à la
page 279. la description d'une
nouvelle boëte pour le pansement
des fractures compliquées de la
jambe.

Disons quelque chose du tendon
d'Achille. L'Auteur en fait son Cha-
pitre XV. qui n'est que l'extrait de
ses observations, imprimées dans
les Mémoires de l'Academie des

Sciences. Il soutient toujours & confirme de plus en plus la possibilité de la rupture complette de ce tendon, & le succès de la cure dans le Sauteur qu'il a guerri. „ Les obser-
„ vations que j'ai données, dit il, sur
„ la rupture du tendon d'Achille sont
„ si singulieres, que plusieurs ont
„ douté qu'elles fussent véritables.
„ Quelques-uns par des épreuves
„ extraordinaires ont essaïé la force
„ des tendons, & ont cru trouver
„ dans leur résistance des preu-
„ ves de l'impossibilité des faits,
„ que j'avois avancés. D'autres
„ sans rechercher la vérité se sont
„ contentés de les nier. „ Ces contradictions donnerent occasion à M. Petit de faire de nouvelles recherches, de confirmer par son expérience l'observation d'Ambroise Paré, & de nous donner enfin cette belle comparaison, qu'il fait en-
„ tre la rupture complette, & la rupture incomplette du tendon d'Achille. Ce trait est singulier. „ De
„ trois personnes à qui j'ai vû (dit
„ l'Auteur) la rupture complette

„ du tendon d'Achille, aucune n'a
„ senti de douleur, ni en se rom-
„ pant ce tendon, ni après se l'être
„ rompu; & les deux ruptures in-
„ complettes, rapportées l'une par
„ Ambroise Paré, l'autre dans ce
„ Mémoire, ont été très doulou-
„ reuses. „ Les raisons de cette dif-
ference méritent d'être lûës & pe-
sées, aussi-bien que les réponses aux
objections, réponses tirées non-seu-
lement de la structure de la jambe
& des raisonnemens Physiques, qui
s'ensuivent, mais encore des faits
mêmes de tendons d'Achille, cas-
sez ou coupez, & gueris par la seu-
le approximation & le bandage
couvenable. En géneral M. Petit
semble avoir épuisé cette matiere,
& il l'a renduë extrêmement inté-
ressante.

Il traite ensuite de l'éxostose & de
de la carie, d'une maniere qui ne
laisse rien à désirer sur les causes
& les signes qui caractérisent, &
differencient chacune de ces deux
especes de maux si funestes. Cela
est suivi d'aphorismes très-sages,

& d'un détail ſur la cure, dans lequel il ne nous appartient pas d'entrer. L'ouvrage eſt terminé par un chapitre ſur le Rakitis. Nous laiſſons à d'autres le ſoin de faire voir avec quelle prudence & quelle ſcience l'Auteur touche ce qui concerne le mal, dont on n'a que trop parlé au public depuis quelque tems.

ARTICLE XC.

DISSERTATIONS SUR LA Religion & les Céremonies des Chrétiens, qui ſe ſont donné le Nom de Proteſtans Evangéliques & Réformez. (a)

P*Remiere Diſſertation.* Par les Religions Proteſtantes l'Auteur entend ici le Lutheraniſme, le Calviniſme, la réformation Anglicane, qu'on appelle en Angleterre, *la haute Egliſe*, & les Epiſcopaux. „ „ Toutes ces Sectes, dit-il, (on „ me pardonnera ce mot, que j'em„ ploye dans ſa véritable ſignifica-

(a) On rendra compte le mois prochain des premieres Diſſertations du V Vol. des cérémonies & coûtumes Religieuſes de tous les peuples du monde, dont celles-ci ſont la ſuite.

„ tion, & par conséquent dépouil-
„ lé de ce qu'on y attache de cho-
„ quant & d'injurieux) font plus
„ ou moins profession de renoncer
„ à la Tradition, qui suivant elles
„ ne fait aucune partie de la Foy,
„ & ne peut constater la vérité de
„ la Croyance ; parce que cette
„ Tradition est incertaine, souvent
„ differente, selon les differentes
„ branches du Christianisme ; &
„ selon les Peuples & les Pays qui
„ l'adoptent, en un mot on la re-
„ cuse, parce qu'elle n'a point de
„ fondement certain. „ Il ajoûte, que les autres principes de ces sectes consistent à nier l'infaillibilité de l'Eglise, & celle de ses décisions, à moins qu'elles ne soient conformes à l'Ecriture, qui doit être la seule régle de foy, & il avoüe que ces principes, à les presser d'une certaine façon, semblent tendre à introduire une espece d'Anarchie & de libertinage dans l'Eglise.

Il paroît pourtant bien que l'Auteur ne veut pas se broüiller avec MM. les Protestans. Car n'est-il pas évident qu'une Religion, où selon lui.

même chacun est autorisé à ne pas croire ce que son Pasteur lui enseigne, & peut justifier ce refus, sur ce que „ leur autorité, de quelque „ maniere qu'on la considere, ou „ séparément, ou conjointement, „ ou tous ensemble, ou le plus grand „ nombre, n'est point sans bornes „ ni sans mesure à l'égard des „ choses de la Foy, & des régles „ génerales des mœurs? „ N'est il pas évident qu'une telle Religion ouvre absolument la porte à une véritable Anarchie, & au libertinage de croyance?

L'Auteur parlant ensuite des raisons qu'on peut avoir de condamner la séparation, déclare qu'il ne les rapporte point toutes, & qu'il ne prend point de parti. „ Si la „ cause des uns & des autres, dit-„ il, se plaidoit immédiatement „ devant Dieu, nos differends se-„ roient bien-tôt décidez; parce „ que Dieu nous demande moins „ que les hommes, & que ce „ qu'il nous demande est bien dif-„ ferent de ce que les hommes exi-

„ gent de nous. „ Le procès est jugé, & c'est J. C. même qui l'a jugé, lorsqu'il a dit à ses Apôtres & à leurs successeurs, *qui vous écoute, m'écoute, allez, enseignez toutes les Nations, & je suis avec vous jusqu'à la consommation des siécles*, ce qui prouve en même tems la perpétuité de l'Eglise, & assûre son indéfectibilité.

L'Auteur en parlant de la Circoncision & du Baptême, n'admet ni dans l'une ni dans l'autre la nécessité de moyen pour le salut. „ Ceux, „ dit il, qui n'ont pû connoître ni „ la révélation donnée à Moyse, „ ni celle de J. C. ont pû être sau- „ vez par d'autres moyens que la „ Circoncision. „ Nous le défions de citer un seul Théologien, qui ait enseigné que le Baptême, au moins *in voto*, ne soit pas la seule porte pour entrer dans l'Eglise de J.C. hors de laquelle il n'y a point de salut. Mais l'idée qu'il nous donne de cette même Eglise, dans ces derniers tems, n'a rien de moins étrange, écoutons-le.

„ Oserai-je dire, que dans les
„ derniers tems le Christianisme
„ étoit semblable à un marché, où
„ l'on voyoit des marchandises à
„ vendre, des Bâteleurs, & des Char-
„ latans, qui amusoient le Peuple;
„ beaucoup de clinquant, beau-
„ coup d'ornemens, qui cachoient
„ les défauts de la marchandise.
„ Pour les dogmes, il est certain,
„ que la décadence du Latin, le
„ mélange des peuples Barbares, &
„ la corruption qu'ils introduisirent
„ dans les langues d'Europe, les
„ subtilitez des anciens Philoso-
„ phes, celles des nouveaux, le
„ jargon des Mystiques & des Dé-
„ vots, celui des Ecoles & des
„ Cloîtres altererent en plusieurs
„ manieres la Théologie & la Reli-
„ gion, & firent naître des dis-
„ putes, qui augmenterent de jour
„ en jour l'obscurité, & l'ignoran-
„ ce des Chrétiens, donnerent
„ lieu de plus en plus aux prati-
„ ques artificieuses & mercenaires
„ du Clergé. „

Enfin où cet Ecrivain a-t-il trou-

vé, que dans le ſecond Concile de Piſe, on ſe déclara expreſſement pour la néceſſité de réformer l'Egliſe dans la Foy ? il s'exprime plus exactement en diſant, que l'ouvrage de la réformation fut en géneral le fruit de la politique ; & la Miſſion des Réformateurs, celui de la haine.

Nous ne le ſuivrons pas dans l'abregé hiſtorique, qu'il nous donne de cette prétenduë réformation; il n'y ménage pas plus les termes que par-tout ailleurs. Sur ce que par la confeſſion de foy de Zuingle, il paroît que ce Sectaire a cru le Salut des Payens, & qu'il fait trouver dans le Ciel, les Patriarches, les Prophêtes & les Apôtres avec les Héros & les Sages du Paganiſme, „ que les ſages Payens, dit notre „ Auteur, ſoient ſauvez des pei„ nes deſtinées aux méchans, & „ tous ceux qui ſuivent & pratiquent „ exactement les devoirs de la Re„ ligion naturelle toute ſeule, fau„ te d'être à portée de connoître „ J. C. & la révelation ; cela ne

„ peut révolter que l'orgueil judaï-
„ que de certains Chrétiens; mais dire
„ que ces Sages seront même au
„ rang des Saints, cela diminuë trop
„ les droits du Christianisme.

Il remarque assez judicieusement, qu'à la haine *réciproque* & les autres passions, qui empêchent la réconciliation des Chrétiens, il faut ajoûter l'intérêt des Grands & la politique du siécle ; qu'il y a tel pays dans le monde, où *Papiste* signifie moins un homme de la Religion du Pape, qu'un homme élevé dans des maximes trop favorables au pouvoir des Rois, & que l'on oseroit presque assûrer que le progrès du Papisme y paroît d'une conséquence plus affreuse, que celui du Déïsme & de l'indifference dans la Religion. Mais est-il exactement vrai, que la fin du Concile de Trente doive être prise pour l'Epoque de l'établissement de la Religion protestante ? que depuis cette époque cette Religion „ étant devenuë, &
„ par la possession & par les Trai-
„ tez maîtresse légitime de plu-

„ ſieurs Etats conſiderables; les
„ Eccléſiaſtiques Romains, quoi-
„ que toujours ſes ennemis capi-
„ taux, furent contraints de la trai-
„ ter, du moins extérieurement,
„ comme légitime. „ Car il nous
ſemble qu'autre choſe eſt de recon-
noître des Princes & des Etats prote-
ſtans pour des puiſſances légitimes,
& autre choſe de regarder leur Re-
ligion comme légitime.

Cette premiere diſſertation finit
par un abregé hiſtorique des diffe-
rentes tentatives, qu'on a faites en
divers tems pour reconcilier les
Egliſes proteſtantes entr'elles & avec
l'Egliſe Romaine. L'Auteur y con-
ſerve toujours ſon caractere de con-
ciliateur tolerant. „ Sur ce der-
„ nier article, dit-il, (il s'a-
„ git de l'Euchariſtie) je ſuis per-
„ ſuadé que la tolérance ſeroit très-
„ poſſible, s'il plaiſoit aux Théo-
„ logiens des trois partis de ne pas
„ forcer les conſciences, & s'ils évi-
„ toient d'y jetter le trouble par
„ leurs Controverſes dans les ac-
„ ceſſoires. Voici mon idée. Le Ca-

„ tholique n'eſt pas Idolâtre dans le
„ culte de l'Eucharistie, parce qu'il
„ y adore J. C. comme Fils de
„ Dieu, ſeconde perſonne de la
„ Trinité. Le Luthérien ne ſeroit pas
„ Idolâtre, parce qu'il adoreroit J.
„ C. réellement préſent aux eſpe-
„ ces du pain & du vin; le Cal-
„ viniſte ne ſeroit pas Idolâtre, par-
„ ce qu'il adoreroit J. C. préſent
„ en eſprit, & par ſa Divinité
„ aux eſpeces de la communion. „

Mais ne s'agit-il que de cela pour concilier les Chrétiens? ne faut-il pas croire ce que l'Egliſe, qui qui eſt une, Sainte, Catholique & Apoſtolique nous enſeigne ſur ce Myſtere? Le ſeul moyen de faire de bons Chrétiens eſt-il, comme l'Auteur ajoûte, de s'arrêter aux devoirs que l'Evangile nous preſcrit, ſans trop s'embarraſſer de ce qui ſera éternellement l'objet des controverſes? ou plûtôt un des plus eſſentiels devoirs, que l'Egliſe nous preſcrit, n'eſt-ce pas de conformer notre croyance à ſes Déciſions? Y a-t-il un autre moyen de *reduire le*

Chri-

Christianisme à sa véritable simplicité?

Seconde Dissertation. Elle traite de la Religion des Vaudois. Ces Hérétiques, dit-on, ne reconnoissent pour leur premier Chef ni Jean ou Pierre Valdo, Waldo ou Valdio, Marchand de Lyon, qui vivoit dans le XII. siécle, & que l'on croit communément avoir établi la Secte des *Pauvres de Lyon*, ni le Valdo contemporain de Berenger, & son compagnon de Croyance; ni Pierre de Valdis, qui vivoit au VII. siécle; ils prétendent tirer leur nom des Vallées, qu'ils habitent depuis un tems immémorial, & soutiennent que ces Docteurs, qu'on veut leur donner pour Patriarches, ont puisé chez eux la saine Doctrine, qu'ils avoient toujours conservée. Ils donnent à leur Eglise le titre de Catholique & d'Apostolique, & assûrent qu'elle s'est préservée de la corruption jusqu'au commencement du IX. siécle. Alors, disent-ils, Claude, Archevêque de Turin, que le P. Benoît, Dominiquain, a mal-

à-propos confondu avec Claude Seyssel, qu'il nomme Sessel, aussi Archevêque de Turin, au commencement du XVI. siécle, s'éleva contre les abus, & contribua par ses Ecrits à détacher les vallées de la Communion de Rome, avant une plus grande corruption.

Des Vallées, si on en croit quelques Ecrivains, la Doctrine des Vaudois passa en Provence & en Languedoc, où ces Sectateurs reçurent le nom *d'Albigeois* : à Lyon, où les partisans de Valdo furent nommez *les Pauvres de Lyon* : en Picardie & dans le pays Wallon, où elle fut appellée, *l'Hérésie des Picards*: en Angleterre, où elle fut portée par Lollart, & renouvellée par Wiclef, enfin en Bohéme, où Jean Hus la publia; cependant si toutes ces Sectes avoient emprunté le fond de leur doctrine des Vaudois, ils leur avoient aussi en échange rendu quelques-unes de leurs opinions particulieres; mais ceux-là se trompent assûrément, qui confondent les Vaudois avec les Albigeois. Ceux-

ci étoient Manichéens, & ceux-là ne l'étoient point, & si un ancien Poëte François, parlant de l'Héréſie des Picards, la nomme la *Vaulderie.* C'eſt qu'on donnoit mal à propos & ſans connoiſſance de cauſe le nom de Vaudois à toutes les ſectes, qui les reconnoiſſoient ſur quelques points pour leurs Auteurs.

S'il eſt conſtant, dit le Diſſertateur, que le Manichéiſme de ces Sectes, & tous leurs autres excès ſont bien averés, on fait injuſtice au Chriſtianiſme en reconnoiſſant de tels Héretiques pour membres d'une Egliſe, qui ſe dit Apoſtolique. Mais, ajoûte-t-il, „ il paroît clairement que les Auteurs, qui ont „ fait l'Hiſtoire des premiers Vau„ dois, ont eu grand ſoin de la di„ ſtinguer de ces Sectes avec leſ„ quelles Leger & quelques Prote„ ſtans ont voulu aſſocier les Evan„ geliques des Vallées, Après tout „ on n'a pas de monumens plus „ authentiques que les Auteurs mê„ mes du ſiécle, à qui s'adreſſera„ t-on, ſi on s'obſtine à recuſer ces

„ témoins, & si l'on refuse d'ajoû-
„ ter foi à des Ecrivains, sur l'Es-
„ prit desquels le faux zéle de par-
„ ti, & même l'ignorance n'a pas
„ eû assez de pouvoir, pour les obli-
„ ger à confondre injustement les
„ Vaudois avec les autres ennemis
„ de l'Eglise Chrétienne d'alors? „

Notre Auteur supposant donc comme prouvé, que les Vaudois des Vallées ne sont ni les Albigeois, ni les Picards, ni les Petrobusiens, ou Sectateurs de Pierre de Bruys, ni tant d'autres Sectes confonduës, justement ou injustement sous le nom odieux de Manichéens, nous apprend quels sont les points, qui séparerent d'abord de l'Eglise Catholique une partie de ceux, qu'on a pû ranger légitimement sous le nom de Vaudois; mais comme quelques Historiens ont confondu sous ce nom les autres Sectes, il a soin de nous avertir dans ses notes de ce qui appartient à chacune en particulier.

On conçoit bien que ce mélange & ces distinctions ne sont pas

ſuſceptibles d'un extrait. Ainſi nous renvoyons ces diſcuſſions au livre même. Nous avertirons ſeulement que Leger, Miniſtre Vaudois, qui eſt beaucoup cité dans cette diſſertation, a pris à tache de perſuader au public, que la plûpart des dogmes proteſtans ont été tenus par les anciens Vaudois. On ſçait que M. Boſſuet appelloit cét Ecrivain *le plus hardi, comme le plus ignorant de tous les hommes*, & notre Auteur ne paroît pas avec raiſon faire grand fond ſur le récit de ce Miniſtre ; il ne croit pas même les fragmens citez par Leger bien authentiques.

Quant à ce qui regarde la Diſcipline des Vaudois anciens & modernes, il prétend qu'on leur en a beaucoup impoſé, & entreprend de les juſtifier de la plûpart des crimes & des abominations qu'on leur a imputez. La plus forte de ſes preuves eſt l'acharnement, qu'on a, ſelon lui, dans toutes les Religions à calomnier ceux qui s'écartent des préjugez. „ Les Payens, dit-il, haï- „ rent & calomniérent les premiers

„ Chrétiens. Ceux ci devenus les „ maîtres les haïrent & les calom- „ nierent à leur tour. „ Les Vaudois, ajoute-t-il, ont une discipline Ecclésiastique assez simple, il nous apprend que leurs Ministres s'appellent *Barbes*, mot qui en François signifie *Oncle*, c'est, dit-on, par une espece de respect qu'ils donnent ce nom à leurs Pasteurs, & même aux personnes âgées, qui méritent de la déference; usage assez ordinaire en Provence & en Languedoc, & même parmi les Sauvages du Canada. Un autre Historien prétend que les Ministres Vaudois se nommerent Barbes, pour ne point être découverts *ez lieux & tems dangereux*. C'est par cette même raison, & afin de pouvoir aller par-tout sans être reconnus, que la plûpart pratiquent la Médecine & la Chirurgie.

Troisiéme Dissertation. Elle roule sur la Discipline Ecclésiastique des Bohémiens ou freres de Bohemes. Ces Sectaires ont été autrefois nommez *Hussites* & *Callixtins*; mais

quoiqu'ils se glorifient d'avoir eû Jean Hus pour Réformateur, ils n'acceptent point le nom de Hussites, parce que, disent-ils, nous ne reconnoissons point un homme pour maître. Ils se nommoient *Freres de la Loy de J. C.* ce qui leur a fait rejetter le nom de Callixtins, c'est que ceux, qui étoient ainsi proprement nommez, ne s'éloignoient guères des sentimens de l'Eglise Romaine, qu'en ce qu'ils donnoient la communion sous les deux especes. Les autres se séparerent même d'eux tout-à-fait en 1457. & avant ce tems là les Hussites avoient encore été nommez *Taborites*, d'une ville de Boheme appellée *Tabor*, dont ils s'emparerent sous la conduite du fameux Jean Zisca, leur Géneral.

Selon M. Lenfant, ils étoient dans presque tous les sentimens, qu'Enée Sylvius attribuoit aux Vaudois. M. de Beausobre, dans sa Bibliotheque germanique, a divisé les Bohemiens en trois parties, celui des Calixtins, celui de ceux, qui vouloient une Réformation à la Vaudoise, &

celui des Picards, véritables précurseurs des Sacramentaires. Il y a ici des choses fort curieuses sur la Discipline des Freres de Boheme, mais il faudroit transcrire tout cet Article. Nous finirons en disant, que depuis que la Boheme est sous la domination de l'Empereur, cette Secte est presqu'entierement éteinte.

Quatriéme Differt. De la Religion & des Céremonies des Lutheriens. „ Il seroit à souhaiter, dit l'Auteur, „ que l'Eglise n'eût point été divisée, & que l'on se fût supporté „ les uns les autres avec autant de „ charité, dans la bergerie du grand „ Pasteur, que l'on est obligé de „ le faire dans un Etat, où l'on „ se reconnoît tous sujets d'un même Maître; mais puisque les choses „ sont venuës à un tel point que les „ Catholiques ne sçauroient céder aux Protestans, sans abandonner leur authorité absoluë; & „ que d'autre côté les Protestans „ ne sçauroient se passer de l'examen, pour soûtenir la justice de „ leur réforme; il me sera bien per-

„ mis de laisser à J. C. seul la déci-
„ sion du salut des uns & des au-
„ tres. „ Nous sommes très-persuadez, que peu de Protestans refuseroient de souscrire à cette maxime, les vrais Catholiques se glorifieront toujours de n'être pas si tolerans. . . . . . .

Pour bien rapporter la Croyance des Luthériens, selon l'Auteur, il faut l'extraire de leurs Livres symboliques, entre lesquels la Confession d'Augsbourg tient le premier rang, les autres sont l'Apologie de cette Confession, par Mélancton, & les Articles de Smalcalde. A ces trois Ecrits, dans lesquels M. Bossuet a trouvé de grandes variations, on peut joindre le grand & le petit Catechisme de Luther, la confession Saxonique, dressée par Mélancton, celle de M. Witemberg par Brenrius, le Catéchisme de Witemberg de 1571. le Consensus de Dresde, le Grond-Feste, ou le fondement, tous deux de la même année, le Formulaire de la concorde; mais la plûpart de ces Ecrits

ne regardent pas le corps entier du Luthéranisme. Cependant il est bon de remarquer, que comme on ne donne ici le précis des Livres symboliques, que pour faire connoître la croyance particuliere des Luthériens, tant en ce qui les éloigne des Catholiques Romains, qu'en ce qui les sépare des Réformez, l'Auteur a cru inutile de toucher aux Articles, qui leur sont communs avec les uns & avec les autres.

Sur ce que les Luthériens soûtiennent, que toute grace divine est efficace, que si elle n'est pas suivie de son effet c'est la faute du pécheur, & que les plus raisonnables d'entr'eux conviennent, que ce systême est plein de difficultez. „Avouons, „ dit notre Auteur, qu'il est plein „ de contradictions, & pour ne „ rien garder sur le cœur, avouons „ enfin que tous les Théologiens „ du Christianisme auroient bien „ dû nous laisser la permission de „ nous sauver, sans leur obscur & „ inutile verbiage, touchant le „ Decret, l'élection, la grace effi-

„ cace, particuliere, universelle,
„ irrésistible, amissible, inamissible,
„ suffisante, le pouvoir prochain,
„ &c. „ L'Auteur auroit bien pû lui-même éviter cette saillie de mauvaise humeur. Il doit sçavoir que ce sont les Héretiques, qui ont obligé les Peres & les Théologiens d'entrer dans ces Controverses & dans ces explications, dont on n'instruit les simples Fideles dans l'Eglise Catholique, qu'autant qu'il est nécessaire pour éclaircir leurs doûtes, & régler leur conduite.

L'Auteur traite en passant la fameuse question de la validité des Ordinations Protestantes.„Celle des
„ Anglicans, dit-il a causé l'exil
„ ou la fuite du Sçavant, qui
„ plaidoit pour elle. Il demeure
„ en Angleterre, où il est estimé de
„ tous ceux, qui rendent justice au
„ vrai mérite & à la vertu. Les Ca-
„ tholiques, ajoute-t-il, obje-
„ ctent à-peu près la même chose
„ aux Luthériens qu'aux Anglicans..,
„ Les Luthériens répondent entre
„ autre chose, qu'il n'est pas ab-

„ ſolument néceſſaire qu'un Evê-
„ que ordonne, que ce droit d'é-
„ lir & d'ordonner appartient
„ à toute l'Aſſemblée des Fideles ;
„ que comme les Fideles, ſelon Car-
„ pzovius, ſont en droit, d'éviter
„ le Paſteur, qui ſe metamorpho-
„ ſe en Loup, ils ont de même ce-
„ lui d'élire un autre Paſteur à la
„ place de ce Loup ; &c. (*a*) Que
„ le Lecteur, ajoûte l'Auteur de la
„ Diſſertation, juge de la ſolidité
„ de ces réponſes, où il ſemble
„ qu'on élude la difficulté plûtôt
„ qu'on ne la réſout. „

Le Miniſtre Claude s'y prend encore d'une autre maniere pour juſtifier les Ordinations proteſtantes ; mais il ne répond pas au défaut eſſentiel, que les Catholiques leur reprochent. L'Article de la confeſſion mérite d'être lû. Quant au genre, dit un Auteur Saxon, la confeſſion particuliere ou privée, & l'abſolution ſont d'inſtitution di-

(*a*) Dans la Juriſprudence Eccleſiaſtique.

vine, mais quant à l'eſpece, la maniere dont il faut ſe confeſſer, & le tems auquel on le doit, c'eſt l'Egliſe, qui a droit de déterminer ces choſes. On pourra voir dans le livre même les conſéquences qu'on tire de ce principe dans la pratique.

Cinquiéme Diſſertation. Elle nous inſtruit des uſages des Calviniſtes. „ Le Calviniſme, dit notre Auteur, „ a rafiné ſur ce que Luther avoit „ trouvé ſupportable. J'oſerois „ preſque comparer ces deux ré- „ formations à deux Prudes. L'une „ a renoncé à toutes ſortes d'atours, „ même à ceux qu'elle pouvoit „ conſerver avec bienſéance. L'au- „ tre ne pouvant oublier entiere- „ ment ce qui la paroit, lorſqu'el- „ le ne s'attachoit qu'à plaire, con- „ ſerve encore dans ſa réforme des „ ornemens aſſez éclatans, pour „ faire connoître ce qu'elle étoit „ autrefois. „ Il pouſſe encore plus loin cette comparaiſon, qui lui a paru belle ; mais ce badinage dans une matiere auſſi ſérieuſe ne ſera pas du goût de tout le monde.

„ Comme le Calvinisme, pour-
suit-il, est fondé sur l'examen
„ & la spiritualité, il en résulte
„ nécessairement une tolerance sans
„ bornes, & une liberté excessi-
„ ve, dont les Calvinistes ne veu-
„ lent pas reconnoître les dangers...
„ Quant à leur spiritualité, j'appel-
„ le ainsi cette réduction du culte à
„ la Méditation, à la Priere, au
„ Sermon, sans admettre aucun
„ extérieur, aucune céremonie,
„ aucune pompe, qui fixe l'atten-
„ tion du peuple assemblé entre
„ les quatre murailles d'un Tem-
„ ple, où rien ne frappe qu'un
„ Ministre dans une chaire, ils se
„ croient tous également capables
„ d'adorer Dieu en esprit... sans
„ aucun secours extérieur. Mais les
„ Réformez ne présument-ils pas un
„ peu trop de la capacité des moin-
„ dres Fideles, & cette grande spiri-
„ tualité ne flatte-t'elle pas égale-
„ ment ceux, qui n'aiment rien de
„ gênant dans la Réligion, ou qui se
„ croyent supérieurs à tout le reste
„ des Chrétiens par leur esprit? „

Après ces Réflexions judicieuses, l'Auteur remarque en peu de mots la multitude des confessions, qui sont sorties de l'Eglise réformée; leurs incertitudes, leurs ambiguitez, & renvoye pour une ample instruction à l'histoire des Variations de M. Bossuet. „ Un des Ouvrages, „ dit-il, le mieux suivi, & le plus „ ingénieux qu'on ait vû dans tous „ les siécles passés. „

Ce qu'il s'est sur-tout étudié à bien démêler, c'est la difference du Consistoire, du Cœtus, qui est particulier à l'Eglise réformée des Pays-bas, & des Synodes, soit nationnaux, soit provinciaux. Il parle ensuite de l'*examen peremptoire*, que doivent subir ceux, qui aspirent au Ministere, avant que d'y être reçûs. Sur quoi il fait cette remarque: „ Que les Protestans sont „ obligez d'avoir recours à la di- „ stinction, qu'ils ont si souvent „ reprochée aux Catholiques; que „ les Pasteurs soient méchans, pro- „ phanes, impies, cela nuit à leurs „ personnes; dit M. Claude, mais

„ cela ne nuit point à leurs fon-
„ ctions; parce que leurs fonctions
„ ne ſont pas à eux, & qu'elles
„ ſont à l'Egliſe. Il avoit dit aupa-
„ ravant : tout ce que font les Pa-
„ ſteurs, en ce qui concerne la Re-
„ ligion, ils le font au nom de
„ l'Egliſe, & par conſéquent au
„ nom de J. C. Cette diſtinction
„ eſt remarquable; accordons-là
„ aux Proteſtans, diront peut-être
„ des Catholiques tolerans, mais
„ qu'ils nous laiſſent joüir en paix
„ de celle, que nous mettons en-
„ tre le Siege Apoſtolique & le
„ Pape. „

Il n'eſt pas beſoin d'être Tolerant pour parler ainſi; & il ſeroit à ſouhaiter, que l'Auteur n'eût pas porté plus loin le tolerantiſme. Nous ajoûtons, qu'il n'eſt preſqu'aucun Article de la réformation, où les réformez ne ſoient revenus aux principes, qui leur avoient ſervi de prétextes pour ſe ſéparer de nous. Calvin lui-même & toute ſon Egliſe après lui, n'ont-ils pas ſévi contre cette tolerance & cette liberté

de croire & d'écrire, qu'ils avoient eux-mêmes établies, comme le fondement de leur réforme; & qui en fait encore comme l'essence?

ARTICLE XCI.

ELEMENS DE LA Philosophie de Newton, mis à la portée de tout le monde, par M. de Voltaire, à Amsterdam, chez Jacques Desbordes, 1738. 1. *Vol. in* 8. *p.* 399. *avec des figures en bois, inserées dans le discours & plusieurs Vignettes & Fleurons allegoriques & gravés en taille douce.*

VOici un Ouvrage bien propre à justifier la remarque que nous faisions dans un de nos derniers Mémoires, à la gloire de notre siécle, que c'étoit le siécle des Sciences profondes, des Arts solides & des découvertes utiles, en comparaison du siécle précedent, que nous appellions le siécle des beaux Arts & de la belle Litterature.

Dans cette remarque, nous avions ſur-tout en vûë *M. de Voltaire*, & l'Ouvrage que nous annonçons, avec un nombre d'Auteurs & de Génies brillans & profonds, que la force & l'élevation de leurs pensées a rappellés & rappelle tous les jours de la carriere du bel eſprit au goût dominant du ſiécle pour la Philoſophie, la Géometrie & les autres Sciences de raiſonnement.

Ce n'eſt rien que la Philoſophie & la Géometrie en géneral. La Philoſophie à la mode, celle de Deſcartes pouvoit aſſez, ſans trop faire de violence au génie poëtique, *l'appeller à ſoi*, le captiver, le tranſformer. La transformation d'un Poëte en un Philoſophe Cartéſien, celle au moins du Cartéſien en Poëte, pouvoit n'être pas plus merveilleuſe, que la métamorphoſe toute naturelle d'une *Chryſalide* envelopée en un joli *Papillon*. Le goût romancier, qu'on a de tout tems un peu reproché, & que notre Auteur reproche tout-à-fait aux

Physiciens modernes, est fort analogue au goût de la Poësie.

Il faut pourtant l'avouer; soit hasard, soit adresse de la part des Philosophes, il est heureux pour Newton même, & pour son goût de Philosophie un peu hérissée, & *placée dans un abîme*, que Descartes lui ait servi de Précurseur avec sa maniere sensible & naturelle de Philosopher, & avec tous ces noms rians de matiere subtile, de Globules & de Tourbillons. Il convenoit de commencer par là, s'il convient de finir par les Réfrangibilitez, par le vuide & par les Attractions dont on auroit été d'abord révolté, dont on étoit même déja rebuté par les *qualités occultes*; qui avoient un peu de leur air.

L'air n'est plus rien, on ne consulte désormais que le fond des choses. L'esprit Géometrique a absolument pris le dessus. Les François mêmes, se firent d'abord prier pour adopter Descartes, tout à leur portée qu'il étoit. Tout difficile, tout indéchifrable que paroît Newton, le

voilà pourtant à notre portée ou à peu près. Presque toute l'Europe Géometre est newtonienne, c'est un fait, & l'Angleterre ne se flate plus sans espoir, de nous voir payer le Tribut, qu'elle exige, assez fiérement même, par des mains ausquelles nous avons l'habitude de payer les plus grands Tributs d'estime & d'applaudissemens publics.

A peine les nouveaux élemens ont paru, qu'on les a vûs dans les mains de tout Paris, & dans toutes sortes de mains. Le prix n'arrête personne. On les enleve. On se les arrache. Chacun veut au moins en lire un Chapitre, en parcourir les titres, dévorer le livre des yeux. Ceux même qui ne le trouvent pas à leur portée; *car à la portée de tout le monde* il ne l'est pourtant que de ceux qui l'étudient un peu, cela s'entend bien; tous veulent néanmoins en arracher quelque lambeau de Doctrine newtonienne.

Tel qui par sa précipitation à lire ou à se dégoûter, n'en remporte que deux ou trois termes, cherche

par-tout quelqu'un qui les lui explique, & donne lieu à des discussions sçavantes, à des éclaircissemens, & à une augmentation de connoissances & de lumiere philosophique, dans les cercles, & dans les têtes souvent les plus frivoles.

Rien ne prouve mieux l'efficacité tranchante de la parole, & la supériorité d'un homme qui sçait la manier. Newton, le grand Newton fut, dit-on, 27. ans enterré dans *l'abîme*, dans la Boutique du premier Libraire, qui avoit osé l'imprimer. Newton avoit mesuré, calculé, pesé; Newton n'avoit point parlé. La Géometrie est-elle un langage? Mille sçavans Anglois, Allemands, Hollandois, Moscovites étoient descendus dans *l'abîme*, avoient percé les *tenebres*, avoient commenté, déchifié, expliqué savamment Newton. Leurs travaux sont admirables, & il y en a tel qui y a montré un génie peut-être aussi fort que celui de Newton. Mais tous ces grands hommes n'avoient point parlé, ou, ce qui va au même, n'avoient parlé

que ſçavamment aux Sçavans. Newton etoit un ſecret, qu'on ſe diſoit comme à l'oreille, encore y faloit-il de bons entendeurs. Car on ne parloit que par ſignes *a*, *x*, +, −, &c.

M. de Voltaire parle enfin, & auſſi-tôt Newton eſt entendu ou en voye de l'être ; tout Paris retentit de Newton, tout Paris bégaye Newton, tout Paris étudie & apprend Newton. On gloſe ſur toutes choſes, nous diſons le fait. Et puis il faut prendre tout du bon côté, qui eſt, pour les eſprits bien faits, le vrai côté.

Il n'y a rien que de louable dans le projet de M. de Voltaire, de ſe rendre Philoſophe, & de rendre, s'il eſt poſſible, tout l'Univers newtonien. Le public n'eſt pas toujours équitable. Deux talens dans le même homme ſemblent paſſer les bornes de ſon admiration. On aime à ſe dédomager ſur l'un de ces talens, du Tribut d'éloges qu'on prodigue, comme malgré ſoi, à l'autre.

Les Critiques de profeſſion ſur-

tout ſont injuſtes, & toujours déterminez à mettre les choſes au pis. A peine a-t-on parlé de M. Voltaire Philoſophe, que les Rivaux de M. de Voltaire Poëte ou Ecrivain, ſe ſont flatés de le trouver à leur avantage, pour le punir de les avoir peut-être plus d'une fois effacez. M. de Voltaire Philoſophe, a été pour eux un Phenomene. Ils ont cru pouvoir l'obſerver, & y découvrir des tâches, des malentendus, des erreurs. Y en eut-il? Il y en a par-tout; & dans un noble projet, on tombe noblement.

Encore ne ſeroit-il pas donné à toutes ſortes de critiques de ſe porter ici pour agreſſeurs. Pour attaquer les nouveaux élemens, il faut attaquer Newton. Mais c'eſt qu'on doûte que le grand Poëte ait entendu le grand Géometre. Mais il faudroit être Géometre ſoi-même & entendre Newton, pour faire voir que quelqu'un ne l'a pas entendu. Miſerable eſprit de chicane, qui n'infecte que trop notre ſiécle ou notre Nation!

Ceux qui ſeroient le plus capables

de découvrir peut-être quelque petit foible dans l'exécution d'un projet ſi noblement hardi, les vrais ſçavans ſeront plus indulgens. Ils applaudiront au deſſein, ils feront valoir l'exemple, ils aideront à une nouvelle execution, ils encourageront tout le monde; ils remerciront de bonne foi l'Auteur, d'avoir prêté (car voila le vrai point de vûë) la célébrité de ſon nom à des matieres, qui de ſoi n'ont ni célébrité, ni éclat, ni attrait ſenſible.

Outre ce remerciment géneral, nous croyons devoir tenir un compte ſpecial a l'Auteur, de la ſageſſe, de la moderation, du bon eſprit, avec lequel il a traité les points où laPhyſique tient néceſſairement aux grands principes, & où elle ne ſe trouve que trop ordinairement en contraſte, ou en divorce, avec les reſpectables véritez de la Religion naturelle & révelée.

Que l'Auteur ait traité un peu cavalierement Deſcartes, Malebranche & tous nos Philoſophes François, qu'il ait enrichi

richi Newton de bien des découvertes précises de Grimaldi ; que pour cent belles choses qu'il pouvoit rapporter de Kircher, il n'ait cité qu'une de celles qui pouvoient lui donner du ridicule, nous rejetterons tout sur un petit reste d'humeur poëtique, theâtrale & satyrique, dont la Philosophie achevera tout à l'heure de lui faire sentir l'abus, & pour le moins l'inutilité.

M. de Voltaire a parlé avec décence de Dieu & de ses attributs. Il a reconnu, publié, vangé même les droits du Créateur, sa puissance, sa sagesse, sa liberté même & sa Providence. Nous avons été frappez, il faut l'avouer, de la singularité d'un raisonnement fort nouveau, & qui a bien sa justesse, par lequel il prétend montrer, que Descartes & Epicure ont tous deux pris le change, l'un en niant, l'autre en établissant l'existence de Dieu, en conséquence du plein & du vuide, qui font la base de leurs systêmes respectifs.

Nous ne sentons pas bien cepen-

dant, la liaison qu'il y a entre l'opinion Epicurienne du vuide, & l'existence d'un Dieu Créateur. Nous doutons même qu'Epicure fût Athée; & qu'il niât autre chose que la Providence. D'un autre côté son systême de hasard, ne nous paroît pas plus orthodoxe, en Theologie qu'en Philosophie.

Mais pour ce qui est de Descartes, la contradiction nous paroît fort bien relevée, entre l'existence d'un Dieu Créateur, & l'impossibilité du vuide, c'est-à-dire, de l'anéantissement, qui dérive de la nécessité, de l'infinité, de l'éternité de la matiere; comme Spinosa ne l'a que trop vérifié, n'ayant été à cet égard que rigide Cartésien.

M. de Voltaire adresse son livre, par une double Dédicace, en vers & en prose, à Madame la Marquise du Châtelet, dont l'esprit & la capacité dans ces matieres Physico-Mathematiques, sont réellement fort au dessus de son sexe, & de la noblesse même de sa naissance & de sa

condition. Et c'eſt encore ici une nouvelle preuve de notre remarque préliminaire, en faveur du ſiécle qui éleve juſqu'aux profondes épines Géometrico philoſophiques de Newton, des eſprits, que le ſiécle précedent n'a jamais familiariſés qu'avec les fleurs de la Poëſie, du beau ſtile, & de l'érudition litteraire tout au plus.

Vingt-cinq Chapitres font juſqu'ici le corps des nouveaux élemens. Les 14. premiers contiennent le ſyſtême de M. Newton ſur l'Optique, c'eſt-à-dire, ſur la lumiere & ſur les couleurs. Les 11. derniers ſont un précis aſſez complet du ſyſtême general de ce Philoſophe. Le *premier Chapitre* explique *ce que c'eſt que la lumiere, & comment elle vient à nous.* L'opinion de Deſcartes eſt ici fort bien expoſée. C'étoit le morceau brillant du ſyſtême general de ce Phyſicien célebre.

Deſcartes avoit penſé en grand dans le grand. Ses ſyſtêmes generaux ſont aſſez vraiſemblables. Ils ſont le fruit de ſon génie. On dit que

Lulli, lorsqu'il avoit composé un sujet, un dessus brillant, une Basse pleine d'harmonie, ou même le dessus & la Basse d'un grand Chœur, donnoit la partition ou les parties de détail à faire, à ses Eleves. On diroit que le grand génie de Descartes, après avoir formé ses corps de systême, laissoit à son bel esprit le soin du détail des hypothêses, des explications particulieres. Ce détail n'est communément qu'ingénieux, & le plus souvent il est plein de fiction, & démenti par l'expérience, & par l'histoire des choses. Et M. de Voltaire dit avec autant de justesse que d'esprit, que *Descartes auroit été le plus grand Philosophe de la terre, s'il avoit moins inventé.*

La pensée génerale d'un Ciel, d'un Univers rempli de Globules, prêts à porter par-tout l'impression soudaine des corps lumineux, est une pensée infiniment simple, vaste & profonde. Mais Descartes s'est entêté sur deux ou trois points, sur l'effort pur & presque spirituel du corps lumineux contre les Globu-

lès, sur la propagation instantanée de la lumiere & sur la cause des couleurs, dérivée d'un tournoyement inexpliquable, ou même d'une tendance simple au tournoyement.

C'est par-là que Descartes donne beaucoup de prise à M. de Voltair qui ne le manque pas, & qui n'en tire que trop d'avantage contre les Globules en géneral, qu'il attaque encore avec M. Newton, par un autre côté fort spécieux. *Si la lumiere étoit toûjours répandüe dans l'air*, dit-il, & il ne faut pas chicaner cette expression un peu poëtique, *nous verrions clair la nuit comme le jour; puisque le Soleil sous l'Hemisphere pousseroit toujours les Globules, &c.* Les Newtoniens n'ont-ils rien à craindre de cette difficulté? Ils peuvent répondre, & les Cartésiens aussi, que la lumiere est infiniment plus rapide qu'une balle qui perce une girouete, sans l'ébranler.

Il est démontré, dit M. de Voltaire, *que la lumiere émane du Soleil, &c.* Voilà le vrai systéme de New-

ton, auquel il n'y a point de réplique, s'il est démontré. Suit la *Démonstration du mouvement de la Lumiere*, c'est-à dire, de sa succession. L'observation de *Roëmer* est célebre. Croirons-nous démontré aussi par M. *Breadley*, que la lumiere des Etoiles de la premiere grandeur, ne vient à nous qu'en 6. ans & un mois ? & tout de suite que celle des Etoiles de la sixiéme grandeur (qui ne sont pas pour cela 6. fois plus petites, ni 6. fois plus éloignées) demande 36. années & demi, pour sa propagation jusqu'à nous?

La critique que fait M. de Voltaire des Globules mols à ressort de Malebranche, paroît démontrée. L'infinie molesse se concilie-t-elle avec l'infinie élasticité, & résiste-t-elle à l'infinie pression? le Soleil étant supposé à 24000 demi diamétre de la terre, de 3000 lieuës le diametre, ce qui fait 36. millions de lieuës pour la distance de cet Astre, sa lumiere parcourt un milliard de lieuës par seconde. C'est

être un million & demi de fois plus rapide qu'un Boulet, qui dans le même tems parcourt 600 pieds. Selon d'autres calculs ou d'autres principes ou oblervations, la lumiere pourroit bien n'être pas autant de secondes ou de tierces a venir à nous, que M. Newton y met de minutes. Car il en met 7 à 8, à arriver du Soleil.

De cette rapidité, l'Auteur conclut subtilement, que le Plein de Descartes est chimérique; la lumiere ne pouvant percer en 8. minutes un espace si long, si plein & si resistant. Cela est vrai en supposant les Emissions. Chez Descartes le milieu est déja tout percé. Ce n'est pas la matiere qui perce la matiere, c'est le mouvement en quelque sorte incorporel, qui la pénetre sans obstacle, ou d'autant plus vite qu'il y a plus d'obstacle.

Chapitre II. La proprieté que la Lumiere a de se reflêchir, n'étoit pas véritablement connuë. Elle n'est point réflêchie par les parties solides des Corps. C'est le titre du Chapitre. On

ne peut exposer plus naivement que le fait l'Auteur, les inégalitez, les Scabrositez réelles du Miroir le mieux poli, & les bisarreries des Angles d'incidence & de réflexion; à quoi la Lumiere y seroit exposée, si elle y rebondissoit immédiatement.

Outre cette découverte, les Cartésiens mêmes doivent en reconnoître une autre fort belle, dans cette observation singuliere & toute pleine de sagacité de Newton, que vis-à-vis des Pores des corps, la Lumiere est souvent plus fortement réfléchie, que vis-à-vis de leurs propres parties solides. M. de Voltaire entre pleinement dans l'esprit de Newton, lorsqu'il dit d'une maniere vive & paradoxe, que *c'est en effet du vuide que réjaillit la lumiere*: Mais cela même ne démontre t-il pas que les Pores ne sont pas vuides? Le vuide, au reste, de Newton, n'est qu'un vuide de matiere, mais non de vertu; vertu occulte & peut-être divine: Car Dieu est l'espace chez Newton.

Le Chapitre III. traite de la *proprieté qu'a la Lumiere de se rompre*, c'est à-dire de se flêchir, de se plier en passant d'une substance dans une autre, par exemple, de l'air dans l'eau, ce qu'on appelle *Réfraction*. Le *Chapitre IV.* roule sur la *vision*, sur la conformation de nos yeux, sur la vûë des *Presbytes* ou des Vieillards, & sur celle des *Myopes* ou gens à *vûë courte*. Le *Chapitre V.* explique les Miroirs & les Telescopes, par des raisons mathématiques, que l'Auteur trouve insuffisantes, & qui le sont en effet en bien des cas. C'est ici une assertion nouvelle, & une découverte dans les formes de M. de Voltaire, qui a assez fait ailleurs ses preuves d'un génie inventif. Voici de quoi il s'agit: *Chapitre VI. Comment nous connoissons les distances, les grandeurs, les situations.* Quelques Geometres ou Physiciens se sont déja apperçûs, qu'en bien des cas les angles & les autres raisons optiques etoient en défaut, & qu'il faloit recourir au jugement de l'esprit, pour redresser

le jugement ou le témoignage simple de l'œil. C'est ce que nous avons appellé ailleurs *l'optique judiciaire*, pour la distinguer de *l'Optique géometrique* ordinaire. Nous avons même indiqué une *optique Physique*, & même une *Pittoresque*, fondée sur l'affoiblissement des lumieres & sur la *Perspective aërienne*, qui influe tout-à-fait sur nos jugemens des distances, par le bleu où l'air nébuleux effacé, que l'interposition de l'air répand sur les objets éloignez.

M. de Voltaire s'en tient à l'optique judiciaire, réflêchie, expérimentale, & n'en reçonnoît peut-être point d'autre. „ Il faudroit, „ *dit il*, que je sentisse les angles „ formez dans mon œil, pour en „ conclure immédiatement les di„ stances des objets; mais person„ ne, *ajoute-t-il*, ne s'avise de son„ ger à ces angles, quand il re„ garde un objet. La plûpart ne „ sçavent pas même si ces angles „ existent. „ *Sentir* les angles & les *connoître* est ce la même chose? on

ne connoît guères la fievre, la migraine & la goûte, & on les ſent d'autant mieux.

C'eſt ici un ſyſtême formé, nous n'oſerions dire une Hypotheſe. Par le tact, par le goût nous connoiſſons les objets, s'ils ſont durs ou mols, s'ils ſont chauds ou froids, s'ils ſont doux ou amers. Cette netteté, cette précision de connoiſſance, l'Auteur des Elemens la refuſe au ſens de la vûë, & le borne à ne connoître que les couleurs, ſans aucune connoiſſance appropriée & immédiate des diſtances, des grandeurs, ni même des figures. C'eſt une penſée neuve, fine & ingénieuſe, vraie même moralement parlant, *que nous apprenons à voir comme nous apprenons à parler & à lire.* Dans un arbre un Sculpteur voit une ſtatuë, un Charpentier une ſolive, un machiniſte un levier, un Géometre un cylindre, un Villageois voit un arbre tout court.

M. de Voltaire oppoſe en preuve une tour quarrée, que l'œil voit ronde de loin, & telle qu'elle

est de près ; d'autant mieux, dit-il, que le tact vient ici au secours de l'œil. C'est donner beaucoup d'avantage à ce tact, qu'on avoit jusqu'ici regardé comme le sens le plus grossier, le plus court, & le plus confus ; & le lui donner sur le sens ; qui paroît le plus étendu, le plus net, le plus ressemblant à l'esprit, à la Divinité même, le plus Géométrique au moins, & qui a en effet fourni aux Mathematiques quatre grandes sciences très-Géométriques, *l'Optique*, *la Perspective*, *la Catoptrique*, & *la Dioptrique*, sans parler de la *Chromatique*, qui ne fait peut être que d'éclore ou de commencer à former une Science à part.

Mais cette expérience d'une tour, vûë quarrée de près, & maniée tant qu'on voudra, la fera-t-elle paroître moins ronde de loin, & influera-t-elle autrement que dans le jugement propre de l'esprit ? M. de Voltaire cite un aveugle né, à qui le célebre *Chiselden* Anglois, abbatit la cataracte, & donna la vûë

des Sciences & des beaux Arts. 1689 en 1729. & il assûre que ce nouveau voyant *ne distingua de long-tems ni grandeur, ni distance, ni situation, ni figure.* Nous croirions bien que de long-tems il ne fut en état de faire entendre qu'il distinguoit tout cela. Il ignoroit le langage des yeux, c'est à-dire, celui qui est de convention arbitraire parmi les hommes: Car pour celui de la nature il faut croire, que du premier coup de pinceau, elle peignit les objets dans sa retine, comme elle les peint au moins dans un œil de bœuf, dans un œil même artificiel, qu'on met vis-à vis d'un petit trou éclairé, dans une chambre obscure.

M. de Voltaire ajoûte une chose que nous croions très-vraie, que l'aveugle guerri en question, portoit les mains aux tableaux, pour reconnoître, si ce n'étoit pas de vraies figures. Tous les enfans commencent par-là à juger des choses; & non seulement les enfans, mais le Peuple & tous les gens grossiers, mille personnes mêmes d'un es-

prit & d'une capacité médiocres, veulent toujours toucher, manier & remanier les objets des autres sens, & du pur esprit même, s'il étoit possible.

Un Tableau nommément est une imposture, une illusion, & le tact y vient fort à propos pour la découvrir. C'est là que ce mot ingénieux, *qu'on apprend à voir comme à parler & à lire*, est un mot sententieux & plein de vérité. Pour le malheur ou pour la gloire des peintres, nous apprenons à nous défier de leur art, & à le démasquer. Qu'ils prennent garde à ceux qui portent la main à leur ouvrage. Ils font bien dans le fond de les en empêcher : mais si ce geste échapoit à un connoisseur, ne seroit-ce pas le plus flateur éloge en ce genre? Il faut de la science pour juger du chef-d'œuvre de la science & de l'art.

Est-il réellement *démontré*, *qu'il se forme dans mon œil un angle une fois plus grand, quand je vois un homme à 2. pieds, que quand je vois le*

même homme à 4. *pieds de moi ?* A 6. pieds ce seroit la *trisection* de l'angle, à 10. la *quintisection*, à 14. &c.

Chapitre VII. De la cause qui fait briser les rayons de la Lumiere, en passant d'une substance dans une autre. Que cette cause est une Loi génerale de la nature, inconnuë avant Newton, &c. M. de Voltaire établit, que la Lumiere se rompt en se portant vers le côté qui l'attire le plus. C'étoit selon Descartes en allant vers le côté qui lui résistoit le moins. Croiroit-on qu'une si légere diversité de termes ou d'expressions, va fonder des guerres interminables parmi les Philosophes ?

M. de Voltaire fait ici une courte apologie de cette *attraction*, dont il est trop clairvoyant pour ne pas sentir le foible. Il va jusqu'à prétendre, que l'impulsion n'est pas mieux connuë: il n'y a qu'un mot à dire. *L'essence, la nature, le pourquoi, le comment* de l'impulsion n'est peut-être pas mieux connu, que celui de l'attraction. Mais l'*existence*, le fait de l'impulsion est connu

par la poudre qui pousse la balle ou le boulet, par le marteau qui enfonce le cloud, par le billard, par le mail qui pousse la boule, par l'eau qui fait aller le moulin, par le cheval même qui tire le carosse, par le batan qui frape la cloche, l'air, l'oreille, par la lumiere qui frape l'œil. Et l'attraction par où est-elle connuë ? par l'aiman & par quelques corps électriques plus artificiels que naturels, c'est-à-dire, par les seuls Phenomenes en petit nombre, où les agens de l'impulsion se dérobent aux yeux. Car l'attraction suppose toujours l'invisible, & est essentiellement invisible dans son existence, au lieu que l'impulsion se révele à tous les sens & sur-tout au tact, qui est le moins suspect, étant le plus grossier.

L'inflexion de la lumiere, à son passage près d'un corps étranger, est traitée ici d'un *nouvel univers, qui se révele aux yeux de ceux qui veulent voir*. L'Auteur en attribuë la découverte à *Grimaldi*, dont

l'Optique en un volume in-4. fort rare & fort recherché, a été un Préliminaire, pour le moins aussi avantageux pour l'Optique de Newton, que *Kepler* l'a été pour le reste du systême Physique, & peut-être aussi *Gregoire de S. Vincent* pour le nouveau systême de Géometrie *infinitésimale*. C'est précisément *Grimaldi* qui a découvert, *qu'un rayon de lumiere étoit un faisceau de rayons*, que le Prisme dilate, sépare, fend, & plie inégalement dans la réfraction.

Chapitre VIII. Suite des merveilles de la Réfraction de la Lumiere ; qu'un seul rayon contient en soi toutes les couleurs possibles : Ce que c'est que la Refrangibilité : Découvertes nouvelles. Outre la célebrité de son nom, M. de Voltaire prête à M. Newton tout le brillant de son génie, & n'annonce le nouveau systême, que sous les noms les plus pompeux de merveilles, de découvertes, de démonstrations ; traitant tout ce qui n'est pas Newton, d'hypoteses, de chimeres, de roman.

Cela aide bien, qu'on ne s'y trompe pas.

Descartes est fort bien réfuté sur le tournoyement des Globules, & sur leur tendance réellement chimérique au tournoyement. Les vibrations par lesquelles le P. Malebranche croyoit avoir concilié Descartes avec Newton, sont aussi refutées, & le mélange de l'ombre & de la lumiere aussi. Suit *l'expérience & la démonstration de la Réfrangibilité.* Le fond de l'expérience est de *Grimaldi*, qui n'en avoit conclu que *l'inégale Réfraction* des rayons par un Prisme.

Comme M. Newton a conclu, selon sa grande maniere, du fait au droit, de la réfraction à la réfrangibilité; il a ajouté un second Prisme par lequel il fait passer séparément toutes les couleurs séparées par le premier Prisme de Grimaldi. Le second Prisme étant inutile pour une nouvelle séparation, il n'est pas inutile à M. Newton, pour prouver l'ultérieure *inséparabilité*; car *Ab actu ad posse* concluoient barbare-

ment les Anciens, ou comme on dit *de l'acte à la puissance.* M. Newton va plus loin & il conclut du *non acte à la non puissance*, & que n'ayant pû séparer les couleurs au nombre de 5. elles sont absolument inséparables, non composées & primitives.

On sçait pourtant en Peinture, en Teinture & même en Physique, & on sçait par des experiences & des preuves de fait en nombre infini, & qui valent bien les plus recherchées de M. Newton, que le verd est composé de jaune & de bleu, & le violet de bleu & de Rouge; & il est bien démontré désormais, qu'il n'y a de véritablement primitifs, que le bleu, le jaune & le rouge. Que sçait-on si M. *Mariotte*, qui étoit un habile artiste, & d'autant plus habile & moins suspect, qu'il étoit impartial & sans aucun systême propre à cet égard n'avoit pas trouvé l'art de décomposer les deux couleurs au moins, le verd & le vio-

let, qui sont sûrement décomposables.

M. de Voltaire cite les journaux depuis 1730. comme ayant trop fait valoir l'expérience de M. Mariotte, contre M. Newton, & il se sert habilement en faveur de celui-ci de la prétenduë inéxperience de celui-là. C'est commencer par supposer ce qui est en question, & qu'il n'y a d'autres expériences faisables & à faire que celles de M. Newton. Que M. Newton captive nos pensées & nos esprits, *qu'il ait calculé* & réfléchi *pour nous*, ce seroit encore une espece de droit, acquis à tous les grands hommes, qui ont plus de génie, & qui ont plus pensé peut-être que nous. Mais qu'il captive nos mains, nos yeux, nos sens, ce seroit le comble de la servitude; ce seroit fermer la porte aux expériences qu'on nous recommande tant.

Sur les Journaux dont parle M. de Voltaire, nous pouvons ajouter que nos Mémoires, depuis 1730. & depuis 1720. au moins tien-

pent en échec le systême newtonien sur l'article, & le tiendront jusqu'à ce qu'on ait répondu au moins à l'Article de la décomposition du verd & du violet, sans parler de bien d'autres.

M. de Voltaire se plaint qu'on chicane Newton, sur les termes de *réfrangibilité*, de *colorabilité*, de *rubrification*. Si ce ne sont que des termes qui n'indiquent que le fait, la *réfraction*, la *couleur*, le *rouge*, on a tort de chicaner. Mais si ce sont des Hypotheses emportant le droit, la cause de la réfraction, de la couleur, du rouge, il n'y a plus de chicane. Le mot d'hypothese vient de nous échaper, & notre Auteur se plaint ici, qu'on traite Newton d'Auteur à hypotheses, prétendant que tout Newton est démontré. Mais que faire à ceux qui de là même concluroient, que tout est hypothetique chez Newton, & que plus il est Géometre en Physique, moins il est Physicien?

Chapitre XI. Où l'on indique la cause de la Réfrangibilité, & où l'on

trouve par cette cause qu'il y a des corps indivisibles en Physique. Il seroit à souhaiter que la réfrangibilité fût aussi bien prouvée & expliquée, que l'est cette indivisibilité, qui ne s'arrête pas cependant à des corps organiques, mais va jusqu'aux atomes simples, dont ces corps sont composez.

Chapitre X. Preuves qu'il y a des Atomes indivisibles, & que les parties simples de la lumiere sont de ces Atomes : Suite des Découvertes. Il y a ici une démonstration fort subtile de l'indivisibilité des Atomes. Il semble cependant qu'on prouveroit, qu'un corps seroit matiere pure sans pores, par le même raisonnement dont l'Auteur se sert, pour prouver qu'il seroit tout pores sans matiere. Y a-t-il aucun Cartesien qui ait prétendu qu'il y eût des pores à l'infini, & qu'il n'y eût pas de derniers pores & de dernieres parties ? & la question de l'*indivisibilité* se borne-t-elle à l'*indivision* ? Il y a plus, & l'on pourroit fort bien admettre des atomes physiquement

indivisibles, qui auroient des pores & seroient percez à jour de tous côtez.

On trouve ici une vraie découverte de Newton, que les Cartesiens doivent admirer de bonne foi, aussi bien que le noble & sincere aveu, que fait M. de Voltaire, du défaut où s'y trouve l'attraction newtonienne. Cet aveu est d'autant plus noble, que M. Newton pouvoit se tirer de ce pas avec une loi, & par la substitution d'un mot à un mot, d'un mot qui marque la cause à un mot qui n'exprime que le fait. comme la réfrangibilité à la réfraction, la colorabilité à la couleur, la rubrification à la rougeur, la gravitation à la gravité, l'attraction à la tendance de deux corps l'un vers l'autre, la réflexibilité à la réflexion, le vuide à l'insensible; & par conséquent la *transmissibilité* à la *transmission.* Car c'est de ce que M. Newton appelle *les accès de facile & de difficile transmission*, qu'il s'agit dans la découverte dont nous parlons.

C'eſt réellement une belle découverte, que les Carteſiens doivent s'empreſſer de recueillir & d'expliquer par leurs principes *d'impulſion*, ou plûtôt de *répulſion* ; puiſque l'attraction ne peut y atteindre. Tout le monde ſçait, que la lumiere tombant ſur les corps tranſparans, les pénetre en partie & en eſt en partie réflêchie. Les Phyſiciens un peu profonds, ſçavent de plus, que cette lumiere tombant fort obliquement ſur ces corps, en eſt totalement réflêchie comme en ricochet, ſans les pénetrer.

M. Newton a été plus loin, ou plûtôt il a vû de plus près ce dernier Phenomene, & ne l'a pas trouvé ſi géneralement vrai. Il a découvert que cette lumiere tombant ſur des corps tranſparans, dont l'épaiſſeur médiocre ſe termine en angle, & eſt par conſéquent uniformément inégale, s'y partage comme en faiſceaux ſenſibles & aſſez larges, dont les uns ſont abſorbez & les autres réflêchis alternativement. Voilà de quoi il s'agit dans les

les *accès de facile & de difficile transmission.*

Chapitre XI. De l'Arc en Ciel : que ce Meteore est une suite de la Réfrangibilité. C'est ici le triomphe de tous les systêmes : on l'en auroit cru l'écueil. Mais Descartes, après *de Dominis*, si l'on veut, s'y étant extrêmement signalé, M. Newton n'a pas laissé d'y trouver de quoi glaner amplement, d'après l'inégale réfraction de Grimaldi, qu'il érige en réfrangibilité. C'est aussi le morceau brillant de M. de Voltaire. Rien n'est plus élegant & plus net que son exposition du double Arc en Ciel. Il y a long-tems qu'on a remarqué que nous connoissions mieux le Ciel que la Terre, & que l'Astronomie étoit plus parfaite que la Géographie : ce qui peut venir aussi de ce que le Ciel ne nous présente guères que des résultats fort géneraux de systême ; sans beaucoup de détail qui puisse nous égarer.

Les Anciens n'avoient pas cependant la moindre idée Philosophique

de l'Arc-enCiel. Les Poëtes ſeuls en ont parlé. Les Poëtes, on veut le croire, parloient alors le langage des Dieux. M. de Voltaire, Poëte auſſi divin qu'eux, parle déſormais le langage des Philoſophes, & ſon Arc-en Ciel eſt fort bien expliqué, tous les autres l'ayant un peu trop embaraſſé d'angles & de calculs.

Chapitre XII. Nouvelles decouvertes ſur la cauſe des Couleurs, qui confirment la Doctrine précedente. Démonſtration que les couleurs ſont occaſionnées par l'épaiſſeur des parties, qui compoſent les corps. Il s'agit de la découverte des accès de facile & de difficile tranſmiſſion, & de l'ordre des couleurs, qui naiſſent de cette alternative, dans une bulle d'eau de ſavon, ou dans l'air ou l'eau, qui eſt dans l'angle de contingeance de deux plaques convexes de verre, appliquées l'une ſur l'autre. Le détail en eſt terminé par ce brillant Epiphoneme : *Tant de ſingularitez ne ſont, pour ainſi dire, que les frontieres d'un nouveau monde.*

Chapitre XIII. Suite de ces Découvertes : action mutuelle des corps sur la Lumiere. M. de Voltaire ne sçauroit perdre de vûë une si belle découverte. On entend Newton, & on a le goût du vrai, lorsqu'on se rend si attentif à ce que ce Philosophe a de plus vrai, de plus nouveau & de plus important. Notre Auteur tout Newtonien de bonne foi, a un sincere regret, que ce grand Géométre n'ait pas eu le tems ou le goût de porter plus loin une si belle observation. Nous y avons regret aussi, persuadez que par cette porte même, il seroit rentré dans le vrai; si toutefois il n'y étoit pas rentré secrettement, par la conjecture que nous allons rapporter; car Newton en faisoit aussi comme un autre, c'est-à-dire, des Hypotheses, quelque soin qu'il ait eu de les travestir en propositions Géometriques.

M. de Voltaire rapporte lui-même la conjecture dont il s'agit, & il paroît tenté de la trouver belle (*Quoi! je serois sensible à la pitié*)

il n'eſt que tenté, & il la proſcrit inexorablement; parce qu'elle n'eſt que conjecture & hypotheſe. Sur quoi nous formons cette queſtion. Le crepuſcule du jour n'eſt-il pas un vrai jour, & doit-on ſe défendre de voir avant le plein midi? Et cette autre queſtion encore. Les ſyſtêmes aſtronomiques, ſuivant leſquels on calcule les mouvemens des Cieux, & on prédit les Eclipſes, ſont-ils autre choſe que des Hypotheſes? Autre queſtion. Croira-t-on que ſur des matieres de Phyſique, M. Newton lui-même puiſſe avoir autre choſe que des Hypotheſes?

Je ſoupçonne, dit Newton, *qu'il y a dans la nature une matiere très élaſtique & très-rare, qui devient d'autant moins rare, qu'elle eſt plus éloignée des corps opaques.* M. de Voltaire avoue, que *cette Hypotheſe rendroit raiſon de preſque tous les myſteres de la lumiere.* Cet aveu, ce preſſentiment eſt d'un homme qui a le *coup d'œil Phyſicien*: Tout le monde ne ſentira pas peut-être la con-

ſéquence de cet aveu, du ſoupçon de Newton, & combien peu il y a loin de là juſqu'au grand ſyſtême de Deſcartes ſur la lumiere, ſur le plein & ſur la vraie maniere de Philoſopher. Newton l'avoit ſi bien ſenti que nous ne doutons pas que la mauvaiſe honte d'y revenir, n'ait eu beaucoup de part dans l'éloignement qu'il a affecté pour pouſſer plus loin des conjectures & des expériences, qui le ramenoient pieds & poings liez, dans un ſyſtême, pour lequel il avoit une ſorte d'horreur. Et M. de Voltaire met la conjecture ou l'Hypotheſe en queſtion, de pair avec les ſyſtêmes de Copernic, de Tychon, de Ptolomée ou de Riccioli, lorſqu'il avoue qu'elle expliqueroit preſque tous les myſteres de la lumiere. Eſt-on temeraire pour adopter une pareille hypotheſe? & celles du vuide & de l'attraction ont-elles plus de ſolidité?

Chapitre XIV. Du rapport des 7. Couleurs primitives avec les 7. tons de la Muſique. C'eſt ici de tout ce

livre l'endroit, auquel, si nous ne consultions que l'intérêt, l'intérêt même le plus honnête de la reconnoissance, nous applaudirions le plus volontiers. Mais il ne convient ni à M. de Voltaire de recevoir, ni à nous de donner des Eloges, qui puissent paroître mandiez.

Nous n'avons jamais prétendu, que M. Newton eût pris chez Kircher, l'analogie qu'il donne, telle qu'il la donne, des 7. tons de Musique avec les 7. espaces qu'occupent les couleurs du Prisme ou de l'Arc-en-Ciel? Car voilà tout ce qu'en donne Newton, qu'on n'a cité que pour authoriser une nouvelle idée de Musique, qui avoit bien besoin dans sa primeur, il y a 12. ans, de quelque authorité pareille, pour n'être pas étouffée par sa nouveauté même dans son berceau.

Kircher n'avoit point tant mesuré ni calculé, il avoit seulement pressenti, deviné, compris les rapports harmoniques des couleurs avec les sons; & sur vingt, trente & cinquante traits d'analogie, il n'avoit

pas laissé d'imaginer une sorte de Musique vraiment chromatique, qui sans avoir aucun rapport à la pratique ou à l'exécution, pouvoit y influer de loin, mieux que l'analogie purement géometrique de M. Newton, qui ne s'est jamais servi des termes de *jeu* ou de *joüer*, ni de rien qui en rappelle l'idée.

Il est remarquable même que, quoique ce grand homme ait parlé d'octave pour les sons, & qu'il en ait articulé la proportion juste de 1. à 2. il ait laissé en blanc le vis-à-vis des couleurs, qui pouvoient y répondre. L'Arc-en-Ciel & le Prisme l'y avoient laissé, & M. Newton toujours borné scrupuleusement à bien mesurer son objet, a eu le même scrupule à ne pas le passer; aussi n'a-t-il jamais compté que 7. tons de Musique & de couleurs. Or l'octave en a 8.

M. de Voltaire n'annonce non-plus que 7. sons & 7. couleurs. Il parle pourtant d'octave de couleurs, & met le rouge pour l'octave du violet, répondant l'un & l'autre

à *re*. Or comme *re* eſt l'octave de *re*, le rouge eſt l'octave du rouge, & le violet l'octave du violet; & du rouge à l'octave du violet il y a un grand Ton, Ton majeur de difference, comme de 8 à 9. D'ailleurs, ſelon la maniere naturelle de compter la Muſique ce n'eſt point *re*, c'eſt *la*, qui répond au violet; parce que le Bleu repond à l'*ut* naturel.

Nous avions remarqué que la couleur un peu épuivoque, qui ſe trouve dans l'Arc-en-Ciel, entre le violet & le bleu, étoit mal caractériſée *indigo*, & que c'étoit une eſpece de gris, *gris bleu* ou *bleu violant*. Mais le *Pourpre* ne peut y trouver place. Le pourpre eſt plus rouge que le violet le plus rouge: Sa place eſt donc un demi-ton entre le rouge, le violet, & non un ton au deſſus du violet, & un demi-ton au deſſous du bleu, qui en eſt éloigné d'une quarte diminuée, autant qu'*ut* l'eſt de *ſol dieze* en deſſous, dans le rapport de 25. à 32.

Là finit le ſyſtême d'Optique de M. Newton. Les Chapitres ſuivans ſont ſur ſon grand ſyſtême du monde. Nous en donnerons l'extrait le mois ſuivant.

ARTICLE XCII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

DE VERONE.

ON fait ici une nouvelle édition des Oeuvres du Cardinal *Sadolet*, Evêque de *Carpentras*. On travaille auſſi à donner un ſixiéme Volume de *Muret*, qui contiendra des Oraiſons, & des Lettres, qui n'ont point encore paru.

DE ROME.

En creuſant les fondemens d'une

petite maison, du côté du Palais *Santa Croce*, on a trouvé une *Tassa* ou Bassin, qui paroît avoir servi à quelque Fontaine de *Rome*. Il est du plus beau Granite; son diametre est de 56. palmes, & son épaisseur de plus d'un pied. Les Antiquaires regardent ce Bassin, comme une piece unique, & sans prix.

FRANCE.

De Paris.

Les Sermons du P. *Du Fay*, dont nous avons parlé au mois d'Avril, page 764. sont imprimez à *Lion*, & se vendent à *Paris*, chez *Hippolyte Louis Guerin*, ruë S. *Jacques*, à *S. Thomas d'Aquin*. Ce sont les Sermons pour le Carême, en quatre Volumes in-12.

Le premier Régistre de l'Armorial général de la Noblesse de France, paroît en deux volumes, *in fol.* Pour donner une idée juste du des-

sein qu'on s'est proposé, & de la maniere dont il est exécuté, M. d'*Hozier* a fait imprimer séparément *chez Prault Pere, Quay de Gesvres, au Paradis*, un *Avertissement*, *l'Epître Dédicatoire au Roy*, & la *Préface* de l'Ouvrage. Dans cet Avertissement le Juge d'Armes de France donne encore avis, qu'il n'admettra aucun Mémoire sans Titres originaux. L'Epître Dédicatoire fait honneur au Roy, de l'exécution d'un Ouvrage si important, depuis long-tems projetté, & que nous voyons enfin heureusement achevé. *L'exécution de cet Ouvrage, capable, peut-être, de prevenir dans la suite de fâcheuses recherches*, dit M. d'Hozier, *étoit reservée, SIRE, à la douceur de votre regne, à un Ministere qui ne laisse rien à désirer pour la gloire de Votre Majesté, pour l'agrandissement de son Empire, pour l'économie de ses Finances, & pour la félicité de ses Peuples.* L'Auteur ajoute, qu'il a tâché de se conformer aux Ordres de S. M. & *il ose l'assûrer, qu'elle ne*

trouvera rien dans cet Ouvrage ; *qui n'ait pour garant, soit les Tîtres mêmes qui ont été représentez, soit les Decisions émanées du Trône, ou prononcées par les Commissaires*, ausquels ce pouvoir a eté confié.

La Préface expose les tîtres, les droits, les prérogatives anciennes de la Noblesse, les changemens qui s'y sont faits, les abus qui s'y sont introduits, les usurpations des Roturiers sur les Nobles, les projets que l'on a formez & les mesures que l'on a prises en divers tems, pour remédier à ces désordres. Le moyen que l'on emploie aujourd'hui, & qui a paru aussi nécessaire qu'efficace, „ c'est de rassembler „ dans un monument public tout „ ce qui concerne la Noblesse, de „ distinguer les vrais Nobles des „ usurpateurs, de marquer autant „ qu'il est possible les commence„ment de chaque Famille, de sui„vre ses progrès & ses accroisse„mens; en un mot, de constater „ l'état passé, présent & à venir, „ de façon que, quelque accident

„ qui arrive, aucun Noble ne „ soit plus exposé à perdre un Tître, qu'il a ou hérité de ses Peres, „ ou mérité par sa vertu. „

Le plan de cet Ouvrage embrasse un plus vaste champ qu'on ne se l'étoit d'abord proposé. *Comme une grande partie de Nobles ont désiré que l'on s'étendît sur l'ancienneté de leur Famille, sur leurs Alliances, &c. on s'est prêté volontiers à ce qui a paru pouvoir contribuer au bien public;* & l'on est entré sur cela dans un détail, qui doit contenter les intéressez.

L'Armorial général sera divisé en plusieurs Régistres, & chaque Régistre en deux parties, qui contiendront tout l'Alphabet. Chaque Famille aura son Article, à la tête duquel on verra l'Ecusson gravé, avec une explication des Armoiries, en termes simples & intelligibles.

On a mis à la fin de la seconde partie du premier Régistre des Extraits de tout ce que les Edits, Déclarations, Réglemens & Arrêts, ont de plus essentiel en ce qui regar-

de la Nobleſſe, les Armoiries & même les habillemens. A ce Recueil ſuccedent deux Tables, l'une des matieres, l'autre des Surnoms de Famille, & des noms de Terres, joints aux Surnoms ; pour faire connoître ceux d'une même Famille, qui ſe font annoncer dans le monde ſous des dénominations differentes.

Chaque Exemplaire ſera viſé & ſigné par le Juge d'Armes de France.

Prix en feüilles, grand papier, 96 livres ; petit papier 72 livres.

Monſieur Rigaud de Marſeille, a donné au public ſix vûës de differentes Faces du Château de Fontainebleau, qui ſont goûtées de tous les connoiſſeurs. Il en a déja donné de pluſieurs autres maiſons Royales & des Princes ; comme les Thuilleries, Luxembourg, Meudon, S. Cloud, Seaux, &c. Le tout peut déja faire un petit volume de 48. feüilles, y compris d'autres vûës particulieres. Il continuera ſur la

même grandeur & le même détail, une suite de ce qu'il y a de plus magnifique dans le Royaume. Ce qui sera, à ce qu'il espere, un recueil digne de l'attention du Public.

Il doit avertir pour qu'on ne s'y trompe point, qu'on débite beaucoup de copies de ses Ouvrages, & qu'on fait passer pour originaux, ce qui abuse le Public & détruit la réputation de l'Auteur. Il loge ruë S. Jacques vis-à-vis le College du Plessis.

Le sieur Baradelle, Ingénieur du Roy pour les instrumens de Mathématique, donne avis qu'il a construit un nouveau Cadran vertical, qui s'oriente lui-même sans le secours de la Boussolle, pour Roüen, Valogne, le Havre de Grace, Lion, Beauvais, Compiegne, Noyon, Soissons, Reims, Thionville, Sarrelouis, Deuxponts, Heidelberg, &c.

Quoiqu'on n'ait indiqué ce Cadran que pour Roüen & les autres Villes indiquées dessous la même

élevation ; cependant comme un quart ou un tiers de degré ne peuvent faire aucune difference sensible, il peut servir également pour les endroits suivans : Carentan, Montivilliers, Gisors, Laon, Bayeux, Caudebec, Chaumont, Retel, Pontaudemer, Andely, Clermont, Attigny : L'on y trouve les tems des Equinoxes de Printems & d'Automne, les Solstices d'Eté & d'Hyver: l'on a mis aux deux côtez de ce Cadran deux Echelles, qui contiennent les 12 mois de l'année de 5 en 5 jours; ainsi il sera facile de trouver par proportion le point qui doit répondre au jour courant. Il y a un petit Cordonnet de Soye, qui est toujours dans le centre du Cadran, avec une petite Perle, qui coule au long, afin de l'ajuster au jour du mois ; on a pratiqué une Pinule, qui se couche & se leve, lorsqu'on veut faire usage du Cadran, la Pinule étant levée, on expose au Soleil le tranchant du Cadran, & l'on fait ensorte que l'ombre de la Pinule soit exactement couchée le long de

la partie ſupérieure, où l'on voit écrit, *Eſpace pour l'Ombre de la Pinule*, ce qui eſt facile, en élevant ou baiſſant le Cadran, ſuivant la hauteur du Soleil ſur l'horiſon, alors la petite perle que l'on a ajuſtée ſur le jour du mois, comme l'on vient de dire ci-deſſus, la petite Perle ſe trouve toujours au point vertical, par le moyen d'un petit plomb, qui eſt attaché au bout de la Soye; alors la petite Perle marquera l'heure cherchée, c'eſt-à-dire, à l'endroit que le plomb retient la Perle ſur l'heure, & non autrement, comme on pourroit ſe l'imaginer. Ce Cadran pour Roüen, comme les cinq autres, qui ſont ceux de Paris, Lyon, Dijon, Tours, Breſt & celui d'Amiens fait connoître l'heure du lever & du coucher du Soleil. Exemple: pour ſçavoir à quelle heure le Soleil ſe leve ou ſe couche le 20 Mars ou le 23 Septembre. L'on étendra la Soye le long du Cadran, & l'on fera coucher la Perle ſur le 20 Mars, qui répond au 23 Septembre, en tenant le Cadran verti-

calement, enforte que la Soye couvre la ligne, qui part du centre, qui eft parallele aux derniers fix mois, l'on remarquera, que la Perle donnera fur le point de 6. heures, ainfi des autres mois. Le prix eft de deux livres. Sa demeure eft toujours à Paris, Quay de l'horloge du Palais, à l'enfeigne de l'Obfervatoire, vis-à-vis le grand degré de la riviere.

La Veuve *de Laune*, ruë S. Jacques, *à Paris*, vient de réimprimer les Lettres de *Ciceron à Atticus*, de la traduction de l'Abbé *Mongault*, de l'Académie Françoife. Cette Edition a été revûë, & corrigée par l'Auteur. 6. Vol. in 12.

Giffart, Libraire *à Paris*, ruë S. Jacques, à S. *Therefe*, imprime les Oraifons de *Ciceron* avec des Nottes & des Sommaires, & tout ce qui peut en faciliter l'intelligence, & en rendre la lecture utile. L'Edition eft très belle. Elle contiendra plufieurs volumes in-4°.

des Sciences & des beaux Arts. 1719 dont le premier eſt en vente, l'Ouvrage eſt eſtimé.

L'Academie des beaux Arts & des Sciences de *Pau*, diſtribuera deux Prix, conſiſtans chacun en une Médaille d'or, le premier de Fevrier 1739. Le ſujet de l'Ouvrage en Proſe eſt: *La Sageſſe n'interdit point l'uſage des plaiſirs, mais elle les regle.* L'Ouvrage en vers intéreſſe particulierement l'honneur de la Province. En voici le ſujet: *Combien il eſt glorieux à la Province de Bearn d'avoir vû naître dans ſon ſein Henry le Grand.* On ne recevra les Pieces, que juſqu'au mois de Novembre prochain, & cela aux conditions ordinaires, d'en affranchir le port, &c.

Chippier, Libraire, ruë S. Jacques à S. Antoine, vient de donner une nouvelle Edition du Traité de la Dévotion au S. Eſprit, tiré des Livres Saints par l'Abbé le Pelletier, Chanoine de Reims. Quoique ce Livre ait paru ſous le nom d'un

Solitaire de Septfons, l'Abbé le Pelletier en est le véritable Auteur, & il en forma le dessein il y a plusieurs années dans une retraite qu'il fit dans cette Abbaye. Cet Ouvrage est très-utile pour occuper ceux qui font des Retraites depuis l'Ascension jusqu'à la Pentecôte, pour se disposer à la réception du S. Esprit. Les Prédicateurs y trouveront de quoi s'instruire, & tous les Fidéles de quoi s'édifier.

Huart, Libraire, ruë S. Jacques, à la Justice, imprime du même Auteur un nouvel Ouvrage intitulé, *Traités des recompenses & des peines éternelles*, tirez de l'Ecriture Sainte.

Table des Articles du Mois d'Août 1738.

Art. LXXXVI. De l'Attaque & de la Défense des Places, par M. de Vauban. page 1537
Art. LXXXVII. Le Hollandois, ou Lettres sur la Hollande, &c. par M. de Beaumarchais. 1579
Art. LXXXVIII. Examen de l'Article d'Abraham, du Dictionnaire de M. Bayle. 1601
Art. LXXXIX. Traité des Maladies des Os, &c. par Jean-Louis Petit. 1634
Art. XC. Dissertation sur la Religion & les Céremonies des Chrétiens, &c. 1644
Art. XCI. Elemens de la Philosophie de Newton, &c. par M. de Voltaire. 1669
Art. XCII. Nouvelles Litteraires. 1709

Fin de la Table.

Suite de l'Errata pour le Mois de Juin 1738. II. Partie.

Page 1312 lig 10 Hydroſtaphie, *liſez*, Hydroſtatique.

P. 1327 l. 1 joint, *liſ.* jointes.

Errata pour le mois de Juillet 1738.

Page 1352 lig. 1 Ancêtre, *liſ.* Ancêtres.

P. 1380 l. 19 Hiſtoriens & Poëtes, *liſ.* & aux Poëtes.

P. 1413 l. 14 occaſion, *liſ.* exécution.

Ib. l. 19 Charles que, *liſ.* Charles V.

Ib. l. 26. *liſ.* de les réparer, & de prolonger une défenſe.

P. 1431 l. 6. *toto mentira*, liſ. *todo.*

P. 1446 l pénult. & de la dépenſe, *liſ.* & la dépenſe.

P. 1450 l. 8 à travers de ce verre, *liſ.* à travers ce verre.

P. 1451 l. 16 notre œil, *liſ.* votre.

P. 1455 l. 6 voir comme, *liſ.* le voir.

P. 1483. l. 1 & 7 Jactan, *liſ.* Jectan.

P. 1515 l. 1 avons des livres, *liſ.* de livres.

P. 1522. lig. dern. apperçoient, *liſ.* apperçoivent.

P. 1423 l. 1 n'admira, *liſ.* n'admirera.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le préſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. LEROUGE.

De l'Imprimerie de C. ROBUSTEL.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Septembre 1738.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Septembre 1738.

Imprimé à Paris, & se vend
A LYON,
Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XXXVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 ſ. le mois, en blanc, & brochés 16 ſ.

Années.

1701.	9. vol.	1720.	5. v.
1702.	12. v.	1721.	12. v.
1703.	12. v.	1722.	12. v.
1704.	13. v.	1723.	12. v.
1705.	12. v.	1724.	12. v.
1706.	12. v.	1725.	12. v.
1707.	12. v.	1726.	13. v.
1708.	12. v.	1727.	12. v.
1709.	12. v.	1728.	12. v.
1710.	12. v.	1729.	12. v.
1711.	12. v.	1730.	12. v.
1712.	12. v.	1731.	12. v.
1713.	12. v.	1732.	12. v.
1714.	12. v.	1733.	12. v.
1715.	12. v.	1734.	12. v.
1716.	12. v.	1735.	14. v.
1717.	12. v.	1736.	15. v.
1718.	12. v.	1737.	13. v.
1719.	12. v.	1738.	10. v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Septembre 1738.

ARTICLE XCIII.

Céremonies & Coûtumes Religieuses de tous les Peuples du Monde, représentées par des Figures, dessinées de la main de Bernard Picard, avec une explication historique & quelques dissertations curieuses, in-folio, Tome III. qui contient les Céremonies des Grecs & des Protestans. A Amsterdam chez J. F. Bernard 1733.

NOUS avons rendu compte des deux premiers Tomes de ce Recueil, qui parurent en quatre

Volumes en 1723. Les trois derniers Volumes se sont fait attendre dix ans, & ne sont venus jusqu'à nous, que depuis quelques mois. La premiere partie du cinquiéme volume, que nous annonçons, est composée de huit Dissertations, dont les trois premieres regardent l'Eglise orientale, & les cinq autres traitent des Eglises protestantes. Nous avons parlé de ces dernieres le mois précedent, Art. XC. p. 1644.

L'Auteur déclare, en commençant sa premiere Dissertation, que son dessein n'est pas de s'engager dans la Controverse, & qu'il se borne à une relation Historique des Dogmes des Eglises Grecques, & à la Description des pratiques des céremonies, des usages, qui accompagnent le culte, qu'on y rend à Dieu. „ Si cette maniere d'écrire, „ ajoûte-t-il, déplait aux Sçavans... „ elle conviendra peut-être à ceux, „ qui ne le sont pas, du moins on „ ne pourra se plaindre, qu'on tend „ des pieges aux simples, que par „ de fausses vûës ou de faux raison- „ nemens on fascine les yeux de

„ ceux, qui ne ſont pas en état de
„ pénetrer dans les ténebres de
„ l'antiquité . . . . qu'on explique
„ ou réfute les dogmes d'autrui,
„ ſelon ſes propres idées. „ Nous
ne nous permettons point d'aprofondir les vûës de l'Auteur; ſon livre ſeroit ſans doute moins dangereux pour le commun de ſes Lecteurs, ſi on n'y trouvoit que des raiſonnemens, dont la fauſſeté ſe fît aiſément ſentir; mais il nous paroît l'être beaucoup par les maximes hardies, qu'il y avance, & par les réflexions, dont il les accompagne.

Il remarque d'abord, qu'au premier coup d'œil l'ancien Paganiſme ſemble avoir été plus pacifique, plus tolerant, plus charitable que la Religion Chrétienne; car ſelon lui la tolerance & la charité ſont inſéparables. „ Les differentes manieres
„ de ſervir les Dieux, dit-il, n'em-
„ pêcherent jamais l'union & la
„ fraternité des Payens. . . Pour-
„ quoi faut-il que le Chriſtianiſme
„ ſoit privé d'un ſi noble privilége?

Il répond, „ que bien loin de nous „ l'ôter, il nous le donne dans tou- „ te son étenduë ; qu'être Chrétien „ n'est autre chose qu'être humain, „ charitable & pacifique, confor- „ mément aux régles & aux prin- „ cipes, que la parole de J. C. „ nous donne de l'humanité, de „ la charité & de la paix, à quoi „ la Religion ajoute la confiance, „ & une foy simple... sans y mê- „ ler ces idées complexes & emba- „ rassées, ces définitions subtiles, „ qui peu à peu ont multiplié „ les opinions, formé les Sectes, „ détruit la tolerance & la cha- „ rité envers ceux, qu'il ne plaisoit „ pas à Dieu d'éclairer de ses lu- „ mieres. „

En un mot, l'Auteur ne veut pas convenir de ce qui est cependant certain, que l'intolerance est essentielle à la vraie Religion ; puisque la vérité est une, que le zéle de la Religion, qui est la perfection de la charité, est l'ennemi irréconciliable de la tolerance, telle que nous verrons qu'il l'entend ; que J. C. ayant établi dans l'Eglise un Tri-

bunal visible, souverain, infaillible pour la Morale, comme pour le Dogme; ayant promis à ceux qui le composent, c'est-à dire, aux premiers Pasteurs, son assistance jusqu'à la consommation des siécles, leur ayant dit : *Qui vous écoute, m'écoute, & qui vous méprise, me méprise.* Nous ayant ordonné de regarder comme un Payen, quiconque n'écoute pas cette Eglise enseignante : ayant enfin par-là établi l'intolerance de droit divin ; le seul moyen d'éviter *ces idées complexes & embarassées, ces définitions subtiles, qui peu à peu ont multiplié les opinions, formé les Sectes*, est de s'en tenir à cette foy simple, qui est la suite d'une obéïssance entiere à l'Oracle, toujours subsistant, de l'Eglise. Ajoûtons, que c'est à la faveur de la tolerance, que se sont formées toutes les Sectes, & que les Sectaires, après l'avoir fait sonner bien haut, tant qu'ils en ont eu besoin pour s'établir, en sont venus comme nous à l'intolerance, & l'ont même poussée plus

loin que nous. Notre Auteur le reconnoît, mais au lieu de se répandre en reproches sur cela, contre les uns & les autres, il en devoit conclure, que toute Réligion se détruit par cette tolerance, qu'il lui plaît de confondre avec la Charité.

L'Eglise Catholique, la plus intolerante de toutes dans son principe, porte beaucoup plus loin la Charité Chrétienne, mais elle en a une idée plus juste, que toutes les Sectes les plus tolerantes; elle continuë à l'exercer sur ceux mêmes, qu'elle a retranchés de son sein, & si ses Ministres ne se conduisent pas toûjours selon les maximes de cette bonne Mere, qui ne cesse de tendre les bras pour rappeller ceux, qui se sont écartés, elle n'approuve ni les excès, ni les écarts de leur zéle, & c'est la plus grande des injustices, que de l'en vouloir rendre responsable.

Notre Auteur fixe l'époque du Schisme des Grecs à l'usurpation de Phocius. Car, dit-il, quoique la „ question touchant la Procession „ du S. Esprit, que l'on donne gé-

„ neralement pour la principale
„ cauſe du Schiſme, entre les Grecs
„ & les Latins, eût commencé
„ d'être agitée avant le ſixiéme ſié-
„ cle, elle reſta comme reſſerrée
„ dans les bornes de la Théologie
„ de ce tems là, malgré l'anathê-
„ me de quelques Conciles con-
„ tre ceux, qui ne croyoient pas que
„ le S. Eſprit procedât du Pere &
„ du Fils. „

Le récit abregé, qu'il nous donne des progrès de ce malheureux Schiſme, & des cauſes, qui contribuerent à le rendre incurable, doit être lu avec beaucoup de précaution. L'Auteur plus réſervé & plus moderé que les Proteſtans, qui ont traité ce point d'hiſtoire, n'y ſera pourtant pas avoué en tout des vrais Catholiques. Il finit ce morceau hiſtorique, par ce qui ſe paſſa dans le ſiécle précedent, au ſujet de Cyrille Lucar, Patriarche de Conſtantinople, qui fit de ſi grands efforts pour réunir l'Egliſe Grecque avec les Proteſtans. Il n conclut, „ que Cyrille etoit Cal-

» viniste seul, que l'intérêt des Puis-
» sances protestantes, demandant
» l'établissement de leur réforme
» parmi les Grecs, sur les ruines
» des Missions & des Séminaires des
» Catholiques, ils employerent
» Cyrille, ennemi du Pape, & pro-
» fiterent de sa haine, jointe à
» son penchant au Calvinisme,
» pour tâcher de faire réussir leur
» projet. »

Mais il ajoute, que supposé qu'il fût vrai que les Grecs marquent plus d'inclination pour les Protestans, que pour l'Eglise Romaine, on les rendroit néanmoins plûtôt Anglicans que Calvinistes; que trois choses empêcheroient encore cette réconciliation. 1°. L'ignorance des Peuples, qui les attache grossierement à leurs superstitions, comme Cyrille ne put s'empêcher de le reconnoître : Car ce penchant leur donneroit toujours de l'éloignement pour une Religion, qui sous prétexte de garantir de la superstition, ne permet à ces Peuples qu'un culte dépouillé d'extérieur.

2°. L'ignorance des Pasteurs mêmes. 3o. La jalousie des Turcs, qui se défieroient des liaisons, que les Grecs entreprendroient de contracter avec les Protestans.

Il remarque ensuite, que l'aversion des Grecs pour le Siége de Rome en particulier est si grande, que dans leur extrême ignorance, ils croiront tout ce qu'on voudra, pourvû qu'on n'exige point d'eux une soûmission au S. Siége; mais, ajoûte-t-il, comme cela ne regarde que les personnes, qui ont vieilli dans les préjugés, on doit s'attacher aux enfans, & si jamais il est possible de réunir les Grecs, ce sera par les Ecoles & les Séminaires, où les Missionnaires Catholiques s'emploient à instruire la Jeunesse. Il cite à ce sujet les Séminaires établis à Rome, pour l'éducation des enfans des Grecs, & surtout le College fondé par Gregoire XIII. & qui est sous la direction des Jesuites. Il pouvoit y ajoûter celui de la Propagande, d'où il

ſort tous les ans de fort bons ſujets.

A la ſuite de ces réflexions on voit deux notions des Egliſes, qui dépendent du Patriarchat de Conſtantinople. L'une eſt de Nilus Doxopatrius, rapportée par Leon Allatius, l'autre plus récente eſt du Docteur Schmith, dans ſon diſcours de l'état preſent de l'Egliſe Grecque. L'une & l'autre a été publiée par Richard Simon, à la fin de ſon *Hiſtoire critique de la créance & des coutumes des Nations du Levant.* Notre Auteur nous apprend encore que quoique le Patriarche, les Evêques, les Prêtres, & les Moines mêmes, malgré la miſere où ils ſont réduits, ne laiſſent pas encore de prendre des noms magnifiques, cependant les Egliſes Grecques, ſi floriſſantes autrefois, ne ſont plus même l'ombre de ce qu'elles ont été ; que tout y repréſente la ſervitude, l'ignorance, & la pauvreté ; que le Chriſtianiſme y conſiſte principalement dans l'habitude, & dans des traditions de famille ; que

ces Chrétiens ſont extrémement attachés aux pratiques extérieures, comme les Jeûnes, les Fêtes, les Pénitences ; qu'ils craignent & reſpectent les cenſures de leur Clergé; qu'ils ſont eſclaves des uſages établis dans leur Religion, quelque abſurdité qu'on y faſſe voir ; qu'il faut convenir néanmoins, que, „ ſi „ ces défauts défigurent le Chriſtia- „ niſme des Grecs, ils l'empêchent „ de périr entierement : un feu cou- „ vert peut ſe rallumer & brûler avec „ la même force qu'auparavant ; il „ en eſt ainſi de la vérité cachée „ dans les nuages de l'erreur. „

L'expoſition que l'Auteur nous donne de la croyance génerale & des Dogmes des Grecs, eſt bien travaillée. Il remarque judicieuſement, que pour en bien juger, il faudroit les conſulter eux-mêmes, les examiner chez eux, & lire leurs propres Auteurs avec cette ſimplicité de cœur & de jugement, qui ne ſçauroit s'accorder avec les préjugez, que les controverſes tâchent de nous inſpirer ; que pour avoir

pris une autre route, on a étrangement obscurci leur croyance, & les termes dont ils se servent pour l'exprimer, & qu'on les a réduits à ne pas s'entendre eux-mêmes.

Pour éviter cet inconvénient, il s'en tient à *l'Histoire critique de la créance & des coûtumes des Nations du Levant*, composée par le sieur de Moni, & imprimée à Francfort en 1684. sur quoi il nous apprend que le Libraire voulant se défaire de ce qui lui restoit d'exemplaires de cet Ouvrage, en changea le titre, & lui substitua celui d'*Histoire Critique des Dogmes & coutumes, & des Ceremonies des Chrétiens Orientaux*, par Richard Simon, à Trévoux, chez Louis Ganeau 1711. mais il nous avertit, qu'il n'en rapportera que ce qui sera nécessaire pour le justifier, ou pour suppléer à ses omissions, & qu'il a cru ne pouvoir rien faire de plus utile aux Lecteurs, que de décomposer ce livre, si justement estimé des connoisseurs, & d'en employer les parties selon le besoin.

M. Simon dans ses Remarques sur le voyage du Mont Liban, par le P. Dandini, après quelques remarques sur ce qui a fait imputer aux Grecs des erreurs, où ils n'étoient pas tombez, rapporte celles que Caucus, Seigneur Vénitien, & Archevêque de Corfou, leur reproche, dans un livre adressé au Pape Gregoire XIII. Il est vrai que Leon Allatius traite à cette occasion ce Prélat d'ignorant, de Calomniateur, d'homme sans jugement, qui a cru obliger le Pape en multipliant les erreurs des Grecs, & qui a attribué à tous ce qu'il a vû & appris dans Corfou. Mais M. Simon ne croit pas difficile de le justifier dans la plus grande partie des opinions, qu'il met sur le compte des Grecs, à la réserve peut-être de la morale, dont le relâchement vient plûtôt des particuliers, que d'une créance commune & approuvée; il est même à craindre, ajoûte-t-il, qu'on ne reproche à Allatius, d'avoir adouci beaucoup de choses dans le sentiment des Grecs, pour se rendre

plus agréable à Urbain VIII. qui avoit alors formé le dessein de réunir les Grecs, par des voyes d'adoucissement.

Il prétend donc, que si l'on examine avec soin les erreurs, dont l'Auteur accuse les Grecs d'aujourd'hui, on trouvera que peu de personnes les ont remarquées avec plus d'exactitude que lui; qu'à la vérité cet Archevêque n'étant pas sçavant dans la Théologie des Anciens, il a rapporté tout à la Théologie scholastique, & aux décisions du Concile de Trente, qu'il a cru être la régle, sur laquelle il devoit condamner d'erreur, tout ce qui n'y étoit pas conforme, & ce qui ne s'accommodoit pas aux usages de son Eglise. S'il ne s'agissoit que des usages, du rit, & de la discipline, il n'y auroit rien à dire contre cette façon de parler; mais s'il s'agit de véritables erreurs, Caucus a dû supposer, que le Concile de Trente étoit une régle, qu'il pouvoit suivre sûrement, & que la Théologie des Scolastiques Catho-

liques eſt la même, pour le fond, que celle des anciens Peres.

Dans l'examen que M. Simon fait des erreurs des Grecs, relevées par Caucus, il croit que ce Prélat s'eſt trompé, en diſant, qu'ils ne reconnoiſſoient point pour Sacremens la Confirmation & l'Extrême-Onction. A l'égard de la Confeſſion, dit-il, on ne doit pas trouver étrange, „ qu'ils ne la croyent que de droit „ poſitif & Eccléſiaſtique; puiſqu'ils „ ſont dans cette perſuaſion, qu'il „ n'y a proprement que le Baptê- „ me & l'Euchariſtie, qui ayent „ été inſtituées par N. Seigneur. „ Faut-il s'étonner après cela que Caucus ait eu tort, ſelon M. Simon, de regarder les déciſions du Concile de Trente, pour la régle qu'il devoit ſuivre, en jugeant des erreurs des Grecs? Ce Critique continuë ſur le même ton.

Après avoir dit, que de ne reconnoître que ſept Conciles généraux, n'eſt pas une choſe particuliere aux Grecs de Corfou; il ajoûte, „ qu'il ſemble, qu'on auroit „ mauvaiſe grace de les obliger à

„ recevoir les Conciles Latins, où
„ ils n'ont point eu de part, non
„ plus que les autres, où ils té-
„ moignent n'avoir été présens,
„ que par force, & plûtôt pour
„ les intérêts de l'Etat, que pour
„ ceux de la Religion. „

Les Grecs nient le Purgatoire, selon Caucus, & cependant font des Prieres pour les morts. C'est-à-dire, suivant le Chevalier de Ricaut, (*a*) qu'ils n'établissent pas, comme font les Latins, un lieu de Purgatoire, & un feu, qui tourmente les ames. „ Ils font, dit-il, deux
„ classes de ceux, qui vont aux en-
„ fers; les uns finissent leur vie
„ sous le poids de la colere de Dieu,
„ y sont aussi-tôt accablez de pei-
„ nes, dont ils ne sçauroient être
„ délivrez dans toute l'éternité;
„ les autres descendent dans l'En-
„ fer, mais sans y souffrir ces pei-
„ nes, dont les damnez sont ac-
„ cablez à perpetuité... toute leur
„ peine s'y réduit à être privez
„ pour un tems fini de la présen-

(*a*) Chap. 14 de l'état de l'Eglise Grecque.

„ ce de Dieu. „ L'Auteur de la Differtation nous avertit dans une note, qu'il ne croit pas difficile de prouver, que l'idée d'un Purgatoir matériel est dûë à l'opinion si répanduë, même parmi plusieurs Peres, de la matérialité de l'Ame.

Quant à la morale, les Grecs ayant les mêmes principes que les Latins, elle ne peut pas être fort differente de la leur, dit M. Simon, „ si ce n'est que n'ayant pas l'usage „ de la Théologie scholastique, „ ils ne sont pas si grands Méta- „ physiciens qu'eux, en quoi ils ne „ sont pas blâmables, ne mêlant „ pas de Logique ni de Métaphy- „ sique dans leurs Livres de Mora- „ le, si vous en exceptez quelques „ Grecs, qui ont étudié dans les „ écoles d'Italie, ou qui ont lû les „ livres des Latins. „ Ainsi, selon M. Simon, les Séminaires de Grecs, établis en Italie, sont pernicieux pour leur morale. „ Il se peut faire „ néanmoins, continuë-t-il, que „ les Grecs & les autres Orientaux „ ne gardent pas toujours à la ri- „ gueur les régles de la morale,

„ à cauſe du pitoyable état, où ils „ ſe trouvent maintenant réduits. „ On accuſe les Eccléſiaſtiques de „ ſimonie; parce que les Evêques „ vendent les Ordres, & les Prê- „ tres l'adminiſtration des Sacre- „ mens; mais ſi on examine les „ choſes à fond, peut-être ne ſe- „ ront-ils pas auſſi coupables qu'on „ les eſtime. Il eſt néceſſaire qu'ils „ vivent de leur employ, & com- „ me ils n'ont pas de Bénefices.... „ pourquoi ne veut-on pas qu'ils „ exigent de l'argent de l'admi- „ niſtration des Sacremens? On ne „ trouve rien à redire dans l'uſage, „ qui s'eſt introduit dans l'Occi- „ dent, de prendre de l'argent „ pour des Meſſes, pour une con- „ feſſion, & pour une infinité d'au- „ tres choſes, & l'on condamnera „ de Simonie un miſerable Papas, „ pour s'être fait payer d'une ab- „ ſolution, & pour l'avoir taxée „ ſelon la nature du péché? Nous „ ne trouvons pas étrange, que „ de certains péchez ſoient taxez à „ Rome, parce que nous ſommes „ accoûtumez à cet uſage; eſt-ce

„ que la nouvelle distinction, de
„ Droit Divin & de Droit Eccle-
„ siastique, inventée par quelques
„ Théologiens & Canonistes, dans
„ les derniers siécles mettra le Pa-
„ pe à couvert de la simonie, &
„ que la derniere nécessité, où se
„ voyent réduits les Patriarches &
„ les Evêques, ne les rendra pas
„ excusables devant Dieu, &c. „

Où cet Ecrivain a-t-il trouvé que la distinction du Droit divin & du Droit Ecclésiastique est une invention moderne? où a-t-il vû prendre parmi nous de l'argent pour les confessions, s'il n'est donné volontairement & par Aumône? où a-t-il appris que certains péchez soient taxez à Rome, à d'autre titre que celui de pénitence, & pour le profit des Pauvres & des Eglises? Quant à ce qui regarde l'honnoraire des Messès, M. Simon sçait bien qu'on ne s'est jamais avisé de dire, qu'il étoit le prix du Sacrifice, & que S. Paul a décidé, que le Prêtre peut vivre de l'Autel. (a) Plus de connoissance des Canons &

(a) 1. cor. 9. 13. 14.

de la Théologie, un peu de Logique & moins de préjugez auroient fait raiſonner M. Simon plus juſte.

Ce qu'il rapporte de la croyance des Grecs, ſur la préſence réelle de J. C. dans l'Euchariſtie & de la tranſubſtantiation, nous a paru, à quelques expreſſions près, aſſez exacte. Il y décrit en abregé, tout ce qui s'eſt paſſé depuis plus d'un ſiécle, entre les Proteſtans & les Grecs, au ſujet de ce dogme; ont trouvera les raiſonnemens de ceux-là ſolidement réfutez, la condamnation du Patriarche Cyrille Lucar, dans le Synode de Berhée 1638. & les Grecs parfaitement d'accord avec les Latins, touchant ce myſtere. On y prouve ſur-tout contre les Proteſtans, que les Grecs adorent J. C. dans l'Euchariſtie. Quant aux indécences, qu'on leur reproche, par rapport à cet auguſte Sacrement, M. Simon répond 1°. que ſi l'on vouloit toûjours argumenter de la conduite à la croyance, il n'y a point de Dogme, Catholique qu'on n'ébranlât.

2°.

2o. Que si les Grecs ne rendent pas à J. C. présent dans les Temples les honneurs, que nous lui rendons, c'est que la plûpart de ces honneurs n'ont été en usage dans l'Occident, que depuis les erreurs de Berenger, contre la transubstantiation; que les Grecs mêmes ne rendoient pas à la S. Vierge & aux Images, le même culte avant les hérésies de Nestorins & des Iconoclastes, qu'ils leur ont rendus depuis, & qu'ils se sont crû obligez de faire, par des honneurs extraordinaires, une espece de réparation solemnelle à la Mere de Dieu & aux Images des SS. des blasphêmes des Héretiques, comme nous avons fait dans l'Eglise Latine, par rapport à J. C. dans l'Eucharistie. Il remarque encore fort bien, que le terme de transubstantiation n'a été introduit en Occident, que pour ôter toute équivoque dans les disputes contre Berenger, & que les Grecs des derniers siécles, pour s'expliquer nettement sur cet Article de foy, ont été obligez de se ser-

vir du mot nouveau μετϐσιῶσις & de celui de μετϐσιῶσαι.

M. Simon auroit voulu néanmoins qu'on n'eût point fait usage des attestations des Orientaux, qui croient que le Corps & le Sang de J. C. sont dans l'Eucharistie, immédiatement après ces Paroles : *Ceci est mon Corps, &c.* & qu'il ne falloit en recevoir que deceux, qui mettent ce changement après l'invocation du S. Esprit ; parce que tel est le vrai sentiment des Grecs & des autres Orientaux. Sa raison est que les premiers sont suspects d'avoir voulu par complaisance parler comme les Latins. Cependant lui-même nous apprend au Tome II. de la *Bibliotheque choisie*, que tous les Grecs modernes, & entr'autres le fameux Gabriël, Archevêque de Philadelphie, mettent en partie la vertu du changement dans les paroles de J. C. & en partie dans l'invocation du S. Esprit.

Le dernier Article de cette premiere dissertation regarde la discipline, & M. Simon est encore ici le guide

de l'Auteur, qui y ajoûte à son ordinaire des réflexions, la plûpart fort judicieuses, & quelques notes tirées de divers Auteurs, qui ont traité le même sujet. Cet Article roule principalement 1°. Sur la Simonie, qui est fort en usage dans l'Eglise Grecque. Le Patriarche achete son Siége, il s'en dédommage sur les Evêques, ceux ci sur les Prêtres, & tout cela tombe enfin sur le pauvre Peuple, à qui l'on vend bien cher l'administration des Sacremens. 2°. Sur le mariage des Prêtres. 3°. Sur les taxes, qui font tout le revenu des Evêques & des Prêtres; parce qu'il n'y a point en Grece de Bénefices. Le Diocése est taxé, pour l'entretien de l'Evêque, & chaque maison, pour celui du Curé; mais, dit-on, l'avarice & l'injustice de ceux, qui exigent ces taxes, autorisent les ruses & les artifices, que l'on met en œuvre pour s'en affranchir; d'ailleurs les liberalitez ne vont pas fort loin. 4°. Sur les Moines & les Religieuses. 5°. Sur les Jeûnes, qui sont

beaucoup plus rigides dans l'Eglise Grecque, que parmi nous; mais on n'y jeûne jamais le Samedy, & la pratique contraire est un des griefs des Grecs contre les Latins. Le Samedy est parmi ceux-là un jour de Fête, comme le Dimanche, ce qu'ils prétendent être plus conforme aux anciens Canons, & à la pratique des premiers siécles.

Seconde dissertation. Elle comprend un grand détail des usages & des cérémonies de l'Eglise Grecque, mais dont il n'est pas possible de faire un extrait exact. L'Auteur remarque, qu'avant que le Czar Pierre le Grand, se fût déclaré Chef de l'Eglise Russienne, le Patriarche de Moscou prétendoit avoir la même jurisdiction que celui de Constantinople, en vertu d'une résignation, que Jerôme, Patriarche de cette derniere Ville, chassé par les Turcs, & réfugié en Russie, fit en 1588. au Métropolitain de Moscou.

Les Canonisations sont aussi fréquentes parmi les Grecs, que dans

l'Eglise Latine. L'Auteur en parle assez succinctement, mais il auroit mieux fait de n'en point parler du tout; la maniere indécente, dont il s'exprime sur ce sujet, n'est nullement capable d'édifier.

Les Grecs baptisent par immersion, & ils le font trois fois de suite, au nom des trois Personnes de la Ste. Trinité; la premiere, au nom du Pere, est pour enterrer le vieil homme; la seconde, au nom du Fils, est pour regenerer le baptisé, & lui rendre la vie; la troisiéme, au nom du S. Esprit, est pour l'élever à la vie éternelle. Ils sont persuadez que la simple effusion de l'eau est insuffisante pour le Baptême, & de là vient que plusieurs rebaptisent les Latins, qui passent au rit Grec.

M. de Ricaut, dans sa Préface de l'Etat de l'Eglise Grecque, convient, tout Protestant qu'il étoit, que l'usage de la confession est un des plus grands appuis de l'Eglise d'Orient; que sans ce recours le Clergé n'auroit presque plus d'autorité sur les consciences, & ne pourroit que rare-

ment réprimer les crimes dans un Pays, où la protection des Infideles serviroit d'asile contre l'indignation des Ministres de la Religion. Il avouë même que c'est une institution évangélique, un admirable moyen d'enflammer la dévotion : on en rejetta l'usage, ajoûte-t-il, quand on en eut consideré les abus. Sur ce principe, remarque fort bien notre Auteur, il faudroit aussi retrancher la Priere, & les assemblées dans les Eglises, & que ne retrancheroit-on pas dans la Religion sous ce prétexte ?

En parlant des Excommunications, dont on fait grand usage dans l'Eglise Grecque, l'Auteur n'a eu garde de passer sous silence ce qui arrive au corps de ceux, qui sont morts excommuniés, & qu'on appelle dans le pays *Uroucolaques* & *Timpanites*. Comme nous avons traité cette matiere sur des Mémoires beaucoup plus sûrs, que ceux, dont s'est servi l'Auteur de la Dissertation, nous y renvoyons le Lecteur. *(a)*

(*a*) Mars 1734. XX. Article, pag. 405.

L'Article du Mariage, qui est tiré en bonne partie des voyages de M. de Tournefort, contient un détail assez curieux, sur ce que le mary ne voit sa femme, que quand il est engagé; l'Auteur croit que c'est à un usage si peu raisonnable, qu'il faut attribuer, au moins en partie l'indulgence de l'Eglise Grecque pour le divorce, „ ne pourroit-on pas „ dire aussi, ajoûte-t-il, de cette „ facilité, que cette Eglise accorde „ aux Grecs, qu'elle supplée à la „ Polygamie des Turcs. „

Les Grecs appellent l'Extrême-Onction, *l'Huile de la Priere*, ou plûtôt *l'Huile avec la Priere.* Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils la donnent assez souvent après la confession avec de l'huile sacrée, qu'ils portent même de maison en maison pour cet usage, & qu'ils appliquent aux personnes, qui se portent bien, tandis que pour les malades, ils se servent d'une huile commune, qui n'est pas benie.

Nous passons tout ce qui regarde les Obseques, & les Ordinations; parce que l'Auteur y entre dans un détail, qui ne sçauroit être abregé. Il revient ensuite aux Moines; ce qu'il en avoit dit dans sa premiere dissertation, ne lui ayant pas paru suffisant, & il débute ici par une invective, qu'un Protestant habile & moderé ne se permettroit point. Tout cet Article est encore composé d'extraits de differentes rélations, que l'Auteur a soin de varier de réflexions satiriques contre la profession Religieuse.

Parmi les usages superstitieux des Grecs, en voici un des plus singuliers, & qui est rapporté par M. de Tournefort : „ Lorsque la tête „ d'un malade se brouille, que le „ transport commence, on le traite „ de possédé, & ce n'est plus l'af- „ faire du Medecin... un Papas „ s'approche pour réciter quelques „ Oraisons, & pour verser l'Eau- „ Benite, il la répand à grands „ flots dans le lit du malade & dans „ la chambre, les exorcismes sui-

„ vent : les Papas conjurent gravement les Démons imaginaires, „ ou ceux qui ne reconnoissent „ pour véritables ennemis, que les „ remedes d'un habile Médecin. „

Nous pourrions y joindre la cérémonie du feu sacré des Grecs, qui, selon notre Auteur, est le scandale des Mahometans, & le sujet du mépris, qu'ils ont pour les Chrétiens orientaux ; mais nous renvoyons à M. Tevenot, qui en a été témoin, & qui nous en a donné une description exacte dans ses voyages.

ARTICLE XCIV.

OEUVRES DIVERSES DE Pierre Corneille, vol. in-12. pag. 461. sans la Préface & les Tables. A Paris, chez Gissey, ruë de la vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jessé, & Bordelet, ruë S. Jacques, vis-à-vis le College des Jésuites, à S. Ignace 1738. avec Approbation & Privilége.

S'Il eſt vrai que des grands hommes les moindres choſes ſont précieuſes, comme l'a dit M. Peliſſon dans ſon hiſtoire de l'Academie, le recueil des differentes Pieces échappées à M. Corneille, ne peut qu'être favorablement reçû du Public. C'eſt le ſage début de la Préface, par laquelle l'habile Editeur nous annonce cette prétieuſe compilation, & rend compte au Public, de tout ce qu'il a employé de ſoins & d'attentions pour la rendre complette, pour fixer l'époque des differentes Pieces qui la compoſent, & en faciliter l'intelligence, par des Notes auſſi judicieuſes que clairement & brievement exprimées. Cette réflexion ſi vraie, par rapport à tous ceux qui ont eu un éclat diſtingué dans le monde, l'eſt encore plus en quelque façon, lorſqu'il s'agit d'un génie auſſi extraordinaire, auſſi ſingulier, auſſi unique, pour tout dire, que le fut ce Prince de nos Poëtes. Malgré les inégalités qu'on lui a repro-

chées, la foiblesse de ses commencemens, & le nuage dont la vieillesse, & le succès mérité d'un Rival digne de l'être, obscurcirent ses dernieres années, il est toujours le grand Corneille, & il le sera à jamais, pour quiconque se laissera moins éfaroucher par quelques expressions peu exactes & surannées, par quelques pensées plus brillantes que solides, que transporter d'admiration pour la noblesse des sentimens, pour la profondeur des réflexions, pour la vérité des caracteres, pour la fécondité prodigieuse d'un esprit, qui se multiplie à l'infini, sans se répeter jamais, qui differencie tous ses sujets, qui distingue & les tems & les nations, & qui est avec la même facilité l'interprête des Monarchies & des Républiques. Le goût, comme la mode, a ses caprices, sans doute, on ne s'en apperçoit que trop sensiblement tous les jours; mais le goût éminent de penser & de sentir, est de tous les siécles, & c'est celui de Corneille.

Rien peut-être, n'eſt plus propre à amuſer un eſprit Philoſophe, que l'inégale diſtribution des biens & des talens dans ce monde, & l'on ſeroit tenté d'y trouver à redire, ſi des idées plus ſaines ne ramenoient auſſitôt aux diſpoſitions d'une Providence, qui s'étend bien audelà de toutes nos combinaiſons. Tel ne peut agir, tel ne ſçait que penſer ; celui-ci ſans transports, ſans élevation, n'eſt qu'accablé par l'abondance dont il jouit, celui là plein d'ardeur & livré au ſentiment le plus vif, eſt concentré dans l'indigence ; qu'il y a loin encore des diſcours aux actions ! Corneille en eſt une preuve qui étonne. Il fut dans toute ſa conduite le plus uni & le plus modeſte des hommes ; ſon cœur ſenſible ſeulement à la gloire, qui accompagne les travaux de l'eſprit, ne s'ouvrit jamais à l'attrait d'une grande fortune, qui probablement l'auroit plus embaraſſé ; qu'elle ne lui auroit apporté d'aiſance ; le même Corneille dans ſes Ecrits, paroît avec toute la pompe qui en-

vironne les Monarques, avec l'appareil redoutable qui ſuit les Conquerans, avec cette force de raiſonnement, & cette étenduë de lumieres qui diſtinguent les grands Politiques. La plume à la main il eſt plus que tout cela, tandis que dans ſa vie il n'eſt qu'un citoyen ordinaire : ſes Pieces ſont des leçons ſublimes de ſageſſe & de courage, qui peuvent former également le Héros & l'homme d'Etat, ſi l'on en excepte certains traits, où il conſulta moins la morale chrétienne que le caractere des Peuples qu'il peignoit.

Dans ce recueil tout n'eſt pas de la même force, pluſieurs morceaux ſont négligez & jettez comme au haſard, pluſieurs ſe reſſentent encore de l'imperfection où ſe trouvoit alors la langue, & du brillant peu naturel que l'on aimoit dans les deſcriptions, & dans les comparaiſons ; mais outre la varieté, qui en rend la lecture moins pénible & plus intéreſſante, il y a peu d'endroits où l'on ne retrouve quel-

ques-uns de ces coups de pinceau qui caractériſent le grand Maître, & dans beaucoup d'autres, c'eſt Corneille tout entier. De ce dernier genre ſont ſur-tout ces belles Pieces, ou qu'il compoſa lui-même ſur le latin du P. de la Ruë, ou que le P. de la Ruë traduiſit d'après ſon François. L'ame fiére & indépendante de M. Corneille, pour me ſervir des termes de M. Fontenelle, l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine, lui a fourni les couleurs avec leſquelles il a peint Louis le Grand. C'eſt le jugement qu'en porte l'ingénieux Editeur; & en effet on ne peut les lire ſans ſe rappeller avec admiration, ces évenemens mémorables du plus beau de tous les Regnes.

Un agrément encore de ce recueil, eſt de faire connoître Corneille comme un génie aiſé & facile, qui ſçavoit badiner, qui l'a fait même avec ſuccès, & qui auroit pû exceller dans ce genre ſubalterne, ſi l'élevation de ſon ame

ne l'avoit transporté vers les objets les plus sérieux, son caractere plus doux qu'on ne le croit communément, se prêta aussi dans la Jeunesse aux dissipations de cet âge, & sa Muse sans être licentieuse, ne fut pas toujours aussi sévere qu'il convient; mais il vint un tems apparemment où les libertés même les moins criminelles, lui parurent de justes sujets de reproche. L'Imitation traduite en vers, & tant d'autres Poësies Chrétiennes, font honneur à la pieté & à la religion du Poëte.

Enfin, s'il est vrai que c'est un des plaisirs les plus délicats de la lecture, que de nous faire parcourir insensiblement les dégradations & les nuances que le tems a introduites, pour ainsi dire, dans les façons de penser & dans les usages, c'est un avantage encore, que l'on goûtera en lisant ce recueil. Depuis le milieu du regne de Louis XIII. jusqu'à la moitié de celui de Louis XIV. on sçait combien les idées changerent, & se perfection-

nerent. L'un fut l'Aurore, & l'autre le Midi de la belle Litterature; la plûpart de ces pieces remplissent l'intervalle qui les sépare ; & le Poëte, en vous parlant de toute autre chose, vous rappelle l'histoire & les progrès de l'esprit humain dans ce tems-là.

Après ce préambule, qui fait connoître le livre en géneral, choisissons au hasard quelques endroits qui en donnent une idée plus particuliere.

Au mois d'Octobre 1676. le feu Roy fit représenter de suite devant lui sur le Theâtre de Versailles, Cinna, Pompée, Sertorius, Oedipe, Rodogune. La reconnoissance dicta à Corneille attendri d'une distinction si glorieuse un remerciement, où l'on admire ce beau feu qui l'avoit animé dans la composition de ses Ouvrages, & que les glaces de l'âge sembloit devoir avoir éteint; on en jugera par les vers suivans. Il s'adresse au Roy.

Acheve, les derniers n'ont rien qui dégenere,
Rien qui les fasse croire enfans d'un autre pere :
Ce sont des malheureux étouffez au berceau,
Qu'un seul de tes regards tireroit du tombeau.
On voit Sertorius, Oedipe & Rodogune,
Rétablis par ton choix dans toute leur Fortune ;
Et ce choix montreroit, qu'Othon & Surena,
Ne sont point des Cadets indignes de Cinna.

. . . .

Le Peuple, je l'avoue, & la Cour les dégradent,
Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent ;
Pour bien écrire encor j'ai trop longtems écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit,
Mais contre cet abus que j'aurois de suffrages,
Si tu donnois les tiens à mes derniers ouvrages !

. . . .

Tel Sophocle à cent ans charmoit encore Athenes,

Tel bouillonnoit encor ſon vieux
ſang dans ſes veines,
Diroient-ils à l'envi, lorſqu'Oedipe
aux abois,
De ſes Juges pour lui gagna toutes les
voix.
Je n'irai pas ſi loin, & ſi mes quinze
luſtres,
Font encor quelque peine aux moder-
nes illuſtres;
S'il en eſt de facheux juſqu'à s'en cha-
griner,
Je n'aurai pas long-tems à les impor-
tuner,
Quoique je m'en promette, ils n'en
ont rien à craindre;
C'eſt le dernier éclat d'un feu prêt à
s'éteindre,
Sur le point d'expirer il tâche d'éblouir,
Et ne frappe les yeux que pour s'éva-
nouir.

On reconnoît à ces ſentimens, la tendreſſe un peu aveugle d'un Pere pour ſes enfans. L'âge qui amortit la plûpart des paſſions, augmente celle-ci. Les derniers, comme les plus foibles, ne ſont pas les moins chéris; la prédilection eſt ſouvent pour eux. Quelque modeſtie que Corneille faſſe paroître dans les jugemens qu'il porte lui-

même de ses pieces; il s'en falloit donc bien qu'il ne souscrivît à la censure que l'on fit sur-tout des dernieres. On a beau dire, que le mérite, lorsqu'il est constamment supérieur, nous éleve au dessus des mouvemens de l'envie, & nous rend insensibles aux coups qu'elle nous porte. Cette prétension est démentie par l'expérience; c'est une affaire de sentiment pour l'ordinaire, la raison ne peut qu'en moderer la vivacité; peut-être que le plus bel esprit, n'en est que plus touché de l'opposition que l'on forme à ses succès; on est moins occupé souvent d'une nuée d'applaudissemens, qu'on ne l'est d'un trait impuissant que decoche la main la plus méprisable: voila l'homme, & tel fut Corneille. Il se croit dispensé de l'usage de chercher des protecteurs à ses vers, & il humilioit moins ses rivaux par la beauté de son génie que par la persuasion décidée, où il paroissoit être, de sa supériorité sur eux. On le voit principalement par

une piece de Corneille, qui lui en attira une infinité de piquantes. Elle est intitulée *Excuse à Ariste*, & fut écrite en 1636. dans un tems où les passions & les premiers succès, rendoient plus excusable la présomption, qui y regne, en voici quelques vers :

Ce n'est donc pas assez, & de la part des Muses,
Ariste, c'est en vers qu'il vous faut des excuses;
Et la mienne pour vous n'en plaint pas la façon;
Cent vers lui coûtent moins que deux mots de chanson.

Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue,
J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue;
Et mon ambition, pour faire plus de bruit,
Ne les va point quêter de réduit en réduit;
Mon travail sans appui monte sur le Théâtre,
Chacun en liberté l'y blâme ou l'idolâtre;
Là, sans que mes amis prêchent leurs sentimens,

J'arrache quelquefois leurs applaudissemens ;
Là content du succès que le mérite donne,
Par d'illustres avis je n'éblouis personne ;
Je satisfais ensemble & Peuple & Courtisans,
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans,
Par ma seule beauté ma plume est estimée,
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

Qu'on s'étonne après cela des scenes aussi bisarres qu'emportées, que les Sçavans, que les esprits choisis d'ailleurs & délicats, donnent tous les jours dans la République des Lettres ! On ne paroît d'un côté s'affranchir de l'humanité, que pour y tenir plus fortement à d'autres égards. L'esprit en éloigne, & le cœur y rappelle.

M. Parisot, Avocat distingué au Parlement de Toulouse, avoit fait une petite piece latine sur la jonction des deux mers, qu'on lira ici avec plaisir ; le succès qu'elle eut

engagea M. Corneille à la traduire, ou pour mieux dire à l'imiter. Le P. Cleric J. si connu par son goût, & si distingué sur le Parnasse de Toulouse, a fait de nos jours une traduction du François de ce dernier, qui nous paroît être un modele de perfection dans ce genre. L'exactitude scrupuleuse qui en rend toutes les images, n'énerve point l'expression latine, & n'ôte rien à cette langue du caractere, qui lui est propre, nous ne craignons point de soûmettre cette décision au jugement de nos Lecteurs. Voici le François de Corneille :

La Garonne & l'Atax dans leur grotes profondes,
Soûpiroient de tout tems pour voir unir leurs ondes,
Et faire ainsi couler par un heureux penchant,
Les trésors de l'Aurore aux rives du Couchant ;
Mais à des vœux si doux, à des flammes si belles,
La nature attachée a ses loix éternelles,
Pour obstacle invincible opposoit fiérement,

Des monts & des rochers l'affreux
enchaînement :
France, ton grand Roy parle, & ces
Rochers se fendent,
La Terre ouvre son sein, les plus hauts
monts descendent,
Tout céde, & l'eau qui suit les passa-
ges ouverts,
Le fait voir tout puissant sur la terre
& les mers.

Voici le latin du P. Cleric :

Dudum mitis Arax, antrisque Garum-
na profondis,
Ardebant thalamo lymphas sociare ju-
gali.
Scilicet objunctis tandem feliciter un-
dis,
Littus ad Occiduum gazæ veherentur
Eoæ.
Talibus at votis, ac talibus ignibus ob-
stans,
Æternamque sequens legem, natura
superbis
Fluctibus objecit magnos, longo ordi-
ne, montes,
Immensoque operi scopulos rupesque
cavendas.
Gallia ! vix jussit Lodoix, & saxa deis-
cunt,
Terra sinus aperit, procumbunt vertice
montes,

Cedunt cuncta, subit defossos unda canales,
Terrarumque simul monstrat mariumque potentem.

M. Corneille eut part, comme tous les gens à talents, aux liberalitez de M. Fouquet, & ce Mécene, à son tour fut célebré par le Poëte. Corneille louoit, mais sans bassesse: jusques dans ses remercimens, on voit toujours un caractere fier, un esprit élevé, qui veut plaire, que les bienfaits gagnent & touchent; mais qui ignore l'art de ramper, & qui cherche autant à s'honorer lui-même, lorsqu'il loue, qu'à honorer ceux, qui sont l'objet de ses éloges. Les vers suivans en sont la preuve; ils furent faits pour le Ministre dont nous venons de parler:

Oui, génereux appui de tout notre Parnasse,
Tu me rends ma vigueur, lorsque tu me fais grace,
Et je veux bien apprendre à tout notre avenir,

Que

Que tes regards benins ont sçu me rajeunir ;
Je m'éleve ſans crainte avec de ſi bons guides ;
Depuis que je l'ai vû, je ne vois plus mes rides,
Et plein d'une plus claire & noble viſion,
Je prends mes cheveux gris pour une illuſion,
Je ſens le même feu, je ſens la même audace,
Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre Horace,
Et je me trouve encor la main qui crayonna,
L'ame du grand Pompée, & l'eſprit de Cinna.
Choiſis-moi ſeulement quelque nom dans l'hiſtoire,
Pour qui tu veuilles place au Temple de la Gloire,
Quelque nom favori, qu'il te plaiſe arracher
A la nuit de la tombe, aux cendres du bucher.
Soit qu'il faille ternir ceux d'Enée & d'Achille,
Par un noble attentat ſur Homere & Virgile ;
Soit qu'il faille obſcurcir par un dernier effort,
Ceux que j'ai ſur la Scene affranchi de la mort ;

Tu me verras le même, & je te ferai
dire,
Si jamais pleinement ta grande ame
m'inspire,
Que dix lustres & plus n'ont pas tout
emporté
Cet assemblage heureux de force &
de clarté,
Ces prestiges secrets de l'aimable im-
posture,
Qu'à l'envi m'ont prêtée & l'art &
la nature.

Il n'est permis à personne d'ignorer ce que fut au siécle passé l'Hôtel de Rembouillet : l'illustre Julie d'Angennes, depuis Duchesse de Montausier, étoit la Divinité visible de ce Temple ; Apollon & les Muses lui étoient subordonnées. Les beaux esprits s'empressoient à lui rendre hommage, & consultoient, pour arriver à la perfection, son goût & ses lumieres. Là, dans des conferences régulieres, on traittoit à fond les matieres spirituelles, qui s'étoient auparavant distribuées; on analysoit les sentimens, on décomposoit les passions, on régloit l'esprit, & l'on formoit le cœur ;

l'honnêteté, les graces, la politesse brilloient également dans ces cercles délicats; de cette école sortirent des ouvrages célebres, & principalement ces ingénieux Romans, que l'on redoute plus aujourd'hui par l'épaisseur & le nombre de leurs volumes, qu'on ne les admira alors par la délicatesse du style, & le tissu si merveilleux des avantures. Le tems présent attache un ridicule marqué à ces sortes de plaisirs. Nous en voulons de plus naturels, de moins génans, de plus sensibles. Ce seroit nous occuper, & il n'est question que de nous amuser. A la bonne heure, puisque le bon sens veut que l'on suive les impressions regnantes; mais ne devons-nous pas à ce que nous méprisons, de penser aujourd'huy, & d'avoir de l'esprit à peu de frais? Quoiquil en soit, le Duc de Montausier ayant voulu présenter à Julie une Guirlande, & souhaitant que quelques vers accompagnassent chacune des fleurs qui la composoit, Corneille se char-

gea de la Tulipe, de la fleur d'Orange, & de l'Immortelle; effectivement il y a bien un peu à redire à tout cela, nous serions moins guindez. On en jugera par le Madrigal de notre Poëte sur la Tulipe.

LA TULIPE, MADRIGAL.

AU SOLEIL.

Bel Astre, à qui je dois mon être & ma beauté;
Ajoute l'immortalité,
A l'éclat non pareil dont je suis embellie;
Empêche que le tems n'efface mes couleurs;
Pour Trône donne moi le beau front de Julie;
Et si cet heureux sort à ma gloire s'allie,
Je serai la Reine des fleurs.

On ne sçait par quelle affectation on a placé, tout à la fin du livre, même après la Table & le Privilége, un Sonnet extrémement injurieux à la mémoire du Cardinal de Richelieu, & qui dans le fond

n'eſt guères plus honorable à celle de Louis XIII. malgré le bien que l'on y dit de ce Monarque. Comment fut-il le plus juſte & le meilleur des Rois, ſi ſon regne fut celui de l'injuſtice, par le choix qu'il fit de ſon Miniſtre? Rien ne conduit à penſer, que Corneille ait compoſé cette piece ſi ſatyrique; & en fut-il inconteſtablement l'Auteur, c'eſt le deshonorer, que de l'inſerer ſans néceſſité dans un recueil, où tout d'ailleurs fait autant l'éloge de ſon cœur que de ſon eſprit. Les plus ſages ceſſent de l'être dans de certains momens; la colere tranſporte quelquefois, & les courages les plus génereux, s'irritent encore plus que les autres des offenſes qu'ils reçoivent; tout cela eſt vrai, mais la raiſon reprend bientôt ſes droits, & la bonté deſavouë les expreſſions de la fureur. Corneille eut occaſion, ſi l'on veut, de ſe plaindre du Cardinal, qui, ébloui de la réputation du Cid, réunit contre lui & encouragea par ſes bienfaits, ceux que la

jaloufie ne difpofoit déja que trop à fuivre fes impreffions ; mais il eut auffi plus d'un fujet de s'en louer, & il s'eft exprimé fur cette époque de fa vie d'une maniere que l'on a toujours propofé comme un modele de moderation & de fageffe : jufqu'aux enfans, tout fçait par cœur ces vers fi heureux,

Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.
Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal.

Il y a plus. Pourquoi le mettre fi honteufement en contradiction avec lui-même ? Dans ce même recueil on trouve des Pieces entieres à la louange du Cardinal, & plufieurs autres, où l'on célebre avec éclat fes grandes actions. Enfin on ne nous apprend rien de nouveau, un fiécle entier a fixé nos jugemens fur le grand Richelieu, & fi nous fommes en liberté d'appercevoir fes défauts & d'en parler, la reconnoiffance & l'amour de la patrie

veulent bien plus encore, que nous rendions justice à ses qualitez immortelles. Les satyres licentieuses, ainsi que les injures rimées, devroient être à jamais ensevelies dans l'oubli. C'est la vengeance la plus douce que l'on puisse tirer de l'abus que la passion enfante, & que la malignité authorise, du plus agréable des talens.

M. Corneille, nourri dans l'amour de l'antiquité, & plein de la lecture des plus fameux Poëtes, avoit aussi beaucoup de goût pour la Poësie latine, & il le conserva toute sa vie. On en jugera par quelques piéces que l'Editeur zélé a rassemblées, & sur-tout par la traduction que le Poëte fit lui-même de ses vers sur la conquête de la Franche-Comté. Nous n'en rapporterons que quelques-uns :

Je rougis de me taire, & d'avoir tant à dire ;
Mais c'est le seul parti que je puisse choisir.
Grand Roy, pour me donner quelque loisir d'écrire,

Daigne prendre pour vaincre un peu
plus de loisir.

Turpe silere quidem, seges est ubi tanta loquendi,
Turpius indigno carmine tanta loqui;
Carmina quippe moram poscunt: vel parce tacenti,
Victor, vincendi vel tibi sume moras.

On ne sera pas probablement charmé de la traduction de l'Ouvrage rimé en Latin sur les louanges de la S. Vierge, attribué communément à S. Bonaventure, on sera du moins édifié de la pieté qui la fit entreprendre à Corneille. Aussi gené par la mesure, qu'asservi par des idées dont il ne vouloit pas s'écarter, tout s'y ressent presque generalement de la contrainte où il se trouva : les tours communement en sont peu heureux, & les expressions assez dures; le style ou plat ou languissant, n'a presque rien de ce beau feu dont il étoit rempli, lorsqu'il s'abandonnoit à son génie. Il en est de mê-

me de la traduction de tant de Pseaumes, trop litterale, trop séche par conséquent & trop eloignée de la perfection propre de notre langue. Il s'y trouve pourtant quelquefois de la noblesse, du naturel & de l'onction. Voici, par exemple, quelques versets du Pseaume *In exitu Israël, &c.*

Du fidele Abraham, race heureuse & chérie,
Quand de tes premiers fers ton Dieu te garentit,
Que du fond de l'Egypte, & de sa barbarie,
La maison de Jacob sortit;

Il voulut en Judée étaler l'abondance,
De sa miséricorde & de sa sainteté,
Et choisit Israël pour siége à sa puissance,
Et pour objet à sa bonté.

De ce Peuple fuiant, loin d'arrêter la course,
La mer fuit devant lui, si tost qu'elle le vit,
Et les eaux du Jourdain rebroussant vers leur source,

Lui céderent leur propre lit.

Qui l'eut pû, que ce Dieu, qui fait trembler la terre,
Qui n'a qu'à le vouloir, & tout change de lieu ;
Qui nous gouverne en paix, qui nous couronne en Guerre,
Qui de Jacob est le seul Dieu.

Ce n'est point aux mortels à prendre aucune gloire,
Le cœur qu'elle surprend, la doit désavouer ;
C'est ton nom qui fait seul plus qu'on n'eût osé croire,
C'est lui, Seigneur, qu'il faut loüer.

M. Corneillle avoit aussi traduit les deux premiers livres de la Thébaïde de Stace, Auteur qu'il ne haïssoit pas, non plus que Lucain. Quoiqu'il paroisse certain, que cet Ouvrage ait été imprimé, l'Editeur, malgré tous ses soins, n'en n'a pû recouvrer aucun exemplaire, & il invite les possesseurs de cette traduction, à lui donner une nouvelle vie, en la réimprimant. Enfin à tout ce que son zéle lui a fait recueillir

pour la gloire de Corneille, il a cru devoir ajoûter la deffenſe ou l'apologie de ce grand homme, par le P. Tournemine, „ Ouvra-„ ge, *ſelon lui*, dicté par l'amour „ de la patrie & de la vérité, & „ où regne une éloquence dûë à „ l'admiration vive & éclairée du „ génie & des qualitez perſonnel-„ les de cet illuſtre Poëte : „ & nous en finiſſant cet extrait, nous croyons devoir remercier l'Editeur de ces Oeuvres diverſes, au nom du Public, d'un travail d'autant plus eſtimable, qu'il eſt plus utile pour nous, & plus déſintéreſſé de ſa part.

ARTICLE XCV.

APOLOGIE DU PROPHETE Elie, contre l'accuſation qui lui eſt intentée par M. Bayle ; par le P. Merlin, Jeſuite.

C'Eſt le Dieu des Hébreux, & la divinité de l'Ecriture ſainte de l'Ancien Teſtament que M. Bayle

attaque dans la personne du Prophête Elie. Il met son impieté à l'abri de celle de Calvin; & il la porte beaucoup plus loin. Il défend mal cet Hérésiarque & ses Disciples, des justes reproches que leur fait à ce sujet le Sçavant Feuardent, Cordelier. Tel est le sommaire de cette Apologie.

1°. M. Bayle est scandalisé de *cet esprit vengeur, dont Elie fut animé en quelques rencontres, comme quand il fit massacrer les Prêtres de Baal, & tomber le feu du Ciel sur les Soldats de son Roy.* A qui en veut M. Bayle? est-ce à Elie, & n'est ce plutôt pas au Dieu d'Elie, qui fit descendre le feu du Ciel pour consumer le sacrifice de son Ministre, & pour brûler les Soldats du Roy d'Israël persécuteur de l'un & de l'autre? qui à la priere, que lui fait le saint Prophête immédiatement après le massacre des Prophêtes de Baal, envoye une pluye abondante, pour mettre fin à la famine, que la sêcheresse avoit causée? qui prête sa main toute-puis-

sante à l'exécution des prétendus crimes imputez à Elie ? qui obéit en quelque sorte à sa voix, comme à celle de Josué, pour favoriser son injuste vengeance, ses attentats contre un légitime Souverain, ses homicides & ses massacres ?

Les Docteurs de l'intolerance, continuë M. Bayle, *ne sont pas bien aise qu'on les avertisse que Jesus-Christ a aboli cet esprit. Un tel avertissement est une leçon importune: & ils diroient volontiers comme Felix, à quiconque leur en parle, va t'en maintenant ; quand nous aurons la commodité, nous te rappellerons.* Par-tout ce que M. Bayle a écrit contre l'intolerance, il paroît que selon lui Jesus-Christ a aboli comme une chose mauvaise & inutile, l'esprit vengeur, non pas précisément d'Elie, mais du Dieu d'Elie. Sur quel fondement avance-t'il, que les paroles du Sauveur, où il voit cette abolition, déconcertent les Docteurs de l'intolerance, & qu'ils n'aiment pas à les entendre ? n'ont-ils pas à lui répon-

dre, que S. Pierre, après avoir entendu ces paroles du Sauveur, & plein de l'esprit de la loy nouvelle, qu'il avoit reçû avec les autres Apôtres, étendit morts à ses pieds Ananie & Saphire; que S. Paul frappa d'aveuglement le magicien Elimas, parce qu'il ne cessoit de renverser les voyes du Seigneur; qu'à la vérité l'esprit de la Loy évangélique est un esprit de douceur; mais que la séverité y est quelquefois nécessaire? Comme l'esprit de la Loy Mosaïque étoit un esprit de séverité, & qu'il s'y trouve néanmoins quelques exemples de douceur. (*a*) Elisée heritier de l'esprit d'Elie, ayant renfermé miraculeusement dans la ville de Samarie, les Soldats, que le Roy de Syrie avoit envoyés pour le prendre; ne voulut point qu'on les mît à mort, mais après les avoir bien régalés, il les laissa aller.

Un homme, continuë notre Critique, *qui n'avoit aucun caractere*

(*a*) 4. Reg. 6. 22.

dans l'Etat, aucune charge politique, aucune part au droit du glaive: un homme, dis-je, dont la charge ne consistoit qu'à prophêtiser, assemble tous les Prophétes de Baal, qui étoient 450*; il y joint les Prophêtes des Bocages, qui étoient au nombre de* 400. *& avoient l'honneur d'être commençaux de la Reyne; il les convainc par un miracle qu'ils adoroient un faux Dieu; & tout aussi-tôt il donne ordre qu'on les saisisse, & qu'on prenne bien garde qu'aucun n'échappe, & il les fait tous égorger, sans avoir demandé au Roy Achab, là présent, s'il l'avoit pour agréable, & sans les avoir exhortez à se convertir.* Nous n'apprendrons point à M. Bayle, qu'il est faux que les grands Prophêtes du Peuple de Dieu n'eussent aucun caractere dans l'Etat; qu'il ne leur appartînt pas de se mêler du gouvernement politique; que leur charge se bornât à prophetiser, & qu'ils n'eussent aucune part au droit du glaive. Nous ne lui dirons point, que revêtus de l'autori-

té de Dieu, qui étoit toujours le premier souverain d'Israël; les Rois étoient obligez en plusieurs circonstances à leur obéir. La conduite de Samuël, après l'élection de Saül, ne lui étoit pas inconnuë. Mais notre Auteur déterminé à imposer à des Lecteurs peu attentifs, ou mal instruits, forment des préjugez contre l'intolerance & la jalousie de ce Dieu, qui veut qu'on n'adore que lui seul, & de la seule maniere, qu'il a établie. L'illustre M. Crouzas a bien compris, qu'il falloit remédier à la mauvaise impression que fait à cet égard la lecture de M. Bayle. *Dieu*, dit-il, *qui connoît tout parfaitement, & sçavoit la part que la corruption avoit à l'erreur des Prophêtes de Baal, n'ordonna rien à Elie, qu'il ne fût en droit d'ordonner, & en même tems ne lui ordonna rien, qu'il soit permis* (à un particulier) *d'entreprendre sans une ordre exprès de cette nature.*

M. Bayle est sûr de l'innocence des Prêtres de Baal; à ses yeux Elie seul est coupable, avec le Dieu

qui fait la force d'Elie, & qui le rend terrible à tous les fauteurs, & les promoteurs de l'Idolâtrie dans le royaume d'Iſraël. *On ne peut pas dire*, ajoûte-t-il, *que les Prophêtes de Baal avoient agi contre leur conſcience ; car s'ils euſſent cru que Baal étoit une fauſſe divinité, ils ne ſe ſeroient pas expoſes à l'examen, & par le credit qu'ils avoient auprès de la Reine, ils auroient eludé ſans peine le defi du Prophête Elie. On voit de plus qu'ils invoquent leur Divinité avec toute l'ardeur poſſible, & qu'ils ſe donnent cent coups de couteaux en ſon honneur. Ils eſperoient ſans doute d'être exaucez.* Une conſcience criminelle & digne de chatiment, parce qu'elle eſt volontairement fauſſe & erronée, c'eſt un point que l'Auteur du Dictionnaire aime à ſupprimer. Pour peu qu'on ait lû ſes écrits, on ſçait que ſelon lui des défenſeurs des impietez les plus groſſieres peuvent agir avec droiture, & une perſuaſion raiſonnable, quand il les ſoûtiennent opiniâtrement; il y a non

ſeulement des Idolâtres, mais des Cyniques, des Manichéens, des Athées en conſcience. Ici les merveilles de la nature, qui atteſtent la Divinité du ſeul véritable Maître de l'Univers, ſoûtenuës par les miracles éclatans d'un homme, qui diſpoſe à ſon gré de cette même nature, n'étoient point capables de troubler la conſcience des Prophêtes de Baal, & n'empêchoient point qu'ils ne fuſſent Idolâtres de bonne foy. Quelle conſcience, & quelle bonne foy! il faut les avoir de même trempe, pour ne pas rougir d'une pareille doctrine. Il n'y manque que la folie de ſe donner cent coups de couteaux.

M. Bayle n'alleguera-t-il rien pour la défenſe d'Elie? Il dit ce qu'il faut afin que Dieu ſeul demeure chargé des crimes du Prophête, & pour juſtifier la perſonne de celui-ci & non pas ſes actions. *Les Théologiens*, dit-il, *ſont obligez de reconnoître, afin de pouvoir diſculper Elie, qu'il reçût inviſiblement de Dieu une miſſion extraordinaire*

& speciale, pour faire mourir ces Prophêtes, & que Dieu lui révela, que c'étoit des réprouvez, qu'aucune exhortation à la repentance ne toucheroit. Pierre Martyr à la vérité allegue les loix de Moyse contre les Idolâtres, la loy du Talion, &c. mais après tout il se réduit à l'inspiration, & c'est là une raison à quoi il n'y a nulle réplique parmi les Chrétiens. Un miracle qui précede, & un autre qui suit le massacre des faux Prophêtes, sont des signes trop sensibles de cette inspiration, pour la faire imaginer par les Théologiens.

M. Bayle s'abstient de déclarer si cette raison est bonne ou mauvaise, il se contente de dire que parmi les Chrétiens, elle ne souffre point de réplique: On entend sa pensée, & on lui demande, que répliqueroit un homme qui n'est pas Chrétien? Il doit le sçavoir, ne seroit-ce pas, qu'un Dieu, qui authorise la passion de la vengeance, les attentats d'un sujet contre son Roy, le massacre de gens qui n'agissent

pas contre leur conſcience, & qui par conſéquent ſont innocens, n'eſt point le véritable Dieu? Il eſt aiſé de confondre ces impietez. Elie ferme & ouvre le Ciel, il en fait tomber à ſon gré le feu ou la pluye; le Jourdain s'arrête pour lui faire un paſſage, il multiplie la farine & l'huile par ſa volonté & ſa parole, il reſſuſcite les morts, il connoît l'avenir & le ſecret des cœurs, il eſt nourri dans un déſert par les ſoins des corbeaux, qui lui apportent à manger; un char de feu deſcend du Ciel & le ravit aux yeux des hommes; donc le Dieu d'Elie eſt le véritable Dieu: ce Dieu hait l'iniquité, & il la connoît mieux, que ceux qui ſe ſont fait une ſcience à leur mode du bien & du mal; il a droit de punir par des chatimens éternels les erreurs recherchées, dont ils ſe ſont aveuglés. Pour établir la foy de ces peines terribles de l'autre vie, & pour prévenir les doutes, qu'en feroit naître le libertinage, enfin pour empêcher, après l'établiſſement de

l'Eglise Chrétienne, que des hommes pervers ne regardassent la longanimité & la patience de Dieu à les souffrir, comme une marque, qu'il n'est point, & qu'il ne peut rien sur eux; la divine Sagesse a fait précéder une Loy aussi sévere que miraculeuse, où Dieu par lui-même, ou par ses Ministres commençoit visiblement la réprobation des impies.

2°. Ni Calvin ni son Disciple Pierre Martyr, n'ont osé faire un crime à Elie de la mort de ces faux Prophêtes, ou des Soldats d'Achab; il faut même avouer, que l'un & l'autre justifie en cela le Prophête. Ils ont avancé néanmoins, „ que » c'étoit un homme corrompu, & » animé d'un zéle trop véhement; » qu'il abandonna lâchement la vo- » cation divine, & qu'il lui pré- » fera sa vie; qu'il manqua de » sincerité & de droiture en ré- » pondant à Dieu; qu'il pécha, » quand il se plaignit d'être échap- » pé seul à la persécution; qu'il » se laissa emporter à l'esprit de ser-

» vitude & de vengeance. „ M. Bayle dit, qu'il n'a rien trouvé de tout cela dans l'endroit que déſigne le Pere Feuardent, Liv. 9. Ch. 3. pag. 121 de ſa Theomachie Calviniſtique, où eſt indiqué à la marge le commentaire de Calvin ſur l'Epître aux Romains, Ch. 11. v. 2. & 3. C'eſt une faute de l'Editeur, qui durant l'extrême vieilleſſe de ce Sçavant Cordelier a pris ſoin de faire imprimer la Théomachie. Car dans le texte le Pere Feuardent déclare, qu'il a tiré les paroles ci-deſſus rapportées, d'un ouvrage de Calvin, écrit en François, *ex gallico Calvini ſcripto verba ejus latina ſunt*. Il les a donc lûës ailleurs que dans le commentaire de l'Epître aux Romains. Et très-certainement il repréſente les vrais ſentimens de Calvin, puiſque ce ſont ceux de Pierre Martyr, le fidéle diſciple de cet héreſiarque : ſi bien que le P. Feuardent a eu raiſon d'attribuer à tous les deux le paſſage de Calvin. *Eorum ſenſu, Elias fuit homo depravatus, nimis vehementi zelo correp-*

tus: turpiter vocationem suam deseruit, vitam præferens divinæ vocationi, nec simpliciter nec rectè Deo respondit, cùm ab eo interrogaretur. Peccavit etiam quiritando se solum à clade ac persecutione superstitem. Raptus fuit spiritu servitutis & vindictæ. Ex gallico Calvini scripto verba ejus latina sunt.

J'ai besoin d'exposer exactement tout ce que Pierre Martyr a écrit de conforme à ces paroles de Calvin, pour convaincre M. Bayle d'une insigne mauvaise foy à relever l'accusation, que le Pere Feuardent à intentée contre Pierre Martyr. Celui-ci dans ses notes sur le 19. Ch. du 3. liv. des Rois, taxe Elie d'avoir été infidele à sa vocation, & d'avoir abandonné le poste où Dieu l'avoit placé. *Peccavit itaque suam derelinquendo stationem, in qua fuerat à Deo collocatus.* Il lui reproche une lâche timidité, & dans la réponse qu'il fait à Dieu, d'avoir usé de déguisement & de mensonge, *Elias interrogationi simpliciter ac rectè minimè respondit, nec veram sui discess-*

ſûs cauſam refert. Oportuit quippe illum dicere : ſum redditus admodum infirmus, Ieſabelis minas ferre non potui, & propterea conceſſi huc, ne ab ea interficerer, ac vitam meam pluris feci, quam vocationem abs te mihi collatam. Hæc tacuit, ſed à zelo & ſtudio maximo Dei cultûs ſeſe commendavit.

Quoiqu'on ne voye point dans l'ouvrage du Pere Feuardent où il a pris, que Pierre Martyr appelle le zéle d'Elie une ſéverité exceſſive & un eſprit de vengeance, *majorem æquo ſeveritatem & ſpiritum vindictæ ;* il n'en eſt pas moins vrai que cet Ecrivain Calviniſte a exprimé la même choſe en d'autres termes. (*a*) *Idcirco Elias repreſſus eſt, quia ultionem de impiis ardentiſſimo ſtudio quærebat.* Il y a même traité le zéle d'Elie de paſſion vicieuſe, où l'amour propre & l'orgueil avoient plus de part, que le véritable zéle de la gloire de Dieu. *Zelus hoc loco fortaſſis pro Nemeſi accipitur ....*

(*a*) In com. in IV. Reg. cap. 10. v. 4.

videbat Propheta sibi non contingere quod maximè optabat, ut à populo Israëlitico audiretur, cùm Dei sermones, magno studio inculcaret: Prophetas autem Baal in oculis ferri & propemodum ab omnibus audiri. Tous les points que contient le passage de Calvin, sont ici adoptez par Pierre Martyr, & on les voit rassemblez dans ses notes sur le Ch. 14. du 3. liv. des Rois, indiqué par le Pere Feuardent, pag. 321. à la marge.

Quand le sçavant Cordelier reproche à Pierre Martyr d'avoir furieusement attaqué le Prophête Elie, *furialiter*, il se fonde sur ce qui vient d'être cité du commentaire de l'Interpréte calviniste. Il entreprend ensuite de montrer que Pierre Martyr s'est contredit, & pour le prouver, il oppose aux textes alleguez ci-dessus, cet endroit de ses Notes, sur le Ch. 1. du 4 liv. des Rois, *& le cite fidelement*, dit M. Bayle. *Ad id vocatus erat Elias, ut judicia divina severitatis exsequeretur. Nec ex se ipso, verum ex Deo, & Angeli mo-*

nitu ita duriter se gerebat. Potuit quidem specie tenus homicida videri : nec tamen pro tali habendus est cùm solum fuerit Dei Minister. Mr. Bayle fait imaginer au Pere Feuardent que ces dernieres paroles sont injurieuses au Prophéte Elie, & qu'elles contredisent cet autre texte, où Pierre Martyr justifie le Prophéte : *Omnia hæc privato instinctu Dei agèbantur contrà legem in communi propositam. Ipse Legislator cùm aliquid contra leges suas jùbet, mandatùm ejus pro lege habendum est.* Cependant il est clair que le Pere Feuardent met la contradiction entre ces deux derniers textes ensemble, & les endroits où Pierre Martyr appelle le zéle d'Elie, une séverité excessive, & un esprit de vengeance, & où il traitte ce zéle de passion humaine & vicieuse. M. Bayle à l'abri de cette fourberie, & de la réputation qu'il a d'Auteur exact & de bonne foi, s'écrie hardiment : *Jamais il n'y eut d'impertinence égale à celle du Cordelier Feuardent, qui accuse Pierre Martyr d'avoir vomi des injures contre le Prophete Elie, & de s'être contredit ensuite.*

Il ne faut pas croire qu'Elie fût impeccable, mais on ne doit pas aussi juger témerairement de ses actions pour lui attribuer des péchés, où l'Ecriture Sainte ne marque pas en reconnoître. Son éminente sainteté, & sa vie toute miraculeuse & pleine des faveurs de Dieu les plus extraordinaires, exige ce respect. Le Prophéte aborde avec hardiesse le Roi Achab, il lui reproche son impieté avec une fermeté intrepide, il commande aux sujets du Prince, en sa présence, & fait punir à ses yeux les faux Prophétes qui le trompoient. Mais ensuite sur la simple nouvelle de la colere & des menaces de la Reine Jezabel, Elie craint & s'enfuit. C'est ainsi que Moïse ne redouta point six cens mille Israëlites armés, & les attaqua avec une poignée de Levites, qui en passerent 23000. au fil de l'épée, parcourant tout le camp, & tuant comme des moutons tous ceux qu'ils voulurent, sans que personne osât résister; & ce même Moïse néanmoins dans d'autres rencontres, où le peuple avoit pareillement péché, crai-

gnit d'être lapidé, & s'enfuit avec son frere Aaron, où se prosterna devant eux contre terre, afin de les appaiser. C'est ainsi que les Saints du nouveau Testament, tantôt affronterent les dangers, & s'exposerent volontairement à toute la fureur des ennemis de la foi; tantôt se sauverent de ville en ville, selon le conseil de Jesus-Christ, & se cacherent dans les deserts pour se dérober aux persécutions. La raison de cette différence est que Dieu voulant se faire respecter dans ses Ministres, éleve quelquefois leurs cœurs au dessus de toute crainte humaine, les remplit de sa force, les arme de sa puissance, & les investit de sa majesté; quelquefois aussi, pour les entretenir dans l'humilité, il les abandonne à leur foiblesse, & il exige qu'ils le glorifient dans le secret de leur ame par les sentimens qui conviennent à l'état d'infirmité où il les réduit, & devant les hommes par des démarches qui fassent connoître que tout ce qui est grand dans ses serviteurs, vient uniquement de lui. La crainte & la

fuite d'Elie, ſont ſuivies de faveurs ſingulieres qu'il reçoit de Dieu, & de miracles faits pour ſa conſervation & ſa ſureté, dont lui ſeul eſt témoin. Eſt-ce ainſi que Dieu recompenſeroit un homme qui auroit *abandonné lâchement la vocation divine*, & qui lui auroit *préféré ſa vie*.

Si cette interrogation, *Elie, que faites-vous ici ?* avoit été faite au Prophéte au moment que l'Ange l'éveilla, lorſqu'il dormoit à l'ombre d'un geniévre ; l'expoſition des interprêtes Calviniſtes pourroit peut-être avoir lieu. (*a*) *Eſt-ce ici que vous devriez être? N'ai-je pas beſoin de votre miniſtere en Judée, en Samarie & à Damas? Avez-vous reçu les dons de Dieu, pour refuſer d'en faire uſage à l'édification du prochain? Eſt-ce par mon ordre, & n'eſt-ce pas plûtôt par un lâche mouvement de crainte que vous êtes venu ici?* Mais l'Ange ne fit alors d'autre reproche à Elie, que de n'avoir pas fui aſſez loin. C'eſt pourquoi par l'ordre du Sei-

(*a*) Synopſis. Critic.

gneur, & à l'aide d'un fort aliment qu'il en reçoit, il fait une longue traite, pour gagner la montagne d'Horeb, où il s'arrête, & se cache dans une caverne qu'il y trouve. Est-il douteux après cela que la crainte & la fuite d'Elie n'ayent été approuvées par le Seigneur? C'est à ce terme que Dieu l'interroge, & lui dit: *Elie, que faites-vous ici*? On veut que le Prophéte conçoive que Dieu lui demande, pourquoi il est venu dans cette caverne; & que s'il eût parlé avec sincérité, il auroit répondu que par lâcheté, il avoit quitté le poste où la divine sagesse l'avoit placé. Il auroit plûtôt dû répondre dans cette supposition, qu'il étoit venu là pour obeïr à l'Ange du Seigneur, qui n'avoit blâmé dans sa crainte & dans sa fuite, que de n'avoir pas choisi une retraite plus éloignée & plus sure. Ces paroles, *Que faites-vous ici*? adressées à Elie, ont à peu près le même sens, que si on les adressoit à un homme qui seroit attaché à son lit par une maladie, & qui pour répondre à propos diroit:

Je souffre. Dieu vouloit par cette demande faire confesser au Prophéte son infirmité & sa foiblesse, afin de lui rendre cette force & cette vigueur surnaturelle, dont il l'avoit revêtu, lorsqu'il l'avoit chargé des intérêts de sa grandeur suprême. Le Prophéte qui le comprenoit parfaitement bien, répond, qu'il ne lui reste plus qu'un inutile & oisif sentiment de zéle, & que dépoüillé de la vertu céleste qui le soutenoit, il ne pouvoit attendre qu'un sort pareil à celui des Prophétes que Jézabel avoit immolés à sa fureur, à laquelle il avoit presque seul échappé. On voit que Tertullien a entendu cet endroit de l'Ecriture, quand il soutient que cette demande, *Que faites-vous ici* ? adressée à Elie est pleine de bienveillance; au lieu que cette autre demande, *Où êtes-vous* adressée à Adam est un reproche. *(a)*

Voilà ce me semble Elie entierement purgé du crime de desertion & de mensonge, comme il l'a été auparavant de celui d'homicide, &

(*a*) Adv. Psych. cap 6.

d'attentat contre l'autorité du Prince. Notre critique, qui a senti combien son accusation étoit odieuse, nonobstant le suffrage de Calvin & de Pierre Martyr, a cru qu'il feroit bien de se couvrir avec eux d'un grand nom. *La liberté*, dit-il, *que ces Ecrivains Protestans pourroient avoir prise de censurer en quelque chose la conduite de ce Prophéte, ne sçauroit être blâmée, sans qu'on blâme S. Chrysostome.* (*a*) Et là-dessus, il cite le Pere Camart Minime, qui parle ainsi de ce Pere : *Qui acerrimis verbis Eliam crudelitatis & cujusdam ἀπαθείας arguit. Deinde alibi eumdem quasi penitus ad divina monita insensibilem, dum variis factis & exemplis ad commiserationem induceretur.* S'il avoit consulté saint Chrysostome lui-même, il auroit trouvé que les pensées de ce Pere sont enveloppées de tant de tours figurés & hyperboliques, qu'il est impossible qu'il ait eu dessein qu'on prît à la lettre ce qu'il avance. En ef-

(*a*) Camart. de rebus Eliæ, pag. 127.

fet, il eſt clair, que le ſaint Docteur dans ſes deux diſcours ſur Elie ne fait point l'office d'Interpréte, qui s'étudie à repréſenter le ſens véritable & exact du texte ſacré; mais qu'il parle en Orateur, qui s'arrête à des apparences, fondées ſur la maniere dont l'hiſtoire d'Elie eſt expoſée; ſon unique but étant de chercher des traits de morale, pour inſpirer aux Paſteurs des ames de la compaſſion & de la miſericorde à l'égard de ceux qui péchent. On diroit à l'entendre que non-ſeulement il y avoit un combat entre la ſévérité d'Elie & la bonté de Dieu, mais encore que le zéle ardent du Serviteur pour les intérêts du Maître, a mis un frein à l'exceſſive longanimité dont celui-ci uſe envers les pécheurs. Ce ſerment du Prophéte, *vivit Dominus ..... ſi erit annis his ros & pluvia niſi juxta verba oris mei*, ſaint Chryſoſtome le paraphraſe, comme ſi Elie diſoit à Dieu, *non quando tibi videbitur, pœnæ finem facias: tibi enim pro miſericordiâ tuâ ſemper videtur miſe-*

ricorditer agendum. Sed quando pro eis oravero & judicavero, quod dignam animæ suæ curam gerant probeque resipiscant. Il imagine que le Prophéte trouva moyen de lier la volonté même de Dieu par son serment, & de la faire dépendre en quelque sorte de la sienne, afin que les Israëlites n'abusassent plus impunément de la trop facile bonté du Seigneur; & que le Seigneur trouvant qu'à la vérité, il étoit trop bon, respectât l'avis & la parole du Prophéte. *Igitur Propheticam sententiam reveritus est & honorem juramento illi dedit*, selon saint Chrysostome. Dieu ensuite étoit impatient de revenir à la clémence; mais Elie n'en étoit point d'accord. Dieu vouloit envoyer la pluye; & comme il s'étoit engagé à ne l'envoyer qu'à la priere d'Elie, l'obstination du Prophéte à ne pas prier, étoit cause des affreuses miseres que produisoit la secheresse: c'est ce que saint Chrysostome lui reproche comme un grand crime. *Tu quidem facinus commisisti crudelitatis plenum*,

at Deus calamitatem tantam miseratus est. Saint Chryſoſtome décrit après cela, tout ce qui arrive à Elie, comme étant des moyens que Dieu a cherché & menagé pour toucher la dureté de ſon cœur, pour l'engager à ſouhaiter que les hommes ne périſſent plus, & à demander la pluye. Il ne prétend certainement pas que la choſe ſoit ainſi ; mais que la narration de l'Ecriture offre ces apparences, pour exprimer que lorſque Dieu punit les hommes en ce monde avec une grande ſévérité, c'eſt comme malgré lui.

Au reſte, quand ſaint Chryſoſtome auroit penſé auſſi deſavantageuſement, & avec auſſi peu d'équité des actions perſonnelles d'Elie, que font les Auteurs Proteſtans, il ſeroit toujours fort éloigné de leur impiété ; & les reproches du Pere Feuardent contre Calvin & Pierre Martyr demeureroient. Car les injures dont on charge ce Saint Prophéte, viennent évidemment d'un deſſein formé de décrier tous les Saints de l'Ancien Teſtament, &

d'adopter toutes les calomnies dont les Marcionites & les Manichéens ont noirci leur mémoire. Le Pere Feuardent l'a démontré. De quelle indigne maniere Mr. Bayle ne traite-t'il pas ce Pere, pour n'avoir pas trouvé dans la vie des Patriarches les infamies que Calvin y a imaginées ?

ARTICLE XCVI.

MEMOIRE DE Mr. BELLIN, Ingenieur au Dépost des Plans de la Marine, sur les Nouvelles Cartes Hydrografiques, dressées pour le service des Vaisseaux du Roy, par ordre de M. le Comte de Maurepas 1738.

LEs Cartes hydrografiques que je viens de dresser au dépôt des Cartes, Plans & Journaux de la Marine sont ;

1°. Une Carte generale de la Mer Mediterranée en trois feuilles, renduë publique à la fin de l'année 1737.

2°. Une Carte particuliere de l'Archipel, ſuite de la Carte generale de la Méditerranée, où cette partie ſe trouvoit en trop petit point, pour être ſuſceptible des détails neceſſaires à la Navigation de ces parages.

3°. Une grande Carte ſous le nom d'Ocean occidental, comprenant partie des côtes d'Europe & d'Afrique depuis le 52. degré de latitude ſeptentrionale, juſqu'à la ligne équinoctiale, avec les côtes oppoſées de l'Amerique, où l'on trouve l'Iſle de Terreneuve, l'Iſle Royale, le Golphe & le Fleuve ſaint Laurent juſqu'à Quebek, l'Acadie, la nouvelle Angleterre, la Virginie, les Iſles de l'Amerique, les côtes de Terreferme qui leur ſont oppoſées, la Guyane & l'Iſle de Cayenne.

Ces deux dernieres ne paroiſſent que depuis un mois ou deux.

Comme chacune de ces Cartes ſe trouve extrémement differente de tout ce qu'on a vû juſqu'ici dans les Cartes Françoiſes, Angloiſes &

Hollandoiſes, j'ai cru devoir rendre compte des principales remarques & obſervations, dont je m'étois ſervi pour leur conſtruction: & quoiqu'il me fût très-difficile de mettre ſous les yeux les divers materiaux que j'ai mis en œuvre, leurs differentes combinaiſons, & les raiſons qui m'ont déterminé dans le choix, j'ai cependant tâché de le faire le plus ſuccinctement qu'il m'a été poſſible, par trois petits Mémoires particuliers en forme d'analiſe pour chaque Carte, imprimés & rendus publics en même tems.

Mais comme il pourroit arriver que ces Mémoires ne fuſſent pas auſſi répandus que les Cartes, quelques perſonnes m'ont conſeillé d'en mettre un Extrait dans les Journaux, croyant qu'on ne ſera pas faché de connoître les regles qu'on s'eſt preſcrites, & qu'on a ſuivies dans un travail, qui mérite autant d'étude & d'attention, que la conſtruction des Cartes de Navigation, négligé juſqu'à préſent par les François.

Il eſt vrai, que de pareilles matieres ne ſont pas trop ſuſceptibles d'extraits ; c'eſt ainſi qu'en ont jugé les ſçavans Auteurs du Journal de Trevoux, en faiſant imprimer dans leur mois de Juin dernier, un de ces Mémoires en entier, contenant l'analiſe de la Carte génerale de la Mer Mediterranée ; quoique je ne puiſſe qu'être très-flatté de l'honneur qu'ils ont fait à ce petit morceau, peut-être que ſi j'euſſe ſçu leur intention, il n'auroit pas eu la préference ſur les deux autres, qui vraiſemblablement n'étoient pas encore venus á leur connoiſſance, ou qui ſe trouvant plus longs, auroient occupé trop de place dans un ouvrage, qu'ils conſacrent avec tant de ſuccès à toutes les Sciences.

Il ne me reſte donc à parler ici que de la Carte de l'Ocean Occidental, & de celle de l'Archipel : je commence par l'Ocean Occidental.

Il eſt inutile de dire que ce ſont des Cartes reduites, on n'en devroit

point faire d'autres pour la Navigation, puiſque ce ſont les ſeules, ſur leſquelles on peut pointer les routes avec juſteſſe : je ſuppoſe encore que tout le monde ſçait ce que c'eſt que Cartes réduites, & la maniere de s'en ſervir : j'avertirai ſeulement que j'ai ſuivi la projection uſitée juſqu'à préſent pour les Cartes hydrografiques, c'eſt-à-dire, dans la ſuppoſition de la terre ſphérique, la petiteſſe du point de cette Carte n'étant pas ſuſceptible des differences, qu'il peut y avoir entre l'axe de la terre, & le diametre de l'Equateur terreſtre, puiſque je n'ai pris qu'environ un tiers de pouce pour la grandeur du dégré de mon Equateur, que je ſuppoſe toujours de 20. lieuës marines de France, de 2853. toiſes.

Comme j'ai employé un aſſez grand nombre d'obſervations aſtronomiques, j'ai poſé le premier Meridien à l'Obſervatoire de Paris, pour profiter plus aiſément de celles qui ont été faites par Meſſieurs de l'Academie Royale des Sciences,

de ſorte qu'au lieu de compter la longitude d'Occident en Orient depuis un, juſqu'à 360. dégrés, je la diſtingue en longitude Orientale & longitude Occidentale, & je les compte chacune depuis un, juſqu'à 180. dégrés : cette methode paroît plus naturelle, & doit vraiſemblablement être plus commode pour la Navigation.

On ne peut point douter que les obſervations aſtronomiques faites avec préciſion, ne ſoient le moyen le plus ſur pour déterminer la poſition des lieux ſur la terre, & que par conſequent on ne doive les employer par préference, dans la conſtruction des Cartes : quoique quelques perſonnes ayent tâché de les rendre ſuſpectes dans la Geografie, il ſeroit très-aiſé de démontrer qu'elles ont un rapport bien précis avec les diverſes parties de la terre. Il ſuffiroit de rappeller les operations faites ſur le terrain, tant pour tracer la Méridienne, qui traverſe la France, que pour y tirer diverſes perpendiculaires, & les comparer

ensuite avec les observations astronomiques, faites en quelques-uns des lieux par où elles passent, ou avec lesquels elles sont liées ; le rapport exact, qui se trouve entre les distances données par la mesure actuelle, & celle qui resulte des observations astronomiques, seroit la preuve de ce que j'avance ; comme on le peut voir dans les Mémoires de l'Academie des Sciences année 1718.

Les observations astronomiques sont donc la premiere base de la Carte de l'Ocean Occidental, & on est assez heureux pour en compter plus de 40. qui se trouvent disposées de façon qu'elles assurent la position des principales parties, & comme j'ai cru qu'on seroit bien aise de voir la situation de ces lieux, je les ai distingués sur ma Carte par des marques particulieres.

Malgré ce nombre de points fixes, il en manquoit dans plusieurs lieux importans, tant pour la construction de la Carte, que pour la sureté de la Navigation, comme à Louisbourg,

ou à Plaiſance, pour déterminer la ſituation du banc de Terreneuve, ſur laquelle les Cartes & les Navigateurs ne ſont pas d'accord, de même que la diſtance de France à Terreneuve, & à l'Iſle Royale.

C'eſt à leur défaut qu'il a fallu chercher des moyens pour y ſuppléer, & qui donnaſſent une certitude équivalente : j'ai été aſſez heureux pour la trouver dans les routes des Navigateurs ; mais comme pluſieurs perſonnes pourroient douter qu'on y rencontrât la préciſion neceſſaire pour en oſer conclure les diſtances & giſſemens des lieux, je vais tâcher de le démontrer.

Dans le grand nombre de Journaux de Navigation, qui ont été remis au dépoſt de la Marine, ſuppoſons qu'il s'en trouve quinze ou vingt de Navigateurs differens, qui ayent fait la route de France à l'Iſle de Terreneuve, ayant pris leur point de partance de la Tour de Chaſſiron en l'Iſle d'Oleron, ont atteré au Cap de Raſe en l'Iſle de Terreneuve.

Il eſt inutile d'expliquer comment on reduit leurs routes journalieres en une ſeule, qui donne l'air de vent & le chemin du point de partance au point d'arrivée ; cela eſt connu de tous ceux, qui ont les premiers principes de la Navigation ; comparant enſuite le reſultat de chacune de ces routes, ſi l'on trouve dans toutes le même air de vent & la même diſtance, comme l'Oueſt un dégré Nord 650. lieuës, ne conclu-t'on pas bien d'un tel rapport, que le Cap de Raſe eſt 650. lieuës à l'Oueſt, un dégré Nord de la Tour de Chaſſiron.

Voilà en partie ce qui a reſulté du dépoüillement ou précis des Journaux de Navigation, tant ſur cette route, que ſur preſque toutes les autres ; je dis en partie, car on ſent bien qu'il n'eſt pas poſſible que les diſtances s'accordent entr'elles avec la même préciſion que les airs de vent ; l'eſtime de la quantité du chemin dépendant de la réunion de trop de differentes circonſtances, au lieu que l'air de vent eſt déterminé

par la Bouſſole, dont la variation s'obſerve aiſément à la Mer. J'ai appuyé cette vérité de pluſieurs exemples, & j'ai cité les Journaux d'où je les ai tirés, afin que les Navigateurs puiſſent s'en convaincre par eux mêmes.

La juſteſſe de l'air de vent étant établie, les diſtances en reſulteront; & pour le démontrer plus aiſément, ſuppoſons qu'on veuille ſe ſervir des routes de Navigation, pour déterminer la poſition de l'Iſle de Portoſanto: il faut avoir des points fixes, tels que ceux où il y ait des obſervations aſtronomiques, & dont les Navigateurs ayent fait leur partance. Que Breſt ſoit un de ces points, & Cadix l'autre. On trouve dans pluſieurs Journaux que de Breſt à Portoſanto, la route a été le Sud Oueſt, quart de Sud, trois dégrés Sud, & de Cadix à cette Iſle, on a trouvé l'Oueſt Sud Oueſt, (j'abandonne ici l'eſtime du chemin.) Prolongeant ces deux airs de vent, juſqu'à ce qu'ils ſe rencontrent, leur interſection donnera la poſition de

l'Isle de Portosanto, & sa distance de Brest & de Cadix, puisque les deux points fixes forment avec les routes un triangle dont on connoît un côté & les trois angles.

Quoique nous ayons paru abandonner les distances résultantes de l'estime du chemin du vaisseau, ce n'est pas que nous les ayons trouvées éloignées du vray : au contraire, j'ai des preuves de leur justesse; on verra dans le Mémoire, que trois Navigateurs différens sur un chemin de plus de trois cens lieuës, ne différent entr'eux que de deux ou trois lieuës; & cela est ordinaire dans les petites distances : je les ai vû même souvent dans les plus grandes s'accorder avec les observations astronomiques, mais en géneral on ne trouve pas dans les distances la même précision que dans les airs de vent, & il ne les faut employer que lorsqu'elles se trouvent constatées par le concours de plusieurs Navigateurs. Les routes ne sont pas les seuls secours, qu'on puisse tirer des journaux de navigation. On y trouve un grand nombre

d'obſervations de latitude faites à la vuë des terres, & auprès des principaux Caps; qu'on ne croye pas que pour être faites à la mer, elles manquent d'exactitude; j'ai été convaincu que la plus grande partie eſt obſervée avec bien de la préciſion, & on en va convenir. Trois Navigateurs ayant pris hauteur à quelques lieuës de la pointe de l'Eſt de l'Iſle Sainte-Croix, & dans différens airs de vent, les réductions néceſſaires faites, j'ai trouvé pour la latitude de cette partie de l'Eſt de Sainte-Croix 17. degrez 52. minutes, par le vaiſſeau le Portefaix, en 1731. 17. degrez 51. minutes par le vaiſſeau le Rubi en 1730. & 17. degrez 52. minutes par le vaiſſeau le François en 1731. Pourroit-on ſouhaitter un rapport plus parfait? Et ne peut-on pas compter ſur la certitude de pareilles opérations?

Les défauts des cartes hydrografiques de l'Ocean Occidental ſont trop connus des Navigateurs, pour qu'il ſoit beſoin de prouver la néceſſité où l'on étoit d'en entrepren-

die la correction. Tout le monde convient qu'il est important d'avoir de bonnes cartes, & l'on sçait que la perte ou la sureté des Navigateurs n'en dépenden tque trop souvent, j'en ai devant les yeux plusieurs exemles; mais un de ceux qui m'a le plus frapé, c'est ce qui vient d'arriver au vaisseau de Roi le Jason, parti de France pour Quebek l'année derniere 1737. Il se servoit pour pointer sa route, d'une carte hollandoise connue sous le nom de Pietergoos, à laquelle, par une ancienne prévention, presque tous les Navigateurs donnent la préférence. Ce vaisseau, qui selon cette carte, croyoit avoir quitté le banc de Terre-neuve, lorsqu'il n'y étoit pas encore arrivé, jugeant par son chemin qu'il devoit avoir depassé l'Isle de Terre-neuve, se trouva par une brume épaisse, qui lui deroboit la vuë de terre, prêt à s'aller briser sur un cap de cette Isle appellé le *Chapeau rouge*, dont il ne fut averti que par deux Chaloupes angloises, qui le voyant porter sur la terre avec toutes ses voiles, s'efforçoient

çoient de lui crier, ſans qu'on les entendît, & dans cet inſtant, on apperçut (*a*) un morne affreux ſous le Beaupré; quoique le naufrage parût certain, l'Equipage ne ſe troubla point & obéït au commandement, on mit toutes les voiles ſur les mats, pour retarder la perte d'un moment; on fit enſuite la manœuvre néceſſaire pour revirer, & heureuſement le Navire ne refuſa point; mais c'eſt un coup du Ciel, & de cent Vaiſſeaux il ne s'en ſauvera pas un.

Lorſque le Journal de la campagne eut été envoyé au dépôt, je pointai ſa route ſur ma Carte, qui venoit d'être achevée, je fus ſurpris & en même tems ſatisfait de voir que s'il avoit navigué deſſus, il n'auroit pas couru le même danger, il y auroit vû que la route qu'il faiſoit, devoit le conduire ſur le Chapeau rouge; tandis que ſur celle de Pietergoos, il paroiſſoit avoir depaſſé l'Iſſe de Terre-neuve, & faire route pour entrer dans le Golphe de Saint Laurent.

(*a*) Terre haute & eſcarpée.

Cette difference vient de ce que la Carte de Pietergoos place le banc de Terre-neuve & l'Isle Royale beaucoup plus près de France, qu'ils ne sont, aussi dans ma Carte, j'ai reculé cette partie soixante lieuës plus à l'Ouest.

Ce seroit ici la place de comparer nos principaux points avec ceux de la carte Hollandoise, mais ce détail nous jetteroit trop loin ; il suffit d'avertir ici, que dans beaucoup d'endroits les latitudes de Pietergoos, sont défectueuses, & que ces erreurs vont souvent jusqu'à plus d'un degré, on peut en voir quelques exemples dans le Mémoire. A l'égard des longitudes, elles y sont bien plus défectueuses encore ; Terre-neuve, comme on vient de le dire, y est placé plus de soixante lieuës trop à l'Est, Baston trente lieuës, & le Cap de la Floride est porté au contraire 60. lieuës trop à l'Ouest ; de sorte que entre le Meridien de Terre-neuve & celui du Cap de la Floride, il y a 120. lieues de plus sur la Carte de Pietergoos, que sur la mienne : Il

est aisé de juger combien de pareilles différences doivent changer le gissement des côtes, enfin j'ai diminué de plus de 90. lieuës l'étenduë de la côte de Terre ferme & de celle de la Guyene comprise entre Cayenne & Carthagene. Il faut voir les preuves de ces corrections dans le Mémoire.

Il reste à parler des vigies, ou dangers qu'on trouve à la mer, objet important, mais peu connu; on ne peut qu'être surpris, quand on rassemble toutes celles qui se trouvent marquées sur les diverses Cartes, ou dont les Navigateurs ont parlé; si elles existoient toutes, il ne seroit pas possible de naviguer sans courir à chaque instant les plus grands dangers; aussi j'en ai retranché un grand nombre, n'ayant mis que celles qui m'ont paru avoir quelque fondement, soit dans les Journaux, soit dans les déclarations que les Capitaines des Vaisseaux en ont fait aux Amirautés, au retour de leurs campagnes. Cet article n'est pas susceptible d'extrait, il faut le voir dans le Memoire.

Ce qu'on vient de voir me paroiſſant ſuffire pour faire connoître la nouvelle Carte de l'Ocean Occidental, je vais paſſer à celle de l'Archipel; mais comme le Memoire que j'ai dreſſé pour en rendre compte, n'eſt pas fort long, & perdroit beaucoup à être encore abbregé,on a jugé à propos de l'inſerer tout entier dans un des Journaux ſuivans.

Nous croyons devoir ajoûter à ce diſcours de M. de Bellin qui les trois Cartes, qui ſont expliquées dans les Memoires, ſe trouvent chez lui, ruë Berthin-Poiré, à lacoupe d'or, & au dépôt des Plans de la Marine, au ſecond Cloître des PP. Auguſtins dechauſſés, Place des Victoires.

ARTICLE XCVII.

MARCI TULLII CICERONIS Orationes notis & dissertationibus illustravit Nicolaus des Jardins Rhetoricæ Professor emeritus & Collegii Augustæ Veromenduorum Gymnesiarchus. Tomus primus. Parisiis, apud Petrum Franciscum Giffart viâ Jacobœâ, sub signo Sanctæ Theresiæ. 1738. in Quarto.

L'Entreprise de M. des Jardins est assurément digne de lui, & demandoit pour le succès de l'exécution un homme de Lettres, aussi versé qu'il l'est, dans la lecture des bons Auteurs, d'un homme judicieux, d'un goût sûr, & d'une critique également exacte & éclairée. Son dessein, dans l'édition qu'il a projettée & qu'il a même déja commencée à ses frais, est d'applanir à la jeunesse qui aspire à la gloire de la vraye éloquence, les difficultés qui se rencontrent dans la lecture des Oraisons de Ciceron, & d'en faciliter l'intelligence

parfaite, sur tout aux jeunes Professeurs, qui commencent à enseigner l'Art Oratoire.

Professeur lui-même de Rhétorique, depuis un grand nombre d'années, une longue expérience lui avoit appris qu'il n'est pas si aisé, que se l'imagine un Professeur Novice, de posseder à fond les Oraisons de Ciceron, même avec le secours des Commentateurs sans nombre, qui ont travaillé comme à l'envi sur ce sujet. Leurs écrits, quoiqu'immenses ne disent pas tout, bien qu'ils disent assez souvent infiniment plus qu'il ne faudroit, & d'ailleurs leurs sentimens sont partagés sur beaucoup d'articles assez importans, pour quiconque veut se mettre au fait des choses. Celui-ci effleure avec souplesse les difficultés qu'il semble fuir pour faire parade de sçavantes inutilités, & repaît son lecteur d'une infinité de hors-d'œuvres, dont il n'a pas besoin. Celui-là les fait assez sentir, les approfondit même, les met dans tout leur jour, sans en donner le dénouëment; un autre insiste uni-

quement ſur des variantes & des minuties de Grammaire : Il en eſt enfin qui, pour enfanter de gros volumes, ne font que compiler tout ce que les autres ont dit de bon & de mauvais, comme s'ils vouloient fatiguer leurs lecteurs à pure perte.

M. des jardins, après avoir lû les Oraiſons de Ciceron, & avoir fait ſes obſervarions ſur tout ce qui lui a paru digne de remarques, & mériter quelque éclairciſſement, s'eſt donné la peine de lire les Commentaires divers, de les confronter enſemble, d'en recüeillir ce qu'il y a trouvé de ſenſé, & ſuppléer par ſon travail à ce qu'il ont omis ou négligé, & cela en vûë de ménager le loiſir & la dépenſe des jeunes étudians, qui ſe ſentent du talent pour l'éloquence ſoit du Bareau, ſoit de la Chaire, & pour débaraſſer une bonne fois Ciceron lui-même du fatras immenſe de litterature, dont la multitude des Commentateurs s'eſt fait gloire de l'accabler en quelque façon pour lui faire honneur.

Voici comment s'y prend M. des

Jardins, pour arriver à la fin qu'il s'est proposée. Il commence par mettre son Lecteur au fait de chaque sujet, sur lequel l'Orateur qu'il lui présente pour modéle, avoit à parler, en le lui exposant d'une maniere également nette, précise & élégante. Après quoi, le conduisant comme par la main, il lui fait le plan du discours qu'il veut étudier, & lui en trace une analyse exacte. Par là il lui montre la disposition, l'assortiment, les liaisons, les convenances des parties qui le composent, il lui découvre l'arangement & l'ordre des preuves, lesquelles se soutenant les unes & les autres, tendent comme de concert au but de l'Orateur; & par là même il met le Lecteur (pour peu qu'il ait d'intelligence & de pénétration) en état de voir la justesse, de sentir la finesse de l'art, de goûter les beautés de l'Auteur qu'il étudie, de se nourrir pour ainsi dire de son suc, & de profiter de ses lectures, pour se former à l'éloquence.

Pierre Ramus, Thomas Freigius, le Pere Martin du Cygne Jesuite,

avoient déja travaillé ſur ce plan. M. des Jardins s'attache ſur tout à ce dernier dont il fait l'éloge, & qu'il prend pour guide ; mais de telle ſorte néanmoins, qu'il l'abandonne de tems en tems, ſoit pour développer ce que le P. du Cygne n'a pas aſſez étendu, ſoit pour ſuppléer à ce qui lui a paru défectueux dans les analyſes de ce Pere.

Quant aux notes néceſſaires pour l'éclairciſſement du texte, le nouveau Commentateur s'eſt étudié à tenir le milieu entre les deux extrêmes : il ſuppoſe le Lecteur ni aſſez ſçavant pour pouvoir s'en paſſer, ni aſſez ignorant pour en avoir beſoin à tout propos. Au reſte, il n'élude point la difficulté, mais il s'applique à la lever, en déterminant le ſens des expreſſions ambiguës, en répandant la lumiere ſur les endroits obſcurs, en débroüillant les paſſages difficiles autant qu'il faut, pour en donner l'intelligence, en un mot, il ne laiſſe rien qui puiſſe arrêter un homme d'eſprit, qui a reçu une teinture raiſonnable de la langue latine, & tout

cela avec beaucoup de clarté, & de précision. Manuce, Hottoman, Lambin, Ursin lui ont à la verité fourni une partie assez considerable de ses notes, & M. des Jardins en convient de bonne foi; mais il s'en faut bien qu'ils lui ayent fourni tout le nécessaire en ce point; & d'ailleurs le choix n'étoit pas indifférent. Souvent l'abondance embarasse l'homme judicieux, qui veut choisir & ne rien admettre que de vrai & de sensé; ne rien omettre de convenable, & retrancher tout superflus, pour ne point laisser le Lecteur dans l'embarras, & ne le point ennuyer. C'est ce que paroît avoir fait M. des Jardins, il ne dit ni trop, ni trop peu dans ses notes, elles sont claires, courtes & bien appuyées.

Pour ce qui concerne la Chronologie, il ne la point négligée: Les Faits historiques que l'Orateur ne fait assez souvent qu'indiquer en passant, il les explique autant qu'il faut: Les variantes, & les difficultés de Grammaire, il les rejette à la fin de chaque tome, ou dans une espece

d'index ſous le titre d'*Omiſſa & commiſſa.* Il diſcutte ce qui a rapport à chaque Oraiſon renfermée dans le volume qu'il donne, lorſque les choſes meritent quelque diſcution, enfin pour l'entier accompliſſement de ſon deſſein, M. des Jardins, ſous le titre d'*addenda*, enrichit l'édition dont il s'agit de dix-neuf diſſertations ſur les Loix, les Coutumes, les Magiſtratures, les Monnoyes, les Poids & meſures, les Manieres de compter des Romains, & d'une Table alphabétique de tous les points de Géographie qu'a touchés Ciceron dans ſes Oraiſons. Cette table eſt ample & pleine d'Anecdotes fort curieuſes. De ſorte qu'à peu de frais, à l'aide de ce Commentaire, ſans avoir beſoin d'autres livres, ni perdre beaucoup de tems, tout homme d'eſprit peut venir à bout de poſſeder à fond les Oraiſons de Ciceron. C'eſt le Commentaire le plus complet, & nous oſons le dire, un des plus élégans qui ayent paru juſqu'ici. On peut juger de l'élégance de ſon ſtyle, par un endroit de ſa préface,

où il marque l'origine de la décadence de l'Eloquence Romaine. Une bonne partie de nos Orateurs François pourra s'y reconnoître comme par réflexion.

Jam primum omnium satis constat, quo tempore vixit Aper, eloquentiam de sua dignitate multum disperdisse. (a) Senserat Cicero eam, cum venisset ad summum, jam senescere. At cum omnia in unius fuerunt potestate, rerum conversionem scribendi ratio est subsecuta. Ciceroniana dicendi ratio communi quodam in usu atque hominum more versari desiit. Ornamenta recta & sincera, quæ ante bella probabantur, postea non satis idonea visa sunt. Orationis copiosæ & elegantis ornatus repudiari cœperunt : forma ipsa concinnitasque verborum & sententiarum laudata est, non ea quæ spontè se offert, sed quæ studiosè conquiritur. Nihil placuit nisi argutè dictum, callidè excogitatum ; nihil sine pigmentis, nihil sine fuco puerili : lumina & flosculi sententiarum sine mo-

(a) Tuscul. Disput. liv. 11. §. 5.

do structi, in clausulis clamores & admirationes, velut olim in bonis oratoribus, verus orationis ornatus effecerunt; tantum eloquentia descivit à vetere gloria. Primi omnium eam perdiderunt declamatores, novum genus oratorum, qui Ciceronis ætate cum extitissent, levibus atque inanibus sonis ludibria quædam excitando, fecerunt ut corpus orationis enervaretur & caderet. Per eos à naturali pulchritudine traducta est oratio dicendi ad conquisita ornamenta; ad ventosam & enormem loquacitatem; ad rerum tumorem & sententiarum vanissimum strepitum. Lumina verborum, argutiæ, antitheta, turgidæ figuræ, in clausulis sententiolæ per eos frequentari, seu potius sine judicio accumulari cœperunt. At ubi L. Seneca cœpit in foro causisque versari, eloquentia demum periit, &c.

Nous ajouterons une note du même Commentateur, qui peut faire juger des autres. Elle porte sur le terme de *Cliens. Or. pro Roscio Amerino.*

De Clientibus & patronis, quorum

frequens mentio apud Ciceronem, hæc habe. Romulus plebeii generis homines cùm à patribus distinxisset, ut concordiam inter utrumque ordinem constitueret, unicuique ex plebe permisit, quem ex patribus vellet, patronum sibi cooptaret. Hæc autem inter eos jura constituit Clientium suorum non secus ac liberorum curam gerebat Patronus. Vicissim Clientes, si qui sumptus aut publici, aut domestici faciendi erant, Patrono partem eorum conferebant. Utrisque autem hanc legem imposuit, ut neque se inter se accusare, neque aut testimoniis, aut suffragiis lædere, inimicitiasve exercere possent. vide Diony. Hal. L. 2.

ARTICLE XCVIII.

EXTRAITS DE PLUSIEURS Pieces du Théatre Espagnol, avec des Réflexions, & la Traduction des endroits les plus remarquables, par M. du Perron de Castera, à Paris, chez la veuve Pissot, Quai de Conti, à la descente du Pont-neuf, à la Croix d'or 1738. deux

des Sciences & des beaux Arts. 1835 *vol. in-12. Tome I. p.* 160. *Tome II. p.* 131.

MOnsieur du Perron de Castera, qui nous a donné la traduction du Camoëns, mérite de nouveaux remercimens du public, par l'idée vraie & judicieuse qu'il nous trace de la Poësie dramatique des Espagnols. Peu de François se donnent la peine de la connoître par eux-mêmes dans la langue originale. Contens des richesses que la France possede en ce genre, ils croient pouvoir se passer du reste, sans songer qu'il y a une sorte d'inconséquence à porter la curiosité en fait de luxe, jusqu'à une délicatesse outrée, en préferant souvent sans trop de raison, ce qui vient des païs étrangers aux richesses domestiques, & à étouffer cette même curiosité en fait de goût, en la bornant précisément au nôtre. Nous ne voulons pas dire, que tous les goûts soient bons, & que le goût en géneral soit arbitraire. Il n'y en peut avoir qu'un bon; indépendant des climats, des

tems & des mœurs. C'est un point décidé par la nature. L'on ne sçauroit appeller de ses jugemens. Mais en supposant quelque part la possession du vrai goût, doit-on supposer qu'il ne s'en trouve pas ailleurs ? Non, l'équité, la curiosité raisonnable, l'amour même du goût sain, veulent que l'on examine tout, que l'on compare tout, & que l'on connoisse du moins tout ce qui approche ou s'éloigne de ce goût quelque part qu'il se rencontre. L'utilité des voyages faits avec les lumieres requises, a lieu dans le païs immense de la République Litteraire, & l'on doit sçavoir gré à ceux qui par la connoissance des langues épargnent aux autres (si l'on peut ainsi parler) les frais, l'ennui & la fatigue des longs voyages. C'est ce que l'Auteur fait ici par ses *Extraits de plusieurs Piéces du Théatre Espagnol*, & par *les réflexions* qu'il y joint.

La premiere de toutes est générale. Elle rappelle ce que l'on sçait en gros de la Scene Espagnole : négligence absoluë & réflechie des trois

unités ; mépris des piéces de purs caracteres ; averſion de la ſimplicité dans les ſujets : affectation de merveilleux, d'incidens, d'intrigues & de labyrinthes composés de ſérieux & de bouffon. En un mot, tragique, comique, tragi-comique, tout eſt Roman en Dialogue, tout eſt l'antipode du goût Grec, Latin & François. Ce n'étoit pas ainſi que penſoient Philippe II. & pluſieurs fameux Ecrivains d'Eſpagne. Ils ſentoient la bizarrerie monſtrueuſe de ce deſordre ſi contraire à la beauté de la nature & de ſon imitation. Lopès de Vega, dit lui-même qu'il a cedé malgré lui au torrent de la mode. Que ne ſacrifie-t'on pas pour la ſuivre & pour plaire ? „ Je renferme, dit-il, les préceptes ſous „ la clef, & je chaſſe Terence & „ Plaute de mon cabinet, pour n'ê„ tre pas importuné de leurs raiſons. „ Le bon ſens parle dans leurs Li„ vres ; j'y trouverois à tout mo„ ment la Critique de mon Ouvra„ ge. „ Il faut être bien hardi & bien ſupérieur pour entreprendre de

changer comme Corneille & Moliere la mode dominante en France. Que ſeroit-ce en Eſpagne, où la mode immuable eſt plus *Reine* que l'*opinion* ne l'eſt *du monde*!

La Scene n'y connoît point de piéces qu'on puiſſe raiſonnablement appeller Tragedies. Tout y eſt, ou Comedie, ou Tragi-comedie, ou Intermede, ou *Actes Sacramentaux*, ouvrages moitié pieux, moitié burleſques, & juſtement condamnés par M. du Perron. Il y a encore des prologues, des divertiſſemens, des Fêtes de Cour, des ſpectacles magnifiques par les machines, les décorations, le chant & la danſe. Le chant eſt une lamentation éternelle. Quant aux danſes tantôt groteſques, tantôt graves, elles paroiſſent à l'Auteur ſouvent caracteriſées, preſque auſſi bien qu'à Paris. Les Piéces comiques ſont ordinairement diviſées en trois actes ou *journées*. Il en eſt qui en ont ſeulement deux, d'autres vont juſqu'à quatre, beaucoup n'en ont qu'une, comme les intermedes. On les jouë aujourd'hui à

la fin. Les personnages de comedie sont la plûpart du tems des Princes, des Grands, des Suivantes, des Valets, des Bouffons en quantité. Prêtres, Anges, Démons, Vertus, Vices, Estres d'imagination, tout y joüe son rôle. On y trouve au reste, „ de l'invention, des sentimens no„ bles ou délicats, des caractéres „ bien marqués, des situations heu„ reuses, des surprises bien mena„ gées, un grand fonds de co„ mique, un feu d'intérêt qui ne „ laisse point languir le Spectateur. „ Voilà les beautés que nous offrent „ presque toutes les Comedies de „ Lopès de Vega, de Dom Guillen, „ de Dom Pedro Calderon, & d'au„ tres Poëtes illustres qui font hon„ neur à l'Espagne. Nous avons pro„ fité de leurs dépoüilles. C'est d'a„ près eux qu'on nous a donné le „ Cid, le Menteur, le Geolier de „ soi-même, & tant d'Ouvrages, „ qui du fonds de la Castille sont „ venus briller sur la Scene Fran„ çoise. „ M. du Perron conclut que la connoissance du Théatre Es-

pagnol, n'est pas indifferente à la Litterature Françoise, & que pour en transporter les beautés en France, » il ne faut qu'adopter l'inven-
„ vention, simplifier les matieres,
„ *élaguer* les avantures, saisir les
„ images, presser les mouvemens,
„ & relever quelquefois le comi-
„ que. „ Voilà l'objet de plusieurs d'entre les réflexions qu'on lit à la fin des six ou sept Piéces extraites de Lopès de Vega. En voici les titres : *Les plaisanteries de Matico ; les Castelvins & les Monteses* ; *le Pere trompé*, *intermede ; le Triomphe de la Vertu*, *Feste de Cour ; la pauvreté de Renaud de Montauban ; les Mariés d'Hornachicelos ; le Roy Bamba.*

Nous ne ferons pas l'extrait de ces extraits. Il suffira de recueïllir quelques-unes des réflexions de l'Auteur, & de faire voir d'un coup d'œil une de ces Comedies. Car l'on peut s'assurer que toutes portent le même caractere : prenons au hazard, *les Castelvins & les Monteses.* C'étoient deux Familles de Verone,

qui composoient deux Factions aussi irreconciliables que les Guelfes & les Gibelins. Il n'y a que vingt personnages dans cette Piéce, sans compter des troupes de Masques & de Musiciens, & les Gardes du Duc de Verone. C'est dans cette Ville que se passe le premier Acte. D'abord c'est une ruë où l'on voit le frontispice du Palais d'Antoine, Chef de la Faction des Castelvins. Anselme & Roselo jeunes Cavaliers de la Faction des Monteses, s'entretiennent sur une Feste qu'on donne dans cette maison. L'on entend les préparatifs du Bal. Roselo malgré les conseils de son ami, y entre déguisé avec lui & son valet. Il est reconnu; l'on dissimule. Il fait consentir Julie fille d'Antoine à l'épouser pour reunir les cœurs des deux Factions. Ils vont au Temple. Il y arrive une dispute pour un carreau déplacé. La Dame offensée étoit Castelvine. Les deux Factions s'animent. L'Eglise devient un champ de bataille. On entend le bruit des épées & des cris tumultueux. Roselo tuë son Rival, parent

de Julie. Le Duc de Verone survient, s'instruit du fait, & envoye le jeune homme en exil. Le Mariage est ignoré du Pere, qui songe à un autre parti pour venger le mort. Le Prestre Aurelio qui a marié secretement Julie, lui fait conseiller de prendre une potion qu'il lui envoie. Elle tombe comme morte, on la met dans le soûterrain. L'on raconte son enterrement dans Ferrare. Roselo averti par son ami, en sort pour aller tirer son épouse du tombeau. Car il faut noter que la potion n'étoit qu'un soporifique. On voit la sepulture des Castelvins, où Julie se réveille. Roselo paroît avec son valet qui porte une bougie. Elle s'éteint. Il tombe. Il dit cent plaisanteries qui changent les pleurs en éclats de rire. Roselo emmene son épouse dans un Château, où Antoine se retire aussi. Sa fille qu'il croît morte & enterrée, lui parle au travers d'une cloison à la façon des revenans, & lui déclare son Mariage avec un Montese. On emmene Roselo & son ami qu'on a

découverts. On délibere ſur leur ſupplice. Antoine raconte ſa viſion, on le croit fou. Mais enfin, il embraſſe Roſelo, & veut le marier avec la perſonne qu'il ſe deſtinoit à lui-même. Alors Julie paroît à l'improviſte, & la Scene finit par cette bizarre ſurpriſe qui rend le dénoüment complet.

Voilà bien des Scenes en peu de mots. Auſſi y en a-t'il quantité de ſuperfluës & de longues qui font languir l'action, comme le remarque M. du Perron. Pour ajuſter la piéce Eſpagnole au Théatre François, il croit qu'il ne faudroit prendre que la moitié du dernier Acte. Nous ne le ſuivrons point dans le craïon qu'il en trace, non plus que dans les autres réflexions, où il fait voir comment on pourroit ajuſter à la Françoiſe les autres Comedies qu'on a nommées.

L'Auteur fait une obſervation ſinguliere, *pag.* 82. *tom.* 2. ſçavoir, „ que c'eſt la coûtume des Eſpagnols „ d'amener ſur la Scene les plus „ grands perſonnages de leur na-

„ tion, & de préſenter aux yeux du
„ Spectateur les plus brillans traits
„ de leur Hiſtoire. Le Roi Don
„ Fernand, la Reine Iſabelle, Char-
„ les-Quint, Philippe II. ſon fils
„ Don Carlos, le Marquis de Santa
„ Cruz : Enfin, cent autres noms
„ reſpectables ſont livrés aux Acteurs
„ de la Comedie, ſans que le Sou-
„ verain ni le Magiſtrat, ni les Fa-
„ milles intereſſées en ayent la moin-
„ dre inquiétude. Il y a du bon dans
„ cette pratique. Elle entretient la
„ Nation dans des ſentimens de
„ grandeur. On voit revivre d'il-
„ luſtres Anceſtres, & l'on rougit
„ de ne leur point reſſembler : tel
„ eſt notre caractere en géneral.
„ Peignez-nous d'un & d'autre côté
„ les objets avec la même énergie ;
„ nos cœurs y trouveront de la dif-
„ ference ; & l'exemple de du Gueſ-
„ clin nous touchera plus que celui
„ de Themiſtocle. „ Nous obſerve-
rons pourtant que l'Auteur dit ail-
leurs, *page* 102. *du premier tome*,
„ qu'il conviendroit que les Acteurs
„ fuſſent tous Grecs ou Romains,
„ ou

„ ou bien de quelqu'autre nation „ qui ne connût point les lumieres „ du Christianisme. „ Véritablement il est bien étrange de voir entr'autres pieuses profanations, le Roy Bamba paraphraser le *Miserere* en le recitant.

Finissons en disant avec M. du Perron, que Lopès de Vega „ a travaillé, pour ainsi dire, dès le berceau. Delà vient que plusieurs de „ ses ouvrages ne sont que des fruits „ prématurés. „ L'auteur a trouvé il y a quelques années dans l'Abbaie de Châtillon un Manuscrit de la piéce intitulée : *le Triomphe de la Vertu*, où Hercule est peint, dit-il, avec toute la noblesse & la vérité imaginable. „ J'ignore, ajoûte-t'il, „ s'il a jamais été imprimé. Ce qu'il „ y a de vrai, c'est que d'environ „ quinze cens Comedies qu'on attribuë à Lopès de Vega, on n'en „ voit pas la moitié qui ait passé „ sous la presse, & qu'on en découvre tous les jours dans les Biblio„ theques publiques & particulieres „ quantité que l'on ne connoissoit

„ point. Ce sont des trésors cachés „ qui ont échappé à la diligence des „ Editeurs. „

ARTICLE XCIX.

ELEMENS DE LA PHILOSOPHIE de Nevvton, mis à la portée de tout le monde, par M. de Voltaire. A Amsterdam, chez Jacques Desbordes 1738. *&c.*

Suite de l'Article XCI. du mois d'Août 1738.

NOtre Extrait de ce Livre étoit fait, & le Livre étoit hors de nos mains, long tems avant que M. de Voltaire nous eut fait connoître qu'il en desavoüoit une partie du titre, certaines fautes d'impression, & les 3. ou 4. derniers Chapitres. Nous n'avons pu en conséquence remanier, comme nous l'aurions souhaité, notre premier Extrait. Celui-ci même nous le donnons à peu près dans sa premiere forme; en avertissant seulement que nous ne prétendons rien imputer au vérita-

ble Ouvrage de M. de Voltaire, tel qu'il l'a donné dans la ſuite ; & que le peu de Critique dont nous relevons la ſincerité de nos éloges pour le mérite perſonnel de ce célébre Auteur, tombe uniquement ſur l'Ouvrage tel qu'il a paru d'abord, ou plutôt ſur le Syſtéme qui y eſt expoſé.

Chapitre 15. Premieres idées touchant la Peſanteur, & les loix de la Gravitation. Que la matiere ſubtile, les tourbillons & le plein doivent être rejettés. Selon M. de Voltaire, la Machine Pneumatique démontre tout d'un coup le vuide. Fiez vous aux expériences ? Depuis plus de cent ans, la Machine Pneumatique démontroit à tous les Philoſophes, *l'horreur du vuide*. Car ils ne diſputoient que ſur l'expreſſion *d'horreur*, ſous laquelle ſes plus anciens Partiſans n'entendoient, comme les autres, qu'une *impoſſibilité phyſique du vuide*, une *impenétrabilité* des corps & un plein toujours ſubſiſtant.

La grande expérience dont l'Auteur ſe ſert contre ce plein, eſt celle

d'une plume legere, ou d'une paille qui tombe dans la Machine, après l'exclusion de l'air, aussi lourdement, aussi vîte qu'une balle de plomb, & que tout autre corps : ce qui démontre aux uns qu'il y a un vuide parfait dans la Machine, aux autres qu'il y a simplement une matiere extrémement fluide qui pénétre le verre, la paille, la plume & tous les corps sans difficulté. Cette pénétration devroit être du goût des Newtoniens, qui reduisent presque à rien la quantité de matiere crasse dont les corps sensibles sont composés, & qui par conséquent les laissent pénétrables par une infinité de pores & de grands pores à toute matiere, plus subtile que l'air & que les autres substances grossieres dont ces corps forment leur tissu. Ajoûtés que l'expérience n'est peut-être pas aussi incontestable, que M. Newton l'a cru, l'espace manquant pour y voir les differences qu'absolument nous croyons permis d'imaginer ou de concevoir.

Notre Auteur ne se borne pas à

cette preuve, il la fortifie de bien d'autres. Un eſpace plein de matiere ſubtile, lui paroît auſſi & plus reſiſtant au mouvement des corps que le même eſpace plein d'or, d'or même en poudre. Cette difficulté, ſurtout étant étayée de la Doctrine geometrique de M. Newton, ſur la reſiſtance des milieux, n'eſt pas auſſi mépriſable, qu'elle le paroît à des Carteſiens qui ne ſçavent que Deſcartes. Qu'ils eſſayent en tout cas leur Critique ſur la 7e. *Section du 2e. Livre des Principes mathematiques de la Philoſophie naturelle.* L'unique priſe que pourra leur donner cette profonde Géometrie phyſique, ſera la *ſuppoſition*, pour ne pas dire *l'hypotheſe* newtonienne, que toute matiere en tant que matiere, peſe & reſiſte au mouvement à raiſon de ſa maſſe. M. Newton n'a jamais ſoupçonné même, qu'une matiere infiniment fluide, ne reſiſtât pas plus que le vuide pur: Et d'où viendroit donc en effet ſa reſiſtance, ſi ſes parties ne tiennent à rien, & peuvent ceder la

place en occupant celle qu'on leur cede ?

Une difficulté réellement plus forte, est celle que M. Voltaire tire de ce qu'une matiere qui pénétre de bas en haut, les pores du corps qui tombe ne peut causer sa pesanteur agissant sur ses parties solides, de haut en bas : Car voilà l'objection dans toute sa force, & cela sans avoir même besoin de la Machine Pneumatique, ni d'aucune expérience recherchée pour la faire valoir ; car en tout tems la matiere quelconque qui fait tomber & peser, pénétre les corps & les repousse en dessous si elle les pousse en dessus. Tout consiste à sçavoir pourquoi, & comment elle est plus forte en dessus qu'en dessous, pour pousser que pour repousser.

Nous le repetons : la pesanteur tient à la lumiere, & le même agent produit les deux systémes. Les corps grossiers sont ceux qui resistent le moins à la lumiere, la terre moins que l'eau, l'eau moins que l'air, l'air par conséquent moins que le

Ciel ou l'Ether. Les corps groſſiers reſiſtent moins à la peſanteur, à la cauſe de la peſanteur qui eſt par là même convaincuë d'être la même cauſe, que celle de la lumiere. La nature eſt fort ſimple en effet, & d'une même main elle opere bien des merveilles.

M. de Voltaire va juſqu'à traiter le *plein*, de Roman, & de Roman ingenieux. C'eſt pourtant la penſée la plus ſimple & la plus naturelle, & l'opinion la plus triviale que nous ayons dans la Philoſophie. Il eſt ſi naturel de croire qu'en faiſant le monde, Dieu a fait quelque choſe & que ſon Ouvrage n'eſt pas mi-parti d'être & de néant, que la plûpart des Philoſophes ont plutôt ſuppoſé le plein qu'ils ne l'ont formellement admis. Chez M. Newton, le monde eſt plus qu'à moitié incréé, & du reſte ſon vuide eſt un grand édifice deſſiné avec beaucoup d'eſprit, executé avec beaucoup de génie, & tout cimenté, étayé, enchaîné de Géometrie. Jamais Deſcartes ni perſonne ne s'eſt mis en

telle dépense pour le plein. Aussi n'en a t il pas besoin.

Chapitre 16. Que les Tourbillons de Descartes & le Plein sont impossibles, & que par conséquent, il y a une autre cause de la Pesanteur. C'est entendre Newton, que de revenir ainsi à la charge contre les tourbillons & contre le plein. De tout le Systéme de physique qu'on attribuë à ce grand homme, l'opinion du vuide lui appartient le plus incontestablement : non-seulement, il la suppose par tout, mais il l'a admise en termes formels par ces mots, *itaque vacuum necessario datur*. Et quand il a refuté les tourbillons, ce ne sont pas tant les tourbillons en géneral, que les *tourbillons corporels* ou materiels qu'il a rejettés : au lieu qu'on auroit peut-être de la peine à montrer qu'il eut admis avec la même précision, & la même persuasion, l'attraction & bien d'autres principes, sur lesquels ses Disciples les plus célebres n'ont pas été si scrupuleux.

M. Voltaire est persuadé qu'un

tourbillon qui emporteroit la terre, ou qui se mouveroit tout au tour, devroit chasser les corps terrestres d'Occident en Orient : aussi fait-il, peut-on répondre, puisqu'il chasse la terre entiere avec tous ses corps. Notre Auteur ajoûte, *or les corps en tombant, décrivent tous une ligne qui étant prolongée passeroit à peu près par le centre.* A quoi Copernic répondoit que la pierre qu'on laisse tomber le long du mât, ne s'en écarte pas malgré le mouvement du Vaisseau, & que les Oiseaux ayant un mouvement commun avec leur nid, ils le retrouvent sans difficulté, lorsque leur mouvement particulier les en a écartés.

L'objection suivante est plus réelle, & une vraye démonstration contre la cause Cartesienne de la pesanteur. Hors de l'Equateur les corps ne devroient point tendre au centre de la terre, mais perpendiculairement à son axe. Dans ce cas cependant un corps ne tomberoit pas sur la terre à 1400. lieuës du point où il tombe. Dans le vrai systéme d'une

chute dirigée vers le centre unique du Globe terrestre : mais y auroit-il de Globe, & la terre ne seroit-elle pas un Cylindre ? Il est surprenant que Descartes trouve encore des Disciples dociles sur cet article de la pesanteur, causée par le simple mouvement de tourbillon ? C'est là un grand foible de ce systéme, & de tous les systémes qu'on s'obstine d'enter sur celui-là.

Les divers mouvemens des tourbillons troubleroient la direction de la lumiere, selon M. de Voltaire. Ces mouvemens sont pourtant bien lens au prix de celui de la lumiere, qui ne peut pas plus en être troublée qu'elle ne peut les troubler ; témoin la Giroüette qu'une balle perce sans l'ébranler. Il y a ici bien d'autres difficultés qui méritent de l'attention.

Chapitre 17. Ce que c'est que le vuide & l'espace, sans lequel il n'y auroit ni pesanteur ni mouvement. C'est ici que le sentiment Cartesien sur l'étenduë, est démontré une source d'Athéisme, comme il a été

en effet la propre source du spinosisme. Lorsque notre Auteur va jusqu'à prétendre que le plein est impossible, il faut croire qu'il l'entend d'une impossibilité physique actuelle & de fait : car de soi un espace plein de matiere continuë ne repugne pas apparemment, & chaque partie, chaque atome de matiere solide remplit son espace, à moins qu'on n'admit des pores à l'infini ; chose que M. de Voltaire objecte lui même à ses Adversaires. Selon lui, comme selon M. Newton, le vuide n'est pas un néant : c'est l'espace, c'est l'immensité, c'est Dieu même. Ce qui expliqueroit ce passage, *in ipso vivimus, movemur & sumus*, bien litteralement, pour ne pas dire bien grossiérement.

Chapitre 18. Gravitation démontrée par les Découvertes de Galilée & de Newton. Que la Lune parcourt son orbite par la force de cette Gravitation. L'Auteur explique comment les corps en tombant accelerent leur mouvement, selon la progression des nombres impairs, 1. 3.

5. 7. 9. &c. C'eſt dommage que dans ce ſyſtême, on ne puiſſe pas voir, par quelle force l'impreſſion de la chute, rëïterée à chaque inſtant, cauſe cette acceleration. L'impulſion agit naturellement à coups redoublés, quoique juſqu'ici aucun ſyſtême Carteſien ne ſe ſoit trop piqué de le faire ſentir. Mais l'attraction eſt en quelque ſorte toute d'une venuë; en lui ſuppoſant des redoublemens, M. de Voltaire fait bien voir qu'au premier inſtant une premiere impreſſion fait parcourir un eſpace, & qu'au ſecond, cette premiere impreſſion jointe à une ſeconde, en fait parcourir deux: mais il en faut trois, & ce troiſiéme eſpace n'eſt pas ſi aiſé à conſtater, à moins qu'on ne prenne en plein le raiſonnement de Galilée, & qu'on ne démontre qu'une viteſſe acquiſe, double l'eſpace d'une viteſſe qui s'acquiert. Rien n'eſt plus ſubtil que ce raiſonnement; c'eſt une des belles découvertes de Galilée, & de ſon ſiécle.

M. de Voltaire ne balance pas à faire la Terre ſphéroïde, ſur l'ob-

ſervation de Richer, confirmée par celle de M. de Maupertuis. Ces obſervations ne ſont-elles pas balancées *ex æquo* pour le moins, par celles de M. Caſſini d'un côté & de l'autre, par celles qu'ont faites dans la Tartarie les Géographes, qui nous ont donné le plus grand morceau de Géographie exacte qu'on ait ſans doute jamais donné ?

Il y a long tems que l'on a démontré que la prétenduë chûte de la Lune dans ſa révolution orbiculaire, n'étoit qu'une hypotheſe, ou même un ſophiſme dans M. Newton. Il ſuppoſe la Lune en proye à deux mouvemens, l'un par la tangente, l'autre par la ſécante : il ſuppoſe que celui-là ceſſant, celui-ci perſevere. Ce n'eſt là qu'une ſuppoſition. Lorſqu'on fait tourbillonner de l'eau, de la pouſſiere ou tout autre corps ; on pourroit faire le même raiſonnement. Or il ſeroit faux. Le même mouvement de tourbillon, donne indiviſiblement les deux directions par la tangente & par la ſecante. Le mouvement ceſſant les 2. directions qui le compoſent *mathématiques*

ment, cessent *phisiquement* en même tems. Le systême de M. Newton est mathématiquement, géometriquement, hypothétiquement admirable, il perd toute sa force, dès qu'on le prend physiquement, litteralement & historiquement.

Que les Corps pesent moins à mesure qu'ils sont plus loin du centre, c'est un fait & une fort belle observation de M. Newton. Que leur pesanteur diminuë en raison, renversée des quarrés des distances. Cela peut encore passer pour une belle découverte sans la prendre pourtant trop à la rigueur. Mais ce ne sont là que des faits, des phemomenes, des effets qu'il faut expliquer, & non des causes, des Principes, si ce n'est mathematiques, qui n'expliquent rien physiquement. M. Newton cependant, non plus que ses Disciples, ne remontent jamais plus haut dans l'explication du systême général de l'Univers.

Chapitre 19. Que la gravitation & l'attraction dirigent toutes les Planettes dans leurs cours. En général M. de Voltaire touche fort juste tous

les points ruineux du ſyſtême Carteſien. En général auſſi tous les ſyſtêmes de Phyſique réüſſiſſent mieux à ruiner leurs contraires, qu'à s'établir eux-mêmes. Il eſt vraï que ſelon Deſcartes même, les corps groſſiers devroient ſe porter à la circonférence, & la matiere ſubtile aux centres des Tourbillons. On en trouve l'obſervation, la raiſon, le ſyſtême même chez ce Phyſicien. Le Soleil centre de tous les Tourbillons, n'eſt d'abord que matiere ſubtile pure, & dans leur origine, les Planetes comme les Etoiles ne ſont que cela. Les encroutemens ont enſuite tout changé, & le ſyſtême général eſt devenu double & contradictoire par conſéquent, comme M. de Voltaire l'obſerve très-bien. Car dans les Etoiles la peſanteur, met la matiere ſubtile au centre; & dans les Planettes, elle y met la matiere craſſe. Deſcartes ſe ſauve pourtant un peu, en rempliſſant d'un globe de feu, ce qui eſt très-vraiſemblable, l'interieur de la Terre & des Planetes; mais ce globe de feu n'en eſt pas beaucoup moins pe-

ſant étant un feu mineral, metallique, & plus peſant au moins que l'eau & que la terre même ordinaire.

L'uniformité des aires décrites par un rayon vecteur (intelligible plûtôt que réel) eſt ici expliquée, & donnée pour la marque caracteriſtique des centres de peſanteur comme de mouvement: d'où l'Auteur conclut avec autant de droit que M. Newton, que le Soleil eſt le centre immédiat & unique des Planetes.

De ce que la Terre eſt plus près du Soleil en hyver & par conſéquent plus attirée, il conclut qu'elle va plus vite; & de ce qu'elle va plus vite, il conclut que nous avons plus d'eſté que d'hyver. Plus le mouvement de la ſécante eſt grand, plus il ſemble que doit être petit dans ce ſyſtême mathématique, le mouvement par la ſécante. Juſqu'ici on avoit expliqué aſtronomiquement l'excès de longueur de l'eſté ſur l'hyver, par l'excentricité de l'orbe annuel, & en mettant le centre du cercle ou de l'ovale du côté boréal, afin que la plus grande portion de la révolution fût de notre côté.

Chapitre 20. *Démonſtration des loix de la gravitation, tirée des régles de Kepler. Qu'une de ces loix de Kepler démontre le mouvement de la terre.* M. de Voltaire n'omet rien; il fait mention de tous les points du ſyſtéme newtonien. C'en eſt ici un des plus forts, c'eſt-à-dire, un des plus géometriques ou aſtronomiques, ſi l'on veut : car la régle de Kepler nous apprend bien plus à calculer les mouvemens céleſtes, qu'à les expliquer, & à rendre aucune raiſon véritablement phyſique & *à priori*, comme on dit : voila la régle. *Les quarrez des tems ſont comme les cubes des diſtances.*

C'eſt un fait d'obſervation. Kepler eſt admirable pour l'avoir obſervé. M. Newton eſt admirable, pour l'avoir enchaîné à d'autres faits d'obſervation, comme ſont la raiſon renverſée des quarrez des diſtances, l'ellipticité des mouvemens planetaires &c. Et nous admirons M. de Voltaire, auſſi d'avoir pénétré juſques dans ces *ténébres* & dans ces *abîmes* géométriques, ou plûtôt de s'être élevé juſqu'à ces ſublimités aſtrono-

miques, qu'il étoit bien tems qu'un esprit lumineux comme le sien *apportât au grand jour*. C'est dommage cependant que ce ne soit qu'un jour géometrique, qui n'est pas trop fait pour toutes sortes d'yeux.

C'est à la regle de Kepler, que M. de Voltaire enchaîne la demonstration (*en rigueur meme*) du mouvement de la terre. Elle y est enchaînée sans difficulté; mais c'est par voye d'hypothese géometrique, plûtôt que par voye physique & nécessaire. Ceux qui ne se rendent pas à des raisons plus sensibles, se rendront ils à un principe de calcul si compliqué? La regle de Kepler n'est sans doute qu'un Phénomene astronomique, qui se calcule tout aussi bien par le systême de Tichon, de Ptolomée même, que par celui de Copernic. *Riccioli* cependant & *Dechales* après lui conviennent que le calcul est plus simple & plus commode dans ce dernier systême. Mais tout consideré, le celebre M. *Derham* de la Société Royale de Londres, Auteur d'un livre fort estimé, qui est sa *Théologie*

phisique & astronomique, conclut que le mouvement, de la terre tout vraisemblable qu'il peut être, n'est pourtant pas ce qui s'appelle démontré.

Chapitre 21. Nouvelles preuves de l'attraction : que les inégalités du mouvement & de l'orbite de la Lune, sont nécessairement les effets de l'attraction. Tout ce morceau des inégalités de la Lune, est fort d'Astronomie & de Géometrie : s'il est foible du côté de la Physique ; c'est à M. Newton qu'il faut s'en prendre. Il est toujours glorieux à M. de Voltaire de s'être enfoncé si avant dans un systême si hérissé. Personne n'a encore remarqué la contradiction que M. Newton met ici entre l'aplatissement de l'orbe lunaire, & le mouvement centripete acceleré vers le Soleil dans les *Sysigies*, sur tout dans la conjonction de la Lune avec le Soleil, comme si la portion la plus éloignée du centre, étoit la moins courbe dans une Ellipse.

Chapitre 22. Nouvelles preuves & nouveaux effets de la gravitation. Que ce pouvoir est dans chaque partie de

la matiere. Découvertes & dépendantes de ce principe. Il s'agit de la réaction égale à l'action dans les Planetes, comme par tout ailleurs. Le Soleil étant, dit M. de Voltaire, 760. fois aussi gros que toutes les autres Planetes, il faut que ce Soleil soit leur centre de gravitation, & qu'elles tournent toutes autour de lui. C'est là un autre Principe de refutation du systême propre de Newton, que personne n'a encore remarqué. Celui-là & celui que nous venons d'indiquer au chapitre précedent, sont les deux maîtres pivots, qu'on ne peut heurter, sans mettre tout le systême en défaut. C'est par là qu'il faut prendre Newton, c'est la tige, c'est le tronc, c'est le corps de l'arbre, c'est Newton lui-même. L'attraction, la refrangibilité, le vuide même ne sont que le menu branchage, que ce grand homme n'a jamais bien adoptés, au vuide près. Mais l'affaire est de percer jusqu'à lui, à travers ce triple rempart d'Astronomie méchanique & géometrique, qui le dérobe aux

yeux vulgaires. Nous ne nous lassons point d'admirer M. de Voltaire, que tout cela n'a point arrêté, & dont le livre est sans doute le premier où on ait ainsi articulé nettement en bon françois, le vray système dont nous parlons.

Il y a ici des morceaux de Géometrie & de calcul, capables d'épouvanter les plus déterminés Géometres de l'univers. Cette analogie seule est terrible par sa complication: *Que la quantité de Matiere du Soleil par rapport à celle de la terre, est comme le cube de la distance de Venus au centre du Soleil, est au cube de la distance de la Lune au centre de la Terre, & aussi en raison réciproque du quarré du tems périodique de Venus autour du Soleil autour de la Lune, au quarré périodique du tems de la Lune autour de la terre.* Par là, on trouve qu'un corps qui pese ici une livre en péseroit 25. sur le Soleil. Cela est merveilleux.

Chapitre 23. Théorie de notre monde planetaire. M de Voltaire desavouë ces derniers chapitres, il y a en

effet plus de doctrine Physico-géometrique, que de démonstration; & ce n'est pas trop la peine de donner Newton plus inintelligible qu'il ne l'est naturellemenr. Car au moins son livre est démontré, pour des Géometres de sa force, s'il y en a; au lieu qu'ici il faudroit souvent deviner ou inventer tout à fait. Cela étant, nous ne nous y arrêterons guéres, non plus qu'aux *Chapitres suivans* qui traitent le 24. *de la lumiere zodiacale, des Cometes & des Etoiles fixes*, & le 25. *des secondes inégalités du mouvement des Satellites & des Phénomenes qui en dépendent.*

Il faut pourtant avoüer que ces Chapitres sont d'un homme qui a vû Newton d'assez près, & qui, s'il n'a pû nous le faire entendre, a dû pourtant lui-même l'avoir un peu entendu en gros, & sinon en Géometre, du moins en Astronome, ou en homme d'esprit. Il a *percé* les ténébres, il est *descendu dans l'abîme.* C'est à M. de Voltaire, de remplir l'autre partie de la promesse, & de nous *l'apporter au grand jour.* On a

droit de l'attendre de la pénétration de son beau génie, & de son goût tout à fait décidé desormais pour les matieres de Philosophie, & de Raisonnnement.

ARTICLE C.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ANGLETERRE.

De Londres.

Elémens de la Philosophie de Newton, donnés par Mr. de Voltaire. Nouvelle Edition. A Londres, M. DCCXXXVIII. *in* 8°.

Cette nouvelle édition avoüée, par l'Auteur est très belle, très bien exécutée, correcte & exemte des fautes qui rendoient celle de *Hollande* inintelligible en plusieurs endroits. On a mis à la tête les *Eclair-*

ciſſemens que M. de *Voltaire* a jugés néceſſaires, & qu'il avoit envoyés aux Journaliſtes. Elle eſt augmentée d'un chapitre ſur le Flux & Reflux, qui manquoit à la premiere, d'une Table de chapitres, & d'une autre Table des matieres.

ITALIE.

DE FLORENCE.

On doit aux ſoins du Savant *Gori*, l'ouvrage de M. *Averani* dont voici le titre. *Nicolai Averani J. C. & Mathematici diſſertatio de menſibus Ægyptiorum in gratiam Antoni Mariæ Salvini, adjectis notis P. Henrici Noris, curante Ant. Franciſco Gorio, nunc primum edita. Florentiæ. A.* CIϽ. IϽ. CC. XXXVII. *Excudebat Cajetanus Albizinius*. In 4°. Ce n'eſt pas la ſeule preuve que nous ayons du zéle de l'Editeur, à tirer de l'oubli les ouvrages des Sçavans de ſa Patrie, qui ſe conſervent manuſcrits dans les Bibliothéques des curieux. Déja il avoit publié les

Inſcriptions

Inscriptions de *Doni*; & depuis l'édition de M. *Averani*, il a fait imprimer les Recherches de *Jean Baptiste Doni*, Patrice de *Florence*, sur la Musique ancienne & moderne. Il promet encore les *Commentaires de Bernard Oricellari*, aussi Patrice de *Florence*, sur le Livre de *Petrus Victor de Regionibus Urbis*.

Quant à l'ouvrage d'*Averani*, on sçait assez la difficulté qu'il y a, dans l'étude de l'antiquité, à concilier les mois Egyptiens, pour ne rien dire ici des autres, avec ceux qui sont en usage parmi nous. *Averani* a pris pour guide *Ptolemée*. A force de méditer cet ancien Astronome, de comparer ses observations, d'aprofondir sa doctrine; il a cru pouvoir répandre quelque lumiere sur un sujet aussi obscur, & jusqu'ici peu débrouillé. Les Notes du P. *Noris* sont courtes, & en petit nombre, mais sçavantes & utiles. L'ouvrage est dédié à M. *Folkes* Vice-Président de la Societé Royale de *Londres*, qui a fait de grandes recherches sur les poids, les mesures, & les monnoies

des Grecs & Romains, & qui est en état d'augmenter sur cette matiere, les connoissances que d'autres sçavans nous en ont données.

De Rome.

Mgr. *Calcagnini* Doyen de la *Rote*, a fait une replique au sujet de la succession du Prince *Eugene*; *Replicatio consultativa Reverendissimi Patris* Caroli Calcagnini, *Sacræ Romanæ Rotæ Decani*, *in causa intestatæ hæreditatis clar. mem. Serenissimi Principis* Eugenii Francisci à Sabaudiâ. Ce Mémoire est rempli d'une profonde érudition dans les loix, d'une éloquence, & d'une force de raisonnement qui frappe, & qui caractérise les ouvrages de ce Prélat. Nous avons parlé de son premier Mémoire au mois de Février, page 354.

Le *Musæum Etruscum* du Pere *Gori* en deux volumes *in folio*, avec des figures, est une suite, & comme une dépendance de l'*Etruria Regalis* de *Dampster*. Des Connoisseurs le

trouvent fort bien exécuté. On y donne une clef des caractéres Etrusques. Le P. Gori a trouvé dans une des fables *Eugubines* un Poëme Etrusque, dont il donne l'interprétation, & qu'il accompagne de ses notes, sous le tître de *Carmen Lamentabile.*

Gabrielis Barrii Franciscani de antiquitate & situ Calabriæ, *libri quinque, nunc primum ex Autographo restituti, & per capita distributi. Cum animadversionibus* Sertorii Quatrimanni *Patricii* Consentini. *Nec non Prolegomenis, Additionibus & Notis* Thomæ Aceti *Academici* Consentini. *Quibus accedit dissertatio* Petri Polidori Frentani, *quâ* Bruttii *à calumnia de inlatis* Jesu Christo *D. N. tormentis & morte vindicantur.* Romæ M. DCC. XXXVII. *Ex Typographia* S. Michaëlis *ad ripam, sumptibus* Hieronymi Mainardi. *In folio.*

Le Livre de *Barri* imprimé à *Rome* en 1571. chez *Joseph de Angelis*, étoit si rempli de fautes, qu'il rebuttoit les Lecteurs, & les jettoit continuellement dans l'embaras, M.

Aceti, à qui nous ſommes redevables de cette nouvelle édition, a retabli le texte, ſur un manuſcrit augmenté & corrigé par l'Auteur, qui ſe conſerve à la Bibliothéque du *Vatican*, n°. 7374. Il y a joint les Obſervations, les Notes, les Prolégomenes &c. dont il eſt parlé dans le titre; & de plus, un Abregé de Chronologie, pour l'hiſtoire de la Calabre, depuis *Jeſus-Chriſt*, juſqu'à preſent; une liſte des Villes & autres lieux, qui ont été détruits en divers tems; un Catalogue des hommes & des femmes illuſtres en chaque genre; & enfin une table fort ample & néceſſaire. Le Livre de *Burri*, deja ſi eſtimé des Sçavans, combien le ſera-t-il davantage, dans une Edition complette, correcte, & enrichie d'éclairciſſemens curieux & remplis d'érudition?

FRANCE.

De Toulon.

OBSERVATION DE L'Eclipse du Soleil du 15. *Août*, 1738. *faite à Toulon par le Pere du* Chatelard, *Jesuite Hydrographe du Roi.*

Je m'étois assuré de l'état des Pendules par diverses hauteurs correspondantes, prises avant le jour, le jour même, & après le jour de l'Eclipse, & par des calculs particuliers sur quelques hauteurs prises le matin de l'avant-veille, & du surlendemain; & j'avois trouvé que la Pendule retardoit de 1′ 53″ au commencement de l'Observation, & de 1.′ 55.″ sur la fin. J'ai donc ajoûté cette quantité à l'heure que marquoit la Pendule aux differentes phases; ce qui donne le tems vrai pour toutes. Les doigts ont été observés avec une carte, sur laquelle

j'avois décrit ſix cercles concentriques à égale diſtance les uns des autres. En préſentant le plan de la carte perpendiculairement à l'axe de la lunette ; je recevois l'image du ſoleil, ſur le plus grand des ſix cercles concentriques ; ce qui me donnoit, d'une maniere aſſez ſenſible, les doigts & les demi doigts, à meſure que la Lune couvroit le Soleil.

Commencement de l'Eclipſe

A	10. h.	16.′	
Un doigt. . .		24.	
2. doigts. . .		31.	30.″
3. doigts. . .		40.	50.

Milieu d'une groſſe tache

A		44.	53.
4. doigts. . .		52.	50.
5. doigts. . .	11. h.	8.	53.
5 ½		24.	55.
5 ¾		29.	50.
5 ½		36.	57.
5.		53.	30.

La groſſe tache ſort

A	12. h.	4.	
4. doigts. . .		6.	51.
3.		22.	50.
2.		33.	55.
1. doigt. . .		45.	50.

Fin de l'Eclipſe.

A	12. h.	51.	50.

Les chaleurs ſont exceſſives ici cette année. Le nouveau Thermometre de M. de Reaumur ſe tient à 25. & à 26. aſſez conſtamment depuis le 6. de ce mois. Il n'étoit monté qu'à 24. & 25. l'année paſſée, du 16. au 26. de Juillet, qui fut le tems le plus chaud de l'Eté.

De Dangu.

Un Sçavant ignoré durant ſa vie, n'en eſt que plus digne d'être connu au moins après ſa mort. Sa modeſtie

est un nouveau merite, & un mérite rare dans ceux qui croient pouvoir se distinguer : Seroit-il juste qu'elle le dérobât à la connoissance, & à l'estime de la Posterité ?

François Naudin Curé de *S. Martin aux Buneaux*, Diocese de *Roüen* étoit né à *Gergeau*. Il fit ses études au Collége d'*Orleans* sous les Jesuites. Le Maître qu'il eut pendant le cours de ses humanités, le distingua bientôt de ses autres Disciples. Il donna en seconde une liberté entiere à son génie, & souvent, au lieu des leçons communes à la Classe, le jeune *Naudin* lui recitoit en particulier les plus beaux morceaux d'*Homere*, de *Sephocles* & d'*Euripides*. Au sortir de son cours, il se livra à l'étude des langues sçavantes, & de l'Histoire, & il y fit de grands progrès en peu de tems. Les livres saints furent bientôt l'objet principal de ses recherches, & de ses méditations. C'étoit le centre vers lequel il dirigeoit toutes les connoissances qu'il puisoit dans l'antiquité. Il étudia avec le même soin les Historiens Ecclesiastiques, les Peres & les

Conciles. Notre Histoire ne fut point oubliée. Il en lut les Auteurs originaux, & les meilleurs d'entre les modernes.

M. *Naudin* étoit infatigable au travail. Il a donné pendant plus de cinquante ans, huit ou dix heures à son cabinet. Il étoit tellement maître de son attention, que rien n'étoit capable de le distraire. On en a vû des traits singuliers, qu'il est inutile de rapporter. Sa mémoire étoit d'une fidelité admirable. Généalogies anciennes & modernes, dattes des faits même obscurs, positions de Villes, limites des Etats avec leurs variations, tout cela lui étoit si familier, qu'il étoit en état d'en parler sur le champ, avec autant de facilité, que s'il s'y fût préparé. Soit qu'il s'agit de faits ou de dogmes, il n'avançoit rien sans le prouver. Les citations se présentoient à proportion que la matiere étoit abondante. Un grand sens lui faisoit nourrir de reflexions utiles cette vaste érudition. Les qualités du cœur étoient parfaitement assorties à celles l'esprit

M. *Naudin* étoit d'une candeur peu commune. L'innocence de ſes mœurs s'eſt ſoutenuë avec tant de conſtance, qu'on eût dit qu'elle étoit moins le fruit de la vertu, que la ſuite naturelle d'une incapacité de faire le mal. Humble enfant de l'Egliſe, il reſpectoit ſes déciſions, & ne pouvoit ſouffrir qu'on étalât avec quelque complaiſance les difficultés des Hérétiques. Alors ſon zele s'animoit, & il pulvériſoit les vains trophées de l'erreur. On n'a trouvé dans ſon cabinet aucun de ces livres d'Eſprits forts, que la curioſité ſçait quelquefois ramaſſer. Je ſuis certain qu'un ami lui en aiant montré un de cette eſpece, il le jetta avec indignation, & peu s'en fallut qu'il ne le brûlât en préſence de celui à qui il appartenoit. Des mœurs, & de l'amour pour les livres, étoient des moyens ſurs de gagner ſon amitié. Mais pour peu qu'il entrevît de libertinage de cœur ou d'eſprit, il rompoit au moment ſans aucun retour.

M. *Naudin* écrivoit beaucoup, mais ce n'étoit que pour donner de l'ordre à ſes idées. Il avoit fait pluſieurs Diſſertations ſur la fable, & ſur diverſes époques de l'antiquité : mais un accident arrivé en 1721. fit périr par les flammes tous ces morceaux, & pluſieurs autres, dont on n'a point eu connoiſſance. Un ſeul ouvrage, pour lequel il paroiſſoit avoir quelque predilection, exiſte encore. C'eſt une *Concordance* des quatre Evangiles, dans le goût de celle que nous avons de M. *Thoinard*. Il y a joint des Notes & des Diſſertations.

Ce Sçavant eſt mort le 13. d'Avril 1738.

A Dangu, le 12. Juillet 1738.

Nous donnons ce Mémoire tel qu'il nous a été adreſſé.

De Paris.

Projet de la nouvelle Collection des Historiens de France.

On ſçait de quelle utilité ſont les Recuëils dans la Littérature, ſoit que les ouvrages qu'on y fait entrer n'ayent point encore été imprimés, ou qu'ils ſe trouvent diſperſés dans un grand nombre de Volumes, que les Particuliers, dont les Bibliothéques changent ſouvent de main, & ſe diviſent, ont rarement le tems & les moyens de ſe procurer. Il eſt même peu de Bibliothéques, je dis, des mieux fournies, où tous les ouvrages d'un même Auteur, quand il en fait un grand nombre, qui ont paru ſéparément, ſe trouvent réûnis, & tous les ouvrages ſur une même matiere. Les Recuëils en grands Volumes, ſont le ſeul moyen d'en faciliter l'acquiſition, de leur conſerver la vie, & de leur procurer une eſpece d'immortalité. Bien entendu que ce qu'on y met, merite

d'être communiqué au public, & multiplié par l'impression. Tels sont entre les autres, les Auteurs & les Memoires qui composent le corps d'Histoire des Empires & des différens Peuples. Aussi voyons-nous que presque toutes les Nations, qui ont eu des Historiens, ont de semblables collections.

C'est en suivant des vuës si utiles, que M. *Pithou* donna sur la fin du dernier siecle un Recuëil des principaux Historiens de France en deux volumes. Mais il s'en falloit beaucoup qu'il égalât l'étenduë d'un si vaste objet. Celui de Mrs. *du Chesne*, quoique beaucoup plus ample, ne va que jusqu'à *Philippe le Bel*, & est même fort défectueux dans ce qu'il contient. Les Sçavants n'ignorent pas combien les PP. *l'Abbe*, *d'Achéri*, *Mabillon Martene* les *Bollandistes*, & M. *Baluze* ont enrichi notre Histoire. Les nouveaux Editeurs ont profité de toutes ces collections, & par les recherches qu'ils y ont ajoutées, ils sont en état de donner le corps le plus complet

qu'on pût deſirer des Monumens & des Actes qui peuvent ſervir à compoſer notre Hiſtoire, & à en former une parfaite connoiſſance. Le *Projet* expoſe fort au long les diverſes idées, les plans que l'on a propoſés, & marque enfin celui auquel on s'eſt arrêté. Le voici en abbrégé.

D'abord il a paru néceſſaire de faire bien connoître les Gaulois, avant l'établiſſement des François dans leur Pays. Pour cela on donne des extraits de tout ce qui ſe trouve dans les Auteurs Grecs & Latins ſur cette matiere, & l'on y joindra des Notes, pour éclaircir les endroits qui en auront beſoin. On mettra à la tête du premier volume une Carte géographique des Gaules Ciſalpine & Tranſalpine, & la partie de la Carte de *Peutinger* qui y a rapport. Ce volume ſera terminé par des Tables géographiques, hiſtoriques, & des matieres.

On n'a pas jugé à propos de donner en entier les Annales & les Chroniques copiées les unes d'après

les autres. On ſe contente d'en donner une en marquant les choſes en quoi elle differe des autres. On a excepté de cette regle, l'*Hiſtoria Epitomata*, qui n'eſt qu'un Abrégé de Gregoire de Tours,& l'Hiſtoire d'Aimoin, qui tranſcrit Grégoire de Tours, Frégédaire, & quelques autres.

Les Chroniques ſont coupées, non ſelon les différens regnes auſquels elles appartiennent, comme dans du Cheſne; mais on met d'abord ce qui regarde la premiere race, enſuite ce qui ſe rappore à la ſeconde. Pour ce qui eſt de la troiſiéme race, on ſe fixe à certaines époques qui partagent les Chroniques, comme, par exemple, depuis Hugues Capet, juſqu'à la fin du regne de Louis VII.

A la fin de la premiere & de la ſeconde race, & dans la troiſiéme, à la fin de chaque regne, on mettra quatre Appendices, qui contiendront des Extraits des Vies des Saints & en entier, celles qui appartiennent directement à notre Hiſtoire;

les Lettres historiques des Papes, des Rois, des Evêques, &c. les Loix, les Formules, des Extraits des Conciles, des Capitulaires, &c. les Diplomes des Rois, & autres Actes qui éclaircissent, & qui confirment l'Histoire.

Chaque volume sera accompagné de Préfaces, de Notes critiques, & de Tables. On marquera les années à la marge, quand elles ne seront pas énoncées dans le texte, & on corrigera les fautes qui s'y trouveront. Il y aura au commencement de chaque Race une Carte Géographique des états que nos Rois possédoient. On donnera tout de suite les Actes qui regardent les Guerres Saintes; & comme il s'en trouve dans les Bibliothéques un grand nombre qui n'ont été donnés ni par Bongars, ni par du Chesne, cette partie pourra faire quatre ou cinq volumes.

Les Libraires G. Martin, Coignard, Mariette, & les Freres Guerin, avertissent ceux qui voudront souscrire, qu'en recevant le premier

volume, ils payeront, tant pour ce volume, que pour le ſecond, petit papier, ſoixante livres; en recevant le ſecond, trente livres, pour le troiſiéme, & ainſi des autres. Le grand papier coutera le double. On ne recevra les ſouſcriptions que pour trois cens Exemplaires. Le premier volume ſe diſtribuera dans le mois d'Août, le ſecond, à la fin de l'année, & les ſuivans s'imprimeront ſans interruption.

RECUEIL DE PIECES, Pour ſervir de ſupplement à l'Hiſtoire des pratiques ſuperſtitieuſes du P. Pierre le Brun, *Prêtre de l'Oratoire, Tome quatrieme. A* Paris, *chez la Veuve* de Laune, *rue S. Jacques, à l'Empereur. M. DCC XXXVII. Vol.* in 12.

De toutes les Pieces qui compoſent ce *Recuëil*, il n'y en a que trois qui ſoient du Pere *le Brun*, ſçavoir les trois diſſertations qui ſont à la tête du Volume. 1°. La *Diſſertation ſur l'Apparition du Prophéte Samuel*

à Saül: 2°. La *Dissertation sur les moyens par lesquels on consultoit Dieu dans l'ancienne Loi* : 3°. La *Dissertation sur le Purgatoire de Saint Patrice*. Mais les autres ont assez de rapport au dessein de cet Auteur, pour y être naturellement assorties. Tels sont les Eclaircissemens sur les superstitions qui se pratiquent avec autant d'impiété que de secret parmi certains Artisans, à la reception des Compagnons, & qu'ils appellent *Devoirs* : La Dissertation de M. *Thiers*, sur l'Inscription du grand Portail des Cordeliers de Reims : La Réfutation des Prophéties attribuées à S. *Malachie*, Ouvrage du P. *Ménestrier* : Une Lettre de M. *de Rhodes*, Docteur en Médecine au sujet de la prétenduë possession de *Marie Volet*. Il y propose un systême fort singulier sur la République des esprits animaux, pour expliquer la maladie de cette fille, & d'autres maladies, qu'on traitte souvent de Possession.

La huitiéme Piece de ce Recuëil est une Lettre de M. *Gillot* Chanoine

des Sciences & des beaux Arts. 1887 de *Reims*, ſur la Neuvaine de S. *Hubert*.

Suivent pluſieurs piéces concernant le *Saint Nombril de Chalons.* *La Diſſertation en forme de Lettre ſur ce que l'on doit penſer de l'Apparition des Eſprits*, *à l'occaſion de l'Avanture arrivée à* S. Maur, *près de* Paris, Diſſertation attribuée à un Médecin Vénitien, qui avoit fait un long ſéjour à *Paris*, & la *Lettre* ſuivante, *de M.* de Sal, *à M. l'Abbé de* M. D. L. ſur le même ſujet, occupent une bonne partie du volume. Dans l'une & dans l'autre on examine en géneral la queſtion propoſée de *l'Apparition des Eſprits*, & l'on attribuë celles que la Religion n'oblige pas de reconnoître pour véritables, à des cauſes ou phyſiques, ou morales, & toujours très-naturelles; à la malice & aux paſſions des hommes, au dérangement du tempéramment, au vice des humeurs, à des maladies.

Dans la *Diſſertation ſur une Fille*

de Grenoble, qui ne boit, ni ne mange depuis près de quatre ans, & dont il a déja été parlé dans quelques Ouvrages Périodiques, M. *Fontenettes* Docteur-Régent de la Faculté de Médecine *de Poitiers*, s'efforce de prouver que l'homme peut naturellement vivre un tems considérable, sans prendre de nourriture.

Les *Factums & Arrêts du Parlement de Paris, contre des Bergers Sorciers, executés depuis peu* (sur la fin du dernier siécle) *dans la Province de Brie*, terminent ce Recueil.

Ces Piéces sont précedées d'une *Défense du P. le Brun*, contre un Article du Journal de *Paris*, du mois de Juillet 1732. Quoique l'Editeur en ait *retranché quelques traits trop vifs & trop amers*, la Critique paroîtra peut-être encore un peu forte.

Un Libraire de *Hollande*, après avoir réimprimé en 1732. *l'Histoire Critique des Pratiques superstitieuses*, en trois volumes *in-12.* y en a joint

un quatriéme en 1736. comme si tout étoit du P. *le Brun*. Le nouvel Editeur, rend à chaque Auteur ce qui lui appartient. Il a mis un meilleur ordre dans les matieres qui composent ce volume; & l'on trouve dans la Préface, sur chaque Piéce, des éclaircissemens qui manquent à l'Edition de *Hollande*, & qui rendent celle-ci plus curieuse, & doivent lui faire donner la préférence.

Quelque déterminé qu'on soit aujourd'hui à rejetter sans examen, ou à rappeller aux loix ordinaires de la Nature, tout ce qui paroît s'en écarter en bien ou en mal, doit-on se livrer aveuglément à une Critique plus spécieuse que solide? Et ce qu'on taxe de superstition, quand il n'a pour principe que la simplicité, & une ignorance excusable, avec une intention droite & pieuse, sans mélange de crime, est-ce un mal plus dangereux que la prétenduë force d'esprit, qui, pour guérir de la superstition, aboutit assez souvent à guérir de la Religion mê-

me ? Par ces réflexions, à l'occasion de *l'Histoire Critique des Pratiques superstitieuses*, sans rien décider, ni condamner personne, nous ne prétendons que précautionner contre l'un & l'autre excès, d'une crédulité trop facile, & d'une incrédulité outrée.

Réponse à la Dissertation de M. Celsius, *Professeur Royal d'Astronomie à* Upsal, *sur les Observations que l'on a faites en* France, *pour déterminer la figure de la Terre, Par M.* Cassini. *A* Paris, *de l'Imprimerie Royale*, in-8°.

M. *Celsius*, dans une Dissertation imprimée sur les observations faites en *France*, pour déterminer la figure de la Terre, après avoir expliqué son sentiment sur cette fameuse question, propose quelques difficultés sur les opérations faites en France par les Astronomes François. Ces difficultés roulent sur le choix, la correction, la verification, & l'usage des instrumens employés dans les opé-

rations, ſur les opérations elles-mêmes, & ſur les réſultats. M. *Caſſini*, à qui M. *Celſius* a envoyé ſa Diſſertation, répond avec la juſteſſe & l'intelligence d'un Sçavant, & toute la politeſſe d'un honnête homme, qui ne s'entête d'aucun ſyſtéme, qui ne ſe prévient d'aucune idée, qui ne cherche que la vérité.

On ne peut qu'applaudir au deſſein de M. le Chevalier de *Mouhy*, de travailler à la *Converſion des gens du monde* : la reconnoiſſance & l'eſtime doivent même redoubler, en apprenant que ce deſſein n'eſt pas nouveau. *J'avois travaillé juſqu'ici*, nous dit-il, *par d'innocentes fictions, à porter mes Lecteurs à l'amour de la vertu, & à la haine du vice.* Et quoique ce mérite de ſes Ouvrages précédens ne ſoit peut-être pas généralement connu, il nous aſſure néanmoins, *que cette méthode n'avoit pas mal réuſſi ; l'ardeur que le Public montroit pour ces ſortes de Lectures*, ajoûte-t'il, *le fruit qu'il*

en tiroit, ... étoient des témoignages que cette maniere d'instruire n'étoit pas infructueuse. Mais les Leçons de Sagesse, au moins de Sagesse chrétienne, doivent être plus intelligibles : On aime à se cacher, ce qu'on n'est pas disposé à pratiquer : la fiction amuse, & la vertu disparoît. Il a donc fallu la mettre sur la scene sans voile & sans déguisement, dans son air naturel, afin qu'on ne pût la méconnoître. Et certainement elle ne perd rien à être vûë à découvert. C'est en suivant ce principe, & pour *se conformer aux volontés supérieures*, que M. le Chevalier de *Mouhy* nous donne aujourd'hui les *nouveaux motifs de conversion, à l'usage des gens du monde; ou Entretiens sur la nécessité & les moyens de se convertir, avec des Stances pour le Vendredi Saint, dédiés à S. A. Madame la Princesse de Lambesk. A Paris, chez Valleyre, ruë de la vieille Bouclerie, & Charles de Poilly, Quai de Conty.* M. DCC. XXXVIII. in-12.

Au reste, l'Auteur a bien jugé qu'une morale séche, & d'un stile didactique ne seroit pas du goût de bien des gens, surtout de la jeunesse : Il a donc *crû de voir dans cet Ouvrage jetter quelque sorte d'intérêt.* Il a encore eu recours à la fiction ; & pour l'animer, il a *formé une action.* C'est un Dialogue en quatre parties, qui en sont comme les Actes, ou les Scenes. On a *établi un lieu*, *où* l'Action *se passe en peu d'heures*, pour la régularité du Drame ; & afin de *donner le tems de respirer*, on a *mis des Intermedes en forme de sommaire*, *qui apprennent à quoi a été employé le tems où les Acteurs ne paroissent plus.* Ces Acteurs sont un Duc, un Marquis, & la Duchesse, femme du Duc.

Depuis environ quinze jours le Duc de.... devenu sérieux, rêveur, solitaire, fuyant les compagnies, & paroissant méditer quelque dessein extraordinaire, avoit jetté par ce changement, la Duchesse dans d'étranges inquiétudes. Elle engage le Marquis de.... ami intime du Duc,

à faire tout ce qu'il pourra pour découvrir le ſujet de ſes alarmes. Celui-ci lui promet d'y travailler avec tout le zéle & la fidélité qu'on peut attendre de lui. Et c'eſt ici que commence la Piéce. La Scene eſt dans les Boſquets de *Verſailles.*

Le Marquis ayant ſuivi long-tems le Duc, ſans en être apperçu, le joint enfin, & commence l'entretien. Après bien des efforts inutiles pour pénétrer le ſecret de ſon ami, le Duc lui découvre les ſentimens de ſon cœur, & le changement que la grace y a opéré. *Le monde*, lui dit-il, *& ſes appas trompeurs ſont vûs de moi différemment, je le deteſte autant que je l'ai aimé; je voudrois ne l'avoir jamais connu, & s'il ſe pouvoit, le quitter pour jamais.* Le Marquis combat,en mondain, ces réflexions ſalutaires. Il promet néanmoins à la fin, de s'y rendre, & même d'en faire uſage, ſi elles portent la conviction dans ſon ame. Le Duc charmé de ces heureuſes diſpoſitions: *Qu'il me ſeroit doux, grand Dieu?* s'écrie-t'il, *en travail-*

lant à mon ſalut, d'opérer celui d'un ami qui m'a toujours été ſi cher. La ſuite de l'entretien eſt remiſe à la ſortie du dîner ; & là finit le premier Acte.

La Ducheſſe cependant attendoit avec toute l'impatience qu'on peut imaginer, des nouvelles de cette conférence. Mais le Marquis, qui avoit promis le ſecret à ſon ami, diſſimule, & trompe ſa curioſité. Peu ſatisfaite d'un rapport où elle ſoupçonne de la colluſion entre le Marquis & ſon époux, elle prend la réſolution de ſe traveſtir, & de s'inſtruire par elle-même de ce qui cauſe ſon trouble & ſon inquiétude. Le Duc de ſon côté *attendoit le tems marqué dans une Egliſe. Là il demande au pied des Autels avec ferveur la grace d'être éloquent, & de perſuader* le Marquis. Arrivez au rendez-vous, les deux amis entrent d'abord en matiere. La Ducheſſe cachée derriere un If, entend tout leur entretien.

La vanité & le néant des biens & des plaiſirs du monde en ſont le

ſujet. C'étoient les ſolides réflexions que le Duc avoit faites ſur cette vérité, qui l'avoient touché, & ſon zéle le preſſoit de les communiquer à ſon ami. *Il n'y a point en ce monde de vrais plaiſirs.* C'eſt la théſe générale qu'il entreprend de prouver au Marquis, peu diſpoſé à gouter de pareilles maximes. Il conteſte, il diſpute, il veut tout diſcuter, & ne rien accorder, qu'il n'y ſoit forcé par l'évidence & la ſolidité des preuves. Non, réprend le Duc, il n'y a point dans le monde de vrais plaiſirs, *parce que ces vains plaiſirs ne ſont pas durables, qu'ils ſont ſuivis de peines & d'amertumes, & qu'ils laiſſent toujours quelque choſe à déſirer.* Ces trois points dévelopés portent la conviction dans l'eſprit du Marquis. Il ſe rend avec peine; mais enfin, il ſe rend: ſur chaque article, la ſolidité des raiſonnemens du Duc, fait évanoüir toutes ſes difficultés. La ſuite du diſcours les conduit ſucceſſivement à l'exiſtence d'un Dieu Créateur de l'Univers, & de l'homme en par-

ticulier, à l'immortalité de l'ame, à l'éternité des peines, à la certitude de la mort, & à ſes ſuites, dont l'affreuſe peinture porte le dernier coup au cœur du Marquis, & le détermine enfin à ſe convertir. *J'en ſens l'indiſpenſable néceſſité*, s'écrie-t'il, *faites m'en connoître les moyens.* Le Duc touché des ſentimens de ſon ami, & affermi lui-même dans ſes réſolutions, lui déclare le projet de retraite qu'il médite, pour ſe mettre à l'abri de ſes foibleſſes, & de l'attachement fatal qui le retient encore au monde, & lui propoſe de l'en entretenir après ſouper.

La Ducheſſe allarmée de ce qu'elle vient d'entendre, prend des meſures pour ne rien perdre du reſte d'un entretien qui l'intéreſſe dans ce qu'elle a de plus cher. Elle ſe rend au lieu deſtiné à la conference, & ſe place ſi avantageuſement, que rien ne lui échape.

Dans ce troiſiéme entretien, le Duc fait comprendre au Marquis la neceſſité & les avantages de s'attacher uniquement à Dieu, par l'idée

qu'il lui trace de ſa grandeur, de ſa beauté ineffable, de ſon infinie bonté. Les traits du portrait ſont relevés par l'oppoſition qu'il lui fait ſentir entre le Créateur & les beautés périſſables, qui captivent les hommes, ſans pouvoir jamais leur procurer de ſolide bonheur. La peinture eſt ſi vive, & le Marquis en eſt ſi pénétré, que de Diſciple, il devient en quelque ſorte le Maître & le guide de ſon Directeur. *Allons*, lui dit-il, tout tranſporté, *allons, Monſieur le Duc, ſuivés moi, quittons le monde & ſes plaiſirs frivoles, portons dans une retraite des pas moins criminels, & allons épurer dans le feu de la pénitence des cœurs trop corrompus, pour oſer eſperer, tels qu'ils ſont, au bonheur éternel.*

Juſqu'ici la Ducheſſe n'avoit oſé interrompre les deux amis: mais la réſolution que prend le Duc, de l'abandonner, ne lui permet plus de diſſimuler. Elle lui repréſente qu'un pareil deſſein ne peut être agréable à Dieu, elle s'offre à le

ſuivre dans la retraite, & à travailler avec lui *au grand œuvre du ſalut.* Le Marquis appuye les raiſons de la Ducheſſe. Elles font impreſſion ſur l'eſprit du Duc, lequel par l'avis d'un ſage Directeur, ſe retire avec la Ducheſſe dans une de ſes terres la plus éloignée. *Là ce couple uni, & d'une même volonté pour les œuvres du Ciel, travaillent de concert à le mériter, & vivent enſemble comme deux amis qui n'ont pour objet que leur ſanctification.*

Pour le Marquis, qui n'avoit ni femme ni enfans, après un an d'épreuve & de réflexions, il employe ſon bien à bâtir un Hôpital, à fonder des dots, ſoit pour des Religieuſes, ſoit pour marier de jeunes perſonnes, afin de prévenir les ſuites de la miſere & du deſeſpoir; enfin, il ſe retire dans un Monaſtere, où il prend l'habit; il y vit ſaintement, & y meurt dans une paix qui fait voir qu'il n'y a de vrai bonheur à eſpérer, qu'en ſe donnant tout entier à Dieu. Tel eſt le

fruit de ces quatre *Dialogues* de M. le Chevalier de *Mouhy*.

Dans les *Stances pour le Vendredi Saint*, nous nous contenterons de dire que les ſentimens répondent au ſujet.

MEMOIRE INSTRUCTIF

Concernant pluſieurs nouvelles découvertes ſur la ſcience des forces mouvantes, en ce qui regarde la perfection de l'Horlogerie, approuvées par Meſſieurs de l'Académie Royale des Sciences, inventées & exécutées par le Sieur Maſſoteau de S. Vincent, *Ingénieur & Horloger du Roi, à Paris.*

(*a*) Le Sieur de *S. Vincent* fait & vend, avec billet de garantie, toute ſorte de Montres d'or ou d'argent, ſoit à la Françoiſe, ſoit à l'Angloiſe, ou à la Cavaliere, tant ſimples qu'à

(*a*) Voyez les Mémoires pour l'hiſtoire des Sciences & des Beaux-Arts, mois de Mai 1737. p. 943.

minutes, comme auſſi à ſecondes; d'autres à répetition, d'autres à réveil, & d'autres qui vont huit jours, toutes leſquelles ſuivent continuellement le mouvement vrai du Soleil; en ſorte qu'on n'eſt jamais obligé de toucher aux éguilles, pour les mettre à l'heure.

2°. Des Montres que l'on monte également, ſoit qu'on tourne la clef à droite, ſoit qu'on la tourne à gauche.

(*a*) 3°. Une montre de nouvelle invention qui va huit jours, & dans laquelle une ſeule & même éguille indique l'heure, le quart, la demie, les trois quarts, & en même tems la minute, tandis qu'une deuxiéme éguille qui part du même centre que la précedente; indique les ſecondes.

4°. Et toutes ſortes de belles Pendules des plus à la mode, qui ont eu l'approbation des Sçavans, & ont d'autant plus fait le ſujet de leur admiration, qu'elles ſuivent avec

(*a*) Voyez le Mercure François, mois de Décembre 1733. p. 2881.

une extrême régularité le mouvement vrai du Soleil : perfection dans l'Horlogerie, que l'Art n'avoit point encore atteint, & que jusqu'à présent l'on l'avoit cru impossible.

(*a*) 5°. Le même Sieur de Saint Vincent a trouvé le moyen d'ajouter aux cadrans des Montres ordinaires à minutes, une éguille qui marque exactement les secondes, sans augmenter le nombre des rouës puisqu'au contraire il peut en oter deux qui sont superflues, & qui ne servent qu'à empêcher la justesse. Cette éguille qui est placée au centre du cadran, passe entre l'éguille des heures & celle des minutes; & faisant sa révolution dans l'espace d'une minute, contribue à augmenter considérablement la précision des Montres.

6°. Quant aux Montres qui sont usées ou gâtées, quelques mauvaises & de telle nature qu'elles puissent

(*a*) Voyez les Mémoires pour l'histoire des Sciences & des Beaux-Arts, & le Mercure François, mois d'Avril 1734. pag. 754.

être, il ſçait les racommoder, & les garentit bonnes enſuite comme neuves, ſans même ajouter aucune éguille, ſi on ne le ſouhaitte pas. Il ne doute pas que bien des gens ne ſoient fort ſurpris de ce qu'il avance ici : Mais l'expérience en a déja convaincu tous ceux qui ont eu recours à lui.

7°. Il a encore porté bien plus loin la perfection de ſon Art, vû qu'il a trouvé un moyen ſûr, pour remedier à l'irrégularité des mouvemens qui proviennent des différentes altérations de l'air dans lequel les vibrations ſe font, & qui de l'aveu de tous les Sçavans eſt un des plus grands obſtacles à la juſteſſe des Pendules : comme auſſi pour corriger l'inégalité de ces mêmes vibrations, de quelque cauſe qu'elle provienne, ſoit de ce quelles ſont plus ou moins courtes, ſoit de ce que l'impulſion eſt plus ou moins forte, comme il arrive ſouvent par l'inégalité de force dans les reſſorts, qui ne ſçauroit manquer de cauſer la difference de leur élaſticité ; à quoi il faut ajouter qu'il a

pareillement trouvé le moyen de diminuer, & de rendre égaux tous les frotemens des pivots. Tant il est vrai que dans les Arts il y a divers degrez d'intelligence; en sorte que l'on distingue aisément un Ouvrier qui opere par pure routine, d'avec l'Artiste qui posséde les principes de la Théorie, & dont la main est guidée par le génie.

8°. Il a aussi inventé (*a*) une Montre à répetition d'une nouvelle construction, la plus simple qu'on puisse imaginer, nullement sujette à se détraquer, dans laquelle il supprime le grand ressort, & tout le rouage qu'on a coutume d'y mettre, & qui repete l'heure courante, & les quarts autant de fois qu'on le souhaite, par le moyen d'un simple

(*a*) Voyez le Mercure François, mois de Décembre 1735. pag. 2690. Les modelles, desseins & descriptions des Montres de cette invention, sont restés entre les mains du Trésorier perpétuel de l'Académie, qui en a donné son certificat à l'Auteur. Au Louvre le 25. Avril 1736.

marteau. Cette ingénieuſe invention épargne la dépenſe, & a d'autant plus d'utilité, qu'il peut, par ſon moyen, mettre toutes les montres ſimples à repétition, ſans toucher aux rouës, & ſans en ajouter d'autres.

Ce qu'il y a même de plus admirable dans ſon travail, eſt que dans les Montres où il ſupprime quatre piéces, ſçavoir, deux rouës & deux pignons, bien loin d'augmenter le nombre des dents de celles qui reſtent, il en retranche au contraire la moitié, & que néanmoins ces Montres vont auſſi long-temps qu'auparavant.

9°. De plus, il a inventé une Pendule aſtronomique d'une conſtruction ſinguliére, qui va d'elle-même l'eſpace d'un an par le ſeul enchaînement de ſes rouës; fait vibrer le Pendule ſans le ſecours d'aucun reſſort, poids, contrepoids, ou aucun autre corps étranger; & dont le mouvement ne dépend en nulle maniere de l'action de l'air.

10°. Enfin, il a composé ſur le ſyſtéme de Copernic une Sphére

mouvante, qui, par la révolution de ses cercles, imite sensiblement celle du ciel, outre qu'il a sçu, par sa méthode, donner aux rouës des nombres de dents qui leur font faire des révolutions plus parfaites que toutes celles qu'on a encore vûës; la plûpart formant une erreur qui procéde de ce que le mouvement du Soleil n'y est que de 365. jours, & qu'ainsi, il manque près de six heures par an, ce qui fait une différence de sept jours en trente ans. Pareillement le mouvement de la Lune n'y est que de vingt-neuf jours & demi; ainsi il manque quarante-quatre minutes par lunaison, & en moins de trois ans ce mouvement avance de plus d'un jour. On remarquera aussi que dans cette excellente piéce, il a également perfectionné les mouvemens des autres Planetres, en se conformant aux observations des plus habiles Astronomes de l'Europe.

11°. Et comme il est certain que la perfection des Pendules, & des Montres, ne laisseroit pas de devenir inutile à ceux qui n'en sçau-

roient pas faire usage, c'est pour cela qu'il a fait imprimer une Instruction nécessaire, qu'il distribuë chez lui, contenant la maniere de les bien régler, de telle nature qu'elles soient, & la méthode de tracer facilement sur une fenêtre un bon Méridien, avec approbation de l'Académie des Sciences.

12°. Au reste, il ose assurer, que tout ce qu'il avance dans ce Mémoire, est le fruit d'une étude assiduë, dans laquelle il n'a épargné ni les soins qu'il étoit nécessaire de se donner, ni les recherches qu'il convenoit de faire pour approfondir cette matiere.

Il demeure au Collége & place de Cambray, au premier appartement.

VERSION DU NOUVEAU Testament selon la Vulgate par le P. Amelote. *Nouvelle édition revuë & corrigée. Avec Approbation de M. l'Archevêque de* Paris. *A* Paris, *chez la Veuve* Mazieres, & J. B. Garnier, *Imprimeurs-Libraires de la Reine; rue S.* Jacques, *à la Providence.* M. DCC XXXVIII. *deux Volumes* in 12.

La Traduction du Nouveau Testament par le Pere *Amelote* entreprise par l'ordre du Clergé de *France*, approuvée par plusieurs Prélats du Royaume, étoit luë de tous les Catholiques avec édification, depuis près de soixante ans. Le pieux & sçavant Auteur, aidé des lumieres de Plusieurs habiles Théologiens, l'avoit retouchée diverses fois, & il en avoit donné trois Editions. Elles s'étoient multipliées dans la suite, & il n'étoit point de version plus repanduë que celle-là. Elle n'en a paru que plus propre aux desseins

des partisans de l'erreur. *Sous pretexte d'en polir le langage*, dit le nouvel Editeur, *on en a alteré la pureté, & d'une version très-Catholique, on en a fait une traduction équivoque, captieuse, & qui favorise même, en plus d'un endroit, l'erreur & le relâchement.* C'est ce qui a fait juger nécessaire l'édition que nous annonçons, & ce qui a déterminé *S. M.* à *revoquer tous les Privileges qui pourroient avoir été accordés ci-devant, pour l'impression du Livre du Nouveau Testament, traduit par le Pere Amelote, & nommément celui qui a été accordé à David & à ses Associés.*

Dés l'année 1720. on avoit commencé à corrompre la Version du P. *Amelote*; mais les Editeurs devenus plus hardis, aux premieres infidélités qu'ils avoient hazardées, en ont ajouté de nouvelles; & l'Edition de 1733. étant la plus vicieuse de toutes; c'est celle-là principalement qui a déterminé à y opposer le

remede qu'on préſente aujourd'hui aux Fideles,

On reproche deux ſortes de falſifications à cette Edition ; les unes affoibliſſent le texte de l'Ecriture, & paroiſſent favoriſer le relâchement ; les autres, en plus grand nombre, interreſſent même le dogme, & on ne peut douter que ce n'ait le deſſein principal des Auteurs de ces changemens introduits dans la Verſion du P. *Amelote*. Pourquoi, par exemple, lorſque J. C. dit ſimplement & abſolument, (Matth. V. 22.) *Quicumque iraſcitur fratri ſuo, reus erit judicio*, & ſelon l'ancien Traducteur dont on emprunte le nom ; *Quiconque ſe fâchera contre ſon frere. ſera puni par le jugement*, Pourquoi dis-je leur prêter cet adouciſſement : *Quiconque ſe met* INJUSTEMENT *en colere contre ſon frere &c ?* Non ſeulement comme le remarque le nouvel Editeur, le P. *Amelote*, n'avoit point mis ce mot *injuſtement* ; mais il avoit prouvé fort au long, que c'eſt une témérité de l'y inſerer, & de reſtraindre

ainsi les paroles de Jesus-Christ. Pourquoi, dans un autre endroit (Marc III. 28.) lorsque le Sauveur dit aux Scribes : *En verité je vous dis que quelques pechés que les hommes ayent commis, & quelques blasphêmes qu'ils ayent proferés, ils leur seront remis.* C'est la version du P. Amelote : *Amen dico vobis quoniam omnia dimittentur filiis hominum peccata, & blasphemiæ quibus blaphemaverint* ; Pourquoi encore un coup, faire dire à J. C. que les péchés & les blasphêmes seront remis *facilement* ? N'est-ce pas par l'espérance d'un pardon aisé à obtenir, diminuer l'horreur du crime ? Et que prétendent par là des gens qui ne prêchent que sévérité dans la morale ?

Nous nous contentons de ces deux exemples rapportés dans la nouvelle Edition, pour la premiere espéce de falsifications. Celles qui intéressent le Dogme sont beaucoup plus fréquentes dans l'Edition de 1733. Il nous suffira d'en indiquer deux ou trois, pour faire voir le besoin qu'elle avoit de réforme. „ En

» Saint Jean Ch. 6. V. 45. Jesus-
» Christ dit aux Juifs : *Omnis qui*
» *audivit à Patre, & didicit, venit*
» *ad me ;* c'est-à-dire, suivant la
» Version du P. Amelote, (& le
» texte.) *Quiconque a entendu le*
» *Pere, & a appris de lui, vient à*
» *moi* : Au lieu de quoi l'Editeur de
» 1733. traduit ainsi : *Quiconque a*
» *entendu le Pere, & a été enseigné*
» *de lui, vient à moi.* On substituë
» ici, comme ailleurs, la Version de
» *Mons*, à celle du P. *Amelote*. Le
» motif de ce changement est sensi-
» ble : Quiconque a entendu le Pere,
» n'a pas pour cela *appris* de lui ;
» il n'y a pas de liaison infaillible
» entre la voix du Maître, qui se
» fait entendre, & le progrés du
» Disciple. Ainsi on ne pourra jamais
» conclure de ce passage, que toute
» grace est efficace, si on conserve
» la Version du P. Amelote : Mais,
» si on lui substituë celle de *Mons*,
» la démonstration est parfaite, &c.
On sçait assez l'intérêt que les Edi-
teurs de 1733. prennent à cette
Doctrine. Encore un Exemple.

Dans l'Epître aux *Romains* (1. 32.) il est dit des Payens : *Qui cum justiciam Dei cognovissent*, *&c.* „ Et „ quoi qu'ils ayent bien connu la „ Justice de Dieu. „ Ainsi qu'avoit traduit le P. Amelote. „ Mais l'Edi„ teur de 1733. jugeant bien que „ cette traduction littérale ne pou„ voit s'arranger avec la Doctrine de „ *Baius* & de *Quesnel*, qui ne re„ connoissent dans les Infidéles que „ *tenebres & qu'égarement*, a trou„ vé bon, pour favoriser ce systéme, „ de le traduire de la sorte : *Et quoi* „ *qu'ils ayent eu lieu* (les Payens) „ *de connoître la Justice de Dieu.* Ce „ n'est plus là, comme on voit, leur „ attribuer avec Saint *Paul*, la con„ noissance de la Justice ; c'est au „ contraire marquer expressément „ qu'ils l'ont ignorée. „ On trouvera dans cette Edition de 1733. bien d'autres exemples de pareilles entreprises en faveur d'une Doctrine dont on s'efforce depuis quelque tems d'infecter les sources les plus pures. On ne sçauroit trop bénir le zéle de ceux qui

travaillent à en arrêter le cours, ſoit par l'autorité dont ils ſont revêtus, ſoit par leurs lumieres, & leur fidélité à conſerver le ſaint Dépôt.

Au reſte, on ne s'eſt attaché à aucune des trois Editions du P. Amelote; on a pris dans chacune ce qui a paru le mieux traduit: On s'eſt propoſé de perfectionner ce pieux Traducteur par lui-même. On y a même fait quelques changemens, dans les *endroits qui n'étoient pas aſſez conformes au ſens litteral de l'Ecriture*, & on a cru devoir les en rapprocher. Par ce motif, on a *banni de ſa Verſion tout ce qui ſentoit trop la périphraſe*; on y a *changé certains termes qui ne rendoient pas aſſez intelligiblement le ſens de l'Ecriture, ou qui ne l'exprimoient pas avec aſſez de nobleſſe & de dignité.* En un mot, c'eſt la Traduction du P. *Amelote*, non pas abſolument telle qu'il l'a donnée, mais telle qu'il ſouhaitoit de la donner.

Table des Articles du Mois de Septembre 1738.

ART. XCIII. CErémonies & Coutumes Religieuses de tous les Peuples du monde &c. Tom. III. 1129

ART. XCIV. Oeuvres diverses de *Pierre Corneelle.* 1737

ART. XCV. Apologie du Prophéte *Elie*, contre l'accusation de Mr. *Bayle.* 1783.

ART. XCVI. Mémoire de M *Bellin*, Ingenieur au dépôt des plans de la Marine, sur les nouvelles Cartes &c 1808

ART. XCVII. *Marci Tullii Ciceronis Orationes, Notis & Dissertationibus illustravit Nic. des Jardins.* 1825

ART. XCVIII. Extraits de plusieurs Pié- du Théatre Espagnol, par M. du Perron de Castera. 1834

ART. XCIX. Elemens de la Philosophie de Newton, mis à la portée de tout le monde &c. 1846

ART. C. Nouvelles Litteraires. 1867

Fin de la Table.

Errata pour le mois d'Août 1738.

Page 1538 ligne 1 par alleles. *lisez* paralleles.

Pag. 1558. lig. 22. les rendent *lis.* le rendent.

P. 1674. lig. 25. maniere, *lis.* manier.

P. 1579. lig. 9. *preceps lis. præceps.*

P. 1585. lig. 5. forcé, *lis.* forcés.

P. 1605. lig. 9. Sarag, *lis.* Sarug.

Ibid. Sala, Rehu *lis.* Sale, Reu.

P. 1625. lig. 24. attaché, *lis.* attachée.

P. 1654. lig. 12. ces Sectateurs, *lis.* ses Sectateurs.

P. 1702. lig. 22. contingeance, *lis.* Contingence.

P. 1708. lig. 3. du violet ? *lis.* du violet :

Ibid. lig. 13. épuivoque. *lis.* équivoque.

P. 1712. lig. 24. commencement, *lis.* commencemens.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LEROUGE.

De l'Imprimerie de C. Robustel.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4312